





F. De la Monce inv. *G. Scotin major Sculp.*

LES POËSIES DE VIRGILE;

AVEC

DES NOTES CRITIQUES & Hiſtoriques.

NOUVELLE E'DITION, Revûë, corrigée, & augmentée.

Par le P. F. CATROU, *de la Compagnie de Jeſus.*

LES BUCOLIQUES.

TOME PREMIER.

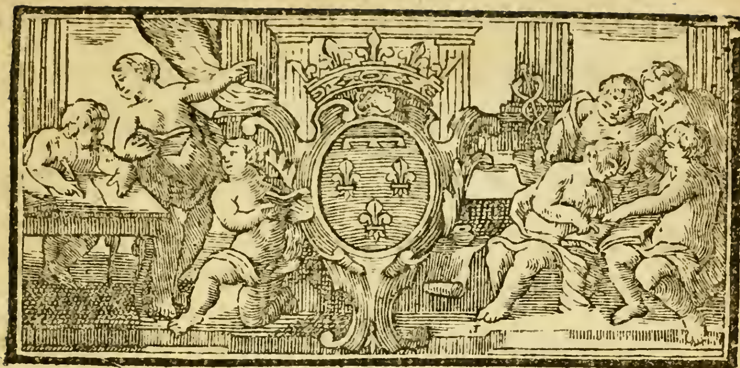


A PARIS,

Chez les FRERES BARBOU, ruë S. Jacques, près la Fontaine S. Benoît, aux Cigognes.

MDCCXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.



ONSEIGNEUR,

J'eûs l'honneur de présenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME une traduction de Poësies de Virgile, dans un

tems, ou occupée de ſes premiéres études, elle ſe formoit le goût, ſur les modéles les plus parfaits de l'Antiquité. J'annonçai dés lors, que la pénétration de vôtre eſprit, & que l'héroïſme de vos ſentimens vous rendroient un jour, MONSEIGNEUR, *auſſi accompli par l'étenduë des belles connoiſſances, que par les vertus dignes des plus grands Princes.*

Aujourd'hui, je redonne au public ces mêmes ouvrages, que V. A. S. voulut bien me permettre alors de lui conſacrer. Sous quels autres auſpices, & ſous quel autre nom peut-il m'être permis de les faire paroître? Le Poëte, dont je lui offre de nouveau la traduction augmentée & perfectionnée, n'a laiſſé à la poſterité que des chefs-d'œuvres, dont la lecture convient à tous les tems, & à tous les âges. L'Empereur Auguſte fit ſes délices de l'Enéide, lorſque dans un âge mur, & au comble de la gloire, il donnoit en paix des loix au monde entier. Aprés avoir fermé le Temple de Janus, il ſe voioit avec plaiſir re-

présenté dans le Pieux Enée. Le charactére d'un Héros plein de religion, & d'humanité, avoit alors plus de charmes pour lui, que celui des Guerriers turbulents & féroces d'Homére.

Toute la France, MONSEIGNEUR, *est charmée de retrouver dans V. A. S. ces mêmes qualités, qui firent admirer, & diviniser Auguste. Virgile les copia d'après ce Maître du monde, & les transporta au Héros de son Poëme, dont il peignit la piété & la modération. J'espére que le public me sçaura gré de lui avoir mis sous une même vûe, Enée, Auguste, & Philippe de Bourbon, Duc d'Orleans. Je suis avec le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, CATROU, Jesuite.



TIB. CLAUDII DONATI
AD
CLAUDIUM MAXIMUM
DONATIANUM FILIUM,
DE
P. VIRGILII
MARONIS
VITA.



Ub. Virgilius Maro parentibus modicis fuit, & præcipuè patre Marone, quem quidam opificem figulum; plures Magii cujusdam viatoris initio mercenarium, mox ob industriam generum tradiderunt: quem cum agricolationi reique rusticæ, & gregibus præfecisset socer, silvis coëmundis, & apibus curandis reculam auxit.



LA VIE DE VIRGILE

ECRITE PAR TIB. CLAUDIUS DONATUS, ET ADRESSÉE A SON FILS DONATIEN.

Traduite du Latin par le P. LE MASCRIER, Jésuite.



Irgile étoit d'une naiſſance aſſez obſcure. Son pere nommé Maro, exerçoit, ſelon quelques uns, le métier de Potier. D'autres en plus grand nombre diſent, qu'il fut d'abord au ſervice d'un Huiſſier, appellé Magius, qui charmé de l'eſprit de ſon domeſtique, en fit enſuite ſon gendre. En même tems il lui donna l'intendance de ſes troupeaux, & des biens qu'il avoit à la campagne. Ce fut dans cet emploi que le pere de Virgile s'enrichit, à élever des abeilles, & par des coupes de bois conſidérables qu'il acheta.

Natus est Cn. Pompeio Magno & M. Licinio Crasso primùm COSS. *Iduum Octobrium die, in pago qui Andes dicitur, qui est à Mantuâ non procul. Prægnans mater somniavit Maia, enixam se laureum ramum, quem contactâ terrâ confestim cerneret coaluisse, & excrevisse illicò in speciem maturæ arboris, refertæ variis pomis & floribus: ac sequenti luce, cum marito, rus propinquum petens, ex itinere divertit, atque in subjectâ fossâ partu levata est. Ferunt infantem, ut fuit editus, nec vagisse, & adeò miti vultu fuisse, ut haud dubiam spem prosperioris genituræ jam tum indicaret. Et accessit aliud præsagium. Siquidem virga populea, more regionis in puerperiis, eodem statim loco depacta, ita brevi coaluit, ut multò ante satas populos adæquarit, quæ arbor Virgilii ex eo dicta atque consecrata est; summâ gravidarum, & fœtarum religione, suscipientium ibi & solventium vota.*

Quoiqu'il en ſoit, P. Virgilius Maro nâquit ſous le premier Conſulat de Cnæus Pompée, & de Licinius Craſſus, le quinziéme d'Octobre, dans le village d'*Andès*, peu éloigné de Mantoüe. Sa mere Maïa, dans le tems qu'elle le portoit encore dans ſon ſein, ſongea qu'elle mettoit au monde un rameau de laurier; qui du moment qu'il eut touché la terre, jettoit de profondes racines, & devenoit un arbre parfait, chargé de fleurs & de fruits. Le lendemain de ce ſonge, quelques affaires l'appellant à un village voiſin, Maïa ſortit, accompagnée de ſon mari, pour s'y rendre. Dans le voïage, ſurpriſe des douleurs de l'enfantement, elle quitta le grand chemin, & ſe retira un peu à l'écart. Là elle donna le jour à cet enfant, qui dès ce premier moment, fit conçevoir de juſtes eſpérances de ce qu'il devoit être enſuite, par la douceur de ſes traits, & par ſa tranquilité charmante, dans un tems où les autres enfans ne donnent que des ſignes d'impatience, & de douleur. Sa naiſſance fut encore marquée par un nouveau prodige. Selon la coutume du païs, on planta auſſitôt après, dans le lieu même où il étoit né, une branche de Peuplier: qui prenant racine, & croiſſant à vûë d'œil, égala en peu de tems les plus vieux arbres de cette eſpéce. Le bruit de ce miracle la rendit depuis fort célebre, ſous le nom d'Arbre de Virgile: & l'on vit dans la ſuite les femmes enceintes de ces cantons, ſe faire un devoir de religion, de venir dans ce lieu, former des vœux, pour une heureuſe délivrance, ou s'acquitter de ceux qu'elles avoient faits.

Initio ætatis, id est, usque ad septimum annum, Cremonæ egit: & XVII. anno virilem togam cepit; illis Consulibus iterùm, quibus natus erat. Evenitque, ut eo ipso die Lucretius poëta decederet. Sed Virgilius Cremonâ Mediolanum, & inde paullo post Neapolim transit; ubi cùm litteris & Græcis & Latinis vehementissimam operam dedisset, tandem omni curâ omnique studio indulsit Medicinæ, & Mathematicæ. Quibus rebus cùm ante alios, eruditior peritiorque esset, se in urbem contulit, statimque magistri stabuli equorum Augusti amicitiam nactus, multos variosque morbos incidentes equis curavit. At ille in mercedem singulis diebus panes Virgilio, ut uni ex stabulariis, dari jussit. Intereà à Crotoniatis pullus equi miræ pulchritudinis Cæsari dono fuit missus: qui omnium judicio spem portendebat virtutis, & celeritatis immensæ. Hunc cùm aspexisset Maro, magistro stabuli dixit, natum esse ex morbosâ equâ, & nec viribus valiturum, nec cele-

Ce merveilleux enfant fut élevé à Crémone, jusqu'à l'âge de sept ans ; & il prit la robe virile à dix-sept, le jour même que le Poëte Lucréce mourut, sous le second Consulat de ceux qui avoient été en place l'année que Virgile vint au monde. Il quitta bientôt Crémone, pour aller à Milan ; d'où, peu de tems après, il passa à Naples. Ce fut là, qu'il apprit d'abord la langue Grecque, & se perfectionna dans la Latine ; après quoi, il se donna tout entier à l'étude de la Médecine, & des Mathématiques. L'habileté extraordinaire, qu'il acquit dans ces deux sciences, lui fit former le dessein d'aller à Rome. Il s'y rendit, & fit d'abord amitié avec le premier Ecuyer d'Auguste : ce qui lui donna occasion d'entreprendre la cure de quelques chevaux d'Octavien, qui étoient attaqués de différentes maladies. Il réüssit à les guérir ; & par reconnoissance, le premier Ecuyer lui fit assigner le même nombre de pains, qui se distribuoit chaque jour aux domestiques de l'Ecurie de son Maître. Cependant les Crotoniates firent présent à Auguste d'un jeune poulain de belle apparence, & qui, au jugement de tous ceux qui le virent paroissoit devoir être un jour très léger, & très vigoureux. Mais Virgile en jugea tout autrement : & après l'avoir éxaminé, il assura le premier Ecuyer, que ce poulain étoit d'une cavalle malsaine, & qu'il ne seroit qu'un cheval mou, & sans vigueur. L'événement vérifia sa prédiction : & l'Empereur, à qui le premier Ecuyer raconta ce trait, ordonna, pour récompenser Virgile, qu'on doublât le nombre de

ritate : idque verum fuisse inventum est. Quod cum magister stabuli Augusto recitasset, duplicari ipsi in mercedem panes jussit. Cum item ex Hispania Augusto canes dono mitterentur, & parentes eorum dixit Virgilius, & animum celeritatemque futuram. Quo cognito, mandat iterùm Virgilio panes duplicari.

Dubitavit Augustus, Octavii ne filius esset, an alterius: idque Maronem aperire posse arbitratus est, quia canum, & equi naturam, parentesque cognorat. Amotis igitur omnibus arbitris, illum in penitiorem partem domûs vocat, & solùm rogat, an sciat quisnam esset, & quam ad felicitandos homines facultatem haberet. Novi, inquit Maro, te, Cæsar Auguste, & ferme æquam cum Dîs immortalibus potestatem habere, ut quem vis felicem facias. Eo animo sum, respondit Cæsar, ut si verum pro rogatu dixeris, beatum te felicemque reddam. Utinam, ait Maro, interroganti tibi vera dicere queam! Tunc Augustus: Putant alii me natum Octavio: quidam suspicantur alio me genitum viro. Maro subridens, Facilè, inquit, si impunè licenterque quæ sentio loqui

pains qui lui avoit été assigné. Il découvrit avec le même succès, que de jeunes chiens, nouvellement envoyés d'Espagne, étoient de bonne race, & vaudroient beaucoup un jour; ce qui lui attira encore de la part de l'Empereur, à qui la chose fut rapportée, les mêmes marques de satisfaction; & sa pension fut encore doublée.

Ce fut sur ces preuves de l'habileté de Virgile, qu'Auguste le crut propre à le tirer du doute qu'il avoit, qu'Octave fût son pere. Pour s'en éclaircir, il le fit appeller; & l'ayant conduit dans son cabinet, où il s'enferma avec lui: sçavez-vous qui je suis, lui dit Octavien, & comprenez-vous bien tout ce que je puis faire pour un homme, que je voudrai rendre heureux? Oüi, Seigneur, répondit modestement Virgile: je vous connois pour mon Empereur; & je sçai que pour faire la félicité des hommes, votre pouvoir ne le céde presque en rien à celui des Dieux. Et bien, reprit le Prince, sçachez donc, que je suis résolu de vous combler de mes bienfaits, si vous pouvez me donner un éclaircissement, sur ce que j'ai à vous proposer. Virgile protesta à l'Empereur, qu'il ne souhaitoit rien tant que de pouvoir le satisfaire; & Auguste comptant sur cette promesse, lui découvrit le doute, où il étoit. Les uns, lui dit il, me font fils d'Octave: d'autres croyent qu'il n'est point mon pere. Tirez-moi de cette incertitude. Virgile ne put s'empêcher de soûrire à cette question du Prince; & l'assûra qu'il lui apprendroit aisément ce qu'il y avoit de vrai dans tous ces bruits, pourvû qu'il lui permît de déclarer li-

jubes, id dicam. Adfirmat Cæſar jurejurando, nullum ejus dictum ægrè laturum, immò non niſi donatum ab eo diſceſſurum. Ad hæc, oculos oculis Auguſti infigens Maro, faciliùs, ait, in cæteris animalibus qualitates parentum à Mathematicis & Philoſophis cognoſci poſſunt, in homine nequaquam poſſibile eſt: ſed de te conjecturam habeo ſimilem veri, ut quid exercuerit pater tuus, ſcire poſſim. Attentè exſpectabat Auguſtus quidnam diceret. At ille: Quantùm ego rem intelligere poſſum, piſtoris filius es, inquit. Obſtupuerat Cæſar, & ſtatim quo id pacto fieri potuerit, animo volvebat. Interrumpit Virgilius. Audi, inquit, quo pacto id conjicio. Cùm quædam enuntiaverim prædixerimque, quæ intelligi ſcirique non niſi ab eruditiſſimis, ſummiſque viris potuiſſent: tu, Princeps orbis, item & panes in mercedem dari juſſiſti: quod quidem aut piſtoris, aut nati piſtore officium erat. Placuit Cæſari facetia. At deinceps, inquit Cæſar, non à piſtore, ſed à rege magnanimo dona feres: illumque plurimi fecit, & Pollioni commendavit.

Corpore & ſtaturâ fuit grandi, aquilino colore

brement ce qu'il penſoit. Auguſte de ſon côté lui jura, que quelque choſe qu'il put lui dire, bien loin de le trouver mauvais, il pouvoit compter ſur une récompenſe certaine. Alors Virgile attachant les yeux ſur ceux de l'Empereur: il n'eſt pas difficile aux Philoſophes & aux Mathématiciens, dit-il à ce Prince, de connoître dans les animaux les qualitez de ceux, dont ils ſont ſortis. Dans l'homme, la choſe eſt impoſſible. Cependant je crois pouvoir, ſans m'éloigner beaucoup de la vérité, vous dire à peu près quel a été votre pere. Comme il vit que l'Empereur attendoit ſa déciſion avec impatience: autant que j'en puis juger, continua Virgile, vous êtes fils d'un Boulanger. A ces mots, le Prince frappé de cette réponſe, cherchoit dans ſa tête, comment la choſe étoit poſſible. Mais Virgile voulant le tirer de peine: Seigneur, reprit-il, voici ſurquoi je fonde ma conjecture. J'ai eù pluſieurs fois le bonheur de vous prédire aſſez juſte certaines choſes, dont la connoiſſance ſuppoſoit beaucoup d'habileté. Quelle marque ai-je reçûe de votre généroſité? Maître du Monde entier, vous ne m'avez fait donner que quelques pains. Une libéralité de la ſorte ne convient-elle pas à un boulanger, ou à ſon fils? La ſaillie plut à Auguſte, qui lui promit de devenir dans la ſuite en ſa faveur un Roi magnifique. Depuis ce moment il conſerva toûjours pour lui une eſtime ſinguliére, & le recommanda particuliérement à Pollion.

Virgile étoit d'une grande taille. Son tein étoit baſané; ſon air groſſier, & ſon tempéramment

facie rusticanâ, valetudine variâ, nam plerumque ab stomacho & faucibus, ac dolore capitis laborabat. Sanguinem etiam sæpius ejecit; cibi vinique minimi. Fama est, eum libidinis pronioris in pueros fuisse. Sed boni ita eum pueros amasse putaverunt, ut Socrates Alcibiadem, & Plato suos pueros. Verùm inter omnes maximè dilexit Cebetem & Alexandrum; quem secundâ Bucolicorum Eclogâ Alexin appellat, donatum sibi ab Asinio Pollione. Utrumque non ineruditum dimisit: Alexandrum grammaticum, Cebetem verò & poëtam. Vulgatum est consuevisse eum cum Plotiâ Hienâ. Sed Asconius Pedianus adfirmat, ipsum posteà minoribus natu narrare solitum, invitatum quidem se à Vario ad communionem mulieris, verùm se pertinacissimè recusasse. Cæterâ sanè vitâ, & ore, & animo, tam probum fuisse constat, ut Neapoli Par*-*thenias *vulgò appellaretur: ac, si quando Romæ, quo rarissimè commeabat, viseretur in publico, sectantes demonstrantesque se subterfugere solitum in proximum tectum. Bona autem cujusdam exulantis, offerente Augusto, non sustinuit accipere. Possedit prope centies sestertiûm; ex liberalitatibus amico-*

assez

assez délicat. En effet il étoit sujet aux maux d'estomac, de tête, & de gorge, & crachoit même quelquefois le sang. Au reste il mangeoit peu, & bûvoit de même. On le soupçonna de pousser un peu trop loin sa tendresse pour ses jeunes éléves, mais les honnêtes gens de Rome étoient persuadés, que son amitié pour ses disciples étoit sage & réglée, & semblable à celle de Socrate pour Alcibiades, ou à celle de Platon pour la jeunesse, qu'il instruisoit. Il eut surtout une affection particuliére pour deux jeunes esclaves. L'un s'appelloit Cébes, & l'autre Aléxandre. Ce dernier, qui fait le sujet d'une Eglogue, sous le nom d'Aléxis, lui avoit été donné par Pollion. Les soins qu'il prît pour former leur esprit, ne furent pas inutiles. Il fit un Poëte de Cébes, & un Grammairien d'Aléxandre. On dit aussi, qu'il eut quelque commerce avec Plotia Hieria. Mais Asconius Pedianus nous apprend, que Virgile, lorsqu'il fut plus avancé en âge, avoit assûré plusieurs fois, que quelques sollicitations que Varius lui eût fait pour l'engager à la voir, il l'avoit toûjours constamment refusé. Enfin ses mœurs étoient si irréprochables, ses sentimens si purs, & il avoit la pudeur si bien peinte sur le visage, qu'à Naples, on ne l'appelloit point autrement, que *la Vierge*. Lorsqu'il venoit à Rome, où on ne le voyoit que fort rarement, à peine pouvoit il paroître, sans se voir aussi tôt environné d'une multitude de gens, qui se le montroient les uns aux autres, & le suivoient avec admiration. Jusques-là, que pour se soustraire à leurs applaudissemens, il

rum, habuitque domum Romæ in Esquiliis, juxta hortos Mæcenatis, quamquam secessu Campaniæ, Siciliæque plurimum uteretur. Quæcumque ab Augusto peteret, repulsam numquam habuit. Parentibus quotannis aurum ad abundantem alitum mittebat, quos jam grandis amisit: ex quibus patrem oculis captum, & duos fratres germanos, Silonem impuberem, Flaccum jam adultum, cujus exitum sub nomine Daphnidis deflet.

Inter cætera studia; ut suprà diximus, medicinæ quoque, ac maximè Mathematicæ, operam dedit. Egit & caussam unam omninò, nec ampliùs quàm semel. Sermone tardissimum, ac penè indocto similem fuisse, Melissus tradidit. Poëticam puer adhuc auspicatus, in Balistam ludi gladiatorii magistrum, ob infamiam latrociniorum coopertum lapidibus, distichon fecit:

Monte sub hoc lapidum tegitur Balista sepultus:
Nocte dieque tuum carpe viator iter.

étoit ſouvent obligé de ſe jetter dans une maiſon voiſine. Sa probité alla juſqu'à lui faire refuſer les biens d'un éxilé, dont l'Empereur voulut lui faire préſent. Cependant il étoit riche des libéralités de ſes amis. Il poſſédoit près d'un million de bien. Il avoit une maiſon dans Rome vis-à-vis les jardins de Mécéne; & quelques autres dans la campagne de Rome, & en Sicile, où il aimoit à joüir des douceurs de la retraite. Céſar ne lui refuſoit jamais rien; & Virgile envoyoit tous les ans à ſes parens de l'or abondamment pour leur ſubſiſtance. Il étoit déja aſſez avancé en âge, lorſqu'il les perdit. Son pere mourut aveugle. Silon, le plus jeune de ſes freres, n'étoit preſque encore qu'un enfant, lorſque la mort le lui ravit: & Flaccus, ſon autre frere, fut enlevé à la fleur de l'âge. C'eſt lui, dont il pleure la mort dans une de ſes Eglogues, ſous le nom de Daphnis.

Nous avons déja dit, qu'il s'appliqua particuliérement à l'étude de la Médecine, & des Mathématiques. Il plaida auſſi une cauſe; & ce fut l'unique fois, qu'il parut au barreau. Il eſt vrai, qu'il n'avoit point le talent de la parole: puiſqu'au rapport de Meliſſus, à en juger par ſon diſcours, on l'auroit pris plûtôt pour un ignorant, que pour un habile homme. A l'égard de la Poëſie, il s'y donna dès ſa plus tendre enfance; & fit dès lors contre un certain Baliſta, maître d'eſcrime, qui avoit été lapidé pour ſes infâmes brigandages un diſtique, dont voici le ſens:

Baliſta eſt enſeveli ſous ce monceau de pierres. Voyageur, continuez votre route ſans rien craindre, ni de jour, ni de nuit.

Deinde Catalecton, *&* Moretum, *&* Priapœa, *&* Epigramma, *&* Diras, *&* Culicem; *cùm esset annorum quindecim. Cujus materia talis est. Pastor fatigatus æstu cùm sub arbore obdormisset, & serpens ad illum proreperet è palude, culex provolavit, atque inter duo tempora aculeum fixit pastori. At ille continuò culicem contrivit, & visum serpentem interemit, ac sepulcrum culici statuit, & distichon fecit:*

Parve culex, pecudum custos tibi tale merenti
Funeris officium, vitæ pro munere, reddit.

Scripsit etiam, de quâ ambigitur, Ætnam. Et mox, cum res Romanas inchoasset, offensus materiâ & nominum asperitate, ad Bucolica transit: maximè ut Asinium Pollionem, Alfenum, Varium, & Cornelium Gallum celebraret: quia in distributione agro-

Virgile composa encore dans le même tems quelques petits ouvrages en vers irréguliers ; ensuite une piéce, qu'il intitule *Moretum*; une autre, qui porte le nom d'*Epigramma* ; celle qui a pour titre, *Diræ*; & des *Priapées*. A quinze ans, il fit le poëme du *Moucheron*, dont voici le sujet. Un Berger fatigué de la chaleur, alla chercher le frais, & le repos, sous un arbre planté sur le bord d'un marais. Il s'y endormit. Pendant son sommeil, il étoit sur le point d'être mordu par un serpent sorti d'entre les herbes; lorsqu'un moucheron s'approche de lui, vole sur son visage, & le pique au milieu du front. Le Berger se réveille en sursaut, & écrase l'innocent insecte, qui lui sauvoit la vie. Mais à l'instant il apperçoit le serpent, qui vouloit la lui ôter. Il le tuë : & pour marquer sa reconnoissance au moucheron son bienfaicteur, dans le même lieu il lui dresse un tombeau, sur lequel il grave ces mots :

Petit moucheron, un Berger reconnoissant, vous rend des honneurs funébres, en récompense de la vie que vous lui avez sauvée.

Quelques uns lui attribuent aussi le poëme du Mont-Etna. Peu de tems après il commença de mettre en vers l'Histoire des premiers Rois de son païs. Mais il quitta bientôt cette entreprise, à cause de la rudesse des noms, & de la sécheresse de la matiére, & se mit à composer ses Bucoliques. Il n'entreprit cet ouvrage, que pour avoir occasion, de célébrer les loüanges de ses amis. Il comptoit parmi les principaux, Pollion, Alfénus, Varius, & Cornelius Gallus, qui

rum, qui post Philippensem victoriam veteranis, triumvirorum jussu, trans Padum dividebantur, indemnem se præstitißent. Deinde Georgica in honorem Mæcenatis edidit, cum sibi vix dum noto opem tulisset adversus Claudii veterani militis, vel, ut alii putant, Arii Centurionis violentiam, à quo in altercatione litis agrariæ parum abfuit quin occideretur. Novissimè autem Æneidem aggressus est; argumentum varium & multiplex, & quasi amborum Homeri carminum instar; præterea nominibus ac rebus Græcis Latinisque commune, & in quo, quod maximè studebat, Romanæ simul urbis; & Augusti origo contineretur.

Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditatos manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere, non

ne contribuérent pas peu à le conſerver en poſſeſſion de ſon bien, dans la diſtribution des campagnes d'au-delà du Pô, lorſque par l'ordre des Triumvirs, elles furent aſſignées à ces légions de vieux Soldats, qui les avoient ſuivis à la bataille de Philippes. Il travailla enſuite à ſes Géorgiques, & les dédia à Mécéne, à qui il avoit de grandes obligations. Car, quoiqu'il fût à peine connu de ce Seigneur, il avoit trouvé dans ſa protection, un ſecours puiſſant contre les violences du Centurion Arius, ou ſelon quelques-uns, d'un ſoldat véteran, nommé Claudius, qui dans la diviſion des campagnes du Mantoüan, avoit eu en partage la terre de ſon pere, & avoit été ſur le point de le tuer, dans un différent, qu'il avoit eu avec lui à ce ſujet. Enfin il ſe mit à compoſer ſon Enéïde: Ouvrage fort varié, & qui tient en même tems du caractére de l'Iliade d'Homére, & de celui de ſon Odiſſée. Ce qui le détermina ſurtout à l'entreprendre, ce fut qu'il y trouvoit un double avantage. Car outre que ce poëme étoit ſuſceptible de tout ce qu'il y a de plus beau dans l'hiſtoire Grecque & Romaine; il lui donnoit auſſi occaſion de rapportèr l'origine de Rome, & celle de la famille d'Auguſte, ce qui étoit ſon but principal.

Tandis qu'il travailloit à ſes Géorgiques, il employoit ordinairement toute la matinée, à méditer ſa matiére. Enſuite, lorſqu'il avoit compoſé de cette ſorte un nombre de vers conſidérable, il les dictoit; & paſſoit le reſte du jour à les retoucher & à les reſſerrer. Auſſi comparoit-il ſes vers aux petits de l'Ourſe. Ce ne ſont

absurdè carmen se ursæ more parere dicentem, & lambendo demùm effingere. Æneida prosa prius oratione formatam, digestamque in XII. *libros, particulatim componere instituit, ut quidam tradunt. Alii ejus sententiæ sunt, ut existiment, eum, si diutiùs vixisset, quatuor & viginti libros usque ad Augusti tempora scripturum, atque alia quædam percursurum; Augusti verò gesta diligentissimè exsecuturum: quippe qui, dum scriberet, ne quid impetum moraretur, quædam imperfecta reliquit; alia levissimis versibus scripsit: quos per jocum pro tigillis vel tibicinibus interponi à se dicebat, ad sustinendum opus, donec solidæ columnæ advenirent.*

Bucolica triennio, Asinii Pollionis suasu, perfecit. Hic Transpadanam Provinciam regebat: cujus favore, cum veteranis Augusti militibus Cremonensium, & Mantuanorum agri distribuerentur, suos Virgilius non amisit. Factâ enim distributione, suos, seu Claudio, seu Ario datos, recuperavit. Hunc Pollionem maximè amavit Maro, & dilectus ab eo

d'abord.,,

aiſé de ravir à Hercule ſa maſſuë, que d'enlever un vers à Homére. Cependant ces bruits lui avoient fait prendre le parti de ſe retirer ; dans le deſſein de perféctionner ſes ouvrages, à tel point, qu'ils ne donnaſſent plus aucune priſe à ces critiques envieux.

Au reſte, ſelon le témoignage de cet Autheur, Virgile étoit d'un naturel vertueux, qui le portoit à aimer tous ceux, en qui il rencontroit de la ſcience, & de la probité. Fort éloigné d'une baſſe jalouſie, il ne lui tomboit jamais entre les mains aucun ouvrage bien écrit, qu'il ne ſentit autant de plaiſir à le lire, que s'il l'eût composé lui-même. Perſonne ne ſe plaignit jamais de ſes mépris ; & toûjours la vertu reçût de lui les loüanges, qui lui étoient dûes. Aimé & chéri de tous les honnêtes gens, à cauſe de la douceur de ſon caractére, tout ce qu'il avoit, étoit moins à lui, qu'à ſes amis. Sa Bibliotheque étoit toûjours ouverte aux gens de lettres ; & il n'avoit rien plus ſouvent à la bouche, que ce mot d'Euripide, *entre amis, tous biens doivent être communs.* Auſſi fut-il honoré de tous les Poëtes de ſon tems. Il étoit lié avec Varius, Tucca, Gallus, Horace, & Properce : & quelque jalouſie, qui fût entre eux, ils s'accordoient tous dans l'attachement, qu'ils avoient pour lui. Anſer ne le négligea, que parce qu'il fut toûjours du parti d'Antoine : & Virgile étoit trop honnête homme, pour être aimé de Cornificius. Il recherchoit ſi peu la gloire, que non ſeulement il ne trouvoit pas mauvais, mais même qu'il étoit ravi, que d'autres ſe fiſſent

ret; respondit, se aurum colligere de stercore Ennii. Habet enim poëta ille egregias sententias, sub verbis non multùm ornatis. Interroganti Augusto, quo pacto civitas feliciter gubernaretur, Si prudentiores, inquit, temonem tenuerint, & boni malis præponantur: itaque optimi suos habeant honores, nulli tamen aliorum injusti quidquam fiat. At Mæcenas: Quid, inquit, Virgili, satietatem homini non adfert? Omnium rerum, respondit, aut similitudo, aut multitudo stomachum facit, præter intelligere. Idem interrogavit: Quo pacto quis altam felicemque fortunam servare potest? Cui Maro: Si, quantùm honore ac divitiis aliis præstantior sit, tantâ liberalitate & justitiâ alios superare nitatur. Solitus erat dicere, nullam virtutem commodiorem homini esse patientiâ: ac nullam asperam adeò esse fortunam, quam prudenter patiendo vir fortis non vincat. Quam sententiam in quinto Æneidos inseruit:

Nate Deâ, quo fata trahunt retrahuntque, sequamur:

rompoit. Je tâche, dit-il, de tirer de la boüe l'or qu'Ennius y a caché. En effet sous des expressions basses & grossiéres, ce Poëte a de très belles pensées. Une autre fois Auguste demanda à Virgile, quelle sorte de gouvernement pourroit rendre un Etat heureux. Seigneur, répondit-il, on ne doit pour cela que mettre à la tête des affaires, ceux qui seront reconnus pour les plus sages; & préférer toûjours les bons aux méchans. Honorer la vertu, sans faire tort à personne, voilà ce qui fait le bonheur des peuples. Apprenez-moi, lui dit Mécéne, qui étoit present à cette conversation, s'il y a quelque chose sur la terre, dont on ne se lasse point à la longue. Tous les plaisirs, repartit notre Poëte, deviennent à la fin insipides, ou parce qu'ils se ressemblent trop, ou parce qu'on les goûte trop souvent. Il n'y à que celui d'apprendre, dont on ne se dégoûte jamais. Et quel moyen, continua ce seigneur, croyés-vous qu'un homme puisse emploier, pour se conserver surement dans une brillante fortune? Il doit, reprit Virgile, être autant supérieur aux autres en équité, & en générosité, qu'il est élevé au dessus d'eux par sa grandeur, & ses richesses. Il disoit ordinairement que de toutes les vertus, la patience étoit celle dont l'homme s'accomodoit le mieux; & qu'il n'y avoit point de revers de fortune, qui ne cédassent à la fermeté d'un homme sage, qui sçavoit les supporter courageusement. Sentiment, qu'il a exprimé au cinquiéme livre de son Enéïde, par ces vers:

Nate Deâ, quò fata trahunt retrahuntque, sequamur;

videretur. Hic Virgilium, ubicumque convenire dabatur, maledictis salibusque vexabat. Quare ille sæpe, aut tacibundus discedebat, aut suffusus pudore tacebat. Verùm, cum Augusto audiente elinguem illum diceret, & caussam etiam suam, si linguam haberet, defendere nequire? Tace, inquit, rabula. Nam hæc mea taciturnitas defensorem caussarum mearum Augustum fecit, & Mæcenatem: & eâ tubâ, cum volo, loquor, quæ ubique & diutissimè audietur. Tu, loquacitate non modo aures hominum, sed muros rumpis. Augustus verò Philistum gravi vultu increpavit. Tunc Maro, Si tempus Cæsar, inquit, tacendi hic sciret, raro loqueretur. Tacendum enim semper est, nisi cum taciturnitas tibi noceat, aut oratio aliis prosit. Nam qui contendit, & an contentionis finis utilis sit, non novit, stultis illum annumerandum sapientes putant.

Posteaquam Augustus summâ rerum omnium potitus est, venit in mentem, an conduceret tyrannidem omittere, & omnem potestatem annuis consulibus, & Senatui Remp. reddere. In quâ re diversæ sententiæ consultos habuit, Mæcenatem & Agrippam. Agrippa enim utile sibi fore, etiamsi honestum non esset, relinquere tyrannidem longâ oratione contendit. Quod Mæcenas dehortari magnopere conabatur. Quarè

core

d'abord, que des maſſes informes, qu'elle ne perfectionne qu'à force de les lécher. Quelques Autheurs rapportent, qu'il écrivit d'abord ſon Enéide en proſe, & qu'il la partagea en douze Livres, avant que de commençer à la mettre en vers. D'autres prétendent, que s'il eût vêcu plus long-tems, il auroit composé juſqu'à vingt-quatre Livres, qui auroient conduit ſon poëme juſqu'au ſiécle d'Octavien. Ils diſent même, que ſon deſſein étoit d'y inſérer pluſieurs choſes, qu'il a obmiſes; & ſur-tout d'y faire entrer les plus belles actions de la vie d'Auguſte. C'eſt, ſelon eux, pour cette raiſon, que l'on trouve dans ce poëme pluſieurs morceaux imparfaits, & quelques autres, dont les vers ſont aſſez foibles. Virgile, lorſqu'il y travailloit, négligeoit les uns à deſſein, pour ſe livrer tout entier à ſon enthouſiaſme; & il diſoit des autres, que c'étoient comme autant d'étançons & de ſoliveaux, qui ſervoient à ſoûtenir l'ouvrage, juſqu'à ce que le tems lui permît de l'appuyer ſur des colomnes inébranlables.

Virgile employa trois ans à perfectionner ſes Eglogues; & il ne les mit au jour, qu'à la ſollicitation de Pollion. Ce Seigneur gouvernoit alors la Province d'au-delà du Pô, & ce fut particuliérement à ſa recommandation, que notre Poëte fut conſervé en poſſeſſion de ſon bien, dans le partage qui ſe fit des campagnes du territoire de Crémone, & de Mantoüe. Car les terres de Virgile ayant été données à Claudius ou à Arius, Polion lui en obtint la reſtitution. Auſſi Virgile eût-il toûjours pour lui un ſincére attache-

magna munera tulit, quippe qui invitatus ad cœnam, captus pulchritudine & diligentiâ Alexandri Polliònis pueri, eum dono accepit. Hujus Pollionis filium C. Asinium, & Cornelium Gallum, oratorem clarum, & poëtam non mediocrem, miro amore dilexit Virgilius. Is transtulit Euphorionem in Latinum, & libris quatuor amores suos de Cytheride scripsit. Hic primò in amicitia Cæsaris Augusti fuit: posteà in suspicionem conjurationis contra illum adductus, occisus est. Verùm usque adeò hunc Gallum Virgilius amarat, ut quartus Georgicorum, à medio usque ad finem, ejus laudem contineret. Quem posteà, jubente Augusto, in Aristæi fabulam commutavit.

Georgica septennio Neapoli: Æneida partim in Siciliæ, partim in Campaniâ 12. confecit annis. Bucolica eo successu edidit, ut in scenâ quoque, per cantores, crebrâ pronunciatione recitarentur. At cum Cicero quosdam versus audiisset; & statim acri judicio intellexisset non communi venâ editos, jussit ab initio to-

ment. Il le méritoit, non-seulement par l'amitié, qu'il avoit pour ce Poëte; mais encore par les présens, dont il l'honora : jusques-là qu'il lui donna généreusement un de ses esclaves, nommé Aléxandre, parce qu'il s'apperçût, dans un festin auquel il l'avoit invité, qu'il étoit charmé de l'adresse & de la bonne mine de ce jeune homme. Virgile fut toûjours étroitement uni avec Asinius fils de ce Seigneur. On comptoit encore Cornelius Gallus au nombre de ses amis intimes. C'étoit un excellent Orateur, & un Poëte fameux de ce tems-là. Ce fut lui qui traduisit Euphorion en Latin, & il composa outre cela quatre Livres d'Elégies, en l'honneur de la Comédienne Cithéris. Il avoit été d'abord dans les bonnes graces d'Auguste; mais on le soupçonna depuis d'être entré dans une conjuration contre ce Prince; & il fut obligé de se donner la mort de sa propre main. L'amitié que Virgile avoit pour lui étoit si grande, qu'il consacra à ses loüanges la moitié du quatriéme Livre de ses Géorgiques. Auguste lui ordonna dans la suite, de retrancher ce morçeau, auquel il substitua la fable d'Aristée.

Virgile employa sept ans à Naples à faire ses Géorgiques; & il en mit douze à composer son Enéïde, tantôt en Sicile, tantôt dans la Campagne de Rome. Lorsque ses Eglogues parurent, elles eurent un si grand succès, qu'on les récitoit même au theâtre. Cicéron s'y trouva un jour; & comme il avoit un goût exquis, il jugea d'abord par quelques vers qu'il entendit, que la piéce étoit d'une bonne main. C'est pourquoi il

gam recitari: quam cum accuratè pernotasset, in fine ait: Magnæ ſpes altera Romæ, *quaſi ipſe linguæ Latinæ ſpes prima fuiſſet, & Maro futurus eſſet ſecunda. Quæ verba poſtea Æneidi ipſe inſeruit.*

Georgica, reverſo ab Actiacâ victoriâ Auguſto, atque reficiendarum virium causâ Atellæ commoranti, per continuum quatriduum legit, ſuſcipiente Mæcenate legendi vicem, quoties interpellaretur ipſe vocis offenſione. Pronuntiabat autem maximâ cum ſuavitate, & lenociniis miris. Seneca tradidit, Julium Montanum poëtam ſolitum dicere, involaturum ſe quædam Virgilio, ſi vocem poſſet, & os, & hypocriſim; eoſdem enim verſus, eo pronuntiante, bene ſonare: ſine illo, inareſcere, quaſi mutos. Æneidos vixdùm cœptæ tanta exſtitit fama; ut Sext. Propertius non dubitaverit ſic prædicare:

Cedite Romani ſcriptores, cedite Graii,
Neſcio quid majus naſcitur Iliade.

Auguſtus verò, cùm tùm fortè expeditione Cantabricâ abeſſet, & ſupplicibus atque minacibus per jo-

voulut qu'on recommençât toute l'Eglogue : & après l'avoir écoutée avec attention, il se récria ; *l'Autheur de cet Ouvrage est la seconde espérance de Rome* : comme s'il eût voulu marquer, qu'après avoir été lui même le soûtien de la Littérature dans Rome, Virgile alloit le devenir après lui : Paroles, que notre Poëte inséra depuis dans son Enéïde.

Auguste, à son retour en Italie, après la bataille d'*Actium*, s'arrêta quelque tems à *Attella*, pour y prendre du repos. Ce fut là, que Virgile lui lut ses Géorgiques. Il employa quatre jours à cette lecture ; & lorsque sa voix se fatiguoit, Mécéne lisoit pour lui. Au reste il prononçoit avec une douceur, & des agrémens infinis. Aussi le Poëte Julius Montanus disoit, au rapport de Sénéque, que s'il pouvoit voler à Virgile quelqu'un de ses talens, il choisiroit surtout sa voix, sa prononciation, & son action : parce que les mêmes vers, qui récitez par d'autres n'avoient ni son, ni agrément, prenoient dans sa bouche une harmonie merveilleuse.

Dès qu'on apprit qu'il travailloit à l'Enéïde, on conçut de cet Ouvrage une si haute idée, que ce fut à ce sujet que Properce s'écria :

Esprits sublimes de la Gréce, rares Autheurs que l'Italie a produits, rendez les armes. Un génie plus heureux va enfanter plus que l'Iliade.

Auguste faisoit alors la guerre aux Cantabres. Pendant cette expédition, il écrivit plusieurs Lettres à Virgile, dans lesquelles il employoit, tantôt les priéres, quelquefois même en badinant, les menaces, pour l'engager à lui envoyer

cùm litteris efflagitaret, ut sibi de Æneide, ut ipsius verba sunt, vel prima carminis hypographa, vel quodlibet colon mitteret, negavit facturum Virgilius: cui tamen multo post, perfectâ demùm materiâ, tres omninò libros recitavit: secundum videlicet, quartum, & sextum. Sed hunc præcipuè ob Octaviam: quæ cum recitationi interesset, ad illos de filio suo versus, Tu Marcellus eris, *defecisse fertur: atque ægrè refocillata, dena sestertia pro singulo versu Virgilio dari jussit. Recitavit & pluribus: neque frequenter, & fermè illa de quibus ambigebat, quò magis judicium hominum experiretur. Erotem librarium & libertum ejus, exactæ jam senectutis, tradunt referre solitum, quondam in recitando eum duos dimidiatos versus complesse ex tempore, & huic,* Misenum Æoliden, *adjecisse*, quo non præstantior alter. *Item huic*, Ære ciere viros, *simili calore jactatum, subjunxiße* Martemque accendere cantu: *statimque sibi imperasse, ut utrumque volumini adscriberet.*

Bucolica Georgicaque emendavit. Anno vero quinquagesimo secundo, ut ultimam manum Æneidi imponeret, statuit in Græciam & Asiam secedere, trienniòque continuo omnem operam limationi dare,

le premier Exemplaire de ſon Enéïde, ou du moins tel morçeau qu'il voudroit. Mais Virgile refuſa toûjours conſtamment de ſatisfaire l'Empereur ſur ce point. Long-tems après, lorſqu'il eut achevé ſon poëme, il lui en récita enfin trois Livres; le ſecond, le quatriéme, & le ſixiéme: & il choiſit particuliérement ce dernier à cauſe d'Octavie, qui étoit préſente à cette lecture. On dit que, lorſque le Poëte vint à l'endroit où il eſt parlé du fils de cette Princeſſe, elle s'évanoüit à ces mots, *Tu Marcellus eris*; & qu'après qu'on l'eût fait revenir avec beaucoup de peine, elle voulut que pour ce morçeau, on donnât à Virgile cent piſtoles par vers. Il lut auſſi ſon poëme à pluſieurs autres perſonnes, mais en général il le fit rarement. Encore ne récitoit-t-il guére que les endroits, dont il étoit le moins ſûr, pour voir ce que l'on en penſeroit. Eros, ſon Sécrétaire & ſon affranchi, diſoit dans ſa vieilleſſe, l'avoir vû une fois remplir ſur le champ deux Hémiſtiches, qu'il avoit laiſſés imparfaits, enſorte qu'en récitant ces mots, *Miſenum Aeoliden*, il continua tout de ſuite, *quo non præſtantior alter*; & aprês ces autres, *ære ciere viros*, il ajoûta avec le même feu, *Martemque accendere cantu*. Après quoi il lui ordonna de les écrire de la ſorte.

Il mit la derniére main à ſes Bucoliques, & aux Géorgiques. Il vouloit auſſi retoucher ſon Enéïde: & quoiqu'âgé de cinquante-deux ans, il avoit pris le parti de paſſer en Gréce, & de donner trois ans entiers à la perfection de cet Ouvrage, réſolu de conſacrer le reſte de ſes

ut in reliquâ vitâ tantum philoſophiæ vacaret. Sed cum aggreſſus iter, Athenis occurriſset Auguſto ab oriente Romam revertenti, unà cum Cæſare redire ſtatuit. Ac cum Megaram vicinum Athenis oppidum visendi gratiâ, peteret, languorem nactus eſt, quem non intermiſſa navigatio auxit, ita ut gravior in dies, tandem Brunduſium advenarit: ubi diebus paucis obiit, decimo Kal. Octob. C. Sentio, & Q. Lucretio Coſs. Qui cum gravari morbo ſeſe ſentiret, ſcrinia ſæp & magnâ inſtantiâ petivit, crematurus AEneida: quibus negatis, teſtamento comburi juſſit, ut rem inemendatam imperfectamque. Verum Tucca & Varius monuerunt, id Auguſtum non permiſſurum. Tunc eidem Vario ac ſimul Tuccæ, ſcripta ſub eâ conditione legavit, ne quid adderent quod à ſe editum non eſset, & verſus etiam imperfectos, ſi qui erant, relinquerent. Voluit etiam ſua oſſa Neapolim transferri, ubi diu & ſuaviſſimè vixerat, ac extremâ valetudine hoc ipſe ſibi epitaphium fecit diſtichon.

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope: cecini paſcua, rura, duces.

jours à l'étude de la Philoſophie. Mais à peine fut-il à Athênes, qu'il y trouva Auguſte, qui revenoit d'Orient. Cette rencontre lui fit changer de réſolution. Il ſe diſpoſa à retourner à Rome avec l'Empereur. Cependant, avant que d'abandonner la Gréce, il lui prit envie de voir Mégare, ville voiſine d'Athênes. Mais il n'en revint qu'avec une langueur, qui fut encore augmentée par la fatigue de la navigation. Il arriva à Brindes très malade; & y mourut peu de jours après, le vingt-deuxiéme de Septembre, ſous le Conſulat de Caïus Sentius, & de Quintus Lucretius. Auſſi-tôt qu'il ſe ſentit frappé à mort, il demanda ſes papiers, dans le deſſein de brûler ſon Enéïde. Il fit pluſieurs fois les mêmes inſtances: & comme il vit qu'on ne ſe mettoit point en devoir de lui obéïr, il ordonna par ſon Teſtament, qu'on la jettât au feu après ſa mort, comme un Ouvrage imparfait, qui ne méritoit pas de voir le jour. Cependant Varius & Tucca lui firent entendre, qu'Auguſte ne le ſouffriroit jamais. Ainſi il ſe détermina à leur léguer tous ſes écrits, à condition qu'ils n'ajoûteroient rien du leur à ce qu'il avoit fait, & qu'ils ne toucheroient pas même aux vers, qu'il avoit laiſſé imparfaits. Il ordonna encore que ſes cendres fuſſent tranſportées à Naples, ou il avoit longtems mené une vie douce, & agréable. Enfin ſentant ſa mort prochaine, il compoſa lui-même l'Epitaphe ſuivante, pour être gravée ſur ſon tombeau :

Mantoüe me donna le jour. Je mourus en Calabre. Mon corps eſt à Naples. J'ai chanté les Bergers, les Laboureurs, & les Héros.

Translata igitur jussu Augusti ejus ossa, prout statuerat, Neapolim fuere, sepultaque viâ Puteolanâ, intra lapidem secundum, suoque sepulcro id distichon, quod fecerat, inscriptum est. Heredes fecit ex dimidiâ parte Valerium Proculum, fratrem ex alterâ parte, ex quartâ Augustum, ex duodecimâ Mæcenatem, ex reliquâ L. Varium, & Plotium Tuccam, qui ejus Æneidem, post obitum, prout pestiverat, jussu Cæsaris emendaverunt. Nam nullius omninò sententiâ crematu Æneis digna visa fuit: de quâ re Sulpicii Carthaginiensis exstant hujusmodi versus:

Jusserat hæc rapidis aboleri carmina flammis
Virgilius, Phrygium quæ cecinere ducem.
Tucca vetat, Variusque simul: tu maxime Cæsar
Non sinis, & Latiæ consulis historiæ.
Infelix gemino cecidit prope Pergamos igni,
Et pæne est alio Troja cremata rogo.

Exstant & Augusti de ipsâ eâdem re versus plures & clarissimi, quorum initium est:

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis?

Et paulò post:

Sed legum servanda fides; suprema voluntas

Après la mort de Virgile, Auguste fit transporter son corps à Naples, comme il l'avoit souhaité. On lui éleva un tombeau sur le chemain de Pouzzole, environ à deux mille de Rome ; & on y grava le distique qu'il avoit fait. Par son Testament, il légua la moitié de ses biens à Valerius Proculus ; & partagea le reste, par portions inégales, entre son frere, l'Empereur, Mécéne, Varius, & Tucca. Ce furent ces deux derniers, qu'Auguste chargea de retoucher l'Enéïde, suivant les intentions de Virgile. Car personne ne fut d'avis, qu'il fallût brûler cet Ouvrage. Il nous reste encore à ce sujet des vers de Sulpice de Carthage, dont voici le sens.

Virgile avoit ordonné, qu'on mît au feu les vers qu'il composa, pour célébrer ce Héros, qui conduisit les Troyens en Italie. Varius & Tucca s'y opposent : & vos ordres, César, préviennent le sort cruel, qui menaçoit l'Histoire de notre Empire. Malheureuse Troye, qu'il s'en est peu fallu, qu'une seconde fois victime de la flamme, tu n'y ayes trouvé ton tombeau !

L'Empereur lui même composa sur le même sujet une piéce, qui commençoit par ces mots :

Est-il donc vrai, qu'une bouche criminelle a pû porter, en expirant, un ordre injuste, & si barbare ? Doctes écrits, que Virgile enfanta, devenus la proie des flammes, serez-vous donc ensévelis dans un éternel oubli ?

Et plus bas il disoit :

Mais c'est une loi ; elle doit être inviolable :

Quod mandat, fierique jubet, parere necesse est.
Frangatur potius legum veneranda potestas,
Quàm tot congestos noctesque diesque labores
Hauserit una dies. *Et ea quæ sequuntur.*

Nihil igitur, auctore Augusto, Varius addidit, quod & Maro præceperat, sed summatim emendavit, ut qui versus etiam imperfectos, si qui erant, reliquerit. Hos multi mox supplere conati, non perinde valuerunt ob difficultatem: quod omnia fere apud eum hemistichia, præter illud, Quem tibi jam Trojâ peperit, *sensum videntur habere perfectum. Nisus Grammaticus audiße se à senioribus dicebat, Varium duorum librorum ordinem commutasse, &, qui tùm secundus erat, in tertium locum transtulisse: etiam primi libri correxisse principium, his demtis versibus:*

Ille ego, qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, & egressus silvis vicina coëgi,
Ut quamvis avido parerent arva colono;
Gratum opus agricolis: at nunc horrentia Martis
Arma virumque cano.

Obtrectatores Virgilio numquam defuerunt: nam nec Homero quidem. Prolatis Bucolicis innominatus quidam rescripsit Antibucolica, duas modo Eclogas, sed insulsissimè παρῳδήσας, quarum prioris initium est: Tityre, &c.

Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine fagi?

Sequentis,

c'est la volonté derniere d'un mourant ; peut-on s'empêcher de l'exécuter ? Oui, forcons plûtôt l'authorité la plus respectable à se taire, que de voir périr en un jour l'ouvrage de tant de sçavantes veilles.

Auguste ne voulut dont point permettre, que Varius ajoûtat rien du sien à l'Enéïde, comme Virgile l'avoit souhaité. Il y fit faire seulement quelques légéres corréctions ; & on laissa même imparfaits les vers que l'Autheur n'avoit point achevés, plusieurs se sont efforcés depuis d'y suppléer : mais ils n'y ont pas réussi ; parce que la plûpárt de ces Hemistiches, excepté celui-ci, *Quem tibi jam Trojâ peperit*, font un sens achevé. Seulement Varius, à ce que rapporte Nisus le Grammairien, changea l'ordre des livres : mit le troisiéme, celui que Virgile avoit placé le second ; & retrancha du commencement du poëme ces quatre vers :

Ille ego, qui quondam gracili modulatus avenâ
Carmen, & egressus Silvis, vicina coëgi,
Ut quamvis avido parerent arva colono ;
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis,

Il n'est pas surprenant, que Virgile ait eu des jaloux, après qu'Homére lui-même n'a pu éviter la censure, à peine ses Eglogues parurent au jour, qu'un Anonime publia les Antibucoliques, c'étoit une parodie assés platte de deux de ses Eglogues, l'une commençoit par ces mots :

Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine fagi ?

Les deux vers suivans faisoient le commencement de la seconde :

Dic mihi Damœta, cujum pecus, anne Latinum?

Non, verùm Ægonis, nostri sic rure loquuntur.

Alius recitante ea ex Georgicis, Nudus ara, sere nudus; *subjecit*, habebis frigora, febrem.

Est & adversus Aeneida liber Carbilii Pictoris; titulo Aeneidomastix. M. Vipranius eum à Mæcenate suppositum appellabat novæ κακοζηλίας repertorem, dicebatque neque tumidum esse, neque exilem, sed communibus verbis opus illud confecisse. Herennius vitia ejus tantum contraxit, Perilius Faustinus furta. Sunt & Q. Octavii Aviti volumina, quibus annotantur, quos, & unde, versus transtulerit. Asconius Pedianus libro, quem contra obtrectatores Virgilii scripsit, pauca admodum ei objecta ponit, & potissimùm, quod non recte historiam contexuit, & quod pleraque ab Homero sumsit. Sed hoc crimen sic defendere aßuetum ait: Cur non illi quoque eadem furta tentarent? Verùm intellecturos, facilius esse

Dic mihi, Damœta, cujum pecus, an ne Latinum?
Non, verùm Ægonis: nostri sic rure loquuntur.

Un autre, tandis que notre Poëte récitoit ces mots, qui se trouvent dans ses Géorgiques, *Nudus ara, sere nudus*; ajouta sur le champ, *Habebis frigora, febrem.*

Carbilius Pictor composa aussi un livre, qu'il intitula, *le fléau de l'Enéide*, parce que c'étoit une censure perpétuelle de cet ouvrage. M. Vipranius nous apprend, qu'il parut sous le nom de Mécene, qu'il taxe à cette occasion d'une basse jalousie; & qu'il étoit écrit d'un stile fort commun, qui sans avoir cependant rien de bas, n'avoit rien aussi de fort relevé. On compte encore au nombre de ceux, qui ont écrit contre Virgile, Herennius, & Perilius Faustinus. Le premier ne s'est attaché qu'aux défauts du poëme; & l'autre s'est appliqué à découvrir les vols, que le Poëte avoit faits. Enfin il nous reste un ouvrage d'Octavius Avitus, dans lequel il a recueilli tous les vers pillés de l'Enéïde, avec les noms de leurs premiers Autheurs. Quoi qu'il en soit, Asconius Pedianus, dans le livre qu'il composa contre les Censeurs de Virgile, dit que toutes les critiques, qui parurent contre lui, se réduisoient à ces deux chefs: qu'il n'avoit pas suivi l'ordre des tems, en rapportant les faits Historiques; & qu'il avoit pris d'Homére tout ce qu'il avoit de beau. Il ajoute, que Virgile tournoit ce dernier reproche contre ses propres accusateurs. Qu'ils tentent donc la même chose, disoit-il: ils apprendront par leur expérience, qu'il est plus

Herculi clavam, quam Homero versum surripere: & tamen destinasse secedere, ut omnia ad satietatem malevolorum decideret.

Refert etiam Pedianus, benignum, cultoremque omnium bonorum, atque eruditorum fuisse, & usque adeò invidiæ expertem fuisse, ut si quid eruditè dictum inspiceret alterius, non minus gauderet, ac si suum fuisset: neminem vituperare, laudare bonos: eâ humanitate esse, ut, nisi perversus maximè quisque illum non diligeret modo, sed amaret. Nihil proprii habere videbatur. Ejus bibliotheca non minus aliis doctis patebat, ac sibi: illudque Euripidis antiquum sæpe usurpabat, τὰ τ̃ φίλων κοινὰ, *hoc est, communia amicorum eße omnia. Quarè coævos omnes poëtas ita adjunctos habuit, ut cum inter se plurimùm invidiâ arderent, illum unà omnes colerent: Varius, Tucca, Horatius, Gallus, Propertius. Anser verò, quoniam Antonii partes secutus est, illum non observaße dicitur. Cornificius, ob perversam naturam, illum non tulit. Gloriæ vero adeò contemtor fuit: cùm quidam versus quosdam sibi adscriberent,*

aiſé

n'avoit pas de langue, pour se deffendre, Taisés vous mauvais plaisant, lui répondit Virgile, mon silence a fait parler pour moi les Augustes, & les Mécénes; & lorsqu'il m'en prend envie, je parle si haut, que l'éclat de ma voix se fera entendre par tout l'univers, & jusqu'aux siécles les plus reculés. Pour vous, par votre babil éternel, vous nous rompés les oreilles, & vous étourdissés jusqu'aux murs de ce Palais. Auguste de son côté fit une sévére réprimande à Philiste; & Virgile s'adressant à l'Empereur: Seigneur, lui dit il, si cet homme sçavoit quand il faut se taire, il ne parleroit pas si souvent. On ne doit rompre le silence, que quand votre intérêt, ou celui des autres, ne permet pas de le garder, & tout homme de bon sens regarde toûjours comme un insensé, quiconque dispute, sans avoir autre chose en vûë, que de disputer.

Enfin lors qu'Auguste maître du monde entier délibéra, s'il n'étoit point plus à propos pour lui de se démettre de l'Empire, & de rendre aux Consuls, & au Senat, l'authorité du gouvernement, il se régla, même alors, sur l'avis de Virle. L'Empereur avoit d'abord communiqué son dessein à Mécéne, & à Agrippa. Tous deux avoient été d'avis différens. Agrippa prétèndoit, qu'il étoit de l'intérêt d'Auguste de quitter l'Empire, quand même sa gloire s'y opposeroit; & Mécéne faisoit tous ses efforts, pour persuader le contraire. Tous deux appuioient leur sentiment de fortes raisons, & cette diversité d'avis tenoit l'esprit du maître en balance. Il eut en

Augusti animus & hinc ferebatur, & illinc. Erant *enim diversæ sententiæ, variis rationibus firmatæ.* Rogavit igitur Maronem, an conferat privato homini, se in suâ repub. tyrannum facere. Tum ille: Omnibus ferme, inquit, remp. aucupantibus molesta ipsa tyrannis fuit, & civibus: quia necesse erat, propter odia subditorum, aut eorum injustitiam, magnâ suspicione, magnoque timore vivere. Sed si cives justum aliquem scirent, quem amarent plurimum, civitati id utile eßet, si in eo uno omnis potestas foret. Quarè si justitiam, quod modo facis, omnibus in futurum, nullâ hominum factâ compositione, distribues, dominari te, & tibi conducet, & Orbi. Benevolentiam enim omnium habes, ut Deum te & adorent, & credant. Ejus sententiam secutus Cæsar principatum tenuit.

Audivit à Syrone præcepta Epicuri: cujus doctrinæ socium habuit Varum. Quamvis diversorum Philosophorum opiniones libris suis inseruisse de animo maxime videatur, ipse tamen fuit Academicus: nam Platonis sententias omnibus aliis prætulit.

Nunc quoniam de auctore summatim diximus,

core en cette occaſion recours à Virgile. Il voulut ſçavoir s'il croioit, qu'il fût de l'intérêt d'un particulier, de ſe rendre maître de ſa République; & voici quel fut l'avis de cet homme ſage. Seigneur, dit-il à Auguſte, tous ceux qui juſqu'ici dans notre République ont voulu s'emparer du Gouvernement, ne s'en ſont pas mieux trouvés, que ceux mêmes qu'ils vouloient aſſervir. La haine qu'on leur portoit, ou le peu d'équité avec laquelle ils gouvernoient, les obligeoit de vivre dans une inquiétude, & une appréhenſion continuelle. Mais s'il ſe trouvoit un homme d'un droiture aſſés reconnuë, pour mériter l'eſtime, & l'amitié des peuples; alors il ſeroit de l'intérêt public, qu'il eût entre les mains toute l'authorité. Si donc, comme on l'a vû juſqu'à ce jour, l'équité ſeule régle vos démarches, & diſpenſe vos ordres à chacun, ſans diſtinction; je crois qu'il eſt de votre gloire, & de l'intérêt du monde, que vous conſerviés le commandement: puiſque l'univers vous chérit, & vous aime; & que les peuples ont pour votre perſonne, qu'ils regardent déja comme ſacrée, les mêmes reſpects qu'ils doivent à la Divinité. L'Empereur ſuivit ſon avis, & garda l'Empire.

Virgile étudia ſous Syron la Philoſophie d'Epicure, avec Varus. Mais quoi qu'il ait affecté d'inſérer dans ſes Poëſies les opinions des différentes écoles, il eſt cependant certain, qu'il étoit de la Secte des Académiciens, & qu'il préféra toûjours la Doctrine de Platon à toute autre.

Après avoir parlé de l'Autheur, il eſt juſte

de ipso jam carmine dicendum videtur: quod bifariam tractari solet, hoc est, & ante opus, & in ipso opere. Ante opus, titulus, caussa, intentio. Titulus, in quo quæritur, cujus sit. Caussa, unde ortum sit, & quarè hoc potissimum sibi ad scribendum poëta præsumserit. Intentio, in quâ cognoscitur quid efficere conetur poëta. In ipso opere sanè tria spectantur; numerus, ordo, explanatio. Quamvis igitur multa ψευδογραφῆ, *id est, falsâ inscriptione, sub alieno nomine sunt prolata, ut Thyestes tragœdia hujus poëtæ, quam Varius edidit pro suâ, & alia hujusce-modi; tamen Bucolica liquidò Virgilii esse minimè dubitandum est: præsertim cum ipse poëta, tanquam hoc metuens, principium hujus operis, & in principio Æneidos, & in alio carmine, suum esse testatus sit, dicens:*

Ille ego, qui quondã gracili modulatus avenâ, *&c.*

Et

Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventâ,
Tityre te patulæ cecini sub tegmine fagi.

Bucolica autem & dici, & rectè appellari, vel hoc solum indicium suffecerit, quod hoc eodem nomine apud Theocritum censeantur. Verum ratio quoque

de donner auſſi une idée de ſes Ouvrages. On peut les conſiderer ſous deux rapports différens : en ce qui leur eſt en quelque ſorte étranger, & en ce qui leur eſt propre. Conſidérés de la premiere façon, ils nous offrent à examiner le titre qu'ils portent, la cauſe qui les a produits, & le but qu'on s'eſt propoſé. Le titre qu'ils portent, afin de ſçavoir qui en eſt l'Autheur: la cauſe qui les a produits, pour connoître, & leur origine, & la raiſon qui a porté le Poëte, à choiſir un ſujet préférablement à tout autre : enfin le but qu'on s'eſt propoſé, afin de ſe faire une idée du deſſein de l'Autheur. Ce qui eſt propre de l'ouvrage, c'eſt le nombre des piéces, l'arrangement, & le caractére de chacune. Or quoi que pluſieurs Autheurs ſe ſoient attribués certaines piéces de notre Poëte, comme la Tragédie de Thyeſte, qu'il avoit compoſée, & que Varius fit cependant paroître ſous ſon nom, il eſt toûjours certain, que les Bucoliques ſont l'ouvravrage de Virgile. On ne peut ſe diſpenſer de le croire, après que notre Poëte, qui ſemble avoir voulu prévenir tous nos doutes là deſſus, nous l'aſſure lui-même, au commencement de ſon Enéïde, par ces vers :

Ille ego, qui quondam gracili modulatus avenâ, &c.

Comme il le fait encore à la fin de ſes Géorgiques, par ces autres,

Carmina qui luſi Paſtorum, audaxque juventâ,
Tityre, te patulæ cecini ſub tegmine fagi.

Pour ce qui eſt du titre même de Bucoliques, on ne peut nier, que Virgile n'ait été en droit de s'en ſervir, après l'exemple que Théocrite

demonstranda est. Tria sunt pastorum genera, quæ dignitatem in Bucolicis habent: quorum qui minimi sunt, αἰπόλοι dicuntur à Græcis, iidem à nobis caprarii. Paullò honoratiores, qui ποίμενες, id est opiliones dicuntur. Honestissimi, & maximi, βȣκόλοι quos Bubulcos dicimus. Undè igitur magis debuit pastorali carmini nomen imponi, quàm ab eo gradu, qui apud pastores excellentissimus invenitur? Caussa dupliciter inspici solet: ab origine carminis, & à voluntate scribentis. Originem autem Bucolici carminis alii, ob aliam caussam ferunt. Sunt enim, qui à Lacedæmoniis pastoribus Dianæ primùm carmen hoc redditum dicant, cum eidem Deæ, propter bellum, quod toti Græciæ illo tempore Persæ inferebant, exhiberi per virgines, de more, sacra non possent. Alii ab Oreste circa Siciliam vago, id genus carminis Dianæ redditum loquuntur, per ipsum, atque pastores: quo tempore de Scythiâ cum Pylade fugerat, surrepto numinis simulachro, & celato in fasce lignorum. Unde Fascelidem *Dianam perhibent nuncupatam: apud*

lui en avoit donné. Outre cela, on peut dire, que ce nom, qui ſe donne à tout Poëme Paſtoral, eſt fondé ſur la raiſon même. Car on diſtingue trois ſortes de Bergers, qui entrent dans cette ſorte de Poëſie. Ceux du plus bas étage ſont ceux, qui conduiſent les chévres : ceux qui gardent les moutons ſont un peu audeſſus d'eux : enfin on donne le premier rang à ceux, qui menent des troupeaux de bœufs. Ces derniers portent, chez les Grecs, le nom de Βȣ́κολοι, & chés nous, celui de *Bubulci* : & il n'eſt pas ſurprenant, qu'étant les plus diſtingués entre les Bergers, ils donnent leur nom à la Poëſie Paſtorale. Du titre de l'ouvrage, nous paſſons à la cauſe, qui l'a produit. Et d'abord il eſt à remarquer, que l'origine du Poëme Paſtoral eſt rapportée différemment par différens Autheurs. Il y en a, qui l'attribuent aux Lacédémoniens. Ils diſent que pendant la guerre que les Perſes firent à la Gréce, les filles Lacédémoniennes, renfermées dans des villes, ne purent célébrer, à leur ordinaire, les fêtes de Diane, & que pour y ſuppléer, les Bergers inventérent cette eſpéce de Poëſie, en l'honneur de la Déeſſe. D'autres en font honneur à Oreſte, lorſqu'accompagné de ſon fidéle Pylade, il s'enfuioit de la Scithie, où dans le Temple de Diane, il avoit été purifié par les mains mêmes de ſa ſœur Iphigenie, Prêtreſſe de cette Divinité, en expiation du parricide, qu'il avoit commis. Chargé de la ſtatuë de cette Déeſſe, qu'il avoit enlevée, & qu'il cacha dans un fagot de bois, d'ou elle prit dans la ſuite le nom de *Diana Faſcelis*, il aborda, diſent-ils, en

cujus aras, Oreſtes, per ſacerdotem ejuſdem numinis Yphigeniam ſororem ſuam, à parricidio fuerat expiatus. Alii Apollini Nomio, paſtorali ſcilicet Deo, quâ tempeſtate Admeti boves paverat. Alii Libero, Nympharum ſcilicet, & Satyrorum, & id genus numinum Principi, quibus placet ruſticum carmen. Alii Mercurio Daphnidis patri, paſtorum omnium Principi, & apud Theocritum, & apud hunc ipſum poëtam. Alii in honorem Panos ſcribi putant, peculiariter paſtoralis Dei, item Sileni, Silvani, atque Faunorum. Quæ cum omnia dicantur, illud erit probatiſſimum, Bucolicum carmen originem ducere à priſcis temporibus, quibus vita paſtoralis exercita erat: & ideò velut aurei ſæculi ſpeciem in ejuſmodi perſonarum ſimplicitate cognoſci: & meritò Virgilium, proceſſurum ad alia carmina, nec aliundè cœpiſſe, niſi ab eâ vitâ quæ prima in terris fuit. Nam poſteà rura culta, & ad poſtremum pro cultis & feracibus terris bella ſuſcepta: quod videtur Virgilius in ipſo ordine operum ſuorum voluiſſe monſtrare, cum paſtores pri-

Sicile; ou il ſe joignit à des Bergers, avec leſquels il compoſa ce genre de Poëme, pour rendre graces à la Déeſſe, qui l'avoit ſauvé. Quelques uns donnent la gloire de cette invention, ou à Apollon, qui ſeion eux en fut Autheur, dans le tems qu'il gardoit les troupeaux du Roi Adméte, ou à Bacchus, Chef des Nimphes, des Satyres, & des autres Divinités ſemblables, qui aiment les vers champêtres ou à Mercure, pere de Daphnis, qui dans Théocrite, comme chés notre Poëte, paſſe pour le Chef des Bergers. Enfin il s'en trouve qui prétendent, que cette ſorte de Poëſie a été d'abord compoſée en l'honneur de Pan, de Siléne, de Sylvain, & des Faunes, toutes Divinités champêtres. Pour moi ce que je crois de plus certain, c'eſt que le Poëme Paſtoral fut inventé dans ces premiers tems, ou tous les hommes étoient Bergers. C'eſt pour cela qu'on apperçoit encore les traces de cet âge d'or, qui régnoit alors ſur la terre, dans la ſimplicité des perſonnages, dont cette Poëſie eſt ſuſceptible ;& c'eſt peut être ce qui à engagé Virgile à travailler en ce genre, avant que de penſer à d'autres matiéres. Peut être a-t-il choiſi à deſſein, pour premier ſujet de ſes ouvrages, le genre de vie, qui fut premiérement en uſage parmi les hommes. Car dans la ſuite on s'appliqua à cultiver la terre, & bientôt après la cupidité arma les hommes les uns contre les autres, pour conſerver ces terres, ou pour en acquérir. Virgile ſemble avoir voulu ſuivre ces trois âges du monde, dans l'arrangement de ſes ouvrages. Car d'abord il ne nous repréſente que

mo, deindè agricolas canit, & ad ultimum Bellatores.

Restat, ut, quæ caussa voluntatem attulerit poëtæ Bucolica potissimum scribendi, consideremus. Aut enim dulcedine carminis Theocriti, & admiratione ejus illectus est: aut ordinem temporum est secutus, erga vitam humanam, ut supra diximus: aut tres modos elocutionum, quos χαρακτῆρας Græci vocant; ἰσχνὸν, qui tenuis, ἁδρὸν qui validus· μέσον, qui moderatus intelligitur. Credibile erat Virgilium, qui in omni genere prævaluerit, Bucolica primùm, Georgica secundùm, Æneida tertiùm voluisse conscribere. Aut ideo potius primo Bucolica scripsit, ut in ejusmodi carmine, quod & paullo liberius, & magis validum, quam cætera, est, facultatem haberet captandæ Cæsaris indulgentiæ, recuperandique agri, quem amiserat, ob hanc caussam. Die tertio Iduum Martiarum, C. Cæsare interfecto, cum Augustum Cæsarem penè puerum veterani milites, non abnuente Senatu, sibi ducem constituissent, exorto bello civili, Cremonenses, cum cæteris ejusdem studii, adversarios Augusti Cæsari adjuverunt. Unde factum est, ut cùm victor Augustus in eorum agros veteranos deduci jussißet, non sufficiente agro Cre-

des Bergers : de là il paſſe aux Laboureurs ; & chante enſuite des Guerriers, & des combats.

On peut donc croire vraiſemblablement, que c'eſt là ce qui l'a engagé à compoſer d'abord des Eglogues. Peut-être auſſi charmé de la douceur des vers de Théocrite, a-t-il eu envie de l'imiter : ou bien, comme il excelloit en tout genre de Poëſie, il a eu ſeulement en vûë, de s'exercer ſucceſſivement dans tous les ſtiles. Ainſi il commenca par des Bucoliques, dont le caractére propre eſt la ſimplicité. Enſuite il écrivit ſes Géorgiques, qui ſont ſuſcéptibles d'un peu plus de force. Enfin il finit par l'Enéïde, dont le ſujet demande un ſtile plus noble, & plus relevé. Après tout il eſt plus probable, qu'il ne compoſa d'abord ſes Bucoliques, qu'à fin de ſe ſervir de la liberté que permet cette ſorte de Poëſie, pour s'inſinuer dans les bonnes graces d'Auguſte, & pour obtenir la reſtitution de ſes biens, que le malheur des tems lui avoit enlevés. Après l'aſſaſſinat de Jules Céſar, ces Légions de vieux Soldats, qui avoient ſuivi ſa fortune, avoient mis à leur tête, ſans que le Sénat s'y fût oppoſé, Octavien, qui n'étoit preſque encore qu'un enfant. Bientôt après, le feu de la guerre civile ſe ralluma ; & les habitans de Crémone embraſſérent ouvertement, avec leurs voiſins, le parti des ennemis d'Octavien. Leur imprudence leur coûta cher. Auguſte, après ſa victoire, fit diſtribuer leurs terres aux Soldats vétérans, qui venoient de vaincre ſous lui. Mais les campagnes de Crémone ne ſuffirent pas, pour contenter toutes les troupes ; & on y ajoûta une partie du territoire

monensium, Mantuani quoque, in quibus erat Virgilius, maximam partem suorum finium perdiderint, eo quod vicini Cremonensibus fuerant. Sed Virgilius, Augusti familiaritate, suoque carmine fretus, Centurioni Ario obsistere ausus est. Ille statim, ut miles, ad gladium manum admovit. Cumque se in fugam proripuißet poëta, non prius persequendi finis fuit, quam se in fluvium Virgilius conjecisset. Sed posteà, Mæcenate, & Pollione, & ipso Augusto faventibus, agros suos recepit.

Intentio libri, quam σκοπὸν Græci vocant, imitatione Theocriti poëtæ constituitur, qui Siculus, & Syracusanus fuit. Est intentio etiam in laudem Cæsaris, & principum cæterorum, per quos in sedes suas rediit: unde, ut & delectationem & utilitatem finis contineret, secundùm præcepta cuncta confecit. Quæri solet cur non plures, quàm decem Eclogas conscripserit: quod nequaquàm mirandum videbitur ei, qui consideraverit ætatem scenarum pastoralium, quæ ultra hunc numerum non potest proferri; præsertim cùm ipse poëta circumspectior Theocrito, ut ipsa res indicat, videatur metuere, ne illa Ecloga quæ Pollio inscribitur, minùs rustica videatur, cùm ipsam sic præstruat ipse, dicens, Sicelides Musæ paullò majora canamus: *& idem similiter in aliis duabus facit. Illud tenendum esse prædicimus in Bucolicis Virgilii, neque nusquàm, neque ubique ali-*

de Mantoüe ; quoique cette Ville ne fut coupable que d'être voisine de Crémone. La terre de Virgile se trouva comprise dans cette derniére distribution ; & le Centurion Arius l'obtint en partage. Virgile, qui comptoit sur l'amitié d'Auguste, & sur les amis que ses vers lui avoient acquis, entreprit de lui en disputer la possession. Il s'en trouva mal. Arius eut d'abord recours à la force ; & le poursuivit si vivement l'épée à la main, qu'il l'obligea à se jetter dans le Mincio, pour éviter sa fureur. Auguste cependant, à la recommandation de Mécéne & de Pollion, lui fit rendre son bien dans la suite.

Au reste le but de Virgile, dans ses Bucoliques, a été principalement d'imiter le Poëte Théocrite. Il a eu aussi en vûë de célébrer les loüanges d'Auguste, & des Seigneurs de sa Cour, qui contribuérent à le remettre en possession de son bien. Aussi n'a-t-il rien oublié pour donner à cet ouvrage tout l'agrément, dont il étoit suscéptible. On est surpris de ce qu'il n'a composé que dix Eglogues ; mais on cessera de l'être, si on fait réflexions, qu'il est difficile de pousser plus loin la Poësie Pastorale. Nous voyons même que notre Poëte, en cela plus scrupuleux que Théocrite, semble appréhender, que l'Eglogue qui porte le titre de Pollion, ne paroisse un peu trop sublime pour le genre Pastoral ; puisqu'il la commence par ces mots : *Muses de Sicile, osons chanter d'un peu plus sublimes sujets.* Précaution qu'il a encore prise dans deux autres Eglogues. Au reste on doit remarquer, que comme la Poësie Pastorale admet rarement les figures, & les

quid figuratè dici, hoc est, per allegoriam. Vix enim, propter laudem Cæsaris & amissos agros, hæc Virgilio conceduntur, cùm Theocritus, quem hic noster toto studio imitari conatur, simpliciter omnino conscripserit.

Quod autem in ipso carmine tractari solet, est numerus, ordo, explanatio. Numerus Eclogarum manifestus est. Nam decem sunt: ex quibus proprie Bucolicæ VII. *esse creduntur: nam tres ultimæ proprie Bucolicæ dici non debent, Pollio scilicet, Silenus, & Gallus. Prima igitur continet conquestionem publicam, & privatam congratulationem de agro, & dicitur Tityrus. Secunda amorem pueri, & dicitur Alexis. Tertia certamen pastorum, & dicitur Palæmon. Quarta Genethliacum, & dicitur Pollio. Quinta Epitaphium, & dicitur Daphnis. Sexta, metamorphosin, & dicitur Varus, & Silenus. Septima, amores diversorum sexuum; & dicitur Corydon. Octava Pharmaceutria, & dicitur Damon. Nona, continet poëtæ conquestionem de amisso agro, & dicitur Mœris. Decima desiderium Galli, & dicitur Gallus.*

allégories, elle ne les bannit pas non plus tout à fait. Cependant on ne passe cette liberté à Virgile, qu'à cause des louanges de César, qu'il vouloit célébrer, & de la perte de ses terres, qu'il a eûë à decrire. Car d'ailleurs Théocrite, qu'il avoit choisi pour son modéle, est par tout fort simple, & fort naturel.

Ce qui est propre de l'ouvrage, c'est, comme nous avons dit, le nombre des piéces, leur arrangement, & le caractére de chacune. Or pour ce qui est du nombre des Eglogues, on sçait qu'il se réduit à dix. Encore n'y en a-t-il que sept, qui méritent proprement le nom de Bucoliques. La premiére de toutes, qui porte le titre de Tityre, est une description des malheurs publics du Mantoüan, & une conjouissance du bonheur de ce Berger, qui seul est resté en possession de ses terres. La seconde contient les tendres plaintes d'un Berger, & s'intitule Alexis. La troisiéme représente la dispute de deux Bergers; on l'appelle Palæmon. La quatriéme, intitulée Pollion, est l'Horoscope d'un jeune enfant nouvellement né. La cinquiéme n'est proprement qu'une Epitaphe, & porte le nom de Daphnis. La sixiéme à pour titre Varus & Silene. C'est une Métamorphose. La septiéme contient les amours de deux Bergers. On lui donne le nom de Corydon. La huitiéme est la description d'un enchantement, & s'intitule Damon. La neuviéme renferme les plaintes du Poëte sur la perte de ses terres. Elle est connuë sous le titre de Mœris. La dixiéme enfin porte le nom de Gallus, & c'est une peinture touchante de ses malheurs.

Quod ad ordinem spectat, illud scire debemus, in primâ tantùm, & ultimâ Eclogâ poëtam voluisse ordinem servare: quoniam in alterâ principium constituit: ut in Georgicis ait, Tityre te patulæ cecini sub tegmine fagi. *In alterâ ostendit finem, quippe qui dicat,* Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem. *Verùm, inter ipsas Eclogas, pastoralem conscriptumque ordinem nullum esse certissimum est. Sed sunt qui dicant, initium Bucolici carminis non* Tityre *esse; sed* Prima Syracosio dignata est ludere versu. *Super est explanatio: ad quam antequam veniamus, illud dixerim: tenue esse Bucolicum carmen, & usque adeò ab heroïco charactere distare, ut versus quoque hujus carminis suas quasdam cæsuras habeant, & suis legibus distinguantur. Nam cùm tribus probetur metrum, cæsurâ, scansione, modificatione; non erit Bucolicus versus, nisi in quo & pes primus partem orationis absolverit: & tertius trochæus fuerit & cæsura, & quartus pes dactylus magis, quam spondæus partem orationis terminaverit, quintus & sextus pes ex integris dictionibus fuerit. Quod Virgilius à Theocrito sæpe servatum, victus operis difficultate neglexit. In solo principio, incertum industriâ an casu, has cæsuras ser-*

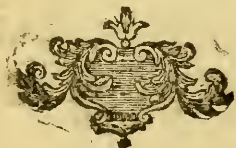
Il eſt certain que ces piéces n'ont entre elles aucun arrangement naturel, & qui ne puiſſe être changé. Il n'y à que la premiére & la derniére, à qui le Poëte ſemble avoir voulu donner un rang fixe. Car qu'il n'ait point fait d'Eglogue avant celle de Tityre, cela paroît évident, puiſqu'au quatriéme livre de ſes Géorgiques, il ne déſigne ſes Bucoliques, que par l'Eglogue de Tityre; *Tityre, te patulæ cecini ſub tegmine fagi.:* & qu'il a fini par celle, qui eſt aujourd'hui la derniére. Il le fait entendre lui même, en commençant par ces mots; *Extremum hunc, Arethuſa, mihi concede laborem.* Cependant il ſe trouve encore des gens, qui prétendent que ſa premiére Eglogue eſt celle, qui commence par ce vers; *Prima Syracoſio dignata eſt ludere verſu.* Il nous reſteroit à entrer dans le détail de chaque Eglogue, mais je crois qu'il eſt bon de remarquer auparavant, que le caractére du vers Bucolique eſt d'être ſimple, & naturel, & qu'il eſt ſi différent du vers Héroique, qu'il a ſes régles & ſes meſures particuliéres. Ainſi, dans ce genre de Poëſie, le premier pied du vers doit toûjours finir avec le mot; le troiſiéme doit être un trochée avec une céſure; le quatriéme eſt plûtôt un Dactyle qu'un Spondée, & doit auſſi finir avec le mot; enfin le cinquiéme & le ſixiéme doivent être compoſés chacun d'un ſeul mot. Théocrite s'eſt toûjours attaché à ſuivre exactement ces régles; mais elles ont paru trop gênantes à Virgile, & il en a négligé l'obſervation. Soit deſſein, ſoit haſard, il ne ſe trouve qu'un ſeul vers, ou il les ait gardées. C'eſt le premier de la premiére Eg-

ravit. Nam, Tityre, *dactylus partem orationis absolvit*, tu patu, læ recu, *tertium dactylum, quamvis de compositâ dictione conclusit*: bans sub *quartum spondæum pro dactylo. Cum subjunxit* tegmine fagi, *terminatis partibus orationis integrum comma perfecit: cujus rei diligentiam licet in Theocriti omnibus ferme versibus admirari.*

Qui vero supra dicta acri judicio diligenterque considerauerit, facile intelliget, quæ in Georgicis intentio, quique finis fuerit, nec minus etiam in Æneide. Poëmatis styli genera tria sunt. Aut enim activum vel imitativum, quod Græci δραματικὸν *appellant, in quo personæ loquentes introducuntur, sine poëtæ interlocutione: ut sunt tragœdiæ, & comœdiæ:* δρᾷν *enim Græce* agere *dicitur: quo genere scripta est prima.* Tityre, &, Quo te Mœri pedes. *Aut enarrativum, quod Græci* διηγηματικὸν *appellant: in quo poëta ipse loquitur, sine interpositione personæ, ut tres primi Georgicon libri, item Lucretii carmina. Aut commune, vel mixtum, quod Græci* μικτὸν *appellant ubi & poëta ipse loquitur, & introductæ personæ: ut est Virgilii Æneis.*

logue. Car *Tityre*, voila pour le premier pied un Dactyle, qui finit avec le mot : *tu patu*, *læ recu*, voilà aussi un Dactyle au troisiéme : *bans sub*, c'est un spondée au quatriéme, au lieu d'un Dactyle : enfin le cinquiéme & le sixiéme pied, *tegmine fagi*, sont composés chacun d'un seul mot.

Après ce que nous avons dit, il est aisé, pour peu qu'on y fasse réflexion, de comprendre quel but Virgile s'est proposé dans ses Géorgiques, & dans l'Enéïde. Je finis par une derniére remarque. On distingue trois genres de Poësie. Car ou bien elle consiste toute en action, & met sur la scéne des personnages, qu'elle fait agir, & parler ; & alors elle s'appelle Dramatique, d'un mot Grec, qui signifie *agir*. Telles sont les Tragédies, & les Comédies. C'est en ce genre que sont écrites l'Eglogue de Tityre, & celle de Mœris. Ou bien elle consiste seulement en narration, en sorte qu'il n'y à que le Poëte seul qui parle ; & c'est ce qu'on appelle le genre didactique. Telles sont les Poësies de Lucréce, & les trois premiers livres des Géorgiques. Ou bien enfin elle est mêlée d'action, & de narration. C'est en ce stile que l'Enéïde est composée.





PRÉFACE.

LEs Eglogues de Virgile ont toûjours passé pour un des plus illustres monumens de littérature, qui nous restent de l'antiquité Romaine. Le seul nom de l'Auteur donne du prix à ses Poësies, mais on peut dire, que la qualité de cet Ouvrage augmente encore l'estime, que le préjugé nous en donne. * Au goût du Critique le plus judicieux qu'ait eu Rome, on trouve dans les Bucoliques de Virgile, une naïveté ingénieuse, & je ne sçai quel sel délicat, qui ne peut être que le présent des Muses. De sa part le Poëte n'épargna rien, pour donner à ce premier Ouvrage, toute la perfection, dont il étoit capable. Il l'entreprit par l'ordre d'Octavien César, & se servit des conseils de Pollion, pour lui donner tout son achevement. Virgile em-

* *Molle atque facetum Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.* Hor. l. 1. sat.

ploïa trois ans entiers à le mettre en état de paroître. Enfin il le retoucha l'année qui précéda sa mort.

On peut croire que Virgile composa bien plus de Poësies Pastorales, qu'il n'en a répandu dans le public. Le titre qu'il a mis à la tête de ses Bucoliques nous le fait conjecturer. Il les appelle DES EGLOGUES, c'est-à-dire, *des piéces choisies.* Comme si l'Auteur eût voulu faire entendre, que les dix Poëmes qu'il publioit alors, & qui sont venus jusqu'à nous, n'étoient que l'élite de plusieurs piéces, de la même espéce. C'est ainsi que tous les manuscrits font porter le nom d'*Eglogues* à ceux des Ouvrages d'Horace, qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *sermones*. C'est ainsi que Stace donne, dans sa Préface, le nom d'Eglogues, à ses *sylves*. Enfin c'est ainsiqu'Ausone permet qu'on appelle *Eglogues* le recueïl de ses *Hendécasyllabes*.

Virgile fut le permier de sa Nation, qui travailla dans le genre pastoral. Il prit Théocrite pour guide. Si le Poëte Latin n'égala pas toûjours le Poëte de Sicile, pour la cadence, & pour l'harmonie du vers Bucolique, souvent il le surpassa dans les tours, dans les descriptions, &

dans les ſentimens, qu'il emprunta de ſon modéle.

Auſſi-tôt que les Bucoliques parûrent pour la premiere fois à Rome, elles emportérent tous les ſuffrages. On crût que le vers hexametre, aſſez défectueux juſques là, avoit atteint ſa perfection. La réputation de Virgile fut dés-lors établie, & l'Auteur d'un Ouvrage ſi parfait, fut conſidéré comme le Prince des Poëtes.

C'eſt par éclaircir les Bucoliques de Virgile, que j'ai commencé à donner un nouveau jour à tous les Ouvrages d'un ſi grand Poëte. Lorſque les engagemens de ma profeſſion m'obligérent à repaſſer ſur les études que j'avois faites au Collége, je m'apperçûs, qu'à l'aide même des Commentaires, je n'entendois plus les premiéres Poëſies de Virgile, que je me flattois d'avoir parfaitement entenduës, dès l'enfance. J'écrivis alors mes difficultez, & je ne fis rien de plus. Mon tems étoit trop partagé, & j'avois alors trop peu de lecture, pour pouvoir réſoudre mes doutes. Dans la ſuite, je me ſuis ſervi de quelques jours de loiſir, pour achever ce que je n'avois qu'ébauché autrefois.

Au reſte je ne donne pas ſeulement ici

des obſervations recüeillies dans les Scho-liaſtes, ou un aſſemblage de réfléxions, que d'autres aïent faites avant moi. Je n'ai point eu pour les Commentateurs de Virgile cette déférence aveugle, qui fait adopter leurs ſentiments, ſans les examiner. Il eſt vrai que je n'ai pas affecté auſſi de m'écarter toûjours de leurs interprétations. Il étoit également dangereux, & de vouloir tout innover, & de s'aſſervir ſans ceſſe aux opinions d'autrui. Ainſi pour parvenir à l'intelligence des Eglogues de Virgile; voici la route que j'ay ſuivie. J'ai ceſſé de puiſer dans les ruiſſeaux, & je ſuis remonté juſqu'aux ſources. J'ai étudié l'hiſtoire du tems où Virgile compoſa ſon Ouvrage. J'ai recüeilli les différens endroits des Auteurs anciens, dont je pouvois tirer des lumiéres. J'ai lû avec réflexion la vie de Virgile, que l'on attribuë à Tiberius Donatus; & qui certainement eſt un Ouvrage de l'antiquité. De tout cela j'ai formé des ſyſtêmes, qui ſont vrai-ſemblables par tout; mais qui ſouvent ont quelque choſe de plus, que de la vrai-ſemblance. J'ai accompagné la traduction de chaque Eglogue, de Notes critiques, & de remarques Hiſtoriques. En-

fin ; je ſuis venu à bout de ſatisfaire moi-même, à mes propres difficultez.

Il eſt vrai qu'au milieu du plaiſir que donne une découverte, au moment que l'on vient de la faire ; j'ai toûjours ſenti un ſcrupule, qui diminuoit ma joïe. Eſt-il poſſible, me ſuis je dit à moi-même, que j'aïe apperçû dans un Auteur, ſur lequel on a ſi longtems travaillé, ce que tant d'habiles gens n'y ont point vû, depuis dix-ſept ſiécles, qu'il a paſſé par les mains de tous les ſçavans ? J'avouë que cette réflexion me touche encore aujourd'hui. Je me rappelle les noms les plus reſpectez dans l'érudition profane, & je tremble à leur ſouvenir. Ce qui me raſſûre, c'eſt qu'aujourd'hui, plus que jamais, on a ceſſé de ſe laiſſer éblouïr par les grandes autoritez. On aime à trouver dans la littérature, de ces hommes hardis, que l'amour de l'indépendance anime à faire des découvertes. On ne mépriſe pas même ces perſonnes un peu téméraires, qui defrîchent de nouvelles routes, ſans avoir le bonheur d'arriver juſqu'au terme. Certainement ſi l'on juge des explications que j'abandonne, & de celles que j'adopte, par la célébrité des noms ; j'avouë que j'ai beaucoup à craindre. Au contraire ſi l'on

l'on a égard à la lumiére nouvelle, que j'ai répanduë sur les endroits obscurs des Eglogues, à la vrai-semblance de mes différens systêmes, & à la fidélité des citations sur lesquelles je les appuïe; on en viendra peut-être jusqu'à surmonter ses préjugez. Du moins on me sçaura gré du courage que j'ai eu, en cessant d'être copiste, pour devenir Auteur.

Il y a peu d'Eglogues que je n'aïe éclaircies, par quelque nouvelle recherche. A la vérité je me suis crû quelquefois l'inventeur de certaines opinions, que j'ai appris, dans la suite avoir été entrevuës par d'autres. Par exemple, dans l'Ouvrage que je donne au Public; je n'ai rien découvert avec plus de satisfaction que le sujet de la quatriéme Eglogue. Je croïois avoir trouvé le premier, que le jeune Marcellus, qui fut autrefois les délices de Rome, est le Héros dont Virgile à célébré la naissance. Cependant je viens d'apprendre, qu'*Ascensius*, dans ses Commentaires sur Virgile, a jetté, avant moi, quelques semences de cette belle découverte. A la vérité, il ne fait que l'insinüer, sans en apporter la preuve. Voici ses paroles. *Videtur autem non absurdum, si de Marcello Octaviæ, Augusti sororis filio, quem Augustus sibi adoptavit, intelligatur.* Il est vrai que je perds par là le plaisir, d'avoir

été l'inventeur d'un ſyſtême ſi vraiſemblable. Mais outre que perſonne, avant moi, ne l'a prouvé, éclairci, & appliqué à l'Eglogue de Pollion, j'ai encore l'avantage d'être appuïé dans mon ſentiment, par l'autorité d'Aſcenſius.

A la vérité j'ai établi quelques-uns de mes ſyſtêmes ſur des traditions, & ſur la foi de l'ancien Auteur, qui nous a donné la vie de Virgile. Je n'examine point ici, ſi les reproches qu'on lui a faits, ſuffiſent pour le décrediter. C'eſt un point de critique, qui n'échappera pas à mes réfléxions. Il ſuffit que les plus habiles d'entre les ſçavans conviennent, que ſi cet écrivain eſt quelquefois défectueux, on ne doit pas, pour cela, le rejetter ſans miſericorde, & l'effacer du nombre des bons Auteurs de l'antiquité. Pour moi, je ſuis perſuadé, & je le prouverai ailleurs, que les Critiques ne lui ont pas fait aſſez de juſtice. Quoiqu'il en ſoit, & ſans lui donner plus de crédit qu'il n'en mérite, j'ai crû du moins ſon autorité préférable à ces conjectures des Interprétes, qui n'ont point de fondement dans l'ancienne hiſtoire. D'ailleurs la clarté que j'ai renduë, par ſon moïen, aux endroits les plus obſcurs de Virgile, eſt un préjugé avantageux, en faveur de la ſource où j'ai puiſé.

La nouvelle traduction, dont j'accom-

pagne ici mes Notes critiques, & historiques, étoit nécessaire, pour faire entendre Virgile, dans son vrai sens. Je puis dire que le Public en attendoit une plus correcte, & plus élégante, que celles, qui ont eû cours jusqu'à présent. On jugera si j'ai atteint le point de perfection, que l'on desire. Du moins, je me suis efforcé de donner à celle-ci, toute la fidélité, & tout l'agrément que j'ai pû. On est revenu de ces versions, que l'on rend barbares, à force de les rendre littérales, & où sous des mots François, on retrouve le stile Grec, ou la phrase Latine. Pour donner plus de netteté à ma Traduction; j'ai quelquefois ajoûté, dans le François, des transitions, qui ne se trouvent pas dans le Latin. D'autres fois j'ai un peu paraphrasé mon Auteur, pour le rendre plus intelligible. En ces endroits j'ai presque toûjours fait imprimer, en lettres Italiques, les légeres additions que j'ai fait au texte. Par là le Lecteur reconnoîtra, qu'il est impossible de répandre toute la clarté nécessaire sur un Auteur, sans prendre quelques licences.

On trouvera en plusieurs endroits, des changemens dans le texte Latin de Virgile, tels que les Livres récens nous le représentent. Non, je n'en ai jamais fait, sans en avertir le Lecteur, & sans en rendre raison.

J'ai eû ſur cela deux régles de critique. La premiére a été, de chercher la vérité du texte dans les meilleures ſources. Pour cela j'ai préféré les plus vieux exemplaires aux plus modernes, c'eſt-à-dire ceux, qui ont été faits immédiatement ſur les manuſcrits, à ceux, que les conjectures des nouveaux Editeurs ont ſouvent altérez. D'ailleurs les diverſes leçons du texte de Virgile, que Pierius a recherchées dans les Manuſcrits, avec tant d'exactitude, ont été pour moi une reſſource aux endroits les plus difficiles. Voici ma ſeconde régle de critique. Lorſque deux leçons différentes ſe ſont trouvées, ou dans les Manuſcrits, ou en des Editions également correctes, j'ai ſuivi celle, qui m'a paru faire le ſens le plus parfait.

Le but principal des Notes critiques, & des remarques, que j'ai ajoûtées à la Traduction, eſt de faire ſentir la vérité des ſyſtêmes ſinguliers, que j'ai choiſis, pour expliquer chaque Eglogue. On trouve dans ces remarques les preuves de mes ſyſtêmes, les rapports qu'ils ont avec les paroles du Texte, & la réponſe aux difficultez que l'on pourroit former, contre les nouvelles découvertes. Ainſi les Notes & les remarques de cet Ouvrage, n'ont preſque rien de commun avec les obſervations de Gram-

maire, de Polymathie, & de Géographie, dont on eſt redevable aux derniers Commentateurs de Virgile. Je ne déſavoüerai pas que je me ſuis quelquefois rencontré avec eux, dans les obſervations que j'ai miſes au bas des pages, pour rendre cet Ouvrage complet. En faiſant la même route, ſouvent on ſe trouve, ſans le vouloir. Du moins j'ai évité la longueur, dans ces éclarciſſemens néceſſaires, j'ai tâché que la briéveté n'y préjudiciât point à la netteté.

Le Lecteur apperçevra encore, à la tête de chaque Eglogue, des Arguments nouveaux, en Latin, & en François. Qu'il ne ſoit pas ſurpris de voir, que l'un n'eſt pas toûjours une Traduction littérale de l'autre. J'ai crû que pour engager à les lire tous deux, je devois inſérer dans le Latin, quelques circonſtances du ſujet, qui ne ſeroient pas dans le François. Cependant je n'ai rien omis d'eſſentiel, ni dans les uns, ni dans les autres: & l'on pourra entendre l'Eglogue aprês en avoir lû le ſujet, ou ſeulement en François, ou ſeulement en Latin.

Mon deſſein étoit d'abord, de changer tout l'ordre des dix Eglogues, & de leur donner l'arrangement qu'elles devroient avoir, eu égard au tems qu'elles ont été compoſées. On m'en a détourné, & j'ai été doci-

le. Sans doute on auroit été ſurpris de ne trouver plus l'Eglogue de Tityre à la tête des Bucoliques. Il eſt vrai que dans la premiére Edition de cet Ouvrage, j'avois rapproché la neuviéme Eglogue, & que j'en avois fait la ſeconde. La liaiſon de la prémiére avec celle-ci, m'avoit parû néceſſaire pour faire comprendre le ſyſtême commun, dont je me ſers, pour éclaircir l'une, par l'autre. J'ai crû depuis qu'il valoit mieux préſenter Virgile au public, dans le même ordre, qu'ont eu ſes piéces de tout tems, dans les Manuſcrits, & dans les Editions. L'eſprit & la réfléxion pourront rejoindre, ce que la bizarerie a déſuni.

J'ai lieu de croire, que ſes Bucoliques de Virgile ſont maintenant en état d'être lües par les perſonnes de tous les ſexes, & de tous âges. Pour la jeuneſſe, on ne peut lui mettre à la main des modéles aſſez parfaits. C'eſt par là que de bonne heure, on lui forme un goût exquis pour les Ouvrages d'eſprit. Cependant, j'oſe le dire, on n'eſt guére en état de ſentir les beautez, que Virgile a répanduës dans ſes Eglogues, que quand l'âge a meuri les réflexions. Par malheur, il n'arrive alors que trop ſouvent, que l'on dédaigne les plus précieux reſtes de l'antiquité, par la ſeule raiſon, qu'ils ont ſervi d'amuſement, ou

d'exercice pénible, pendant la jeunesse.

On sentira assez, sans que j'en avertisse, combien, dans cette nouvelle Traduction, j'ai respecté la pudeur, & ménagé les mœurs. Je puis protester que cette seule considération m'a encouragé à l'entreprendre.

AVERTISSEMENT.

Les lettres de l'Alphabet, a, b, c, d, &c. *marquent les Notes Littérales, qui sont au bas de la Traduction. Les étoiles, piés de mouches, & croix, comme* * † ¶ *renvoient à l'extrémité des pages, & les chiffres* 1. 2. 3. 4. &c. *aux Notes Critiques & Historiques.*

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX, un nouvelle edition de la Traduction des *Bucoliques de Virgile*, avec des Notes & des augmentations, Critiques & Historiques, le grand succès qu'a eu dans le public, la premiere édition, est garand de celui qu'aura la nouvelle. Fait à Paris, ce 12. Septembre 1728.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & Feaux Conseilliers les Gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Ballifs Sénechaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Nôtre bien-amé LOUIS GUERIN, Libraire à Paris, Ancien Syndic de sa Communauté; Nous a fait remontrer qu'il a fait imprimer depuis trois années, trois Volumes in folio, par le Pere DE MONTFAUCON, Bénédictin, de la Congrégation de saint Maur; le premier intitulé, *Palæographia Græca*, avec beaucoup de Planches gravées en Cuivre, le second. *Origenis Hexaplorum*, & qu'il vient encore d'entreprendre un autre Volume in folio, du même Pere de Montfaucon, intitulé, *Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana*, avec des Figures, lequel Ouvrage aussi-bien que les autres ci-dessus, qu'il a imprimez, sont d'un long débit, & d'une tres-grosse dépense; il nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour lui donner le moïen de continuer à imprimer de pareils Ouvrages, qui sont tres-utiles au Public, lui accorder nos Lettres de Privilége, pour l'Impression & débit dudit Livre, intitule, *Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana*, que pour les autres Livres ci-après énoncez, qu'il a ci-devant imprimez, & dont les Priviléges sont prêts à expirer, ou sont expirez. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Guerin, & reconnoître son zéle, & exciter par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences, & au progrès des belles Lettres, qui ont toûjours fleuri dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soûtenir l'Imprimerie & la Librairie, qui a été jusqu'à présent cultivée par nos Sujets, avec autant de succès que de réputation; Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Guérin, de faire imprimer, *Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana, par le Pere de Montfaucon, Benedictin*, deux *Volumes in folio*; & aussi de faire imprimer, *Les veritables Actes des Martyrs, par Dom Thiery*

traduits par Ruynard ; le Sieur Droüet ; Resolutions de plusieurs (Conscience par les Sieurs de Lamet & Fromageau ; La Science ur selle de la Chaire, ou Dictionaire Moral, avec les Supplemens dudi vre ; Discours Moraux sur les Evangiles, & les Mystéres, en for: Prônes ; Les Eloges Historiques des Saints & sur les Mysteres de Seigneur & de la Sainte Vierge. Theologia Moralis speculativa & matica, ad usum Seminarii Petrocorensis. Conferences Ecclesiast du Diocése de Perigueux. Les Caractéres tirez de l'Ecriture-Sainte pliquez aux mœurs du siécle. Les Epîtres & les Evangiles de toute née, avec des Argumens de courtes Notes & des Oraisons. Lettr saint Jerôme. Traduction nouvelle. Les Fondemens de la Vie spiritu tirez de l'Imitation de Jesus-Christ par le Pere Surin. Traité de sur les avantages de la Mort Chrêtienne, par le Pere Chauchemer. velle Traduction du Livre des Pseaumes, selon la Vulgate, & les rens Textes, avec des Notes. Canditatus Juvencii. Comirii Carm Pensées édifiantes du Sieur de Bellegarde. Ouvrages de Virgile Traduction du Pere Catrou, en telle forme, marge, caractére, en tant de Volumes que bon lui semblera ; conjointement ou sé ment, & de vendre faire vendre & débiter par tout nôtre Ro me, pendant le tems de dixhuit années consecutives, à compte jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes person de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d pression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance; & à tous Im meurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, f vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, en tout ni en partie d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d gmentation, correction, changement de Titre en langue Latine, gue Grecque, langue Hébraïque, ou autrement, sans le consenten par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à pe de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres mende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de t dépens, dommages, & interêts, à la charge que ces présentes ront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la d. d'icelles ; que l'impression en sera faite dans notre Royaume & ailleurs ; en bon Papier & beaux Caracteres, conformément aux glemens de la Librairie, & qu'avant de les exposer en vente, il en mis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliotheque publiq un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de tre très-cher & Feal, Chevalier Chancelier de France le Sieur Vo sin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir l'exposant ou ses ayans cause ; pleinement & paisib ment sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ni empêcl ment. Voulons que la Copie desdites présentes qui sera imp mée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pc dûëment signifiée & qu'aux Copies collationnées, par l'un de Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sa demander d'autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Cha Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donn à Versailles le troisiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace, mil se cens quinze ; & de notre Regne le soixante douziéme. Par le Ro en son Conseil. *Signé*, FOUQUET.

J'ai cedé au Sieur JEAN BARBOU, la part que j'ai au présent Privilé pour le *Candidatus Juvencii, Comirii Carmina. Pensées édifiantes du Sieur de B legarde. Ouvrages de Virgile, de la Traduction du Pere Catrou.* A Paris le 8. A ril 1715. *Signé*, GUERIN.

Registré, ainsi que la Cession ci-dessus, sur le Registre n. 3. de la Communauté d Libraires & Imprimeurs de Paris, page 926. n. 1176. conformément aux Reglemen & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 10. Avril 17 ROBUSTEL, *Syndic.*

LE



F. De la Monce inv. G. Scotin mayor Sculp.

LES
EGLOGUES
DE
VIRGILE.

TRADUCTION NOUVELLE.

P. VIRGILII MARONIS BUCOLICA.

ECLOGA PRIMA.

TITYRUS.

ARGUMENTUM.

*Anno ab urbe conditâ septingentesimo decimo tertio; Lucio Antonio, & Servilio Isaurico Consulibus, Octavianus Cæsar, ad Philippos victor, veteranis suarum partium militibus agros Italiæ complures distribui jussit. Cremonenses maximè, qui Bruto & Cassio victis adhæserant, è fundis suis à Cæsarianis ejecti sunt. Tum verò Antoniani, ad quos maxima pars victoriæ pertinebat, ægrè tulerunt Cæsarianorum, * quam sui, potiorem rationem in agris dividendis habitam. Igitur absente Marco Antonio, atque Cleopatræ amoribus irretito, querelas ad Lucium Antonium Consulem, Triumviri fratrem, detulere. His ut fieret satis, Mantuanus ager Cremonensi vicinior à Cæsare attributus est. Quæ quidem calamitas ad seniorem Virgilii patrem, etiam tùm superstitem, pertinuit. Is enim è sua villulâ, in pago Andibus sitâ, exturbatur primùm, mox Romam a filio accitus, Vari, Pollionis, ac Mæcenatis ope, Cæsaris verò auctoritate, fundum suum recuperat. Hujus beneficii memor Virgilius, Patrem suum inducit in hac Eclogâ loquentem, atque ex alienâ miseriâ Octaviani munus æstimantem. Ergo Virgilii Pater sub Tityri, sub Melibœi personâ è Mantuanis quilibet adumbrantur.*

* *App. l. 5. de Bello civ.*

LES EGLOGUES DE VIRGILE.

PREMIERE EGLOGUE.

TITYRE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

EN l'année ſept cens treiziéme, depuis la fondation de Rome, ſous le Conſulat de Lucius Antonius, & de Servilius Iſauricus, Octavien Céſar, qui dans la ſuite eut le nom d'Auguſte, diſtribua quelques terres d'Italie aux troupes qui venoient de vaincre ſous lui & ſous Antoine à la bataille de Philippes. Caſſius & Brutus, qui y furent défaits, cauſerent par leur chûte la ruine des Villes qui s'étoient attachées à leur parti. Cremone fut de ce nombre. Octavien aſſigna donc à ſes légions de vieux ſoldats qui l'avoient ſuivi, les campagnes du territoire de Crémône, & en dépouilla les anciens poſſeſſeurs. Cependant; * les légions qui avoient paru les plus dévoüées à Antoine, & qui certainement avoient eu, avec leur Chef, la meilleure part à la victoire, furent jalouſes de la préference que l'on donnoit, dans la diſtribution des Terres, aux troupes attachées à Céſar. Elles s'en plaignirent; mais Antoine leur protecteur étoit retenu en Egypte auprès de Cleopatre. Lucius Antonius, alors Conſul, & frere de Marc-Antoine le Triumvir, en fit du bruit. On trouva un moyen de le contenter pour un temps. On étendit la diſtribution des campagnes juſqu'aux territoires des Villes les plus proches de celles qui avoient conſpiré contre le Triumvirat. Ainſi les Mantouans, qu'on n'accuſoit d'aucune revolte, & qui n'étoient coupables que d'être trop voiſins de Crémone, furent auſſi chaſſez de leurs terres. On les donna aux vieux ſoldats d'Antoine. Le pere de Virgile poſſedoit un petit bien dans le village d'*Andes*, aſſez proche de Mantoue. Sa terre fut donnée, comme les autres, à un Officier de l'armée victorieuſe. Cependant Virgile, qui par l'entremiſe de Varus, de Pollion, & de Mécéne, avoit eu de l'accès auprès d'Octavien, fit venir ſon pere à Rome, & obtint pour lui qu'il rentrât en poſſeſſion de ſon bien. Ce bon vieillard parle ici ſous le nom de Tityre.

* Appien. l. 5. de la Guerre Civile.

ECLOGA PRIMA.

MELIBOEUS, TITYRUS.

M. *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,*
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ:
Nos patriæ fines, & dulcia linquimus arva:
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.
T. *O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.*
Namque erit ille mihi semper Deus: illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, & ipsum
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.
M. *Non equidem invideo; miror magis: undique totis*
Usque adeò turbatur agris. En ipse capellas
Protenus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco

a Tityre est un nom de berger, que Théocrite a emploïé avant Virgile. Dans sa signification propre *Tityrus* signifie le principal belier qui sert de conducteur au troupeau. S'il est bien vrai, comme le rapporte le Scholiaste de Théocrite, que *Tityrus* veut dire quelquefois *un homme oisif & qui joüit du repos* rien ne convient mieux à la situation de corps & d'esprit, que Virgile donne ici à son Tityre.

b Le mot *Meditaris*, m'a paru fidellement rendu par celui de *vous essaïez*, des airs champêtres. Comme si le Poëte eût dit, vous n'éxécutez pas encore l'air que vous cherchez sur votre chalumeau; mais vous vous exercez à le trouver.

c Les Bergers se faisoient des flûtes, ou plûtôt des pipeaux, avec des tuyaux, ou de blé, ou d'avoine. De-là le mot *avena*, pour marquer des chalumeaux rustiques. L'épithéte *tenuis* fait allusion au style des Bucoliques, qui n'a rien que de simple.

d Le mot *Musa*, qui dans sa signification veut dire une des Déesses, qui inspire les Poëtes.

PREMIERE EGLOGUE.

MÉLIBÉE & TITYRE.

MEL. VOus voilà-donc (*a*) Tityre tranquillement, assis au pié d'un hestre. Là vous (*b*) essaïez sur le (*c*) pipeau des airs (*d*) champêtres. *Pour nous hélas!* chassez de nos Terres natales, nous quittons des (*e*) campagnes chéries, tandis que couché négligemment à l'ombre, vous apprenez aux échos à redire le nom de votre (*f*) Amaryllis.

TIT. Si je jouis d'un repos agréable, c'est [1] un Dieu, (*g*) Mélibée, qui me l'a procuré. Oüi je l'honorerai toûjours ce Dieu, & souvent le sang du plus tendre de mes agneaux rougira son Autel. C'est à lui que mon troupeau est redevable du bonheur qu'il a d'errer, comme vous voïez, dans ces pâturages. C'est à lui que je dois l'heureuse liberté (*h*) de chanter les chansons que je veux, sur de rustiques chalumeaux.

MEL. C'est un avantage, Tityre, que (*i*) je ne vous envie point; mais j'en suis étonné; sur tout au tems

se prend ici pour la chanson même qu'elles inspirent.

e Ces campagnes étoient celles du Mantouan, cedées aux soldats du Triumvir Antoine.

f L'Amaryllis dont il est parlé ici, est la ville de Rome, où le pere de Virgile avoit trouvé de la protection, par le moïen de son fils, alors domestique chez Octavien César.

g Mélibée est un nom de Berger. Son etymologie est tirée de ces mots Grecs, *μέλει* & *βοῦς*: c'est-à-dire, celui qui a soin des bœufs. *ᾧ μέλει τῶν βοῶν*

h Cet *ipsum* du texte Latin, a de l'énergie. C'est-à-dire, *me ipsum permisit ludere*. Il m'a accordé a moi, tout pauvre Berger que je suis, de me divertir sur ma flûte.

i L'interrogation qu'avoit fait Mélibée, pouvoit faire naître à Tityre le soupçon, qu'il ne parloit de son bonheur que par jalousie. Non, dit-il, je ne vous l'envie point; mais j'en suis surpris.

Hìc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis ah! silice in nudâ connixa, reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus:
Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iste Deus qui sit, da, Tityre, nobis,
T. *Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi,*
Stultus ego, huic nostræ similem, quò sæpè solemus,
Pastores ovium teneros depellere fœtus.
Sic canibus catulos similes, sic matribus hœdos
Nôram, sic parvis componere magna solebam.
Verum hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.
M. *Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?*
T. *Libertas: quæ sera, tamen respexit inertem,*

a L'effet de ce mouvement si triste, qui se fit dans le Crémonois, & dans le Mantouan, fut, que tous les bestiaux furent au pillage des soldats de César, & d'Antoine.

b Les interprétes Grammairiens veulent qu'on lise ici *protenùs*, & non pas *protinùs*, quoique les manuscrits, en égal nombre, portent tantôt *protenùs*, & tantôt *protinùs*. Selon eux *protinùs* est un adverbe qui marque le tems, & qui ne signifie qu'*à l'instant*. Pour *protenùs*, c'est, disent-ils, un adverbe qui désigne le lieu, & qui veut dire quelquefois *de loin*, & quelquefois *au loin*.

c Une coudraïe est un lieu planté de Coudriers. Les Coudriers sont des arbres qui portent les avelines, & les noisettes.

d C'étoit toûjours un mauvais augure lorsque le tonnere étoit tombé sur un chéne. Cet arbre consacré à Jupiter avoit fourni des alimens aux premiers hommes,

e Il paroît que le vers *sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix*, n'est pas de Virgile, & qu'il a été ajoûté ici, par une main étrangére. Piérius assûre qu'on ne le lit dans aucun des anciens manuscrits, ou que s'il s'y trouve, il y a été ajoûté d'une autre écriture. Nous l'avons pourtant laissé jouir de la possession, où l'ont mis les plus vieilles éditions.

d'un [2] mouvement (*a*) si général dans nos campagnes. *Malheureux que je suis ! je n'ai pû sauver du débris de ma fortune que* quelques *miserables* Chévres. Je ne les (*b*) conduis au loin qu'avec difficulté. En voici une que j'ai bien de la peine à faire suivre. Tout à l'heure, dans la (*c*) coudraïe prochaine, elle vient de mettre bas deux Chevreaux, qu'il a fallu abandonner sur de durs rochers. C'étoit pourtant hélas ! toute l'espérance de mon troupeau. Je m'en souviens, le Ciel m'avoit donné plus d'un présage de ce malheur, si attentif, j'avois sçû en profiter. Quelquefois la foudre étoit tombée *à mes yeux* sur * un (*d*) arbre *voisin*. Quelqu'autre fois une (*e*) corneille, hélas ! trop véritable ; me l'avoit annoncé du haut d'un chêne creux. *Mais revenons*, & apprenez-moi, Tityre, quel est ce Dieu *dont vous célébrez les bienfaits ?*

TIT. [3] Simple Berger que j'étois alors ! je me figurois Rome comme une Ville semblable à celle (*f*) que nous connoissons, & où nous menons vendre nos agneaux. [4] Je mettois pourtant entr'elles la différence qui se trouve, entre de grands & de petits chiens ; entre des chevreaux & leurs meres. Telle étoit l'idée que j'avois conçüe des deux Villes. *Ah ! Que je m'étois trompé !* Rome éleve autant sa tête audessus des autres Citez ; que les plus hauts Cyprês l'emportent, sur (*g*) des arbrisseaux rampans.

MEL. *Fort bien* ; mais quel motif avez vous eu de la voir, cette grande Ville ?

TIT. [5] L'amour de la liberté m'y a conduit. C'est

Le mot *sinistra*, ne signifie pas ici une Corneille funeste, mais un oiseau qui ne dit que trop vrai. C'est Cicéron qui nous l'apprend au Livre de la Divination, *à sinistrâ Cornicem facere ratum.*

f Cette Ville si connüe au pere de Virgile, c'étoit Mantouë. Sa ferme d'*Andés* en étoit tout proche. C'étoit la capitale d'un grand territoire.

g J'ai substitué ici le genre à l'espece, pour donner plus de grace à la Tràduction. On lit dans le Texte, *lenta viburna*, c'est à dire, de la fléxible viorne. C'est un arbrisseau pliant, & qui ne croît jamais fort haut.

* Un Chéne.

Candidior postquam tondenti barba cadebat.
Respexit tamen : & longo post tempore venit ,
Postquam nos Amaryllis habet , Galatea reliquit.
Namque , fatebor enim , dum me Galatea tenebat ,
Nec spes libertatis erat , nec cura peculî :
Quamvis multa meis exiret victima septis ,
Pinguis & ingrata premeretur caseus urbi ,
Non unquàm gravis ære domum mihi dextra redibat.
M. *Mirabar quid mœsta Deos , Galatea , vocares :*
Cui pendêre suâ patereris in arbore poma!
Tityrus hinc aberat. Ipsæ te , Tityre , pinus ,
Ipsi te fontes , ipsa hæc arbusta vocabant.
T. *Quid facerem ? Neque servitio me exire licebat ,*
Nec tam præsentes alibi cognoscere divos.
Hìc illum vidi juvenem , Melibœe , quotannis

a Virgile fait ici une Déesse de la Liberté. Il lui fait jetter des regards favorables sur son pére. C'étoit Octavien César, qu'il vouloit représenter par cette divinité propice. Il flatte ce jeune Triumvir en le marquant sous l'idée de la *Liberté*.

b Le pere de Virgile étoit déja vieux, & son fils étoit jeune. C'est une preuve que le vieillard est représenté sous le personnage de Tityre.

c Le mot Amaryllis est ici métaphorique, & désigne la ville de Rome. On dit qu'en effet Rome portoit le nom d'Amaryllis en secret. C'étoit un nom mystérieux, qui n'étoit pas répandu dans le vulgaire. Il est dérivé du mot Grec ἀμάρα qui veut dire un canal pour écouler les eaux, ou un égoût, parceque les égoûts de Rome, bâtis par le premier Tarquin, étoient magnifiques. Le Pere de Virgile n'avoit reçû la liberté que depuis qu'il étoit allé à Rome.

d Par le mot Galatée, il faut entendre la ville de Mantoüe. Il est dérivé de γάλα qui signifie du lait, parce que le Mantouan est un païs de laitage. Virgile va bientôt dire qu'il portoit des fromages à Mantoue.

e Je ne sçai comment on a pû douter, que par les noms d'Amaryllis & de Galatée Virgile a entendu deux Villes. Il s'en explique ici nettement & sans détour, *premeretur caseus urbi*. Quoique Tityre portât à

elle, c'est (*a*) cette Liberté qui, (*b*) quoi qu'un peu tard, a jetté des regards favorables sur moi.[6] Au tems d'une languissante vieillesse, lorsque le rasoir ne me faisoit tomber du menton [7] que de la barbe blanche, elle est venüe s'offrir à moi. Je n'ai éprouvé ses faveurs, que quand *l'aimable* (*c*) Amaryllis s'est rendüe maîtresse de mon cœur, [8] & que j'ai eu quitté l'ingrate (*d*) Galatée. J'ose le dire, au service de Galatée, je vivois sans espérance de liberté, & sans aucun soin de mes affaires. Je dépeuplois mon troupeau, pour fournir des victimes à ses sacrifices. Je faisois pour elle des fromages délicieux, & je n'en (*e*) revenois pas plus riche au logis.

MEL. *Aussi* j'étois surpris de la voir [9] cette triste (*f*) Galatée se plaindre aux Dieux *de vos mépris*. Négligente elle laissoit périr le fruit sur ses arbres. [10] L'absence de son Tityre causoit sa douleur. Cependant ces (*g*) Pins, ces Fontaines, & ces Vergers vous rappelloient *auprés d'elle*.

TIT. Quel parti me restoit-il à prendre ? Je n'avois point d'autre moïen de m'arracher (*h*) à Galatée. C'étoit uniquement à Rome que je pouvois m'attendre de trouver des Dieux assez puissans, pour me tirer de ses fers. Là, Mélibée, là j'ai vû ce (*i*) jeune Héros .... Oüi j'ai promis d'offrir toutes les années, (*k*) à douze jours dif-

Mantoüe des victimes pour les Autels, & des fromages en présent, son sort n'en devenoit pas meilleur. Il n'y trouvoit point de protecteurs qui pussent contribuer à sa fortune.

f Cette triste Galatée est encore ici la ville de Mantoüe : que le pere de Virgile avoit quittée, pour aller à Rome, implorer le secours d'Octavien César.

g Par ces Pins, ces Fontaines, & ces Vergers, il faut entendre la Métairie du pere de Virgile à *Andés*, qui le rappelloit auprès de Mantoüe.

h L'unique moïen qu'avoit eu le pere de Virgile, pour échapper à l'oppression que les Soldats d'Antoine lui avoient fait souffrir dans le Mantouan, c'étoit d'aller à Rome, & de quitter Mantoüe. Ce sont là les fers & l'esclavage de Galatée.

i Ce jeune Héros fut Octavien César, qui dans la suite eut le nom d'Auguste. Pour lors, il n'étoit âgé que d'environ vingt-deux ans.

k Par ces mots, *bis senos dies*, il faut entendre un jour par chaque mois. On ne faisoit la

Bis ſenos cui noſtra dies altaria fumant.
Hìc mihi reſponſum primus dedit ille petenti :
Paſcite , ut ante , boves , pueri , ſubmittite tauros.
M. *Fortunate ſenex , ergò tua rura manebunt ,*
Et tibi magna ſatis : quamvis lapis omnia nudus ,
Limoſoque palus obducat paſcua junco !
Non inſueta graves tentabunt pabula fœtas ,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate ſenex , hìc inter flumina nota ,
Et fontes ſacros , frigus captabis opacum !
Hìnc tibi , quæ ſemper vicino ab limite ſepes
Hyblæis apibus florem depaſta ſalicti ,
Sæpè levi ſomnum ſuadebit inire ſuſurro.
Hìnc altâ ſub rupe canet frondator ad auras :
Nec tamen intereà raucæ , tua cura , palumbes ,
Nec gemere aëriâ ceßabit turtur ab ulmo.
T. *Ante leves ergo paſcentur in æthere cervi ,*
Et freta deſtituent nudos in littore piſces ,
Ante , pererratis amborum finibus , exul

Fête des Dieux du commun qu'une fois l'an. Tityre célébrera celle d'Auguſte tous les mois , comme on honoroit celle des plus grands Dieux.

a Par ces mots *ſummittite* ou *ſubmittite tauros* , on peut entendre , *attellez vos bœufs pour labourer* , & ſoumettez-les au joug , ou bien envoïez les paître aux champs. Varron ſe ſert en ce ſens du mot *ſummittere*. On voit de-là que le pere de Virgile fut conſervé par Céſar dans la poſſeſſion de ſa terre , du moins pour un tems.

b Dans le texte Latin, on lit *fœtas* , c'eſt-à-dire, à la lettre, celles de vos brebis qui ſont pleines.. En effet , c'eſt alors qu'elles ſont plus incommodées du changement de pâturages. Ces mots *graves* & *fœtas* qui paroiſſent deux épithétes , ont fait de la peine à quelques interprétes Grammairiens. Ils ont donc imaginé qu'on pouvoit les ſéparer dans la même phraſe , en mettant une virgule avant *fœtas*. Alors ce mot aura ſon rapport au vers ſuivant , en cette maniére

Non inſueta graves tentabunt pabula , fœtás
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.

c Quelle affectation de Virgile à donner ſi ſouvent à ſon

férens, des victimes sur son autel. Là j'ai entendu de sa bouche cette réponse favorable: [11] Bergers paissez vos troupeaux à l'ordinaire, *(a)* labourez vos terres comme autrefois.

MEL. [12] Heureux Vieillard, vous demeurerez donc en possession de vos campagnes! Elles suffiront seules pour vous faire subsister, quoique le sol en soit pierreux, & que du limon & des jones y infectent les prairies. Les meres de votre *(b)* troupeau ne se sentiront point du changement de pâturages, & le voisinage d'un bercail mal sain ne répendra point la contagion dans le vôtre. *Encore une fois*, heureux *(c)* Vieillard! Vous prendrez ici le frais sur des rivages connus, & au bord de ces fontaines tant de fois consacrées par vos offrandes. La haïe qui sépare votre Champ de celui du voisin, cette haïe où *mille (d)* abeilles viennent sans cesse picorer la fleur des saules, vous invitera encore au sommeil par le bourdonnement que vous y entendrez. Vous continüerez d'oüir le * Bucheron chanter du haut de la colline *prochaine*, & les ramiers vos délices, aussi-bien que les tourterelles, gémir dans les forêts *voisines*.

TIT. *Par la grandeur du bienfait ; jugez de ma reconnoissance.* Oüi les cerfs chercheront leur pâture dans *(e)* l'air, & la mer desséchée laissera les poissons à sec sur le rivage; [13] oui, le *(f)* Parthe boira l'eau de la

Tityre le nom de vieillard! N'est-ce pas pour nous faire entendre que ce n'est pas lui; mais son pére, qu'il met sur la scêne?

d Virgile se sert ici de l'expression *Hyblæis apibus*. Hybla, qu'on appella dans la suite *Megara*, étoit une Ville de Sicile, dit Strabon. On y recueilloit d'excellent miel. Les abeilles dont parle ici le Poëte, étoient comparables à celles d'Hybla.

e Le P. Lacerda voudroit qu'on changeât ici *in æthere*, en *in æquore*. Il prétend qu'il y auroit plus de justesse, & que l'antithése avec le vers suivant seroit plus parfaite. Quoi qu'il en soit, nul manuscrit n'authorise la conjecture du Pere Lacerda.

f Il n'étoit pas impossible absolument, que les Germains passassent en Asie, & que les Parthes s'éxilassent en Germanie; mais il n'y avoit alors nulle apparence de ce changement de climat entre les deux

* Celui qui émonde les arbres.

Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quàm noſtro illius labatur pectore vultus.
M. *At nos hinc alii ſitientes ibimus Afros:*
Pars Scythiam, & rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitùs toto diviſos orbe Britannos.
En unquàm patrios longo poſt tempore fines,
Pauperis & tugurî congeſtum ceſpite culmen,
Poſt aliquot, mea regna videns, mirabor ariſtas.
Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has ſegetes! En quò diſcordia cives
Perduxit miſeros! En queis conſuevimus agros!
Inſere nunc, Melibœe, pyros, pone ordine vites!
Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ!
Non ego vos poſthàc, viridi projectus in antro,
Dumoſâ pendêre procul de rupe videbo.
Carmina nulla canam. Non me paſcente, Capellæ

peuples. Les Parthes étoient en Aſie. Hécatompile fut leur capitale. On croit que c'eſt la ville d'Hiſpaham, aujourd'hui capitale de la Perſe.

a La Saone eſt une riviére de France. Elle ſe jette dans le Rhône à Lyon; & prend ſa ſource au Mont de Vauge en Lorraine. Virgile ſemble dire que des Germains habitoient ſur les bords de la Saone. L'ancienne Géographie n'en a jamais placé là. C'eſt donc une erreur dans la ſituation des peuples, qui convient à l'ignorance d'un Berger. Pour l'intelligence parfaite de tout cet endroit, liſez la treiziéme Note critique.

b Le Tigre eſt une Riviére d'Aſie, qui prend ſa ſource des Montagnes d'Arménie. La viteſſe de ſon cours lui a fait donner ce nom.

c L'Afrique eſt la plus méridionale des trois parties du monde, qui ſeules étoient connuës aux anciens. Virgile dit que les Africains ſont brûlez de la ſoif à cauſe de la chaleur du païs, & de la rareté des Fontaines, ſur-tout dans les déſerts de la Lybie.

d La Scythie eſt un païs Septentrional qui s'étend vers l'Orient, & qui eſt terminé du côté du midi par le Phaſe.

e L'Angleterre, appellée par les Anciens *Britannia*, eſt une grande Iſle dans l'Ocean, entre les 50. & les 56. dégrés de latitude.

f Je me ſuis ſervi du mot général de *plaines* pour exprimer le mot *novalia*. A parler pro-

(*a*) Saone, le Germain celle du (*b*) Tigre ; & l'une & l'autre Nation changera mutuellement de climat, avant que l'image de mon bienfacteur s'efface de ma mémoire.

MEL. *Que notre sort est différent du vôtre ! De vos pauvres Compatriotes* les uns vont être conduits dans les plaines brûlantes de (*c*) l'Afrique, d'autres en (*d*) Scythie, & quelques autres en Créte sur les bords de [14.] l'Oaxe. D'autres encore transportez en (*e*) Angleterre, iront vivre dans cette Isle séparée du reste de la terre. Ne te reverrai je jamais ô ma pauvre cabane *, même après un long exil ! Quoi ? pas même après quelques années, je ne pourrai repaître mes yeux du spectacle agréable de mon petit domaine ? D'impitoïables Soldats vont donc devenir les maîtres de ces (*f*) plaines si cultivées ! Des (*g*) étrangers recueilleront ces belles moissons ! [15.] Cruelle Discorde, voilà les extrémitez où tu nous réduis ! [16.] Malheureuses campagnes que l'habitude nous avoit rendues si cheres ! Infortuné Berger, ente après cela des Poiriers *avec soin*, plante des Vignes au cordeau ! *Mais que dis-je, & pourquoi me consumer en des regrets superflus ?* Partez mes Chévres, éloignez-vous. (*h*) Autrefois vous fûtes un heureux troupeau, *le tems de votre bonheur est écoulé.* Non, du fonds de ces Vallées, couché dans un antre, je ne vous verrai plus *comme* (*i*) suspendües sur une col-

prement, *novale* veut dire, tantôt une terre nouvellement défrichée, tantôt une terre qu'on a fait reposer un an, & qu'on vient de façonner pour l'ensemençer. C'est, je croi, dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

g Les Etrangers, à qui l'on accorda les Terres du Crémonois & du Mantouan, étoient pour la plûpart barbares. Les Grecs appelloient ainsi les Peuples qui n'étoient pas nés en Grece. Les Romains appelloient de la sorte leurs alliés, qui n'étoient pas nés en Italie. Ceux dont parle ici Mélibée, étoient presque tous Gaulois.

h Dans la plûpart des éditions, on lit *quondam felix pecus.* Les meilleurs manuscrits portent, *felix quondam pecus.* C'est sur ce pié-là, que nous avons corrigé le Texte. Le changement n'est pas important.

i Les chévres aiment à brouter les buissons & les ronces, sur le panchant des rochers.

* Couverte de chaume.

Florentem cytiſum, & ſalices carpetis amaras!
T. *Hic tamen hanc mecum poteris requieſcere noctem*
Fronde ſuper viridi. Sunt nobis mitia poma,
Caſtaneæ molles, & preſſi copia lactis,
Et jam ſumma procul villarum culmina fumant,
Majoreſque cadunt altis de montibus umbræ.

Quand on les regarde d'en bas, on les croiroit ſuſpendües ſur le précipice. C'eſt ce que Martial exprime élégamment par ces deux vers :

Pendentem capream ſummâ de rupe videbis,
Caſuram ſperes: decipit illa canes.

a Dans le texte Latin pluſieurs Manuſcrits, & des meilleurs, portent ces paroles, *hic tamen hac mecum poteras requieſcere nocte.* Le mot *poteras* au lieu de *poteris*, fait un fort bon ſens, & donne de la grace au Vers. Il tient à peu que je ne l'inſére dans le Texte.

b Vers le ſoir on apperçoit les cheminées des maiſons fumer à la campagne. C'eſt qu'alors on apprête le ſoupé. Mais pourquoi n'apperçoit-on que de loin cette fumée du feu allumé pour préparer le ſoupé, *procul fumant*? Cette difficulté a fait croire à des Interprétes, que par le mot de fumée il



line, broûter les feuilles d'un buisson ! Loin de moi musettes & chalumeaux ! Troupeaux, cherchez, un autre Berger * !

TIT. *Non, rien ne vous oblige de hâter vôtre départ.* On (*a*) ne vous défend point de demeurer encore chez-moi, du moins pour cette nuit. De la verte jonchée vous y servira de lit, & vous y prendrez un repas frugal. On ne vous servira que des pommes, † des châtaignes ¶ & du fromage. Retirons-nous ; déja la fumée qui sort des (*b*) toits de nos cabanes, & les (*c*) ombres des montagnes qui s'agrandissent, nous avertissent qu'il se fait tard.

falloit entendre les ombres de la nuit naissante. On commence au soir à les appercevoir de loin, principalement sur les maisons des villages. Il faut croire que Tityre étoit loin de son logis lorsqu'il en appercevoit la fumée.

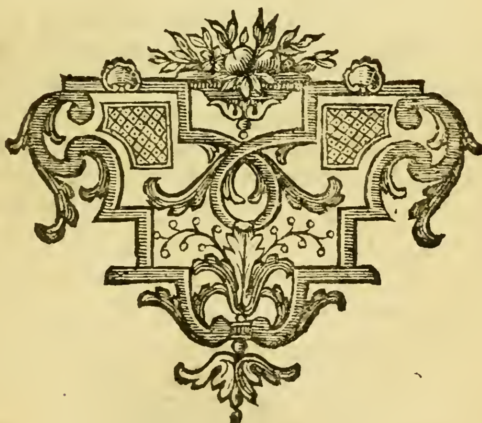
c Plus le Soleil avance vers son couché, plus les ombres croissent & s'allongent. Ainsi Virgile a dit ailleurs.

Et sol crescentes decedens duplicat umbras.

* Qui vous fasse paître le Saule & le Cytise.

† Douces.

Boüillies, *ou*, bien mûres.



NOTES CRITIQUES sur le ſujet de la premiere Eglogue.

IL eſt étonnant qu'on ne ſe ſoit pas apperçû juſqu'ici, que Virgile n'eſt point repréſenté dans cette Eglogue, ſous le nom de Tityre. Lorſque le Poëte la compoſa il comptoit au plus vingt-neuf ans. En voici la preuve. Il nâquit, dit l'Auteur de ſa Vie, ſous le Conſulat de Cnæus Pompeius, & de Licinius Craſſus. Les Campagnes du Mantouan, dit Appien au Livre cinquiéme de ſon Hiſtoire de la Guerre civile, furent diſtribuées aux Soldats d'Antoine, lorſque Lucius Antonius, & Servilius Iſauricus étoient Conſuls. Auſſi fût-ce ſous ce Conſulat même que cette Eglogue fut compoſée. Or par les faſtes Conſulaires, il eſt conſtant, qu'il ne s'écoula que vingt-huit ans depuis le Conſulat de Cnæus Pompeius, & de Licinius Craſſus, juſqu'à celui de Lucius Antonius, & de Servilius Iſauricus. Il eſt donc conſtant que Virgile n'avoit que 28. à 29. ans, lorſqu'il compoſa cette prémiére Eglogue. Cependant le Tityre, que l'on fait parler ici, eſt un Vieillard, qui ne recouvre ſa terre & ſa liberté, que ſur le déclin de l'âge. C'eſt ce qui m'a fait croire, que le Pére de Virgile, ſous le nom de Tityre, joüe le premier Rôle dans ce Poëme, & qu'un Habitant de Mantoüe dépouillé de ſes biens y eſt figuré ſous le nom de Mélibée. On verra les preuves de cette conjecture dans les Remarques ſur la prémiére, & ſur la neuviéme Eglogues.



EMARQUES SUR LA prémiere Eglogue.

1. C'Est un Dieu, &c. Octavien César n'avoit point encore été déclaré Dieu par le Sénat. Ce ne fut que longtems aprês. Il est vrai que Jule César, qu'une adoption avoit rendu pére d'Octavien, avoit été mis au nombre des Dieux. Ainsi Virgile ne craint point de promettre des sacrifices à son bienfacteur, le fils d'un Dieu. On pouroit encore conjecturer que cet endroit, sur la divinité d'Auguste, ne fut adjouté par Virgile, que quand il retoucha ses Eglogues en l'année 734. de Rome. Alors, depuis longtems Auguste recevoit les honneurs divins, de son vivant même.

2. *D'un mouvement si général, &c.* En effet la distribution des terres d'Italie, après la victoire de Philippes, fit bien des mécontens parmi le peuple; sur-tout dans les lieux où l'on n'avoit point de crime à se reprocher. D'ailleurs le Consul Lucius Antonius, & le Triumvir Octavien, conçûrent de-là des inimitiez, qui se termi-

nérent à une Guerre ouverte. Appien nous l'a décrite au V. Livre de la Guerre civile. A l'égard du texte Latin qui exprime ce mouvement, il varie dans les Manuſcrits. On lit en quelques-uns *turbatur*, pris imperſonnellement, & en d'autres *turbamur*. Quintilien eſt pour *turbatur*. Ainſi nous n'avons point fait ici de changement au Texte.

3. *Simple Berger*, *&c.* Tityre prend un long détour pour ſatisfaire à l'interrogation de Mélibée. Tel eſt le ſtile des Bergers. On n'attend pas d'eux une réponſe ſi préciſe. Le Poëte affecte ici avec art une eſpece de digreſſion. C'eſt une imitation de mœurs, qui donne bien de la grace à l'Eglogue.

4. *Je mettois pourtant*, *&c.* La différence que le ſimple Berger mettoit entre les deux Villes, étoit en faveur de Mantoüe, au préjudice de Rome. Il croïoit Rome à peu près égale à la Ville de ſon voiſinage, & non pas Mantoüe à peu près égale à Rome. Il y a en tout cela bien de la naïveté paſtorale.

5. *L'amour de la liberté*, *&c.* Ce n'eſt pas que le Pere de Virgile, & par conſéquent que ſon fils, fuſſent eſclaves. Nul

Hiſtorien, nul Interpréte ne l'a dit. D'ailleurs il poſſédoit des biens en propre. Si donc l'amour de la liberté l'a conduit à Rome, c'eſt dans un ſens métaphorique qu'il parle de la ſorte. En effet, avant que d'y être allé, & d'y avoir trouvé de la protection par le crédit du Poëte ſon fils, il ſouffroit dans ſon village une eſpéce d'oppreſſion, qui tenoit de l'eſclavage. Il s'en plaint un peu plus bas, loſqu'il peint l'ingratitude de Mantoüe, ſous le nom de Galatée.

6. *Au tems d'une languiſſante vieilleſſe, &c.* Ne croïons pas que Virgile ſe ſoit repréſenté ſous le nom de Tityre. Eſt-il vrai-ſemblable, qu'à ſon âge, il ait voulu, de gaïeté de cœur, ſe ſurcharger de tant d'années? On ſçait qu'il n'avoit pas encore trente ans lorſqu'on diſtribua les Terres de ſa patrie. Quel avantage trouveroit-il donc à ſe donner ici pour vieillard? Un jeune Berger auroit-il fait un mauvais rôle dans cette Elgogue? Sans doute on n'a point fait attention que le perſonnage de Tityre convient mieux au pére de Virgile, qu'à ſon fils. Dailleurs les intérêts de l'un & de l'autre ſont tellement mêlez ici, qu'il a été aisé de les

confondre. Les Scholiaftes, qui fe copient fouvent les uns les autres, ont reconnu de compagnie Virgile fous le nom de Tityre, & la tradition s'en eft perpétuée. Malgré leur autorité, j'ai inféré dans les Remarques fur cette Eglogue, & fur l'Eglogue neuviéme, des réfléxions, qui rendront plaufible l'opinion qu'on trouve ici, & qui n'eft nulle part ailleurs. Je croi donc certain que le pére de Virgile eft défigné fous le nom de Tityre. Ce vieillard vivoit encore lofqu'on diftribua aux Soldats du Trium-virat les campagnes de Mantoüe. L'Auteur ancien de la vie de Virgile, qu'on n'a pas lieu de foupçonner ici, fait vivre le pére de Virgile jufqu'au tems, où le Poëte fon fils étoit le plus en faveur auprès d'Augufte. * *Céfar ne lui refufoit rien*, dit-il, *& Virgile envoïoit tous les ans à fon pére & à fa mère de l'or, pour leur fubfiftance.* Le Pere de Virgile vivoit donc au tems de cet Ouvrage de fon fils, lorfque fa réputation & fon crédit commençoient à naître. Les preuves que ce Vieillard eft repréfenté ici fous le nom de Tityre, fe développeront par la

* *Quæcunque ab Augufto peteret repulfam nunquam habuit. Parentibus quotannis aurum ad abundantem alitum mittebat, quos jam grandis amifit.*

ſuite des Remarques, & toutes enſemble elles feront ſans doute quelque choſe de plus qu'une ſimple conjecture. Ce Syſtême au reſte répandra beaucoup de clarté dans toute l'Eglogue.

7. *Que de la barbe blanche*, *&c.* Pour connoître parfaitement combien il eſt néceſſaire de retrouver le pere de Virgile ſous le nom de Tityre, il ſuffit de faire attention aux interprétations forcées, que les Commentateurs ont été obligés d'inventer ſur tous les endroits, où il eſt parlé de la vieilleſſe de Tityre. Comme ils ſont perſuadés que Virgile n'avoit que vingt-huit à vingt-neuf ans, lorſqu'il écrivit cette Eglogue, & qu'ils s'obſtinent néanmoins à vouloir qu'il ſoit repréſenté ſous le rôle de Tityre, ils font des efforts ſurprenans pour donner un ſens ſupportable aux expreſſions de *Vieillard*, & de *barbe blanche*, qui ſont ſemées dans cette Eglogue. C'eſt à qui trouvera le mieux. Il y a une eſpéce d'émulation à ſe tirer d'affaire. Pour commençer par l'endroit que nous éclairciſſons, rien n'eſt plus naturel que d'entendre ce Vers, *Candidior poſtquam tondenti barba cadebat*, comme nous l'avons interprété. C'eſt à-

dire, *lorsque le rasoir ne me faisoit tomber du menton que de la barbe blanche.* Certainement tout ce qui précéde dispose à ce sens si raisonnable. 1. l'épithéte que le Poëte donne à la liberté, *libertas sera*; dit-il; c'est une liberté qui vient sur le tard. 2. cette maniére de parler; *respexit inertem*, ce qui veut dire, que la Liberté ne s'est fait sentir que dans un tems, ou Tityre n'étoit plus capable de travaux. Tout cela disposoit à entendre, *candidior barba* dans son sens propre, pour signifier de la barbe blanche. Point du tout. On voïoit bien que Virgile à 28 ou 29 ans n'avoit pas encore la barbe blanche. On vouloit d'ailleurs, qu'il fût le Tityre de l'Eglogue. Qu'a-t-on fait? on a donné la gêne aux mots du Poëte, & à la construction de sa phrase. Les uns ont prétendu que *candidior* n'avoit point de rapport à *barba*, mais a *Libertas*. Voici donc comme ils ont ponctué,

Libertas, quæ sera tamen respexit inertem
Candidior, postquam tondenti barba cadebat.

J'en appelle ici aux personnes de goût. Ces deux épithetes *sera*, & *candidior* apliquées à la Liberté, sont-elles du stile de

Virgile ? S'il ne s'agit pas d'un vieillard ; pourquoi le Poëte appelle-t-il cette liberté tardive ? A quoi bon l'expreſſion *inertem* ? Virgile à vingt-huit ans n'étoit-il plus en état de travailler ? Que veut dire cet adjectif *candidior* joint avec *libertas* ? Pourquoi eſt-il au comparatif ? La liberté que Virgile avoit recouvrée étoit-elle plus avantageuſe, qu'avant qu'il eût perdu ſon bien ? Mais commençoit-on pour la premiére fois de lui couper la barbe à 28. ans ? Sans quoi y aura-t-il du ſens à ces mots, *poſtquam tondenti barba cadebat* ? Qui n'apperçoit que dans cette interpretation tout eſt tiré avec peine, & difficilement amené ? Auſſi d'autres, en plus grand nombre, conviennent que l'épithéte *candidior* ſe rapporte à *barba* ; mais ils ſoûtiennent qu'elle ſignifie ce premier duvet qui naît au menton des jeunes gens. Par malheur, il eſt difficile de faire l'application de ce commentaire, ſi contraire d'ailleurs à la bonne latinité, au menton de Virgile. Peut-on dire qu'à 28 ans il n'eût encore que du poil follet ? Sans doute, il faut s'aveugler pour ne trouver pas ici la peinture d'un vieillard. En effet, le Tityre de cette Eglogue y eſt appellé plus

d'une fois vieillard en termes exprès. *Fortunate ſenex*, lui dit Mélibée. Il répéte encore ces mêmes paroles plus bas, de crainte qu'on ne s'y trompe. C'eſt un furieux embarras pour les interprétes. Comment s'en tirent-ils ? fort mal. Les uns diſent que par là Mélibée a voulu marquer, que Tityre ſeroit heureux à l'avenir jusqu'à ſa vieilleſſe. Quelle pitoïable défaite ? Elle eſt néanmoins de Servius. Les autres ont prétendu, que comme on appelle de vieux Bergers du mot *pueri*, le Poëte aura pû auſſi transporter le mot *ſenex* à un jeune Berger. Ces Interprétes n'ont pas fait attention, que le mot *puer* eſt ſouvent affecté à ſignifier un eſclave, ou un mercénaire, tels qu'étoient les Bergers. C'eſt ainſi qu'en parlant à des Soldats, on leur dit *enfans*, en notre langue, de quelque âge qu'ils ſoient. Mais on n'a point d'exemple que le mot *ſenex* ait jamais ſervi à d'autre uſage, qu'à marquer la vieilleſſe. Enfin Turnébe après Servius ſoûtient une imagination ſur cette Eglogue, que la plûpart des modernes ont adoptée. Il a crû qu'elle ſuffiroit à réſoudre les difficultez, que nous avons propoſées. Il prétend que Virgile, repréſenté

té ſous le nom de Tityre, prend plaiſir à ſe donner le caractére d'un eſclave qui recouvre ſa liberté. Ainſi, quoiqu'il fût jeune, il a été obligé, dit-il, pour ſoûtenir ſon rôle d'eſclave, de ſe donner un air de vieillard, parce qu'ajoûte-t-il, on n'affranchiſſoit les eſclaves que ſur le retour de l'âge. Qu'il y a peu de vrayſemblance dans ce ſyſtême! 1°. Quel ragoût auroit trouvé Virgile à ſe repréſenter ſous une idée auſſi mépriſable que celle d'un eſclave, lui qui étoit né libre? Qu'elle aménité, une fiction de la ſorte auroit-elle donnée à ſa poëſie? 2°. N'y auroit il pas eu de la contradiction entre le perſonnage d'eſclave qu'il auroit pris, & ce fonds de terre qu'il poſſédoit en propriété? Cependant c'eſt ce qui fait tout le ſujet de l'Eglogue. 3°. Si Tityre parle en quelques endroits de fers & d'eſclavage, on voit aſſez que c'eſt ſeulement de ces chaînes & de cette ſervitude que l'on ſouffre, lorſqu'on eſt dans l'oppreſſion, ou qu'on ſent une paſſion. Virgile feint agréablement que ſon Pére à conçû de la tendreſſe ſucceſſivement pour Galatée, & pour Amaryllis. A l'inſtant, il change ces deux Nymphes en deux

Villes. 4°. Enfin, où Turnébe a-t-il donc appris qu'on n'affranchiſſoit à Rome que de vieux eſclaves ? L'hiſtoire nous fournit cent exemples de jeunes eſclaves mis en liberté. Il faut donc conclûre qu'on ne ſe tirera bien de tout embarras, qu'en reconnoiſſant le Pére de Virgile ſous le nom de Tityre.

8. *Et que j'ai eu quitté l'ingrate Galatée*, *&c.* Il y a dans le Texte, *Galatea reliquit.* C'eſt une figure, * diſent les meilleurs interprétes, dont on ſe ſert pour adoucir avec politeſſe, une expreſſion odieuſe. En ce ſens, Tityre aime mieux dire que Galatée l'a quitté, que de dire qu'il a quitté Galatée. Cependant il fait aſſez entendre que le mécontentement eſt tout de ſon côté. Sous l'empire de Galatée, dit-il, il vivoit en eſclave, & n'avançoit point ſes affaires. Enfin il déclare qu'il n'eſt allé à Rome, que pour ſe dégager des fers de l'ingrate, *Neque ſervitio me exire licebat.* C'eſt donc Tityre qui a renoncé à Galatée, c'eſt-à-dire, qui a préferé Ro-

* *Latet hoc verbo elegans tropus Euphemiſmus, cum res odioſas bonis verbis ſignificamus. Galatea dicitur reliquiſſe, cum ipſa relicta ſit.* Lacerda

me à une Ville de Province, stérile & sans crédit.

9. *Cette triste Galatée, &c.* On sera étonné de voir ici, dans le texte latin & dans la traduction françoise, le nom de *Galatée*, au lieu du nom d'*Amaryllis*. J'avouë que presque dans toutes les éditions récentes on lit ainsi :

Mirabar quid mœsta Deos, Amarylli, vocares!

Au lieu d'*Amarylli*, j'ai substitué *Galatea*. Je ne l'ai pas fait de mon chef, & sans autorité. Bien des Manuscrits, comme l'assûre Lacerda, & bien des Editions anciennes portent *Galatea*, au lieu d'*Amarylli*. Il y a plus. L'Edition de Virgile qui s'est faite au Louvre sur les Manuscrits, a rétabli *Galatea* dans le Texte. Par là toutes les difficultez cessent, & toute l'obscurité est dissipée. En effet, si en retenant le mot d'*Amarylli*, on entendoit par ce terme la Ville de Rome, seroit-il vrai-semblable que Mélibée eût sçu ce qui s'y étoit passé, lui qui peut-être n'étoit jamais sorti de son Village? Le Pere de Virgile y auroit-il excité tant de douleur par son absence? C'étoit un homme sans distinction, qui alloit y chercher du crédit, & que Rome

n'attendoit guére : ou du moins qu'on y attendoit ſans inquiétude. Il n'eſt pas plus naturel de croire qu'il s'agit ici d'une perſonne, pour qui Tityre, ce Vieillard à barbe blanche, avoit de l'inclination. Il n'étoit plus en âge de former des attachemens, que par métaphore. Auſſi voit-on dans le Texte, ſon Amaryllis & ſa Galatée changées tout à coup en deux Villes. D'ailleurs le récit d'une paſſion ne ſeroit pas en ſa place, dans un Poëme, où il ne s'agit que de loüer, & de remercier Céſar. Ce ſeroit une diſtraction fade, que l'eſprit ne ſouffriroit qu'avec peine, & un hors-d'œuvre deſagréable. Au lieu qu'en liſant *Galatea*, & qu'en ſuppoſant dans toute l'Eglogue une métaphore perpétuelle, où ſous les noms d'Amaryllis & de Galatée, on marque toûjours Rome & Mantouë, tout l'ouvrage devient uniforme, & atteint ſon but, ſans donner le change à l'eſprit.

10. *L'abſence de ſon Tityre, &c.* C'eſt qu'alors le Pere de Virgile étoit allé à Rome implorer la protection d'Octavien. Pendant ſon abſence, les fruits de ſa terre ne ſe cüeilloient point. On négligeoit

aussi dans tout le Mantoüan de faire la récolte. C'étoit un territoire au pillage. Mélibée en avoit été témoin, & il en avoit été surpris. On peut conjecturer de là que le Pere de Virgile étoit à Rome pendant l'automne.

11. *Bergers, paissez vos troupeaux, &c.* Ce Vers qui renferme la réponse de César, sert beaucoup à confirmer l'opinion, que c'est au Pere de Virgile, qu'on rendit la terre qu'il redemandoit. En effet, ne s'imagine-t-on pas ici voir une famille entiére aux pieds de César? Octavien lui fit entendre des paroles favorables. Enfans, dit César, parlant en pluriel, *pueri*, paissez vos troupeaux à l'ordinaire. Cependant un seul avoit porté la parole au Triumvir, *Responsum dedit ille petenti.* C'étoit sans doute le Pere de Virgile suivi de ses enfans : car il en avoit plusieurs. Certainement ce Vers, où l'on passe sans milieu, du singulier au pluriel, n'est guére intelligible, si l'on n'a recours au sens que je lui donne.

12. *Heureux Vieillard, &c.* De quel heureux Vieillard pouvoit-on dire, qu'il restera maître de sa terre, que du Pere de

Virgile ? Les champs qu'il doit conſerver, ce ſont ſes propres champs, *tua rura.* Certainement, ſuppoſé que le Pere de Virgile vécût alors, ce bon Vieillard en étoit le ſeul maître. Sans doute que ces champs n'appartenoient pas à Virgile lui-même, du vivant de ſon Pere. On n'auroit donc pû dire au fils, *tua rura.* Or nous avons plus d'une autorité que le Pere de Virgile vivoit au tems de cette Eglogue. 1. Nous venons de citer pour le prouver un Texte de Tiberius Donatus. Cet écrivain aſſûre que le Pere de Virgile étoit en vie, lorſque ſon fils étoit le plus en faveur auprès d'Auguſte. Il vivoit donc au tems que Virgile écrivit l'Eglogue de Tityre. 2. Nôtre Poëte lui-même témoigne en termes exprès, que ſon Pere n'étoit pas mort, lorſqu'on diſtribua aux Soldats d'Antoine les terres du Mantoüan. Cette preuve me paroît ſans replique. Elle eſt tirée d'une Epigramme de Virgile, qu'on lit dans ſes Catalectes, & que Joſeph Scaliger a légitimée. La voici.

AD VILLAM SYRONIS.

Villula quæ Syronis eras, & pauper agelle,
Verum illi Domino tu quoque divitiæ.
Me tibi, & hos unà mecum, quos ſemper amavi,

Si quid de patriâ tristius audiero,
Commendo, imprimisque patrem, tu nunc eris illi
Mantua quòd fuerat, quodque Cremona priùs.

Sur ce monument de Virgile, qui nous est heureusement resté, qui n'a nul caractére à nous le faire soupçonner faux, que Scaliger a tiré des plus anciens Manuscrits, & que Heinsius a inséré dans son Edition de Virgile, on peut faire les réfléxions suivantes. 1. Que l'intention de Virgile lorsqu'il envoïa cette Epigramme à Syron son ami, & son ancien maître de Philosophie, fut d'emprunter de ce Philosophe sa maison de campagne, pour servir de retraite à son Pere, supposé qu'à l'exemple des Mantoüans, & des Crémonois, il fût chassé de sa terre d'*Andés. Tu nunc eris illi*, dit-il, *Mantua quod fuerat quodque Cremona prius.* 2. Virgile fait dans cette Epigramme une mention tacite de sa famille. *Petite ferme de Syron*, dit-il en l'apostrophant, *Je me recommande à vous, & je vous recommande aussi ceux que j'ai toûjours aimés.* Mais c'est sur tout son Pere qu'il recommande à ce nouvel azile, *imprimisque patrem.* C'est à lui qu'il appréhendoit de voir enlever Andès. C'étoit son Pere qui étoit exposé à

tout perdre, avec son petit bien. 3. On doit conclure de ce fragment, que le Pere de Virgile vivoit encore, quand on donnoit le territoire du Mantoüan aux Soldats vétérans d'Antoine, puisque son fils lui cherchoit une retraite dans une petite ferme de Syron. Il souhaittoit que transporté dans une autre campagne, il y trouvât tout ce qu'il trouvoit autrefois à Crémone & à Mantouë. *Tu nunc eris illi Mantua quod fuerat, quodque Cremona prius.* C'étoit donc ce bon Vieillard en personne, que Virgile craignoit alors de voir dépoüillé de son petit bien. 4. Par l'Epigramme que nous avons citée, il paroît que Virgile n'est pas le Tityre de la prémiére Eglogue. Ce Tityre étoit un Vieillard qui n'étoit jamais sorti de son païs, & Virgile en étoit absent lorsqu'on distribuoit le Mantoüan. Il étoit éloigné de sa patrie, & il craignoit d'en apprendre de mauvaises nouvelles, *Si quid de patriâ tristius audiero*, dit-il. Certainement, il n'est pas croïable, que sous le nom de Tityre, Virgile ait voulu se représenter lui-même, ou qu'il ait désigné quelque autre que son Pere. Tout concourt à établir ce systême, & rien ne le détruit. Au reste Mar-

tial dans l'Epigramme 56. du huitiéme Livre, ne dit pas, comme on lui fait dire, que Virgile étoit repréſenté dans la prémiére Eglogue, ſous le perſonnage de Tityre. On peut dire que Martial broüille un peu les faits de cette Eglogue, qu'il n'avoit alors guére préſente à l'eſprit. Il dit que Tityre s'y plaint de ce qu'on lui a enlevé ſon troupeau. Rien de moins vrai. Au contraire il ſe félicite de ce qu'on le lui a conſervé. Voici les paroles de Martial.

Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones,
Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt.
Jugera perdiderat miſeræ vicina Cremonæ,
Flebat & abductas Tityrus æger oves.
Riſit Thuſcus Eques, paupertatemque malignam
Reppulit, & celeri juſſit abire fugâ.
Accipe divitias, & Vatum maximus eſto,
Tu licet, & noſtrum dixit Alexin ames.

Certainement, ce paſſage de Martial n'a rien qui nous ſoit contraire. En voici le ſens. *Qu'il y ait encore des Mécénes à Rome*, dit-il, *il y aura auſſi des Virgiles. Son Tityre* (c'eſt-à-dire ſon Pere) *avoit perdu ſa terre ſituée au voiſinage du Crémonois, & pleuroit ſon troupeau qu'on lui avoit enlevé. Mécene*

ne fit que rire d'une perte si légére. Il sçût soulager leur pauvreté & la bannir. Pour vous, dit-il à Virgile, (car telle est la force de ce *tu*), *recevez des richesses & devenez le plus grand des Poëtes. Je vous donne encore le jeune Aléxis.* On peut même conjecturer de-là que Martial fait de Virgile & de son Tityre, deux personnes différentes. On s'en apperçevra en lisant attentivement le passage que je viens de citer.

13. *Le Parthe boira, &c.* Tityre expose ici une double impossibilité. Il n'étoit guére possible que le Parthe changeât de païs avec le Germain; mais il étoit absolument impossible que le Germain bût de l'eau du Tigre dans le païs des Parthes, puisque le Tigre est en Arménie, & que les Parthes bussent de l'eau de la Saone en Germanie, puisque la Saone couloit dans les Gaules.

14. *Sur les bords de l'Oaxe, &c.* Voici peut-être l'endroit des Eglogues le plus contesté. Il est même difficile de prendre un parti qui soit tout-à-fait sûr. Ce vers
Pars Scythiam & rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
a partagé les plus sçavans Interprétes.

Saumaiſe a prétendu que l'Oaxe étoit un fleuve de Scythie. Il ajoûte que le mot *Cretæ*, ne doit point s'écrire par la lettre majuſcule C, & qu'il ne ſignifie point l'Isle de Créte; mais qu'il faut l'écrire par un petit c, & qu'il ne ſignifie autre choſe que de la *craye*. Ainſi, ſelon lui, *rapidum cretæ*, voudra dire le fleuve Oaxe de Scythie, qui entraîne avec ſes rapides eaux un limon blanc, & ſemblable à de la craye. Je ne diſpute point, ſi dans la Géographie ancienne, on trouve un fleuve Oaxe en Scythie. Je conviendrai même que Méla au liv. 3. chap. 5. fait couler un fleuve *Oxos*, de la Sogdiane dans la Scythie. Il paroît de plus, que par le fleuve Oxos, il faut entendre l'*Oxus*, connu des Tartares ſous le nom d'*Abiamu*. Cependant, quoiqu'il y ait quelque rapport entre *Oxus* & *Oaxes*, doit on confondre ces deux fleuves en un? D'ailleurs pour trouver dans les paroles de Virgile, d'une maniére un peu tolérable, le ſens de Saumaiſe, il faudroit lire dans le texte *rapidum cretâ*. Alors on pourroit abſolument traduire ainſi; l'*Oaxe dont l'eau rapide eſt détrempée de craye*. Par malheur *cretâ* ne ſe trouve ni dans les

manuſcrits, ni dans les éditions. On n'y lit que *Cretæ* par un C majuſcule. Le Pere Hardoüin Jéſuite, ſi ſçavant dans ſes recherches, & ſi heureux dans ſes découvertes, ſuit en partie le ſyſtême de Saumaiſe; mais ſans s'embarraſſer dans la difficulté que celui-ci ne peut réſoudre. Le P. Hardoüin donc ſuppoſe que l'Oaxe dont il s'agit ici, eſt le même que l'Oxus. Il ſe fait, dit-il, une diéréſe de l'Ω qui commence le mot *Oxus* en un *o* & un *a*. De-là ſe fait *Oaxus* ou *Oaxes*: car la terminaiſon de ces mots étrangers aux Latins, leur devenoit fort arbitraire, & ils s'en rendoient maîtres. Ce fleuve *Oxus* donc, ou *Oaxes*, ſelon le P. Hardoüin, arroſoit les confins de la Margiane, & l'on pouvoit le compter pour une des riviéres de cette contrée. Que s'enſuit-il de-là? Le voici. Un païſan comme le Mélibée de l'Eglogue que nous éclairciſſons, avoit en Latin deux mots pour exprimer ce que nous appellons de *la craye*. 1°. le mot *marga*. 2°. le mot *creta*. Ce Berger donc, par une erreur qui lui convient, & par une mépriſe qu'il a été bienſéant de lui attribuer, dit ici *Oaxem cretæ*, au lieu d'*Oaxem*

Margæ, ou *Margianæ*; car c'eſt tout un. Ainſi, continuë le P. Hardoüin, *Veniemus Oaxem Cretæ*, voudra dire, *nous irons ſur les bords de l'Oxus, fleuve de la Margiane.* L'Hiſtoire, ajoûte ce ſçavant Jéſuite, donne un grand poids à ſon interprétation. Les exilés de notre Eglogue ſont effraïés de l'éloignement des païs où l'on va les faire paſſer. Une partie, dit Mélibée, ira au Midy, ſous les brûlans climats de l'Afrique, *ſitientes ibimus Afros.* Une partie ſera tranſportée en Angleterre, vers le Septentrion, *toto diviſos orbe Britannos.* Enfin, une autre partie ſera conduite en Orient, dans la Scythie Aſiatique,& dans la Margiane. Ce qui fait craindre à ces malheureux, qu'ils ne ſoient obligés d'aller dans la Margiane, dit le P. Hardoüin, c'eſt qu'environ dix ans auparavant, Orodes Roi des Parthes, au rapport de Pline, y avoit fait paſſer les captifs qu'il avoit faits ſur les Romains, dans la défaite de Craſſus. Cette interprétation eſt d'autant plus eſtimable,qu'elle eſt un peu conforme à l'un des deux ſentimens que propoſe Servius. Cet ancien commentateur reconnoît en Méſopotamie un fleuve du nom

d'Oaxes, dont l'eau eſt blanche & de couleur de craye. Cependant l'opinion ſur laquelle Servius inſiſte, & qu'il prouve, eſt celle que nous adoptons. Selon lui, il s'agit ici de l'Isle de Créte. Le Poëte Varron, continuë Servius, l'appelle, cette Isle du nom d'*Oaxis*. Voici les termes dont ſe ſert Varron, lorſqu'il décrit l'arrivée d'Anchialé en Créte, pour y faire ſes couches;

Quò magno Anchiale partûs adducta dolore,
Et geminis capiens tellurem Oaxida palmis, &c.

Il y a plus. Servius cite un ancien Hiſtorien nommé Philoſthénes. Celui-ci rapporte qu'un certain Oaxes fils d'Apollon & d'Antiléne, (je croi qu'il faut lire d'Anchialé) bâtit en Créte une ville qui porta ſon nom. Vibius Sequeſter l'appelle *Oaxia*. Une ville, dira-t-on, n'eſt pas un fleuve. Cependant il paroît que Virgile a voulu parler d'un fleuve, lorſqu'il a dit, *& rapidum Cretæ veniemus Oaxem*. Quoiqu'il en ſoit; car on pouroit prétendre que *rapidus* ſignifie chaud & brûlant, comme dans ce vers *rapidique potentia ſolis*, & que la chaleur dans l'Isle de Créte eſt bien plus grande que dans le Mantoüan. D'ail-

leurs un Berger n'a-t-il pas pû, par ignorance, confondre une ville de Créte, avec un fleuve de la même Isle ? Mais qu'est-il besoin d'avoir recours à ces subtilités ? Je croi pour moi qu'il y eut tout à la fois dans Créte, & une ville, & un fleuve qui portérent le nom d'Oaxe. Je puis citer en faveur de ma prétention Vibius Sequester. Cet ancien Géographe, dans le dénombrement qu'il fait des fleuves, place l'Oaxes en Créte. On croit que l'Oaxe est le même fleuve qui porta dans la suite le nom *du Mélibée*. Aussi ne seroit-ce point pour cela que Virgile donne le nom de Mélibée à son Berger exilé ? Il partoit pour aller habiter sur les bords du Mélibée.

15. *Cruelle discorde, &c.* La guerre des Triumvirs, contre Brutus & Cassius, produisit le malheur de Crémone; & les dissensions survenuës entre Octavien & Lucius Antonius causérent le malheur des Mantoüans.

16. *Malheureuses campagnes que l'habitude, &c.* J'ai traduit ici sur le pied du mot *consuevimus*, que j'ai rétabli dans le Texte. Je ne l'ai pas fait de mon chef; ce seroit

un attentat. Si j'ai préferé la leçon de *consuevimus*, que j'ai trouvée dans les anciennes Editions, à celle de *consevimus* que l'on trouve dans les Editions récentes, c'est 1. que je l'ai crûë la véritable 2. c'est qu'elle fait dans l'Auteur, un sens plus parfait. D'abord c'est la leçon la plus vraïe, puisqu'elle est la plus conforme aux Manuscrits. J'en ai pour garant l'Editeur d'un Virgile très-correct, imprimé à Bâle, en l'année 1586. Il adopte la leçon que j'ai suivie. Il assûre qu'elle étoit commune de son temps, & il la confirme par l'autorité de plusieurs Manuscrits. Voici comme il parle: *Veteres quidem plerique omnes codices ita habent, ut vulgò legitur.* D'ailleurs, en lisant *consuevimus*, au lieu de *consevimus*, le sens du Poëte est beaucoup perfectionné. En effet, dire *sont-ce donc là ces campagnes que nous avons ensemencées?* ce n'est que répéter ce que Virgile a déja exprimé plus haut par ces paroles: *Hæc tam culta novalia miles habebit?* J'avouë qu'en conservant le *consevimus*, l'on pouroit traduire ainsi; *Sont-ce donc là ces gens pour qui nous avions ensemencé nos terres?* Ce sens est beau, & n'est point une redite;

dite ; mais la verité du Texte m'engage à préferer le *consuevimus*. Aussi-bien l'idée que forme ce mot, est celle d'un sentiment naturel à de pauvres éxilez. *Voilà donc ces campagnes*, disent-ils, *que l'habitude, & que l'éducation nous avoient rendues si chéres* ! C'est ainsi que parlent des personnes qui ne quittent leur patrie qu'à regret.



ECLOGA SECUNDA.

ALEXIS.

ARGUMENTUM.

ALEXANDRUM *Mœcenatis Servulum jamdiu optaverat Virgilius suum facere, ac donante Mœcenate, domum suam abducere. Sperabat enimverò egregii adolescentis animum, bonis litteris, ac maximè poeticâ, facile excoli posse. Nihilo seciùs detrectabat Virgilii servitium Alexander, ac Mœcenati adhœrebat. Ejus itaque ut mentem pervinceret, ac servulum ad se, ab Mœcenate pertraheret, hanc Eclogam scripsit Virgilius. Ergò puerum, Alexandri nomine paulùm immutato, Alexim appellavit, ac Mancipium pastorali personâ insigniit.*



II. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

VIrgile avoit témoigné de l'empressement d'avoir en propre un jeune esclave de Mécéne. C'étoit pour lui cultiver l'esprit, & pour l'instruire à la poësie. Le jeune esclave s'opposoit à ce changement de Maître, & préféroit le logis de Mécéne, à celui de Virgile. Le Poëte fit cette Eglogue, & obtint par ses Vers, ce qu'il n'avoit pû obtenir à force de priéres. Alexandre étoit le nom de l'esclave. Virgile en le changeant, lui en laisse la meilleure partie. Il l'appelle Aléxis. Afin de pouvoir lui donner place dans un poëme pastoral, il le travestit en Berger.



ECLOGA SECUNDA.

ALEXIS.

FOrmoſum paſtor Corydon ardebat Alexin,
Delicias domini : nec quid ſperaret habebat.
Tantùm inter denſas, umbroſa cacumina, fages
Aſſiduè veniebat. Ibi hæc incondita ſolus
Montibus, & ſilvis ſtudio jactabat inani.
O crudelis Alexi! nihil mea carmina curas?
Nil noſtri miſerere? mori me denique coges?
Nunc etiam pecudes umbras & frigora captant:
Nunc virides etiam occultant ſpineta lacertos:
Theſtilis & rapido feſſis meſſoribus æſtu
Allia, ſerpyllumque, herbas contundit olentes.
At mecum raucis, tua dum veſtigia luſtro,
Sole ſub ardenti, reſonant arbuſta cicadis.

a Corydon eſt un nom de berger. Théocrite s'en étoit ſervi avant Virgile. Il eſt tiré du mot Grec κόρυδος qui veut dire *une Alouette*. Virgile s'eſt repréſenté lui-même, ſous le nom de Corydon.

b Alexis ſignifie ici un jeune Eſclave de Mécéne, nommé Alexandre. Virgile avoit conçû de l'inclination pour lui, & vouloit l'inſtruire aux belles lettres.

c Alors le Maître ou le propriétaire d'Alexis étoit Mécene. Voïez ſur cela les Notes critiques, & les obſervations, article ſecond.

d Ces mots du texte *hæc incondita* ont été rendus par ceux-ci, *des vers négligés*. Ne pouroit-on pas les entendre encore, pour ſignifier *des paroles ſans ordre & ſans ſuite?* On choiſira. A l'égard de ce que dit Turnébe que Corydon commença par traçer ſes ſentiments en proſe, qu'il les mit enſuite en vers, & que d'abord ils n'étoient qu'*incondita*, c'eſt à dire qu'ils n'étoient pas liés par la méſure du vers. Cette conjecture eſt frivole, & n'eſt appuyée d'aucune preuve.

e Alexandre ne répondoit pas à l'inclination de Virgile, &

SECONDE EGLOGUE.

ALEXIS.

LE Berger (*a*) Corydon avoit conçû [1] de l'affection pour l'aimable (*b*) Alexis. Celui-ci faisoit [2] les délices de (*c*) son maître: Ainsi Corydon avoit perdu toute espérance de l'obtenir. Son seul soûlagement étoit de venir souvent exhaler sa douleur, à l'ombre de ces hestres toufus. Solitaire, il faisoit retentir de la sorte les forêts, & les montagnes de ses vers (*d*) négligez, & de ses plaintes inutiles.

Cruel (*e*) Alexis ! vous êtes donc insensible à mes chants, [3] *& aux charmes de la poësie !* Vous n'avez point d'égard à ma douleur. Cruel! me [4] laisserez vous mourir de regret ? Tous les troupeaux sont maintenant à l'ombre: On les retient au frais. Les lezards mêmes se retirent dans les buissons. Il est l'heure où [5] Thestile apprête le dîné des moissonneurs *. Elle pile (*f*) de l'ail & du serpolet [†], pour leur en faire un ragoût. Pour moi, *oubliant le tems du repas*, & la chaleur du jour pour vous suivre, je m'expose au plus grand soleil, & j'entens les (*g*) cigalles faire retentir, comme moi, les arbres de leurs cris. Hélas ! n'auroit-il pas mieux vallu souffrir la

préferoit le logis de Mécene à celui du Poëte.

f On faisoit autrefois aux moissonneurs un ragoût avec du serpolet, si l'on en croit le poëme des plantes attribué à Macer. Virgile y ajoûte de l'ail. C'étoit pour empêcher, dit Macer, que quand les moissonneurs dormiroient à terre, les serpens n'en approchassent. Gallien dit que l'ail est la thériaque des gens de campagne.

g Apulée remarque que la nature a donné à certains oiseaux, certaines heures pour chanter. Aux Coqs avant le levé du Soleil, aux Hyrondéles le matin, aux Cigales le midi,

* Fatiguez par la chaleur. † Herbes d'une odeur forte.

Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras,
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcan,
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?
O formose puer, nimiùm ne crede colori!
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Despectus tibi sum, nec qui sim quaeris, Alexi,
Quàm dives pecoris nivei quàm lactis abundans.
Mille meae Siculis errant in montibus agnae:
Lac mihi non aestate novum, non frigore desit.
Canto, quae solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircaeus in Actaeo Aracyntho.
Nec sum adeò informis: nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis staret mare. Non ego Daphnin,
Judice te, metuam, si nunquam fallat imago.

aux Choüettes le soir, & aux Hybous la nuit. Ainsi par le chant des Cigales Virgile marque ici le midi.

a Servius a tâché de deviner quelle étoit l'Amaryllis & le Ménalque, que Virgile avoit quittez, pour Alexis. Comme sa conjecture n'est point fondée en preuves, tout ce qu'on en peut dire, c'est que l'Amaryllis est vrai-semblablement une bergére, & le Ménalque un berger de fantaisie.

b J'ai traduit le mot *ligustrum*, par celui de *lys*. J'ai crû que par là je donnerois plus de grace à la traduction. Il est néanmoins plus croïable que le *ligustrum* des anciens, est le *troesne* ou le jasmin, d'aujourd'hui. Les fleurs en sont blanches & de bonne odeur. Du moins il est certain que Martial distingue le lys du *ligustrum*, en ce vers,

Argento, nive, lilio, ligustro.

c On ne convient pas unanimement de la signification du mot *vaccinium*. Les plus habiles sont partagez entre le vaciet & la fleur de l'hyacynthe. L'un & l'autre sont utiles à la teinture. Servius veut que le *vaccinium* soit la violette. Ce sentiment n'est pas conforme à ce que rapporte Pline au l. 16.

d Amphion étoit fils de Jupiter. Antiope fut sa mere. Il nâquit à Thebes. C'est ce qui lui fait donner le nom de *Dircaeus*, parce que Dircé est une fontaine proche de Thébes dans la Béocie. On dit qu'Amphion fut l'inventeur de la Musique, qu'il attira les pierres au son de sa lyre, & que d'elles-mêmes, elles se placérent pour former les murailles de Thébes.

e Aracynte, dit Stephanus, est une montagne de la Béocie.

colére (*a*) d'Amaryllis, ou les mépris de Ménalque, quoiqu'il soit aussi noir, que vous avez de blancheur! Berger! Berger! ne comptez pas si fort sur la couleur qui vous rend fier! On laisse faner (*b*) les lys *qui n'ont que de la beauté*, & l'on cüeille le (*c*) vaciet *parce qu'il est utile*. Vous me méprisez, ingrat! Vous voulez ignorer qui je suis, *quel est mon bien*, combien je suis riche en troupeaux*, quel émolument j'en retire, [†] *Je vous l'apprendrai malgré vous*. Sachez donc que, [6] sur les collines de Sicile mille de mes brebis paissent dans mes pâturages. Le lait ne me manque jamais, ni pendant le plus grand froid, ni au tems des chaleurs. (*d*) Nouvel Amphion, je chante les mêmes airs que ce sçavant Berger, lorsqu'il rassembloit ses troupeaux sur les montagnes (*e*) de Béocie. D'ailleurs, [7] je n'ai rien de désagréable dans ma personne. L'autre jour je me considérai dans la mer, que je trouvai calme. (*f*) Si ces sortes de représentations ne sont pas infidéles, (*g*) Daphnis, à vous en faire vous-même le juge, ne m'auroit pas effacé. Ah! si je pouvois vous

L'adjectif *Actæus* que Virgile joint à Aracynthe, est dérivé du mot Grec ἀκτὴ ou du mot Latin *Acta*, qui signifient des Gréves ou des rivages sur le bord de la mer. Probus prétend qu'ici le mot *actæo* est employé par allusion à la fable d'Actéon, qui fut dévoré par ses chiens sur le mont Aracynthe. C'est un raffinement.

f Dans les éditions vulgaires on lit, *si nunquam fallit imago*. J'ai rétabli *fallat*, sur l'autorité de presque tous les anciens manuscrits. Au reste Virgile use ici de ce correctif, parce que l'eau de la mer est un miroir bien plus infidele, que celle des fontaines. On prétend même qu'il est impossible de se voir dans la mer, quelque peu agitée qu'elle soit. Si cela est ainsi, Virgile a été trompé par Théocrite, qui fait dire la même chose à Polyphême, ἦ γὰρ πρᾶν ἐς πόντον ἐσέβλεπον, &c.

g C'est ici une espece de proverbe, sur tout dans le genre pastoral. Plus beau que Daphnis, disoit-on. En effet, Théocrite avoit célébré la beauté de son Daphnis, & l'avoit mise à la bouche de tout le monde. Ce n'est donc point une allusion que fait ici le Poëte à quelqu'autre personne de son tems.

*De couleur blanche. † En laitage.

O tantùm libeat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas, & figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!
Mecum unà in silvis imitaberè Pana canendo.
Pan primus calamos cerâ conjungere plures
Instituit: Pan curat oves, oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum.
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula; Damœtas dono mihi quam dedit olim,
Et dixit moriens: Te nunc habet ista secundum.
Dixit Damœtas, invidit stultus Amyntas.
Prætereà duo nec tutâ mihi valle reperti
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus. Ambo
Bina die siccant ovis ubera, quod tibi servo.
Jampridem à me illos abducere Thestilis orat,
Et faciet: quoniam sordent tibi munera nostra.
Huc ades, ô formose puer! tibi lilia plenis
Ecce ferunt Nymphæ calathis. Tibi candida Naïs

a L'expression de Virgile, *figere cervos*, est susceptible de deux sens. Le mot *Cervi*, signifie quelquefois des Cerfs, & quelquefois des pieux en forme de fourches qu'on fichoit en terre, lorsqu'on bâtissoit des huttes de Bergers. Je l'ai pris ici pour signifier des Cerfs. Cette idée a quelque chose de plus noble, que de ficher des pieux, pour bâtir des cabannes.

b Ces mots *compellere hybisco*, peuvent avoir deux sens. 1. Celui de la traduction, c'est à dire *conduire un troupeau avec une baguette de mauves sauvages*. 2. Cet autre sens, c'est à dire, *conduire un troupeau dans un endroit planté de mauves*, comme s'il y avoit *compellere ad hybiscum*. Ce dernier sens est plus de mon goût, quoi qu'il soit moins ordinaire.

c Virgile promet ici à Alexandre qu'il le formera à la poësie, & qu'ensemble ils feront des Vers, qui surpasseront les chansons de Pan, ce Dieu des Bergers, qui inventa le premier la flûte, & l'art d'en joüer. La Fable raconte que Pan poursuivoit la Nymphe Syrinx. Celle-ci pour se délivrer de son persécuteur invoqua la Déesse de la terre. Par son pouvoir Syrinx fut changée en roseaux. Pan en joignit ensemble plu-

réduire

réduire à vous contenter de nos Villages*; à loger dans nos cabanes, à (*a*) poursuivre un cerf, à le percer du trait; à conduire, (*b*) la baguette en main†, un troupeau de moutons. Dans nos bois nous égalerions par nos chants, (*c*) ceux du Dieu de nos forêts. C'est Pan qui le premier a instruit nos Pâtres, à joindre plusieurs chalumeaux avec de la cire. Il est le protecteur des Bergers, & des troupeaux. Non, n'apprehendez point, que nos pipeaux ternissent (*d*) l'éclat de vos lévres. [8] Que n'a point fait Amyntas, pour apprendre de moi ce que je m'offre de vous enseigner! L'instrument sur lequel je jouë mes airs, est composé de sept tuyaux. C'est un don que m'a laissé [9] Daméte. Ce Berger me dit en mourant: *Recevez le de ma main.* Il ne fut jamais à d'autre qu'à vous, & qu'à moi. Ainsi parla Daméte, & le [10] téméraire Amyntas en fut jaloux. 11. *C'est-là le présent que je vous destine.* J'y joindrai deux chevreaux que j'ai tirez, avec péril, du fonds d'un précipice. Leur belle peau est marquetée. Tous deux, [12] ils épuisent chaque jour le lait de la brebis qui les nourrit. (*e*) Thestile depuis long-tems m'importune pour les obtenir de moi. Si vous dédaignez l'offre que je vous en fais, Thestile profitera de vos refus. Venez, aimable Berger, venez en nos campagnes. (*f*) Les Nymphes s'apprêtent à vous y présenter les lys à pleines corbeilles. (*g*) Déja une Nayade rassemble de la violette &

sieurs avec de la cire, & en fit une espece de flûte.

d Comme la flûte pastorale étoit composée de sept tuyaux, selon Virgile, & quelquefois de neuf, selon Théocrite, dont chacun faisoit un ton différent; pour en tirer l'harmonie, il falloit faire couler la flûte sur la levre d'enbas, ce qui pouvoit la ternir. Alexis avoit donc à craindre pour ses lévres qu'il avoit fort belles, au rapport de Martial. l. 8. Ep. 56.

e Nous avons dit dans les Notes Critiques que par Thestile, il faut entendre, ou la mere de Virgile, ou une Esclave chérie.

f Virgile décrit ici poëtiquement les aménitez de la campagne, pour y attirer Aléxandre. Les Nymphes sont les Déesses des bocages. Elles viendront lui présenter leurs fleurs, & lui faire leur cour.

g Outre les Déesses des bois, celles des fontaines, qui sont

* Tout mal propres qu'ils sont. † Faite d'une tige de mauves sauvages.

Pallentes violas, & summa papavera carpens,
Narcissum, & florem jungit bene olentis anethi.
Tùm casiâ, atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,
Castaneasque nuces, mea quas Amarillis amabat.
Addam cerea pruna: honos erit huic quoque pomo.
Et vos, ô lauri, carpam, & te, proxima myrte:
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.
Rusticus es Corydon, nec munera curat Alexis:
Nec si muneribus certes, concedat Iolas.
Eheu! quid volui misero mihi? floribus Austrum
Perditus, & liquidis immisi fontibus apros.

les Nayades, viendront à leur tour lui offrir les fleurs qui croissent sur leurs rives. Elles en feront pour lui des bouquets. On doit faire attention à ces mots *Pallentes violas*. On voit croître des violettes de couleur blanche, & chez les Poëtes elles sont le symbole de la palleur qui vient d'une grande passion. *Nec tinctus violâ pallor amantium*, dit Horace. Pour les paroles *summa papavera*, comme les Pavots croissent fort haut, on ne les cueille que proche de la fleur.

a Par ces fleurs de Pavot, de Narcisse, & d'Anet, Virgile, dit Servius, fait ressouvenir Aléxandre, que ce furent autrefois trois jeunes hommes, qui trop fiers de leur beauté, furent changez en ces plantes.

b Ce Vaciet est peut-être aussi l'hyacinthe, comme nous l'avons déja fait remarquer.

c Par le mot *mala*, Virgile a peut-être entendu ce genre de fruit que nous appellons des *coings*. La description qu'il en fait y convient fort : *tenerâ lanugine*, ils sont couverts d'un tendre duvet. Columelle se sert de la même expression en parlant des coings. *Cidonia mala*, dit-il, *detersâ lanugine*, &c.

d Ici Amaryllis est une Bergere de l'invention du Poëte. S'il a voulu désigner par là quelque personne de son tems, elle nous est inconnuë.

e On fait honneur à des fruits, en les présentant à une personne digne de les recevoir. Ce qu'il faut sur-tout observer ici, c'est le retranchement de la conjonction *&* du texte Latin. Les éditions portent *addam cerea pruna, & honos erit huic quoque pomo*. Cependant les manuscrits n'ont point l'*&*. Telle a été la précaution des Grammairiens qui ont présidé aux impressions. Ils ont porté le scrupule trop loin, & ils ont craint que le Vers, sans cet *&*,

(*a*) du pavot. Elle y joindra le narcisse* & l'anet. Du romarin, & d'autres herbes de bonne odeur, [13] feront le fonds de son bouquet. Elle sçaura le relever par le (*b*) vaciet & ** le soucy. *Aux fleurs de la Nayade, j'ajouterai les fruits de mon verger.* Je cüeillerai pour vous sur mes arbres des (*c*) pommes, encore couvertes de leur fleur. Je vous présenterai des châtaignes. Elles étoient fort au goût (*d*) de mon Amaryllis. J'abbatray pour vous les plus mûres (*e*) de mes prunes, † & je les honorerai en vous les présentant. J'entrelasserai en votre honneur des [14] branches de laurier, avec des branches (*f*) de myrthe. Leur mêlange répand une odeur agréable.

Que dis-je? Je ne (*g*) suis qu'un simple Berger! Alexis ne se laisse point toucher par des présens, & quand bien même je ferois effort pour le gagner, [15] (*h*) Iolas ne me l'accorderoit pas. Pourquoi donc ay-je formé de téméraires desirs? Helas! j'ai tout gâté par de trop vifs empressemens, (*i*) semblable à un vent orageux †† qui

ne fût défectueux. C'est qu'ils n'ont pas fait attention 1. que Virgile a imité en cela les Grecs, 2. que l'aspiration *h.* soûtient assez la lettre *a*, qui a précédé, pour pouvoir se passer d'élision.

f Il faut faire attention à cette épithéte *proxima myrthe.* Quelle proximité le myrthe a-t-il avec le laurier? Celle de l'odeur qui est assez semblable, dit Servius. On peut dire encore qu'on les plantoit l'un proche de l'autre dans les jardins. C'est ainsi qu'Horace en parle.

Ut premerer sacrâ
Lauroque collatâque Myrtho.

g Le Manuscrit de Rome me permettoit de faire ici un changement, dont il est à propos d'avertir. On y lit ainsi, *rusticus est, Corydon, nec munera curat Alexis.* c'est à dire, *Ah Corydon, Alexis est sauvage, & ne se met guére en peine de tes présents.* Le mot *rusticus* tombe alors sur Alexis, & non pas sur Corydon. En effet, Ovide prend en ce sens le mot *rusticus*, dans ce vers, *rustica sim sanè, dùm non oblita pudoris.* Ni la correction, ni le sens ne sont pas à mépriser.

h Mécene est ici représenté sous le nom d'Iolas. Voïez les Notes Critiques.

i Il y a dans le texte pris à la lettre. *J'ai lâché le vent du*

* Tendre, ** Jaune, † Jaunes comme de la cire. †† du midi,

Quem fugis, ah! demens? habitarunt Dî quoque silvas,
Dardaniusque Paris. Pallas, quas condidit, arces
Ipsa colat. Nobis placeant ante omnia silvæ.
Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam:
Florentem cytisum sequitur lasciva capella:
Te Corydon, ô Alexi! Trahit sua quemque voluptas.
Aspice. Aratra jugo referunt suspensa juvenci;
Et sol crescentes decedens duplicat umbras:
Me tamen urit amor: Quis enim modus adsit amori?
Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit?
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est.
Quin tu aliquid saltem potiùs quorum indiget usus,
Viminibus, mollique paras detexere junco?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexim.

midi sur les fleurs, & le sanglier dans les fontaines. C'est une maniére figurée de dire, *j'ai tout gâté.*

a Paris fils de Priam, & par conséquent l'un des descendans de Dardanus, fut long-tems berger. Exposé sur le mont Ida, de peur qu'il ne fût fatal à sa patrie, il fut élevé à la campagne.

b Pallas & Neptune bâtirent ensemble la ville d'Athénes. Il y eut dispute entre ces deux Divinitez à qui lui donneroit son nom. Pallas l'emporta, parce qu'elle fit naître l'Olivier, symbole de la paix. Elle est d'ailleurs la Déesse des Arts, & les hautes Villes ἀκροπόλεις lui étoient dédiées.

c D'anciens Critiques ont trouvé à dire à cette Sentence, *trahit sua quemque voluptas.* Elle ne convient point, ont-ils dit, dans la bouche d'un berger. Il n'est pas naturel que des ignorans parlent par Sentences. Mais c'étoit peut-être un proverbe, & ceux-ci ne sont pas méséans même à des bergers.

d A la lettre ces mots *aratra jugo referunt suspensa juvenci*, signifient, les bœufs ramenent à la ferme les charrues traînées par le joug; mais suspendues, de peur qu'elles ne labourent en chemin.

e Il est certain que Virgile obtint Alexandre de Mécene, & qu'il en fit son Disciple.

flétrit les fleurs, ou à un sanglier qui trouble l'eau d'une fontaine! Cruel Berger! pourquoi me fuïez-vous? Les Dieux eux-mémes ont aimé les forêts. Paris (*a*) y faisoit son séjour. Que (*b*) Pallas habite dans les Villes, qu'elle a bâties! Pour les Bergers, leur plaisir est de vivre dans les forêts. (*c*) Chacun suit son penchant, & court où son instinct l'entraîne. La lione * poursuit le loup, le loup fait la chasse aux chévres, la chévre court après le cytise; m n attrait, Alexis, c'est de vous obtenir. Vous le voïez: déja les laboureurs ont (*d*) dételé; déja le soleil, à son couchant, augmente les ombres de moitié; & je me consume encore en vains désirs. On ne finit point quand on est occupé de sa passion. Corydon! pauvre Corydon, quel charme t'a troublé l'esprit! Les façons de ta vigne ** demeurent imparfaites, & tu n'en as taillé que la moitié. Que ne t'occupes-tu de travaux utiles! Que ne fais-tu des paniers d'osier, ou des corbeilles de jonc! Si (*e*) Alexis refuse de t'avoir pour maître, tu trouveras ailleurs [16] *un autre disciple.*

* Aux yeux farouches. ** Attachée à des ormeaux.

NOTES CRITIQUES sur le sujet de la seconde Eglogue.

J'Avoue que pour former le sujet de cette Eglogue, j'ai peu déféré aux sentimens des Interprétes. C'est sur le témoignage de trois Auteurs anciens, que j'ai établi mon systême. Martial * assûre que l'Alexis, dont on parle ici, appartenoit à Mécéne; & que ce Chevalier d'Etrurie, c'est ainsi qu'il s'exprime, en fit un présent à Virgile. D'autre part, Apulée, dans son Apologie, dit que l'Alexis de notre Eglogue étoit un esclave de Pollion. Enfin, l'Auteur ancien de la vie de Virgile, se range en partie du côté d'Apulée. Il raconte, *que Virgile se chargea de former l'esprit de deux jeunes esclaves, qui lui furent donnés par Pollion; que l'un s'appella Cébes, & l'autre Alexandre; que ce*

* Dans l'Epigramme 56. du huitiéme Livre.

dernier fait le ſujet d'une Eglogue, ſous le nom d'Alexis; enfin que Virgile, par ſes ſoins, fit un Poëte de Cébes, & un Grammairien d'Alexis. Pour concilier les ſentimens de ces Autheurs, qui ne s'accordent pas, j'ai partagé le différend. Je ſuppoſe, *(a)* après Pomponius Sabinus, que Mécêne & que Pollion donnérent chacun ſon eſclave à Virgile. Je croi que Cébes fut le préſent de Pollion, & non pas Alexis, quoi qu'en diſent Apulée, & quelques autres, qui ſe trompent ſeulement ſur le nom de l'eſclave donné. Virgile dut Alexis à la libéralité de Mécêne. Martial le déclare en termes précis. En ſuivant ce ſyſtême, j'ai donné bien du jour à l'Eglogue. Virgile y parle ſous le nom de Corydon. Alexandre en eſt le ſujet, ſous celui d'Alexis. Cébes & Mécêne y ſont repreſentez, l'un ſous le nom d'Amyntas, l'autre ſous celui d'Iolas.

On conçoit aſſez qu'en ſuivant le parti que je prens, j'aurois dû déplacer cette Eglogue, & la recúler. En effet Virgile n'a pû l'avoir faite, que quand il fut aſſez en grace auprès de Mécêne, pour en obtenir un eſclave qui lui étoit cher. D'ailleurs, Cébes avoit déja été formé par les inſtructions de Virgile. Mais pour faire du dérangement dans l'ordre que l'on trouve établi, il faut quelque choſe de plus qu'une conjecture.

Je n'inſiſte point ici ſur le ſentiment que Servius inſinüe, par rapport au ſujet de cette Eglogue. Voici comme il s'explique. *Virgilius in perſonâ Corydonis intelligitur, & Cæſar in perſona Alexidis inducitur.* Auguſte encore jeune alors, deviendroit dans ce ſyſtême le berger repréſenté ſous le nom d'Alexis. Il ſuffit d'avoir propoſé ce ſentiment pour l'avoir réfuté. On s'apperçoit d'abord que le poëte auroit manqué tout à la fois au reſpect, & à la bienſéance. Je puis ajoûter, que cette conjecture ſi peu ſenſée de Servius, n'eſt appuïée d'aucun témoignage.

a Aſinius Pollio puerum formâ præſtantem, nomine Alexandrum habebat.... eum Poëtæ dono dedit. Mœcenas puerum habebat domi Cebetem ... quem dono dedit Virgilio. *Pomp. Sabinus in Eclogam ſecundam.*

REMARQUES SUR la deuxiéme Eglogue.

Avoit conçû de l'affection, &c. L'Auteur de la vie de Virgile parle en ces termes de l'amitié que Virgile eut pour Alexandre. Les honnêtes gens de Rome étoient " persuadez, que la tendresse de Virgile " pour ses disciples étoit sage & réglée, & " semblable à celle de Platon, pour la jeu- " nesse qu'il instruisoit. *Boni ita eum pueros amasse putaverunt, ut Socrates Alcibiadem, & Plato suos pueros. Verum, inter alios maximè dilexit Cebetem & Alexandrum, quem secundâ Bucolicorum Eclogâ Alexin appellat.*

2. *Celui-ci faisoit les délices de son maître, &c.* Ce maître c'est Mécêne. (*a*) Martial l'atteste d'une maniere trop expréssе, pour en douter. J'ai crû devoir préferer son témoignage à celui, (*b*) d'Apulée, &

a Risit Tuscus eques.... Accipe divitias & vatum maximus esto.
Tu, licet & nostrum, dixit, Alexin ames. *Mart. Ep.* 56. *L.* 8.

b Puerum amici sui Pollionis Bucolico Ludicro laudans, & abstinens nominum, se se quidem Corydonem, puerum verò Alexin vocat. *Apul. in Apologiâ.*

de quelques autres Auteurs, qui l'ont copié. Ils disent qu'Alexandre ou Alexis étoit un esclave de Pollion. Outre que Martial étoit encore plus voisin qu'Apulée des tems où Virgile écrivoit, il devoit être mieux instruit que lui des particularitez de la vie de Mécêne. Martial vivoit à la Cour de Tite, & de Domitien. Il y tenoit même la place, que Virgile avoit occupée sous Auguste. D'ailleurs Apulée ne parle qu'en passant d'Alexis, qui, selon lui, fut un des esclaves de Pollion. Dans la circonstance où il en parle, il importoit peu qu'Alexis eût été esclave de Mécêne, ou de quelque autre. Ainsi c'est un fait qu'il rapporte, sans l'avoir examiné. Au contraire, (*a*) Martial en fait une preuve de la libéralité de Mécêne. Il conclut de-là, qu'il y auroit encore des Virgiles à Rome, si l'on y trouvoit d'aussi favorables protecteurs des lettres, que l'étoit le favori d'Auguste. Enfin non content de l'avoir dit une fois, (*b*) dans un autre endroit Martial assûre, que l'Eglogue sur Alexis fut composée pour Mécêne. Quant à l'Auteur de la vie de Vir-

a Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones. *Mart. ibid.*

b Et Mœcenati Maro cum cantaret Alexin. *L. VII. Ep.* 28.

gile, il se peut faire qu'ayant appris en géneral, que Pollion avoit donné un esclave à Virgile, il ait confondu Cébes avec Alexandre. Cette faute est légére, sur-tout dans un Auteur qui n'a écrit la vie du Poëte latin, que quand les traditions en étoient un peu effacées.

3. *Et aux charmes de la poësie, &c.* Virgile avoit alors en vûë de faire un Poëte d'Alexandre. Il trouvoit du génie dans ce jeune esclave; enfin il prétendoit le former sur le pied de Cébés. Il en fit dans la suite un Grammairien. *Utrumque non ineruditum dimisit*, dit Tiberius Donatus. *Alexandrum Grammaticum, Cebetem verò & poëtam.*

4. *Me laisserez vous mourir de regret, &c.* J'ai long-tems balancé, si je ne rétablirois point dans le texte *cogis*, qu'on trouve dans quelques-uns des bons Manuscrits, au lieu de *coges*, plus ordinaire & dans les Editions, & dans les Manuscrits. Je trouvois que *cogis* reléve un peu ce vers, qui sans cela paroît avoir moins de grace. J'ai fait attention que Virgile n'avoit fait ici que traduire Théocrite, & qu'il s'est asservi à ses paroles, comme en bien d'autres endroits de cette Eglogue.

Le Poëte Grec s'étant donc servi du futur ἀπάγξασαί με ποιήσεις, j'ai cru aussi que le Poëte Latin, son imitateur, avoit traduit à la lettre, *mori me denique coges.*

5. *Thestile apprête le dîner des moissonneurs, &c.* Servius interpréte le mot de *Thestilis*, par *fictilis;* comme si l'on devoit entendre par là, une ouvriere de pots de terre. La mere de Virgile ne seroit-elle point représentée ici, sous le nom de *Thestilis?* On sçait que le pere de Virgile étoit Potier de terre de son métier. D'ailleurs il est naturel que la mere de Virgile, en bonne ménagére, se soit chargée dans sa famille d'apprêter le dîner des moissonneurs. Il paroît néanmoins plus vrai-semblable, que *Thestilis* ne vient pas du mot Latin *testa*, mais qu'il est Grec, & qu'il faut l'écrire par Th. Théocrite s'est servi du mot *Thestilis* dans ses Bucoliques. C'est le nom qu'il donne à une Bergére, qui se mêloit de sortiléges. Celle dont parle ici Virgile étoit la cuisiniére de sa maison de campagne.

6. *Sur les collines de Sicile, &c.* De ces paroles je tire une nouvelle conjecture, que cette Eglogue n'a été écrite que quand Virgile jouissoit d'une ample for-

tune, & plus tard, ce ſemble, que ſon arrangement ne comporte. L'opulence de Virgile devint conſidérable avec le tems. * *il fut riche*, dit l'Auteur de ſa vie, *d'environ dix mille grands ſeſterces. Il eut une maiſon dans Rome, ſur le mont Eſquilin, vis-à-vis les Jardins de Mécène. Cependant, il aimoit à joüir de ſes retraites, tantôt dans la Campagne de Rome, tantôt en Sicile*. C'eſt de cette terre de Sicile que parle ici le Poëte. Il y étoit maître d'un grand pâturage. Faute d'avoir fait cette attention, les Commentateurs ont eu recours ici à bien des interprétations forcées. Il eſt vrai que Théocrite fait dire à peu près la même choſe à ſon Cyclope. Il y a donc ici tout à la fois, & une imitation de Théocrite, & une vérité hiſtorique.

7. *Je n'ai rien de déſagréable, &c.* En effet Virgile étoit d'une grande taille. Son teint étoit un peu baſanné, comme il arrive d'ordinaire aux perſonnes élevées à la campagne. Voici le portrait du Poëte, tel que l'Auteur de ſa vie nous l'a tracé. *Cor-*

* *Poſſedit prope centies ſeſtertiûm ... habuitque Romæ Domum in Eſquiliis juxta hortos Mæcenatis : quamquam ſeceſſu Campaniæ, & Siciliæ plurimum uteretur.* Aut. vit. Virg.

pore & staturâ fuit grandi, Aquilino colore, facie rusticanâ.

8. *Que n'a point fait Amyntas, &c.* Pour entendre ce Vers, dont nul Interpréte n'a donné l'intelligence, on n'a qu'à se souvenir de Cébés. Virgile prétend picquer Aléxandre d'émulation, par l'ardeur qu'eut son premier disciple à s'éxercer à la poësie. Que n'a point fait Cébes, lui dit-il, pour apprendre de moi, ce que je m'offre de vous enseigner ?

9. *C'est un don que m'a laissé Daméte, &c.* Virgile n'entendroit-il pas, sous le nom de Daméte, le Poëte Lucrece ? Celui-ci fut le premier réformateur du vers hexametre. Cette flûte est un héritage que Virgile recüeillit de Lucrece. En effet, Lucrece mourut le même jour, que Virgile prit la robbe virile, c'est-à-dire, vers le tems que nôtre Auteur commença ses premiéres poësies. Tiberius Donatus nous l'assure en ces termes. *Decimo septimo anno virilem togam cepit... evenitque ut ipso die Lucretius Poëta decederet.*

10. *Le téméraire Amyntas en fut jaloux.* Par là Virgile fait sentir à Aléxandre le progrês que Cébes avoit fait dans la poësie. Il en étoit venu jusqu'à pouvoir envier à

ſon maître la premiére gloire de la verſification. En effet les ouvrages d'un Poëte ſont repréſentez ſous le ſymbole de l'inſtrument, ſur lequel il les chante. Cébes envia donc à Virgile la flûte qu'il avoit reçûë de Lucréce. C'eſt-à-dire, la gloire du vers hexametre.

11. *C'eſt là le préſent que je vous deſtine, &c.* Corydon promet à Aléxis la flûte, qu'Amyntas lui avoit enviée en vain. C'eſt à dire que Virgile s'engage à faire plus en faveur d'Aléxandre, qu'il n'avoit fait pour Cébes.

12. *Tous deux ils épuiſent, &c.* En liſant le texte Latin, on s'apperçevra que j'y ai fait du changement. Dans toutes les éditions on lit *etiámnum pellibus albo.* Je ne diſconviens pas que ce texte peut avoir ſon ſens. Il veut dire que la peau de ces petits chevreaux eſt encore marquée de blanc. Après tout, eſt-ce un ſigne de jeuneſſe pour des chevreaux que d'être marquez de blanc? Les experts n'en conviennent pas. Auſſi Théocrite de qui Virgile a emprunté ces vers, ne parle point de ces taches blanches. J'ai donc préféré la leçon du plus ancien & du meilleur Manuſcrit de Virgile qui nous reſte. Il eſt de la Bi-

bliothéque du Vatican. Au lieu d'*albo*, on y lit *ambo*. Ce mot ſe rapporte au vers ſuivant :

ambo

Bina die ſiccant ovis ubera; quod tibi ſervo.

Le même Manuſcrit varie encore ici, comme on voit, & au lieu de *quos tibi ſervo*, qui ſe trouve dans toutes les éditions, il porte, *quod tibi ſervo*. Ce *quod* a plus de force & d'étenduë que *quos*. Il veut dire que Corydon réſerve les deux préſens à Aléxis, & la flûte, & les chevreaux.

13. *Feront le fonds de ſon bouquet, &c.* Il m'a parû que c'étoit là le ſens de ce vers. En effet, des branches de verdure ſont, dans un bouquet, comme le fonds d'un tableau, & les fleurs de couleur qu'on y ajoûte, en ſont comme les perſonnages que l'on peint ſur le fonds.

14. *Des branches de laurier avec, &c.* C'eſt-à-dire, à parler ſans métaphore, nous joindrons l'étude de la poëſie, aux charmes de l'amitié. C'eſt ce qui nous eſt repréſenté ſous les ſymboles du laurier, & du myrthe.

15. *Iolas ne me l'accorderoit pas, &c.* Aléxandre appartenoit à Mécêne, & Mécêne eſt ici déſigné ſous le nom d'Iolas.

Virgile prévoyoit la difficulté qu'il auroit d'obtenir cet eſclave. Peut-être même n'en fit-il la demande, que par la belle Eglogue que nous expliquons.

16. *Un autre diſciple.* Il y a plus de paſſion dans cette Eglogue, que l'on n'en a d'ordinaire, lorſque l'on n'aſpire qu'à former un éleve. Peut-être que Virgile n'a que trop ſuivi la dépravation de ſon ſiécle. Peut-être auſſi a-t-il voulu faire ſentir quels ſentimens une amitié tendre eſt capable d'inſpirer. Il paroît certain que toute cette Eglogue n'eſt qu'un jeu d'eſprit, où le cœur n'a point de part. Virgile y a copié trop ſervilement Théocrite. C'eſt d'un autre qu'il a emprunté les ſentimens qu'on y trouve, & non pas de ſon fond qu'il les a tirés. Une vraie paſſion invente & produit aſſez, ſans qu'on ait recours à d'autres ſources.



ECLOGA TERTIA.

ARGUMENTUM.

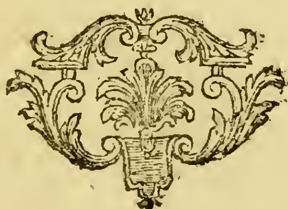
Post mutuam altercationem, ac criminationes varias, tandem Damœta, & Menalcas provocant se invicem ad cantûs victoriam. Ergo deposito pignore contenditur ab æmulis, Palæmone judice. Amœbæa inter utrumque concertatio instituitur, cujus hæ sunt leges. Prima quidem, ut æquali versuum numero certetur; secunda, ut lacessendi, ac reponendi eadem sit materies; tertia ut is qui reponit, aut sententiam afferat adversarii dictis æqualem, aut superiorem, aut contrariam. Porro eo successu ab utroque æmulo contenditur, ut neuter victor evadat.



III. EGLOGUE.

SUJET DE L'ÉGLOGUE.

IL s'agit ici d'une dispute entre deux Bergers. Elle commence d'abord par des reproches mutuels. On en vient enfin à un défi, accompagné d'une gagûre. Ménalque met au jeu une jeune vache ; & Daméte un vase d'un beau bois de hestre, bien travaillé. Palémon est pris pour juge de la contestation. Les deux Bergers commençent ensuite à chanter, & font entr'eux un de ces combats Amébez, dont l'art a quelque chose de fort ingénieux. Les couplets de chacun des Bergers doivent être égaux, pour le nombre des Vers. Les chansons des deux tenans se suivent alternativement. Celui qui commence, prend son vol le plus haut qu'il peut. Celui qui répond doit égaler, ou surpasser la pensée de son adversaire, ou du moins dire quelque chose qui lui soit contraire, ou qui la détruise. Au reste, il n'est pas nécessaire que tous les couplets soient sur le même sujet. Celui qui commence peut changer de matiére tant qu'il veut. Daméte & Ménalque font ici un de ces jeux, avec un égal avantage. Palémon leur juge ne peut se déterminer à donner le prix à l'un, par préférence à l'autre.



ECLOGA TERTIA.

PALÆMON,

MENALCAS, DAMOETAS.

M. *Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibæi?*
D. *Non. Verùm Ægonis. Nuper mihi tradidit Ægon.*
M. *Infelix ô semper oves pecus! ipse Neæram*
Dum fovet, ac, ne me sibi præferat illa, veretur,
Hic alienus oves custos bis mulget in hora:
Et succus pecori, & lac subducitur agnis.
D. *Parcius ista viris tamen objicienda memento.*
Novimus & qui te, transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ risere, sacello.
M. *Tùm credo, cùm me arbustum videre Myconis,*

a Un critique reprit autrefois Virgile d'avoir employé le mot *cujum*. Il le croyoit trop bas. Ainsi il parodia de la sorte les deux vers de Virgile, pour leur donner du ridicule :

Dic mihi Damœta, cujum pecus? anne latinum?
Non, verum Ægonis. Nostri sic rure loquuntur.

Ce Critique n'avoit pas fait attention, que deux des meilleurs Auteurs de la latinité Plaute & Térence, se servent de l'adjectif, *cujus*, *cuja*, *cujum*, au même sens que Virgile. Ainsi Plaute dans le Curculion parle de la sorte, *cujam vocem audio?* & Térence dans l'Eunuque *Virgo cuja est?* Je conviens que ce mot étoit un peu suranné au temps de Virgile. Il le met à la bouche des gens de campagne.

b Le début de Ménalque est offensant. Il taxe Daméte de n'être qu'un pâtre mercénaire, qui conduit un troupeau qui n'est pas à lui.

c Daméte à son tour, soit par malice, soit que la chose fût ainsi, répond froidement que le troupeau est à Egon le rival de Ménalque. C'est ainsi que la querelle commence. Scaliger est enchanté de la naïveté de ces deux vers. Aussi sont-ils traduits à la lettre de la quatriéme Idille de Théocrite.

d Pourquoi ces brebis sont-elles toûjours infortunées,

TROISIE'ME EGLOGUE.

PALE'MON,

MENALQUE, DAMETE.

ME'NE. DItes-moi, Daméte, à qui (*a*) eſt le troupeau que vous conduiſez ? Eſt (*b*) il à Mélibée ?

DAM. Non, il appartient à (*c*) Egon. L'autre jour Egon le confia à mes ſoins.

ME'N. Malheureux troupeau ! (*d*) Toûjours infortunées brebis ! Tandis qu'Egon s'amuſe auprès de Néera ; tandis qu'il lui fait ſa cour, de crainte que la Bergére ne me donne la préférence ; un pâtre mercénaire ruine ici le bercail de ſon maître. Il n'a pas honte de traire des brebis deux fois par heure, & de (*e*) fruſtrer les agneaux du lait de leurs meres.

DAM. Apprenez, jeune Berger, (*f*) apprenez à reſpecter vos anciens, & à les ménager dans vos diſcours. [2] Nous ſçavons & le tems, & * le lieu... Mais, c'eſt tout dire, les boucs vous en regardérent de travers, & les Nymphes trop indulgentes, n'en firent que rire.

ME'N. *Je vous entens.* Vous parlez ſans doute de l'action indigne dont les Nymphes furent témoins. (*g*) Car enfin ce fut moi, qui ruinai le verger de Micon,

ſoit qu'elles ſoient gardées par Daméte, ou par Egon ? C'eſt que l'un eſt un Berger mercénaire qui les ruine, & l'autre un homme de plaiſir qui les néglige.

e Je n'ay pas exprimé toute la force du mot *ſubducitur.* Il veut dire dérober en cachéte, & à l'inſçû du maître.

f Daméte fait ſentir la ſupériorité d'âge qu'il a ſur Ménalque. Il ne convenoit pas à un jeune berger de faire des reproches à un homme tout fait. C'eſt ce qu'exprime le mot *viris.*

g Ménalque ſe ſert ici d'une

* C'étoit un petit temple conſacré aux Nymphes.

Atque malâ vites incidere falce novellas.
D. *Aut hìc ad veteres fagos, cùm Daphnidis arcum*
Fregisti, & calamos: quæ tu, perverse Menalca,
Et cùm vidisti puero donata, dolebas:
Et, si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.
M. *Quid domini facient, audent cùm talia fures?*
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multum latrante Lyciscâ?
Et cum clamarem: Quò nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus! tu post carecta latebas.
D. *An mihi cantando victus non redderet ille,*
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit, & mihi Damon
Ipse fatebatur; sed reddere posse negabat.
M. *Cantando tu illum? aut unquam tibi fistula cerâ*
Juncta fuit? non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipulâ disperdere Carmen?

Interrogation pleine d'ironie, pour reprocher à Daméte, sous son nom, une malice noire, dont Daméte étoit coupable.

a C'étoit un crime égal au vol, que de couper furtivement les arbres, & sur-tout les vignes d'autrui. Justinien raporte cette loi en ces termes. *Ceux qui coupent les arbres d'autrui, sur-tout leurs vignes, sont traités comme des voleurs.* Par les loix des douze tables on en étoit quitte, dit Pline, pour une amende pécuniaire. *Qui injuriâ cecidisset alienas, lueret in singulas æris 25.* Ensuite on coupa le poing à ces sortes de malfaiteurs.

b On a vû plus haut qu'Egon étoit le maître du troupeau que conduisoit Daméte. Il étoit en même tems le rival de Ménalque. Cependant, Egon n'en eût pas usé avec tant d'insolence que Daméte.

c Le mot *fures*, signifie quelquefois des valets, quelquefois des voleurs. Il convient à Daméte dans les deux sens. Il n'étoit qu'un Berger mercénaire, & on l'avoit surpris volant un chevreau.

d Le nom de la chienne est Lycisque. C'est peut-être à dire, qu'elle étoit née d'un loup, car un loup en Grec c'est λύκος.

e J'ay un peu changé le texte pour le rapprocher de nos maniéres. On lit dans l'original, *où fuit-il? où se retire-t-il?*

f Carectum, signifie un lieu planté de roseaux, ou de glayeuls. *Carex* veut dire de

& qui la ſerpe à la main, coupai les ſeps de ſa (a) vigne, & qui détruiſis ſon nouveau plan ?

DAM. *Non, mes reproches ne portent point à faux.* Je parle de la malignité qui vous fit briſer l'arc, & les fléches de Daphnis. On en avoit fait préſent à ce Berger. Vous en devintes jaloux ; & vous ſeriez mort de dépit, ſi votre mauvais cœur ne ſe fût ſatisfait par une noire malice.

ME'N. Ciel ! qu'aurois-je (b) dû attendre du maître, puiſqu'un (c) mercénaire oſe m'inſulter de la ſorte ! Ne vous ai je pas vû, miſérable que vous êtes, ſurprendre dans un piége un chevreau de Damon ? Sa (d) chienne avoit beau aboyer : moi-même j'avois beau crier *au* (e) *voleur !* j'avois beau avertir Tityre de prendre garde à ſon troupeau. Au bruit que je fis vous vous cachâtes derriére (f) des roſeaux.

DAM. Hé quoi ! n'étois-je pas en droit de reprendre mon bien ? Sachez que le chévreau que j'enlevai étoit à moi. Je l'avois gagné dans un combat de chanſons. Damon n'en diſconvenoit pas. Seulement il prétextoit je ne ſçai quelle impoſſibilité de payer la gagûre.

ME'N. Quoi ? vous vous vantez d'avoir autrefois vaincu Damon ? Daméte (g) fut il jamais aſſez riche, pour avoir en propre un inſtrument à ſept chálumeaux * ? Toute ſa ſcience ne fut-elle pas bornée à écorcher quelques méchants airs, dans (h) les carfours, ſur un miſérable (i) pipeau ?

glayeul.

g Il ſemble que la richeſſe n'eſt pas grande d'avoir en propre une flûte de roſeaux, joints enſemble avec de la cire. Cependant Virgile emprunte de Théocrite le reproche que fait Ménalque. Il paroît qu'il n'appartenoit qu'aux Bergers de condition libre, d'avoir de ces ſortes d'inſtrumens.

h Les carfours étoient particuliérement conſacrés à Proſerpine, ou à Diane, car les Poëtes confondent ſouvent l'une avec l'autre. C'étoit dans les carfours qu'étoient les marchés des Payſans, en chaque Village. Là ſe raſſembloient quelques mauvais joüeurs d'inſtrumens champeſtres.

i J'ai exprimé le mot *ſtipula*

* Joints avec de la cire.

D. *Vis ergò inter nos, quid possit uterque, vicissim*
Experiamur? ego hanc vitulam (ne fortè recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus)
Depono. Tu dic, mecum quo pignore certes?
M. *De grege non ausim quicquam deponere tecum.*
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca:
Bisque die numerant ambo pecus, alter & hædos.
Verùm id quod multò tute ipse fatebere majus:
(Insanire libet quoniam tibi) pocula ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis.
Lenta quibus torno facili superaddita vitis
Diffusos ederâ vestit pallente corymbos.
In medio duo signa, Conon & . . . Quis fuit alter,
Descripsit radio totum qui gentibus orbem:
Tempora quæ messor, quæ curvus arator haberet?
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
D. *Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,*

par celui de pipeau. *Stipula* parmi les Latins étoit un tuyau de blé ou d'avoine, qu'on perçoit à certaines distances, pour en faire une espéce de mauvaise flûte.

a Ces combats de chansons, & ces défis à qui joüera le mieux des airs champêtres, sont communs dans Théocrite. La Musique & la Poësie ont pris leur naissance des bergers. Ils mettoient leur gloire à se surpasser dans les Arts qu'ils avoient inventez. Ici le mot *vicissim* marque que le défi est à qui se surpassera dans le genre amébée. C'est un jeu de poësie, qui se fait par des couplets alternatifs. Nous en avons donné les régles.

b Le mot *mulctra*, dont se sert Virgile, signifie un vase de bois dont on se servoit pour traire les vaches, les chévres, ou les brebis. On y recevoit le lait. Outre le mot *mulctra* on disoit encore *mulctrum*: *veniunt ad mulctra capellæ*, dit Horace.

c Les exacts grammairiens ont peine à concilier ces mots *ambo numerant pecus*, avec ceux qui suivent, *alter & hædos*. C'est sans doute que le pere & la belle mere du berger comptoient ensemble le gros bestail qu'ils lui confioient, & qu'ils donnoient le soin à quelque autre de compter ses boucs, ou que l'un d'eux seulement les comptoit, le matin à leur départ pour les champs, & le soir à leur retour.

d La construction de ces mots

DAM. Vous voulez donc, qu'à l'envi l'un de l'autre (*a*) nous donnions des preuves de notre habileté. J'accepte le défi. Pour moi, je mets une jeune vache au jeu. *C'est la meilleure bête de mon troupeau.* Elle (*b*) se fait traire deux fois le jour, & du reste de son lait elle nourrit encore deux veaux. Pour vous, que prétendez-vous gager contre ?

ME'N. Il ne m'est pas permis de hazarder la moindre piéce de mon bercail. J'ai au logis un pere rigoureux, & une belle-mere difficile. Deux fois le jour ils comptent mon troupeau; (*c*) tous deux le gros betail, & l'un d'eux mes chévres. Mais puisqu'enfin, vous faites la folie de vous mesurer à moi, je gagerai contre vous des bijoux d'un tout autre prix que votre vache. Ce sont deux tasses de hétre. Leur ciselûre, est un ouvrage de l'incomparable Alcimédon. Après qu'il les eut arrondis au tour, il sculpta dessus un mélange de lierre (*d*), de pampres, & de grappes. Au fonds des deux vases on voit deux bas-reliefs. Le premier représente le fameux Géométre, (*e*) Conon, & le second, cet autre...là ... (*f*) qui nous (*g*) a tracé la sphére, & qui nous a appris les temps propres au labourage, & à la récolte. Ces deux tasses n'ont point encore servi. Je les conserve bien précieusement.

DAM. J'en ai deux aussi du même ouvrier. Alcimédon

vitis diffusos ederâ vestit pallente corymbos, paroît difficile à faire. En voici une traduction très-littérale. *Vitis* une branche de vigne, *vestit* couvre, ombrage, *corymbos*, des grappes de lierre, *diffusos* mêlées en ciselure, *ederâ pallente* avec une autre branche de lierre blanc. C'est-à-dire que le sculpteur avoit entrelassé sur le vase une branche de vigne, avec une branche de lierre chargée de ses grappes.

e Il paroît que le Conon sculpté en bas-relief au fond du vase, fut un fameux Géometre ami d'Archimède. Celui-ci, dit-on, parle de sa mort dans l'une de ses lettres.

f Il est naturel qu'un Berger hésite à trouver le nom d'un sçavant Mathématicien. C'est d'Archimède qu'il veut parler, mais tout ce qu'il peut faire, c'est de le désigner, sans pouvoir le nommer. Il y a ici une jolie représentation de mœurs.

g Le mot *radius*, au sens que l'emploïe ici Virgile, signifie une baguette. Les Mathématiciens s'en servoient dans leurs écoles, pour tracer leurs

Et molli circum est ansas amplexus acantho,
Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo,
Si ad vitulam spectas, nihil est quòd pocula laudes.
M. *Numquam hodie effugies. Veniam quocumque vocaris.*
Audiat hæc tantùm, vel qui venit, ecce, Palæmon.
Efficiam posthàc ne quemquam voce lacessas.
D. *Quin age, si quid habes: in me mora non erit ulla,*
Nec quemquam fugio. Tantùm, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis (res est non parva) reponas.
P. *Dicite: quandoquidem in molli consedimus herbâ;*
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;
Nunc frondent silvæ, nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta: tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis, amant alterna Camœnæ.
D. *Ab Jove principium, Musæ! Jovis omnia plena:*
Ille colit terras, illi mea carmina curæ.
M. *Et me Phœbus amat. Phœbo sua semper apud me*
Munera sunt, lauri, & suave rubens hiacynthus.
D. *Malo me Galatea petit lasciva puella,*

figures sur la poussiére.

a Les branches d'acanthe sont fort du goût des Sculpteurs. Ils en employent aux chapiteaux de l'ordre Corynthien.

b On sçait qu'Orphée attiroit par ses sons de sa lyre les arbres & les animaux. C'étoit là le sujet du bas-relief sculpté au fond du vase.

c Palémon Remmius, fameux Grammairien sous Tibére, se vantoit que Virgile avoit parlé de lui en prophéte, lorsqu'il avoit fait choisir Palémon pour juge entre deux Poëtes.

d Palémon marque l'ordre que les deux Bergers doivent garder dans leurs chansons. Daméte doit commencer le premier. C'étoit un avantage dans le poëme Amébée; car on étoit maître de choisir son sujet. On défére cet avantage à l'âge de Daméte. Nous avons vû qu'il étoit plus vieux que Ménalque.

e Daméte dès son premier couplet signale sa religion. C'est une espéce d'invocation qu'il fait à Jupiter en commençant, Ce vers *Ab Jove principium* est emprunté du Grec d'Aratus, que Ciceron avoit traduit en vers. La traduction de Cicéron

en

on a revêtu les anſes (*a*) d'une branche d'acanthe. Au fonds du vaſe, il a repréſenté (*b*) Orphée, & les forêts, qu'ils attira par ſes chants. Ces vaſes n'ont point ſervi. Je les conſerve avec ſoin. Mais après tout, c'eſt peu de choſe en comparaiſon de ma vache.

MÉN. [3] Vous avez beau faire, vous ne m'échapperez d'aujourd'hui. Pour la gagûre, j'en paſſerai par où il vous plaira. Seulement prenons pour juge (*c*) Palémon, que le hazard améne en ces lieux. Il faut vous apprendre à n'inſulter plus aux gens.

DAM. Allons : commencez des chanſons, ſi vous en ſçavez ; vous me trouverez diſpoſé à vous répondre. En matiére de poëſie je ne crains perſonne. Pour vous Palémon, mon cher voiſin, ſoïez attentif à nos chants.

PALÉM. Chantez, Bergers, chantez : *tout vous y invite.* Nous ſommes commodément aſſis ſur l'herbe. La ſaiſon eſt la plus belle de l'année. Les campagnes, les arbres, les forêts, tout ſe pare d'une agréable verdure. (*d*) Daméte commençera le premier ; Ménalque le ſuivra. [4] Vous chanterez l'un après l'autre *des couplets égaux.* C'eſt un genre de poëſie fort agréable aux neuf ſœurs. *Commençez je vous écoute.*

DAM. Muſes ! mettons (*e*) Jupiter à la tête de nos chanſons ! Ce Dieu remplit l'Univers de ſa préſence. Il donne de la fécondité à nos campagnes, & il eſtime mes Vers.

MÉN. Phœbus a (*f*) de l'affection pour moi. Auſſi j'ai toûjours au logis une proviſion [5] de lauriers, & d'hyacinthes. C'eſt pour lui en faire des offrandes, ſur ſes Autels.

DAM. Galatée (*g*) lorſqu'elle m'apperçoit, me jette

étoit. *Ab Jove Muſarum primordia.* Elle valloit bien celle de Virgile.

f Daméte avoit invoqué Jupiter, Ménalque invoque Apollon. Celui-ci rectifie la penſée de ſon adverſaire. Le premier avoit dit que Jupiter aimoit ſes vers ; c'étoit préſomption. Le ſecond dit ſeulement qu'il a toûjours chez lui des préſents à faire au Dieu de la poëſie. Si l'un s'eſt élevé plus haut, l'autre montre plus de piété & de modeſtie. Aucun des deux ne l'emporte.

g Après l'invocation, Daméte expoſe les marques de tendreſſe qu'il a reçûës de Galatée. Il change de ſujet. Car c'étoit

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.
M. *At mihi se se offert ultrò, meus ignis, Amyntas:*
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.
D. *Parta meæ Veneri sunt munera: namque notavi*
Ipse locum, aëriæ quò congessere palumbes.
M. *Quod potui, puero silvestri ex arbore lecta*
Aurea mala decem misi: cras altera mittam.
D. *O quoties, & quæ nobis Galatea locuta est!*
Partem aliquam, Venti, Divûm referatis ad aures!
M. *Quid prodest, quòd me ipse animo non spernis, Amynta,*
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?
D. *Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:*
Cùm faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.
M. *Phyllida amo ante alias: nam me discedere flevit:*
Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.

l'avantage de celui qui chantoit le premier. Le second étoit obligé de répondre sur la matiére, que son adversaire avoit touchée.

a Amyntas est un Berger ami de Ménalque. Celui-ci oppose l'affection de son Berger, à celle que Galatée a pour Daméte. On s'apperçoit que conformément aux loix de l'Eglogue amébée, Ménalque enchérit sur le sentiment de Daméte. Il est vrai que Galatée a donné une marque d'affection à Daméte, en lui jettant des fruits; mais Amyntas vient de lui même, & sans être cherché, il se présente à son ami. Il est si familier dans le logis de Ménalque, que tous ses chiens l'y connoissent. Ici *Delia* peut signifier, ou Diane la Déesse des Chasseurs, ou quelque esclave de sa ferme, du nom de *Delia*.

b Cette Bergére c'est Galatée, dont il a déja parlé. Le présent qu'il lui destine est encore à faire. Les pigeons ramiers ne sont pas encore dénichés. Si quelqu'un le previent & les enleve, il n'y aura plus de présent.

c Cet ami c'est Amyntas. Il l'oppose toûjours à Galatée. Ménalque lui a déja fait son présent, petit à la vérité & selon ses forces, *quod potui*; mais il n'est plus à faire. Il en fera un autre tout semblable le lendemain. Ménalque l'emporte.

d Daméte se vante des douceurs que Galatée lui à dites; mais le vers qui suit est susceptible de deux interprétations! 1°. De celle qu'on lit dans la traduction. 2°. De celle ci; *Vents portez en du moins une petite partie jusqu'aux Dieux!*

e Le sentiment de Ménalque

des fruits à la tête. La badine court enſuite ſe cacher dans la ſauçaye voiſine. Elle eſt bien-aiſe cependant que je l'aye apperçûë.

ME'N. Amyntas, (*a*) mon cher Amyntas, vient de lui-même ſe préſenter à mes yeux. Mes chiens le connoiſſent, & lui font les mêmes careſſes, qu'à la Déeſſe de nos forêts.

DAM. Je deſtine un fort joli préſent à ma (*b*) bergére. Ce ſont des pigeons ramiers. J'ai remarqué l'endroit, où ces oiſeaux ont fait leur nid.

ME'N. Pour moi, j'envoïai l'autre jour un petit préſent à mon (*c*) ami. C'étoit dix Oranges, que j'avois cüeillies ſur un ſauvageon. Demain je lui en envoïerai dix autres.

DAM. Combïen de fois (*d*) Galatée m'a-t-elle fait entendre des paroles pleines de tendreſſe ! Zéphirs, n'en portez qu'une petite partie aux oreilles des Dieux ! *Ils en ſeroient jaloux.*

M'EN. Que me ſert-il à moi, qu'Amyntas ait au fonds du cœur, de l'inclination pour moi, *s'il refuſe de m'en donner des marques* ! Il (*e*) court à la chaſſe ; il pourſuit un Sanglier, & il me laiſſe ſeul garder ſes filets.

DAM. Iolas, envoyez-moi (*f*) Phillis: Qu'elle ſoit du repas que je dois faire au jour de ma naïſſance ! Vous ſerez, vous, de celui que je prépare, lorſque j'immolerai une geniſſe pour la proſpérité de nos moiſſons.

ME'N. Pour moi, je préfére (*g*) Phillis à toutes nos Bergéres. Elle pleura tendrement à mon départ. Elle me donna le joli nom d'Iolas, & en me loüant de ma beauté, elle accompagna ſes adieux, de tendreſſe.

eſt encore ici ſupérieur à celui de Daméte. Celui ci a entendu quelques paroles obligeantes de Galatée; mais celui-là eſt chagrin d'une légére marque d'indifférence, qu'il a reçûë d'Amyntas ſon ami. Il y a plus de délicateſſe dans l'un que dans l'autre.

f Ici Daméte change de ſujet. Il ne s'agit plus de Galatée, ni des marques d'affection qu'elle lui a données. Il s'agit de Phillis, & de l'eſtime que Daméte a pour elle. Il veut qu'elle ſoit du repas qu'il doit donner au jour de ſa naiſſance.

g Ménalque marque à ſon tour l'eſtime qu'il a pour la même Phillis. Son ſentiment l'emporte ſur celui de Daméte. Celui-ci à invité Phillis à un repas. Celui-là témoigne qu'elle

D. *Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,*
Arboribus venti, nobis Amaryllidis ira.
M. *Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,*
Lenta salix fœto pecori, mihi solus Amyntas.
D. *Pollio amat nostram, quamvis sit rustica, musam:*
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.
M. *Pollio & ipse facit nova carmina: pascite taurum,*
Jàm cornu petat, & pedibus qui spargat arenam.
D. *Qui te Pollio amat, veniat, quò te quoque gaudet.*
Mella fluant illi: ferat & rubus asper amomum;
M. *Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi:*
Atque idem jungat vulpes: & mulgeat hircos!
D. *Qui legitis flores, & humi nascentia fraga,*
Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ!

pleura à son départ, & qu'elle lui donna le nom *d'Iolas*, c'est-à-dire d'un berger illustre. L'un veut gagner Phillis, l'autre est sur de son affection.

a Autre changement d'objet pour le couplet de Daméte. C'est Amaryllis & sa colére. Il la peint cette colére sous les idées pastorales les plus tristes.

b Ménalque oppose à la colére d'Amaryllis, la douceur d'Amyntas. Il la décrit par des comparaisons pleines d'aménité, qu'il emprunte de la campagne. Ménalque l'emporte encore sur Daméte. Celui-ci ne présente à l'imagination qu'un troupeau dévoré par un loup, & que des pluyes à contre temps; celui-là ne presente que des pluyes favorables, & qu'une nouriture agréable aux troupeaux.

c Des sujets champêtres qui ont précédé, & qui sont presque tous tirez de Théocrite, Virgile fait passer ses Acteurs à un Héros Romain, son protecteur. Ils font servir ses loüanges à des couplets Amébées. Daméte dit, que Pollion lit ses Vers.

d Pollion n'étoit pas seulement homme de guerre. Il étoit poëte, & faisoit des Vers pour le Théâtre. C'est sur ses poësies que Ménalque le loüe. Etre Poëte c'est quelque chose de plus, que d'aimer la Poësie. Ainsi Ménalque l'emporte toûjours.

e Daméte continuë de célébrer Pollion. C'est sur son Consulat qu'il le félicite. Il est vraisemblable que cette Eglogue fut composée la même année, que celle qui va suivre. L'Amôme dont on parle ici etoit une fleur d'Assyrie, dont on tiroit un fort agréable parfum.

f Cette réponse de Ménalque, assez obscure en elle-même, a besoin d'une longue explica-

DAM. Un loup eſt la terreur d'une bergerie. La pluye gâte une moiſſon déja mûre. De grands vents déſolent les forêts. (*a*) La colere d'Amaryllis fait les mêmes effets ſur mon cœur.

M'EN. Rien de plus agréable que la pluye, lorſqu'elle arroſe des campagnes nouvellement ſemées. Rien de plus délicieux que des feüilles d'arboiſier, à des chevreaux récemment ſevrez. Rien de plus appétiſſant pour nos vaches, que des feüilles de ſaule. (*b*) Tel eſt pour moi l'aimable Amyntas.

DAM. Pollion ſe plaît (*c*) à lire mes Vers, tout champêtres qu'ils ſont. Muſes, nourriſſez une géniſſe, au Héros qui vous protége !

ME'N. Pollion fait lui-même des Vers d'un goût nouveau. (*d*) Muſes, engraiſſez pour lui un jeune taureau, qui déja fier menace de la corne, & qui du pied faſſe voler la pouſſiére !

DAM. Que ceux qui vous aiment, illuſtre Pollion, *pour prix de leur attachement*, (*e*) arrivent aux mêmes honneurs, où ils ſe réjoüiſſent de vous voir placé ! Que le miel coule pour eux, & que les buiſſons * leur prodiguent des parfums.

ME'N. Que (*f*) tous ceux [6] qui eſtiment Bavius, *en punition de leur mauvais goût*, ayent la honte d'approuver les Vers de Mévius ! Ils ſont auſſi ſtupides que s'ils vouloient atteler des renards à un char, ou tirer du lait d'un bouc !

DAM. (*g*) Bergers, qui vous baiſſez pour cüeillir des fleurs & des fraiſes, éloignez-vous ! Un ſerpent eſt caché ſous l'herbe. *Prenez garde qu'il ne vous pique.*

tion. Voyez les Notes Critiques article. 6.

g Daméte revient à des ſujets champêtres. Il ſe ſert d'une métaphore tirée de la campagne, pour montrer le péril de ces paſſions qui captivent le cœur. L'amour eſt un ſerpent caché ſous des fleurs. Servius, qui voit par tout des allégories, croit que Virgile fait ici alluſion aux Soldats qui occupoient le Mantoüan, dont les épées ſont autant de ſerpents cachés ſous l'herbe. Il n'y a pas d'apparence.

* Rudes & épineux.

M. *Parcite oves nimium procedere ! Non bene ripæ*
Creditur. Ipse aries etiam nunc vellera siccat.
D. *Tityre, pascentes à flumine reice capellas !*
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.
M. *Cogite oves pueri ! Si lac præceperit æstus,*
Ut nuper, frustrà pressabimus ubera palmis.
D. *Eheu ! quàm pingui macer est mihi taurus in arvo !*
Idem amor exitium est pecori, pecorisque magistro.
M. *His certè neque amor causa est, vix ossibus hærent*
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.
D. *Dic quibus in terris (& eris mihi magnus Apollo)*
Tres pateat cœli spatium non ampliùs ulnas.
M. *Dic quibus in terris inscripti nomina Regum*
Nascantur flores ? & Phyllida solus habeto.
P. *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*
Et vitulâ tu dignus, & hic : & quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.
Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt.

a Ménalque employe à son tour une comparaison pour faire sentir le danger de la même passion. C'est une rive glissante, On se précipitera dans le torrent, si l'on n'a soin d'en éviter les bords. Ces mots *aries etiam nunc vellera siccat*, paroissent encore à Servius faire allusion à une avanture qui arriva à Virgile. Il fut obligé de se précipiter dans le Mincio pour éviter la fureur du Soldat, qu'on avoit mis en possession de la ferme de son pere. C'est justement selon lui, le belier qui séche encore sa toison mouillée. Ces allusions sont un peu forcées.

b Ce couplet est encore métaphorique. Il veut dire qu'il faut s'éloigner par la fuite des occasions d'être surpris par des inclinations dangereuses.

c Ménalque ajoûte dans son couplet que la retraite est nécessaire pour se préserver des passions. Il faut retenir les brebis à l'étable, crainte du trop grand chaud. Ce n'est pas assés de fuir, il faut s'enfermer & se mettre à couvert.

d Daméte fournit ici une autre invective contre l'amour. C'est qu'il cause la ruine des Bergers, & des troupeaux.

e Ménalque enchérit sur la pensée de son adversaire. Ce n'est pas seulement une maladie, c'est un charme, c'est un ensorcellement. A peu près, dit-il, comme mes agneaux sont ensorcelez par l'œil d'un jaloux.

f Cette longue contestation

MÉ'N. (*a*) N'avancez pas trop, mes brebis, ſur les bords du fleuve! Le terrain y eſt gliſſant, ne vous y fiez pas. Le belier de mon troupeau eſt tombé dans l'eau, & ſa toiſon n'eſt pas encore ſéche.

DAM. (*b*) Tityre, écartez mes chévres du bord de la riviére! Faites les paître ailleurs! J'aurai ſoin de les baigner dans une fontaine, lorſqu'il en ſera temps.

MÉ'N. (*c*) Bergers, renfermez vos brebis, dans la bergerie! Si la chaleur venoit à tourner leur lait, nous ferions encore, comme l'autre jour, un vain effort pour les traire.

DAM. (*d*) Qui peut, au milieu d'un ſi bon pâturage, cauſer la maigreur de mes Taureaux? Cruel amour, tu fais tout à la fois dépérir & le Berger, & ſon troupeau!

MÉ'N. (*e*) Pour mes agneaux, l'amour ne produit pas leur langueur. Cependant, ils ne peuvent ſe ſoûtenir qu'à peine. Quel eſt donc le magicien dont l'œil les enſorcéle?

DAM. (*f*) Dites-moi (& vous paſſerez dans mon eſprit pour un oracle) en quel lieu de la terre on ne voit du ciel, que trois coudées?

MÉ'N. [7] Dites-moi à votre tour (& pour jamais, je vous céde Phillis,) en quels lieux on trouve le nom des Rois inſcrit ſur les fleurs?

PALÉ'M. Non, il ne m'eſt pas poſſible de décider le différend, *en faveur de l'un, au préjudice de l'autre*. Ménalque & Daméte ont tous deux mérité * le prix. On en doit aſſigner un à quiconque ſçait chanter, comme vous, les périls (*g*) de l'amour heureux, & les dégoûts de l'amour malheureux. Bergers, faites (*h*) ceſſer vos diſputes. J'ai aſſez goûté le plaiſir de vous entendre.

des Bergers finit; enfin, par des énigmes qu'ils ſe propoſent mutuellement. On en trouvera l'explication dans les Notes

g Palémon porte un jugement conforme aux ſentimens, que les deux Bergers ont répandus dans les couplets de leur diſpute. Ils ont parlé tantôt des douceurs de leurs paſſions, tantôt de leurs amertumes. Pour lui, en juge éclairé, & en Berger philoſophe, il prononce que les douceurs, & les amertumes de l'amour ſont également dangereuſes.

h Le Texte porte, *Fermez les ruiſſeaux, car les prez ſont aſſez abbreuvez*. J'ai rendu la métaphore par ſon ſens propre.

* La Vache miſe au jeu.

NOTES CRITIQUES

ſur le ſujet de la troiſiéme Eglogue.

IL ſeroit difficile de deviner quels Acteurs Virgile a voulu nous cacher, ſous les noms de Daméte, de Ménalque, & de Palémon. Quelques Interprétes ont crû, que Virgile s'étoit ici repréſenté lui-même, & que ſous le perſonnage d'un adverſaire, il avoit marqué quelqu'un des Poëtes de ſon temps, qui lui portoient envie. Outre qu'on l'aſſûre ſans preuve; il n'eſt pas vrai-ſemblable que Virgile ſe ſoit donné un auſſi mauvais caractére, que celui de quelqu'un des deux Bergers, qu'il met ſur la ſcéne. Les reproches, qu'ils ſe font réciproquement, ſont trop vifs, pour que Virgile ait voulu en laiſſer tomber la haine ſur lui. J'ai crû d'abord que Daméte & que Ménalque pouvoient bien nous figurer Cébes, & Aléxandre, ces deux diſciples de Virgile; & que le Poëte s'étoit repréſenté ſous le nom de Palémon. J'y ai trouvé troup peu d'apparence, pour fonder une conjecture raiſonnable. J'ai donc pris le parti de croire, que Virgile n'a eu en vuë, en compoſant cette Eglogue, ni aucune perſonne de connoiſſance, ni aucun événement particulier. Il eſt naturel aux Poëtes, tantôt de feindre des ſujets à leur gré, tantôt d'adopter ceux que le hazard leur préſente. On peut dire que le but de Virgile a été de copier ici, & de ſurpaſſer Théocrite, ſans autre alluſion. En effet les deux premiers vers de cette Eglogue ne ſont au plus qu'une ſimple imitation des deux premiers vers de la quatriéme Idylle de Théocrite. Les voici.

εἰπέ μοι ὦ χορύδων, τίνος αἱ βόες. ἦῥα φιλώνδα;
οὐκ, ἀλλ' Αἴγωνος. βόσκειν δ' ἔμοι αὐτὰς ἔδωκεν.

Il eſt croyable auſſi que le Poëte n'a écrit cette Eglogue qu'au temps de l'élevation de Pollion aux plus grands honneurs. Il eſt certain, que Virgile étoit déja Autheur de quelques poëmes champêtres, lorſqu'il compoſa celui-ci. Tout le reſte eſt incertain.

REMARQUES SUR LA *troiſiéme Eglogue.*

1. D*Ites-moi Daméte, &c.* Les dix Poëmes qui compoſent les Eglogues de Virgile ſont arrangés avec art, quoiqu'on n'y ait eu nul égard à la Chronologie. On en trouve de trois eſpéces dans tout le cours de cet Ouvrage. Des Eglogues, les unes ſont *exégétiques*; c'eſt un terme de l'art pour exprimer ces ſortes de Poëmes, où l'autheur parle ſeul, ſans introduire aucun autre interlocuteur. Ainſi les Géorgiques ſont *exégétiques*, auſſi-bien que l'Eglogue qui a précedé, & que la quatriéme Eglogue. L'Autheur y commence, y continuë, & y finit ſon diſcours, ſans y mêler d'autres acteurs. La ſeconde eſpéce d'Eglogues eſt de celles qu'on appelle *Dramatiques*. Dans celles-là, le Poëte ne fait point de rôle. Il ſe contente de faire parler des interlocuteurs, qui y joüent des perſonnages, comme ſur la Scêne dans le comique, ou dans le tragique. Telles ſont la premiere, la troiſiéme, la cinquiéme, & la neuviéme Eglogue de Virgile. La troi-

siéme espéce de Poëmes est de ceux qu'on appelle *Mixtes*. Le Poëte y parle, & y fait parler. Toute l'Enéide est de la sorte, & parmi les Eglogues de Virgile, on doit mettre de ce nombre la sixiéme, la septiéme, la huitiéme & la dixiéme. Celui qui a fait l'arrangement des dix courts Ouvrages du Poëte latin, a eu soin de les entremêler de maniere, qu'on y trouvât de la variété.

2. *Nous sçavons & le tems & le lieu, &c.* On s'apperçevra sans doute ici, que je me suis un peu laissé entraîner au torrent des Interprétes. Ils assûrent tous, que Virgile y sousentend quelque chose, qu'il a honte d'exprimer. Cependant je ne vois pas qu'il soit nécessaire de penser, que le Poëte veüille parler ici d'une action fort méséante, qui se soit passée dans un petit temple consacré aux Nymphes. On peut croire qu'il ne s'agît que de la malice, qu'eut Ménalque, de briser l'arc & les fléches de Daphnis. Sa colére fit peur aux boucs-mêmes.

3. *Vous avez beau faire, vous ne m'échapperez, &c.* Ménalque s'étoit persuadé, que Daméte ne méprisoit les tasses, que pour éluder le combat. Il s'offre donc d'en

passer par où voudra Daméte, & de risquer même une genisse de son troupeau, malgré la crainte qu'il a de ses parens. C'est en ce sens qu'on doit entendre ces paroles, *veniam quocumque vocaris.* J'en passerai par où vous voudrez.

4. *Vous chanterés l'un après l'autre des couplets égaux, &c.* Palémon ordonne, comme Juge, que les deux tenans s'exerceront dans le genre Amébée. On va bientôt voir que les loix en sont ici observées, dans toute leur éxactitude. Je ne m'étonne point qu'une poësie de la sorte plût si fort aux Muses. Elle a un agrément particulier. Le P. Sanadon Jesuite, dans un recüeil de poësies sur la naissance du Prince des Asturies, a renouvellé cette maniére d'Eglogue, & en a fait une, digne des tems de Virgile.

5. *De lauriers & d'hiacynthes, &c.* Ce n'est pas en vain que Ménalque dit ici, qu'en l'honneur d'Apollon il conserve des lauriers, & des hiacynthes. Cet arbre & cette fleur étoient agréables à son Dieu. 1°. Le laurier. On sçait qu'Apollon fut épris d'une passion violente pour Daphné, fille du fleuve Ladon, & de la Nymphe Arcadie. Daphné pour éviter les poursuites

d'Apollon, invoqua la Déesse de la terre, qui la changea en laurier. Depuis, cet arbre fut toûjours consacré à Apollon. 2°. L'hiacynthe. Borée jaloux de la préférence qu'Hiacynthe jeune berger donnoit à Apollon, poussa contre lui le disc, ou le pallet, dont il joüoit avec Apollon. La blessure qu'il en reçut fut mortelle. Hiacynthe fut donc changé par Apollon en la fleur qui porte son nom. Voilà les deux Fables telles qu'on les raconte. Des interprétes ont raffiné sur ce couplet de Ménalque. Ils ont cru y trouver Virgile. En effet, ces mots, *& me Phœbus amat*, lui conviennent. D'ailleurs Maïa sa mere s'imagina, lorsqu'elle étoit enceinte de Virgile, qu'elle accouchoit d'un laurier couvert de fleurs. La conjecture n'est pas suffisamment appuïée, & l'Eglogue peut s'en passer, sans rien perdre de sa beauté.

6. *Que tous ceux qui estiment Bavius, &c.* On entrevoit assez quelque sorte d'opposition, entre les deux couplets de Daméte & de Ménalque. Le premier souhaite aux amis de Pollion, pour prix de leur bonne volonté, des honneurs semblables à ceux, qu'on avoit décernez à cet illustre Romain. En effet, Pollion avoit été Consul,

& après ſes conquêtes de Dalmatie, il obtint le triomphe. Le ſecond ſouhaite à tous ceux qui ne mépriſent pas les Vers de Bavius, qu'en punition de leur mauvais goût, ils puiſſent eſtimer ceux de Mœvius, plus méchant Poëte encore. Mais enfin, quel rapport y a-t-il entre Bavius & Pollion, entre un Héros & un mauvais Poëte? & s'il n'y en a point, où ſont les loix de l'Eglogue Amébée? Un paſſage de Symmachus pourra peut-être éclaircir un endroit ſi obſcur, & que les Interprétes n'ont pas expliqué: * *Non idem honor* (dit Symmachus) *in pronuntiandis fabulis, P. Pollioni, quam Bavio fuit, neque par Æſopo & Roſſio fama proceſſit*. Cet Auteur met ici en compromis Pollion & Bavius. Il ſemble même donner de l'avantage à Bavius ſur Pollion. L'un & l'autre étoient Poëtes, & travailloient à des piéces pour le théâtre. Ils avoient chacun leurs partiſans; mais Virgile étoit pour Pollion ſon bienfaicteur. Dans cette Eglogue, il donne une furieuſe atteinte au rival de ſon ami. Il veut que ceux qui l'eſtiment, ſoient réputez auſſi ſtupides, que ceux qui font les extravagances les plus outrées. Je ſçai que dans les dernieres éditions de

* *Symm. l.* 10. *Ep.* 2.

Symmachus on a changé le texte, & qu'on y lit *Ambivio*, au lieu de *Bavio*. De quel droit a-t-on osé allier Ambivius avec Pollion? N'étoit-il pas plus naturel de suivre les anciennes éditions, & de joindre, comme Virgile, Pollion avec Bavius? Ce Bavius s'appelloit *Marcus*. Eusébe en fait mention, & dit qu'il mourut en Cappadoce. Les deux Poëtes Bavius & Mœvius, étoient également haïs de Virgile, & d'Horace. Celui-ci parle de Mœvius, en ces termes méprisans *ferens olentem Mœvium*.

7. *Dites-moi à votre tour, &c.* On voit ici deux Enigmes que se proposent Daméte & Ménalque, à deviner. Celle de Daméte est exprimée en ces termes.

Dic quibus in terris (& eris mihi magnus Apollo)
Tres pateat cœli spatium, non amplius ulnas.

On ne convient point du véritable mot de l'Enigme. Les uns prétendent que par là Virgile a voulu désigner le tombeau d'un certain *Cœlius*. Il étoit de Mantoüe, & pouvoit aisément être connu du Poëte Mantoüan. Cœlius donc, de son vivant, avoit été un riche & fameux débauché. Après avoir consumé son patrimoine en plaisirs, il ne prétendoit, disoit-il, se réser-

ver, qu'autant de terre qu'il en falloit, pour y être inhumé. Il faut donc ſuppoſer que le mot *Cæli*, dans l'Enigme, doit commencer par la lettre majuſcule C. & qu'il eſt pris pour *Cælii*, ſelon l'abbreviation uſitée aux Poëtes. Sur ce pié-là Servius rapporte, qu'Aſconius Pedianus avoit entendu dire à Virgile, que par cette Enigme, il avoit voulu mettre les Grammairiens à la torture. Sans doute il y a réuſſi, s'il a voulu parler du tombeau de Cœlius. Cependant, malgré le récit de Pedianus, & l'authorité de Servius qui le rapporte, je ne puis croire que Virgile ait voulu mettre dans la bouche d'un berger une alluſion de l'hiſtoire du débauché Cœlius. Sur-tout une ſubtilité du Grammairien le plus captieux, ne convient guere à la ſimplicité Paſtorale. Je me range donc du parti de ceux qui n'entendent point fineſſe à cette Enigme. Selon eux, Daméte dans les paroles énigmatiques qu'il a propoſées, n'a voulu marquer que le fonds d'un puis, ou d'une cîterne. De-là l'on ne voit du Ciel qu'autant que l'orifice du puis, ou de la cîterne a de largeur.

La ſeconde Enigme, c'eſt celle de Ménalque, exprimée en ces termes:

Dic quibus in terris inſcripti nomina Regum
Naſcuntur flores ?

On doit avoüer que cette Enigme eſt tout-à-fait dans les régles du poëme Amébée. Elle eſt encore plus difficile à deviner, que la premiére. En effet, en quel endroit du monde croiſſent des fleurs qui portent les noms de quelques Rois inſcrits ſur leurs feüilles ? Pline au liv. 21. ch. 11. de ſon hiſtoire naturelle, ſemble avoir réſoû la difficulté.

Il prétend que l'hiacynthe portoit ſur ſes fleurs les deux premieres lettres du nom d'*Ajax*. Voici ſes paroles. *Hiacynthum comitatur fabula duplex, luctum præferens ejus quem Apollo dilexerat, aut ex Ajacis cruore editi, ita diſcurrentibus venis, ut figura litterarum græcarum AI, legatur inſcripta.* D'où Pline avoit-il emprunté cette imagination, dont la ſeule vûë d'une hiacynthe auroit dû le détromper ? Dirons-nous que la plante qui porta autrefois le nom d'hiacynthe étoit entierement différente de celle, à qui nous donnons aujourd'hui le même nom ? Mais quelle autre plante porte encore A I. inſcrits ſur ſes feüilles ? L'eſpéce en ſeroit-elle perdüe ?

Pourquoi

Pourquoi n'en trouve-t-on plus nul veſtige dans la Botanique? Il faut convenir que les fauſſes traditions qui ont paſſé de peres en fils, & d'écrivains en écrivains, ſont extrémement contagieuſes. Elles ſe perpétuent malgré l'évidence du contraire. Ainſi Virgile qui trouvoit établi, que ſur l'hiacynthe on liſoit les deux premiéres lettres du nom d'Ajax, a ſuivi l'erreur commune, & en a fait le ſujet d'un Enigme, qu'il a miſe dans la bouche d'un berger. Ce qui paroît plus étonnant, c'eſt que Pline de ſon tems n'étoit pas encore détrompé ſur cela. On peut pardonner au Poëte ce qui paroît impardonnable au Philoſophe naturaliſte, dans un ouvrage ſérieux. Auſſi Pline n'étoit qu'un compilateur, qui ſe repoſoit un peu trop ſur la bonne foi d'autrui.



ECLOGA QUARTA
MARCELLUS.
ARGUMENTUM.

ANNO post urbem conditam septingentesimo decimo quarto, Domitio Calvino & Asin. Pollione Coss. Populo Romano jubente, Cæsarem inter, atque Antonium Triumviros, contractis utrimque affinitatibus, pax composita est. Sperabatur enim, si modo utrique Triumviro bene conveniret, futurum, ut Siciliâ Sexti Pompeii jugo liberatâ, Urbs ipsa annonæ difficultate solveretur. Ergo Octavia Cæsaris soror, ac vidua Marcelli nuperrimè defuncti, etiam tùm prægnans, M. Antonio nuptui traditur. Ea postmodùm in ipsis Antonii ædibus, filium peperit, Marcello patri suo cognominem. Hujus pueri natalitia hâc Eclogâ celebrantur; cujus morti Virgilius, L. 6. Æneidos, eleganti carmine parentavit. Porrò hîc multa reperire est è Sibyllæ Cumanæ oraculis, quæ illa de Christo venturo cecinerat, in laudem Marcelli detorta.



QUATRIE'ME EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

L'An ſept cent quatorze depuis la fondation de Rome, ſous le Conſulat d'Aſinius Pollion, & de Domitius Calvinus, le peuple Romain contraignit les Triumvirs Octavien & Antoine, à faire enſemble une paix durable. * On eſpéroit que par là on viendroit à bout de terminer la guerre contre Sexte Pompée, qui s'étoit rendu maître de la Sicile; & qui troublant le commerce, faiſoit depuis quelque-temps ſentir à Rome les rigueurs de la famine. Afin que la paix entre les deux Triumvirs fût ſolide, on voulut qu'Antoine, qui déja avoit perdu Fulvie, épousât Octavie, ſœur d'Octavien Céſar. Octavie, à qui la mort venoit d'enlever Marcellus ſon mari, portoit alors dans ſon ſein un fils, qu'elle ne mit au monde, que lorſqu'elle fut femme d'Antoine. Ce fils retint le nom de Marcellus ſon pére; & tandis qu'il vécut, il fut les délices d'Octavien ſon oncle, & l'eſpérance du peuple Romain. C'eſt lui qui fait le ſujet de cette Eglogue. Virgile l'adreſſe à Pollion, qui pour lors étoit Conſul. Par-là, le Poëte fait tout à la fois ſa cour, à Céſar, à Antoine, à Octavie, & à Pollion. Le Marcellus dont on celebre ici la naiſſance, eſt le même, dont Virgile pleure la mort au ſixiéme livre de l'Enéide. Le Poëte emprunte de la Sibylle de Cumes, ce qu'elle avoit prédit de Jeſus-Chriſt, & l'applique à l'enfant qui vient de naître.

* Dion l. 48. de l'Hiſt. Rom.



EGLOGA QUARTA.

MARCELLUS.

Sicelides Musæ, paulò majora canamus!
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
Si canimus silvas, silvæ sint Consule dignæ.
Ultima Cumæi venit jam carminis ætas:
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna:
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primùm
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta fave Lucina! Tuus jam regnat Apollo.

a Virgile invoque les Muses de Sicile, c'est-à-dire, celles qu'a invoquées Théocrite, Sicilien de nation. Il les prie de lui inspirer de plus nobles sujets, que ceux qu'il a chantez jusqu'ici, & qu'elles ont inspirés à Théocrite.

b Virgile use de cette expression, *paulò majora*, avec réflexion. Le sujet qu'il va traiter est à la vérité sublime, eu égard à la naissance du Héros qu'il va célébrer; mais il sçaura l'amener au genre pastoral, & en diminuer la noblesse. Ceci suffiroit pour servir de réponse aux critiques, qui blâment Virgile d'avoir mis au rang des bucoliques un sujet si élévé. Mais on doit d'ailleurs se souvenir, que le Poëte n'a pas donné le nom de bucoliques à ses dix poëmes. Ainsi il ne s'est pas engagé par son titre, à n'y parler que de bergeries. Le nom d'églogues ou de poëmes choisis, le met plus au large.

c On pourroit croire que cet endroit favorise l'opinion de ceux qui soûtiennent, qu'un fils de Pollion est le sujet de cette Eglogue. Si Virgile dit ici qu'il la veut rendre digne du Consul Pollion, c'est seulement parce que l'événement de la naissance de Marcellus est arrivé sous son Consulat.

d On comptoit dix Sibylles, c'est-à-dire, dix filles, que l'on croyoit avoir été inspirées, & dont on conservoit les Prophéties. Celle de Cumes, soit qu'elle ait été la même que la Sybille d'Erithrée, ou non, étoit fort estimée à Rome. Quoique ses

QUATRIE'ME EGLOGUE.

MARCELLUS.

MUses de (*a*) Sicile, osons chanter des sujets un peu plus sublimes ! (*b*) Tous ne sont pas d'humeur à n'entendre parler que de buissons, & de bruïéres. Si nous chantons encore les forêts, [1] rendons-les dignes (*c*) d'un Consul. Ce dernier âge prédit par la (*d*) Sybille de (*e*) Cumes, est enfin arrivé. [2] Le grand (*f*) arrangement des siécles va renaître. (*g*) Astrée va reparoître sur la terre, & l'heureux regne de (*h*) Saturne va recommencer. [3] Un enfant, d'un nouvel ordre, descend du ciel sur la terre. [4] Chaste Lucine, soyez lui favorable ! A sa naissance, on va voir cesser l'âge de fer, & l'âge d'or va revivre. *Déésse, comblez l'enfant de bienfaits*, [5] puisqu'Apollon votre frere répand ici de salutaires influences !

Livres eussent été brûlez avec le Capitole, du temps de Sylla, il en restoit pourtant des copies, au temps que Virgile fit cette Eglogue, c'est-à-dire, 32. ans, ou environ, avant la naissance de J.C.

e Cumes, dit Strabon, fut une des plus ancienes Villes d'Italie. On en voit encore les ruines dans la Campanie, assez proche de Pouzol, dans le Royaume de Naples.

f Par ce grand arrangement des siécles qui va recommencer, il faut entendre cette révolution du monde entier, qui va partir du même point, par où elle commença d'abord. C'est un systême que les Platoniciens attribuoient à Platon. Nous en parlerons encore ailleurs. Comme donc le monde à sa naissance commença par le siécle d'or, sous Saturne, la nouvelle révolution va ramener tous les mêmes évenements d'autrefois. C'est là le sens du Poëte ; mais ce n'étoit pas celui de la Sibylle. Voyez les notes article 2.

g Astrée fut fille de Jupiter & de Thémis. C'étoit la Déesse de la probité & de la justice. Elle avoit regné au siécle d'or sur la terre. Pendant le siécle d'airain, elle s'étoit retirée au ciel. Elle en doit revenir au siécle d'Auguste. La naissance de Marcellus la rappelle sur la terre.

h Par le regne de Saturne il faut entendre le siecle d'or. En effet tandis que Saturne regna en Italie, soit que celui-ci ait

Téque, adeò decus hoc ævi, te Consule, inibit,
Pollio, & incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent fomidine terras.
Ille Deûm vitam accipiet, Divisque videbit
Permixtos Heroas, & ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes hederas passim, cum baccare, Tellus,
Mistaque ridenti colocasia fundet acantho.
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera, nec magnos metuent armenta leones.
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
Occidet & serpens, & fallax herba veneni
Occidet: Assyrium vulgò nascetur amomum.
At simul Heroum laudes, & facta parentis
Jam legere, & quæ sit poteris, cognoscere, virtus:
Molli paulatim flavescet campus aristâ,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,

été Crétois & le pere des Dieux, ou non, son regne fut le siécle des vertus, *Credo pudicitiam Saturno Rege moratam in terris*, dit Juvenal.

a Le nom de *Héros* a plusieurs significations. Quelquefois, il se prend, dit saint Augustin, pour ces esprits aëriens, qui ont leur demeure audessous de la Lune, dans la région supérieure de l'air. D'autrefois on le prend pour marquer ceux qui sont nez d'une mortelle, & d'un Dieu, ou d'une Déesse & d'un mortel. Quelquefois ce mot signifie des hommes illustres par leur naissance, & par leurs actions. C'est en ce dernier sens, je croi, qu'il faut ici l'entendre. Si on l'entend au second sens, ce sera une nouvelle preuve qu'il s'agit ici de Marcellus. Octavien son pere adoptif étoit présumé Dieu, depuis qu'il étoit entré dans la famille Julia, & sa mere Octavie n'étoit sensée que mortelle, parce que l'adoption de Iule ne s'étendoit pas jusqu'à elle.

b Les présens que la Déesse *Tellus* offrira au petit Marcellus, sont des fleurs & des plantes. Les unes croissent en Occident, comme le Lierre, & le Baccar. Les autres en Orient, comme le Colocase & l'Acanthe. Cet enfant sera également con-

Heureux Pollion ! [6] c'eſt ſous votre Conſulat, que la gloire du nouveau ſiécle va prendre ſon cours, & que nous allons commençer [7] à voir couler de plus grands mois ? S'il reſte encore [8] quelques traces de notre crime, ſous vos auſpices elles vont être effacées, & pour jamais la terre ſera délivrée de ſes craintes. L'enfant qui vient de naître [9] va vivre de la vie des Dieux. Bien tôt il verra les Héros mêlez avec eux *dans la même cour*, & il ſe verra lui-même placé parmi les Dieux, & parmi les (*a*) Héros. Enfin, [10] il gouvernera l'Univers avec les mêmes vertus, que ſon pere. *Illuſtre enfant!* la (*b*) Déeſſe de la terre viendra la premiére vous offrir ſes préſens. Ils ſeront ſimples & ſans magnificence. [11] En votre honneur elle prodiguera le lierre & le baccar, le colocaſe & l'acanthe. [12] Les chévres reviendront à la bergerie chargées de lait. Les troupeaux ne craindront plus la fureur des lions. [13] Votre berceau même vous produira des fleurs. *A votre aſpect* les ſerpens [14] périront, & les herbes venimeuſes perdront leur force. (*c*) L'amôme, ce parfum d'Aſſyrie, va devenir [15] commun en ces lieux. *Tels ſont les avantages que nous produira votre enfance.* Mais auſſi-tôt que l'âge vous aura mis en état d'étudier les exploits des Héros, de lire l'hiſtoire de (*d*) votre pere, & de connoître le prix de la vertu, *le bonheur de l'Univers croîtra avec vous.* De belles moiſſons jauniront les campagnes, le raiſin rougira les buiſſons incultes, &

ſidéré, & dans l'Orient qui étoit échû à Antoine ſon beau-Pere, & dans l'Occident qui fut le partage d'Octavien ſon Oncle. Par ces mots *prima munuſcula*, ne pouvoit-on pas entendre les prémices des fleurs, telles qu'on les offroit aux Dieux ?

c L'Amome étoit un parfum fort délicieux. On n'en recüeilloit pas ſeulement en Aſſyrie ; mais auſſi, ſelon Pline, dans la Médie, & en Egypte. Les Romains s'en ſervoient pour embaumer leurs morts, & pour ſe parfumer la tête. Le lierre eſt une plante commune. Nous parlerons ailleurs du Baccar. Le Colocaſe étoit la fleur odoriférante d'une féve d'Egypte, & l'acanthe un arbriſſeau du même pays, car il ne s'agit pas ici de l'herbe d'Acanthe, très-vulgaire en Italie.

d Il eſt certain qu'Octavien Céſar adopta Marcellus. Ainſi l'on peut dire, que cette hiſtoire de ſon Pere, qu'il lira un jour, & où il apprendra la vertu, c'eſt l'hiſtoire d'Auguſte.

Et duræ quercus ſudabunt roſcida mella.
Pauca tamen ſuberunt priſcæ veſtigia fraudis,
Quæ tentare Thetin ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere ſulcos.
Alter erit tum Tiphys, & altera quæ vehat Argo
Delectos Heroas: erunt etiam altera bella,
Atque iterùm ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Hinc ubi jam firmata virum te fecerit ætas;
Cedet & ipſe mari vector; nec nautica pinus
Mutabit merces: omnis feret omnia tellus.
Non raſtros patietur humus, non vinea falcem.
Robuſtus quoque jam tauris juga ſolvet arator:
Nec varios diſcet mentiri lana colores.
Ipſe ſed in pratis aries, jam ſuave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto.
Sponte ſua ſandyx paſcentes veſtiet agnos.
Talia ſæcla ſuis, dixerunt, currite, fuſis
Concordes ſtabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara Deûm ſoboles, magnum Jovis incrementum!
Aſpice convexo nutantem pondere mundum,
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum!
Aſpice venturo lætentur ut omnia ſæclo!

a Thétis fut fille de Nérée, femme de Pélée, & la Déeſſe de la mer. Virgile fait ſentir ici que l'avarice, exprimée par la navigation & le commerce, & que l'ambition exprimée par les guerres ſubſiſteront encore pendant la jeuneſſe de Marcellus, & que la proſpérité du ſiécle d'or ne ſe fera ſentir dans Rome, que par degrés.

b Le Navire Argo tranſporta l'élite de la Gréce à la conquête de la Toiſon d'or. On dit que ce fut le premier grand vaiſſeau qui ait été conſtruit. Il étoit gouverné par Tiphis: & Jaſon qui le montoit, étoit le chef de l'entrepriſe.

c Le mot, *Murex*, ſignifie un petit poiſſon enfermé dans des écailles, comme les huitres. On en employoit le ſang pour teindre en couleur de pourpre violete. Martial fait parler ainſi ces petits animaux, pour ſe plaindre qu'on les mangeoit, quoiqu'ils ſerviſſent à la teinture;

nivers,

du miel, aussi pur que de la rosée, coulera des * troncs de nos chênes. [16] Cependant il restera encore, parmi nous, quelques légers vestiges de notre ancienne méchanceté. Elle nous portera encore à courir (*a*) les mers, à fortifier les Villes, † & à cultiver la terre. [17] Un autre Tiphis rassemblera, comme autrefois, de nouveaux Argonautes. On chargera le navire (*b*) Argo, de l'élite de nos Héros. [18] On fera encore quelques guerres, & [19] un nouvel Achille partira, pour conquérir une nouvelle Troye. *Votre enfance sera l'époque de ces événemens.* Lorsque vous aurez atteint l'âge viril, [20] on ne verra plus ni de nautoniers traverser les mers, ni de vaisseaux commercer par des échanges. On trouvera de tout, en tous lieux. La terre cessera d'être cultivée. On ne taillera plus la vigne, & le laboureur déchargera ses bœufs de leur joug. Alors on ne mettra plus de laine à la teinture & l'on verra, dans nos campagnes, les beliers parez d'une toison, ou de (*c*) pourpre, ou d'un jaune doré. *Enfin*, les agneaux naîtront tout brillants (*d*) d'écarlatte. Les (*e*) Parques de concert, ont de la part des destins, ordonné à leurs fuseaux, de filer des siécles si heureux. Pour vous, [21] aimable (*f*) Enfant des Dieux, digne rejetton de Jupiter, entrez dans la route des honneurs ? le temps vous en ouvrira bientôt la carriére [22] Voyez, *d'une part*, le monde chancelant sous le poids de sa grandeur. La mer, la terre & les cieux, tout s'ébranle. Voyez, *de l'autre*, l'allégresse revenir à l'U-

Sanguine de nostro tinctas, ingrate, tabernas
Induis, & non, est hoc satis esca fumus.

d J'ai traduit le mot *Sandyx*, par celui d'écarlatte. En effet, c'est une espece de Sandaraque. composée de Céruse calcinée, jusqu'à ce qu'elle soit devenuë rouge. On l'appelle *mine de plomb* ou *Vermillon*.

e Les Parques sont les exécutrices des ordres du Destin. Elles sont trois, Clotho, Lachésis, & Atropos. En filant elles font la destinée des siécles, des années, & des hommes.

f Il est à propos d'avertir qu'on lit diversement ce texte. Quelques Manuscrits portent *Clara Deûm soboles*, mais on voit dans le plus grand nombre *Chara*.

* Des Chênes.

† De murailles.

O mihi tam longè maneat pars ultima vitæ,
Spiritus, & quantum sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adsit;
Orphei Calliopea, Lino formosus Apollo.
Pan Deus, Arcadiâ mecum si judice, certet,
Pan etiam, Arcadiâ dicat se judice, victum.
Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
Incipe parve puer: cui non risere parentes,
Nec Deus hunc mensâ, Dea nec dignata cubili est.

a Presque toutes les éditions écrivent, *longæ pars ultima vitæ.* Les Manuscrits, au contraire, portent *longè*, adverbe, & le font rapporter à *maneat.* C'est sur ce pié-là que j'ai corrigé le texte, & que j'ai traduit le passage.

b Orphée nâquit en Thrace, & fut fils d'Eagre & de la Muse Calliope.

c Linus fut, disent les uns, fils de Mercure & de la Muse Uranie. Virgile le fait ici fils d'Apollon. Il nâquit à Thébes, & fut l'inventeur de la lyre.

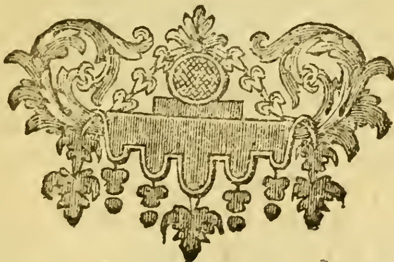
d J'ai fait ici un changement au texte, sur l'autorité d'un ancien Manuscrit que cite Pierius. J'ai rétabli *Pan Deus*, au lieu du *Pan etiam*, deux fois répété en deux vers consécutifs. Si pourtant on trouvoit que la répetition eût plus de grace, on pourra retenir la leçon ordinaire.



nivers, aux approches d'un siécle heureux. O si le Ciel prolonge (a) assez ma vieillesse, s'il me laisse assez de vie, pour pouvoir chanter vos exploits : Non, ni Orphée, (b) ce chantre de Thrace, ni le fameux (c) Linus, ne surpasseront point mes Vers : quand bien même celui-ci seroit inspiré par Apollon son pere, & celui-là par Calliope sa mere. *Je dis plus.* Si Pan lui-même (d) me défioit à un combat de chansons, s'il en prenoit l'Arcadie pour juge; Pan, au jugement même de son (e) Arcadie, s'avouëroit vaincu. Commencez, heureux enfant, à caresser votre mere avec un tendre souris. Assez, elle a senti de dégoûts, pendant les dix mois qu'elle vous a (f) porté dans son sein. Encore une fois commencez à soûrire à votre mere ! [23] Tout enfant qui ne s'attire pas les caresses de ses parens, ne fut jamais admis, ni à la table d'un Dieu, ni au lit d'une Déesse.

e Les Arcadiens honoroient particuliérement le Dieu Pan. Il avoit un temple sur le mont Lycée en Arcadie. Virgile revient à ce Dieu des campagnes sur la fin de son églogue, pour lui donner, autant qu'il peut, un air bucolique. L'affection, dit le Poëte, qu'il a pour Marcellus soûtiendra sa foiblesse, & il poura surpasser jusqu'au Dieu Pan, dans un défi de chansons.

f Le texte Latin varie ici dans les éditions & dans les Manuscrits. Les uns portent *tulerint*. Les autres *attulerint*. Je m'en suis tenu à *tulerunt*, qui est du manuscrit de Rome le plus ancien & le plus correct de tous. La pénultiéme est bréve ici dans *tulerunt*, comme elle l'est ailleurs dans le mot *steterunt*.



NOTES CRITIQUES sur le sujet de la quatrième Eglogue.

JUsqu'ici l'on a trouvé de grandes difficultez à déterminer, quel fut l'enfant dont Virgile célébre la naissance. Presque tous les Interprétes de ce Poëte prétendent, après Servius, qu'il s'agit ici d'un fils de Pollion, nommé *Saloninus*. Il vint au monde, disent-ils, après la guerre que Pollion fit en Dalmatie, & fut appellé *Saloninus*, de la ville de Salone, qui fut une conquête de son Pére. Cette opinion avoit prévalû jusqu'en ces derniers tems; mais le sçavant Pére de la Ruë a le premier ouvert sur cela, la voie à une Critique judicieuse. Il assure que nul des fils de Pollion ne porta le nom de *Saloninus*: qu'il ne fut donné qu'à un de ses petits fils; qu'au reste ce prétendu fils de Pollion ne pût être appellé Saloninus, au tems que son Pére étoit Consul, puisque Salone ne fut prise au plûtôt, que l'année d'après le Consulat de Pollion.

On a donc eu recours à un autre fils de Pollion. Son nom fut C. Asinius Gallus. Celui-ci, dit-on, nâquit pendant le Consulat de son Pére, & mourut sous Tibére en l'an 789. Certainement ce systême n'est ni assez prouvé, ni assez conforme au texte de l'Eglogue. On n'apporte aucun témoignage qui nous invite à croire, que C. Asinius Gallus soit né en l'année 714. de Rome. D'ailleurs, en supposant qu'un fils de Pollion est le Héros de cette Eglogue, le sens en devient confus, embarrassé, inintelligible. Nous le ferons sentir dans la suite des Remarques.

Enfin on en est venu à reconnoître un autre enfant qu'un fils de Pollion, pour le sujet de ce Poëme. * Tout récemment on a proposé au public une conjecture ingénieuse, qui m'a donné lieu de former le systême, que je choisis. On a voulu que Drusus, ce fils de Livie, qu'Auguste adopta

* Journal de Trevoux de l'année 1702. mois de Juillet.

dans la ſuite, ſoit l'heureux enfant dont Virgile chante ici la naiſſance. Certainement, il ne manque à la conjecture, que d'être conforme à l'ordre des tems. Il eſt certain que Druſus ne vint pas au monde ſous le Conſulat de Pollion. * Dion le fait naître en l'année 716. de Rome, près de deux ans après que Pollion eut été Conſul. Sur cela toute la Chronologie eſt d'accord, & Velleïus Paterculus n'eſt pas d'un ſentiment contraire.

Il m'a donc parû plus vrai-ſemblable, que Marcellus, ce Prince charmant, que les Deſtins ne firent que montrer à l'Empire Romain, eſt le Héros, dont on honore ici le berceau. Mes preuves ſe développeront dans les Remarques ſur l'Eglogue.

* Au Livre 48. de l'Hiſtoire Romaine.



REMARQUES SUR *la quatriéme Eglogue.*

1. D*Ignes d'un Conſul, &c.* Il faut fixer l'Epoque de cette Eglogue au Conſulat de Pollion. Virgile s'en explique en termes précis. *Te conſule*, dit-il, c'eſt ſous votre Conſulat que cet illuſtre enfant eſt né, & qu'un nouveau ſiécle va commencer ſon cours. Pour trouver donc, dans l'hiſtoire, le ſujet de cette Eglogue, il faut y chercher un enfant, qui ſoit né en l'an 714. de Rome, dans qui le ſang des Dieux ſoit mêlé à celui des Héros, & à qui, dés le berceau, on ait pû promettre l'Empire de l'Univers. Tout cela ne ſe trouve réüni, que dans la perſonne de Marcellus. Il fut de la famille des Céſars, qui tiroient leur origine des Dieux. Octavien n'avoit point alors de plus proche parent, que le petit Marcellus. Celui-ci venoit d'entrer; par ſa mere Octavie, dans la famille d'Antoine. Appartenant de ſi près aux deux Triumvirs (car depuis la bataille de Philippes, Lepidus étoit ſans honneur & ſans crédit,) perſonne ne pou voit alors plus juſtement prétendre, à l'Em-

pire de l'Univers. Reste donc à éxaminer si Marcellus nâquit sous le Consulat de Pollion. Nous l'allons faire dans les remarques suivantes.

2. *Le grand arrangement des siécles, &c.* Ce grand ordre des siécles qui va renaître, n'est autre chose que ces tems heureux du premier âge du monde. La Sibylle de Cumes les avoit promis sans doute au siécle d'Auguste, qu'elle avoit désigné, quoique le Poëte les détourne à un sens Platonicien, comme on l'a pû voir dans les Notes. Aussi fût-ce dans ce siécle-là que Jesus-Christ vint au monde. Virgile parle d'une réparation des tems après la Sibylle. On ne peut pas dire que son témoignage soit mendié, puisqu'il cherchoit lui-même à en faire l'application à un autre enfant, que Jesus-Christ, qu'il ne connoissoit pas. On reconnoît dans cette citation des prophéties de la Sibylle de Cumes, je ne sçai quoi qui ressemble bien à la réparation du monde. Cette justice qui doit revenir sur la terre, cette race nouvelle qui doit descendre des Cieux, ces crimes qui doivent être effacez pour toûjours, les craintes qui doivent être dissipées, à la naissance de cet enfant né au siécle d'Auguste, tout cela pris de la Sibylle,

& cité par un Prophane, donne un préjugé qu'elle avoit été inspirée sur la venuë du Messie.

3. *Un enfant d'un nouvel ordre, &c.* S'il n'eût été question ici que d'un fils de Pollion, quelle vaine emphase de paroles n'auroit-on pas dû reprocher à Virgile? Tout ce qu'on peut faire, c'est de les trouver supportables, lorsqu'on les applique au plus illustre enfant que Rome eût alors. Aussi la Sibylle ne les avoit dites, que de Jesus-Christ. Il s'agit de sçavoir, si c'est Marcellus sur qui Virgile les fait tomber, & si ce neveu d'Octavien nâquit très vrai-semblablement sous le Consulat de Pollion. Voici les témoignages qui m'engagent à le croire. * Dion rapporte qu'Octavie, mere de Marcellus, épousa Antoine, dans l'année que Pollion étoit Consul. L'Historien ajoûte, qu'au tems de ce mariage, † *elle portoit dans son sein un enfant, qu'elle avoit eu de Marcellus son mari qui ne faisoit que de mourir.* La question est de sçavoir, si l'enfant, dont Octavie étoit grosse en l'année 714. de Rome, lorsqu'elle épousa Antoine, étoit le Marcellus dont nous parlons. Pour en

* Livre 48. de l'hist. Romaine. Ὀκταουΐαν τὴν τοῦ Καίσαρος ἀδελφὴν κυοῦσαν.

juger, il faut sçavoir l'âge qu'avoit Marcellus, lorsqu'il mourut, & l'année précise de sa mort. Servius ancien Autheur, sur le Livre 6. de l'Eneïde, nous apprend l'âge de Marcellus mourant, & le lieu où il mourut. *Periit decimo octavo, in Bajano*, dit-il. Il avoit dix-huit ans lorsqu'il mourut à Baïe. D'ailleurs * Dion range la mort de ce même Marcellus sous l'année 731. de Rome. A remonter donc depuis l'année 731. jusqu'à l'année 714. qu'Octavie étoit enceinte d'un enfant, qu'elle avoit eu de Marcellus son premier mari, on trouve les dix-huit ans, que lui donne Servius. Voici encore une autre preuve, que Marcellus perdit la vie à l'âge de dix-huit ans, en l'année 731. de Rome. Il paroît incontestable que ce jeune Prince mourût l'année qu'il étoit Edile, & que Tibére étoit Questeur. En effet, Dion qui fixe la mort de Marcellus en 731. rapporte sous l'année 730. qu'Auguste fit déclarer que son neveu Marcellus, & que Tibére fils de Livie, pouroient demander, l'un l'Edilité, l'autre la Questûre, & que ce Décret fut exécuté aussi-tôt qu'il pût l'être. Ce fut donc l'année suivante. En effet ces charges étoient remplies en l'an-

* Livre 53. de l'hist. Romaine.

née où le décret fut porté. Il s'ensuit que ce fut en 731. de Rome, que Marcellus fut Edile, c'est-à-dire, en l'année qu'il mourut. De-là l'on peut conclure qu'il perdit le jour à 18. ans. Pourquoi? le voici. C'est que Tibére, ainsi que Dion l'insinüe, n'étoit supérieur en âge à Marcellus que d'un an. S'il n'avoit donc que dix-neuf ans, lorsqu'il fut fait Questeur, Marcellus n'en avoit que dix-huit lorsqu'il fut fait Edile. Or est-il que Velleïus Paterculus n'attribüe précisément que dix-neuf ans à Tibére, lorsqu'il entra dans la magistrature pour la premiere fois, c'est-à-dire, quand il fut Questeur; *Quæstor undevicesimum annum agens, capessere cœpit Rempublicam.* De plus : l'année que Marcellus joüit de l'Edilité, est marquée dans Pline, livre 19. chap. 1. par l'onziéme Consulat d'Auguste en ces termes. *Marcellus Octaviâ sorore Octavii genitus, in Ædilitate suâ, avunculo XI. consule, &c.* Marcellus fut donc Edile pendant l'onziéme consulat d'Auguste son oncle. Or à compter les années par les Consuls, depuis le Consulat de Pollion, jusqu'à l'onziéme d'Auguste, on en trouve dix-sept. Ainsi Marcellus pendant l'onziéme Consulat de l'Empereur son oncle, avoit dix-sept ans finis,

& couroit la dix-huitiéme. Voilà le récit de Servius verifié, *periit decimo octavo in Bajano*. Concluons, que puiſqu'il mourut à dix-huit ans l'année 731. de Rome, ſous l'onziéme Conſulat d'Auguſte, il faut qu'il ſoit né ſous le Conſulat de Pollion, & qu'il ait été cet enfant de Marcellus, dont Octavie étoit groſſe en ce tems-là. Il eſt vrai que le P. Labbe fait mourir le jeune Marcellus à dix-neuf ans. Il s'éloigne moins de la vraie date de ſa mort que le P. Salien, qui le fait vivre juſqu'à vingt ans. Nous verrons bientôt ce qui a pû tromper le P. Salien. Pour le P. Labbe, on peut dire qu'il ne s'eſt guére éloigné du vrai calcul, puiſque Marcellus étoit fort avancé dans ſa dix-huitiéme année, quand il eſt mort. En effet, puiſqu'il vint au monde ſous le Conſulat de Pollion, comme nous l'avons prouvé, il faut qu'il ait vû le jour dés le commencement de l'année 714. Voici pourquoi. C'eſt que Pollion abdiqua le Conſulat bientôt aprês l'avoir reçû, & qu'il ne demeura pas en charge tout le tems de ſon année. On doit ajoûter encore que Marcellus ne mourut que vers la fin de l'année 731. Outre que Dion le fait aſſez ſentir par l'arrangement des faits qu'il ra-

conte ſous cette année. Pline le dit expreſſément à l'endroit que nous venons de citer. Selon cet Autheur, dans l'année de l'onziéme Conſulat d'Auguſte, c'eſt-à-dire, en l'an 731. Marcellus faiſoit encore les fonctions de ſon Edilité au mois d'Août. Voici ſes paroles. *In Ædilitate ſuâ (Marcellus) avunculo XI. Conſule, Kalendas Auguſti, forum velis inumbravit.* Il paroît delà qu'il ne mourut pas ſi-tôt après, quoique dans la même année; puiſqu'il eut le tems de ſe faire tranſporter aux eaux de Baïe, où il finit ſes jours d'une maladie de langueur. Toutes ces dates nous font croire que Marcellus étoit ſi fort avancé dans ſa dixhuitiéme année, que le P. Labbe a pû, ſans beaucoup exaggérer, lui donner dixneuf ans commencés, au tems de ſa mort.

4. *Chaſte Lucine, ſoyez-lui favorable, &c.* L'office de Lucine étoit de ſoûlager la mere dans ſes douleurs. Pourquoi l'invite-t-on ici à être favorable à l'enfant? C'eſt que vrai-ſemblablement Virgile a voulu repréſenter Octavie, ſous le nom de Lucine. Rien de plus naturel que de reconnoître le frere & la ſœur, Octavie & Auguſte, ſous les perſonnages de Lucine & d'Apollon. L'illuſtre Romaine avoit tous les caracté-

res de la chaste Déesse. Sa conduite & sa régularité furent toûjours sans reproche. On l'invite à jetter des regards favorables sur Marcellus naissant, comme on invitera bientôt l'enfant à soûrire à sa mere.

5. *Apollon votre frere, &c.* L'allégorie de Lucine & d'Apollon, appliquée à Octavie & à César, a je ne sçai quoi de noble & d'heureux. C'est une beauté qu'on n'apperçoit dans cette Eglogue, qu'à la faveur de mon systême. Il est aisé au reste de reconnoître César sous la figure d'Apollon. Le Triumvir aimoit à se voir honoré sous le nom de ce Dieu. L'année précédente il lui avoit érigé un Temple ; & comme Antoine se faisoit appeller Bacchus, Octavien prenoit le nom, & les symboles d'Apollon. A la vérité, c'eût été une indiscrétion au Poëte, de se servir du mot odieux de *Regnat*, s'il l'eût fait tomber directement & sans métaphore sur César. Mais il l'applique immédiatement à Apollon, & ce terme étoit reçû en parlant d'une Planette, ou d'une Constellation. C'est l'Astre regnant, c'est l'Astre dominant, disoit-on.

6. *Pollion, c'est sous votre Consulat, &c.* Déja nous avons prouvé que la naissance du petit Marcellus, arriva sous le Consu-

lat de Pollion. Il reſte de répondre aux difficultez qu'on oppoſe au Syſtéme dont nous avons fait choix.

Premiere Objection. On dit, après le Pere Salien, que Marcellus avoit vingt ans lors qu'il mourut. * On ſuppoſe que Properce le dit en termes exprès. Voici ſes paroles.

Occidit, & miſero ſteterat vigeſimus annus.

On ajoûte de plus, que Marcellus étoit Edile, l'année qu'il mourut, & que cette même année Tibére n'étoit que Queſteur. Cependant, ſelon Paterculus, Tibére avoit alors dix-neuf ans. Il falloit donc que Marcellus en eût au moins vingt, puiſqu'il occupoit une place ſupérieure à celle de Tibére. Autrement Auguſte auroit donné la préférence au plus jeune, ſur le plus vieux. La réponſe à ces difficultez eſt facile. Au regard du Vers de Properce, rien de plus obſcur que ſa ſignification. Sur quoi fondé veut-on, que *ſteterat vigeſimus annus*, veut dire, que Marcellus avoit atteint la vingtiême année ? Au contraire, il eſt plus naturel d'entendre par-là, que la vingtiême année étoit arrêtée, & qu'elle n'arriveroit jamais pour lui. Telle eſt la force du mot *ſteterat*. Cette expreſſion ne peut-elle pas

* Eleg. 17. du troiſiéme Livre.

convenir à une perſonne qui approche de dix-neuf ans ? La vingtiême année eſt ici comme une époque, où comme un terme de calcul. Properce ſe plaint de ce que l'infortuné Marcellus n'a pû y arriver. Au regard de la préférence qu'Auguſte auroit donnée à Marcellus ſur Tibére, je ſuis ſurpris qu'on en ſoit étonné. Marcellus alloit bientôt avoir dix-neuf ans, & Tibére les avoit atteint. Auguſte vouloit avoir dans ſa Maiſon l'Edilité, & la Queſture dans la Maiſon de Livie qu'il aimoit dès-lors. Il fait donc tomber la premiere de ces Charges à ſon neveu, qui venoit d'épouſer Julie ſa fille. Il le fait Edile par préférence au fils de Livie. Quel ſujet d'étonnement trouve-t-on en cela ? Pour moi, je juge le ſentiment du Pere Labbe, tellement préférable à celui du Pere Salien, que je l'embraſſerois, quand bien même je n'aurois pas l'interêt, que j'ai, d'établir Marcellus pour le Héros de cette Eglogue.

Seconde Objection. Octavie avoit eu de Marcellus trois enfans, deux filles & un fils. Pourquoi ſuppoſe-t-on qu'en l'année 714. lorſqu'elle épouſa Antoine, elle portoit plûtôt dans ſon ſein le petit Marcellus, que quelqu'une des deux Marcelles ? Il eſt vrai,

que ni Dion, ni aucun des Hiſtoriens de l'antiquité, que je ſçache, ne l'a dit en termes exprès. Mais par des conſéquences juſtes, fondées ſur l'année que mourût Marcellus, & ſur l'âge qu'il avoit quand il mourût. Nous tirons l'année qu'il nâquit, & nous aſſûrons qu'il fût cét enfant dont Octavie étoit groſſe en 714. de Rome.

Troiſiéme Objection. Si le jeune Marcellus étoit né après la mort de ſon pére, on lui auroit fait porter le nom de *Poſthumus*. C'eſt ainſi qu'Agrippa fut appellé *Poſthumus*, parce qu'il n'avoit vû le jour que quand Agrippa ſon pere fut mort. La réponſe eſt facile. Il eſt vrai, l'Hiſtoire n'a point donné le nom de *Poſthumus* au jeune Marcellus, mais elle n'a point donné auſſi le nom de *Poſthuma* à aucune des deux Marcelles ſes ſœurs. Cependant il eſt certain que le mari d'Octavie eut un enfant Poſthume. Ces ſortes de ſurnoms étoient arbitraires.

Quatriême Objection. Les Chronologues ne marquent pas tous la mort de Marcellus en 731. & le Conſulat de Pollion en 714. J'en conviens; mais tous les faſtes Conſulaires mettent dix-ſept Conſulats depuis celui de Pollion, juſqu'au onziême Conſulat

ſulat d'Auguſte, que Marcellus fût Edile, & qu'il mourut. C'eſt aſſez pour ma prétention. J'ai ſuivi le dénombrement des années, tel que je l'ai trouvé dans Dion. Ma queſtion eſt indépendante des diverſes ſupputations des années de Rome, & des Controverſes ſur l'époque de ſa fondation.

7. *Voir couler de plus grands mois, &c.* J'entendrai, ſi l'on veut, avec le commun des Interprétes, par ces *grands mois*, des mois fortunez. D'autres préféreront peut-être l'explication que j'ai tirée de * Dion. Elle ne paroît point forcée. Cet Hiſtorien rapporte, que ſous le Conſulat de Pollion, *on ajoûta, contre la coûtume, un jour intercalaire à l'année.* C'étoit un événement nouveau, que Virgile employe, pour illuſtrer l'année que Pollion fut Conſul, & que le petit Marcellus nâquit.

8. *Quelques traces de notre crime, &c.* Ce crime dont les veſtiges ſeront effacez à la naiſſance de Marcellus, c'eſt l'aſſaſſinat de Jules Céſar. Juſques-là les Triumvirs, pour le venger, avoient rempli la terre de terreur & de carnage; mais en l'année dont nous parlons, Rome conçût l'eſpérance de voir l'Univers calme, & tous les

* ἡμέρα ἐμβόλιμος παρὰ τὰ καθεστηκότα, ἀνεβλήθη. *Dio. l.* 48.

partis d'accord, par la paix qu'elle obligea les Triumvirs de négocier, avec Sexte Pompée. Déja même Octavien avoit pardonné à tous les proſcrits, & en particulier à Domitius, l'un des conjurez contre ſon pere.

9. *Va vivre de la vie des Dieux, &c.* Il faut toûjours faire attention, que Virgile n'auroit pas pû parler ainſi d'un fils de Pollion. Au regard de Marcellus, il eſt croyable, que Céſar le fit élever en ſon palais, auſſi-tôt qu'il fut né. C'étoit ſon neveu, & le Triumvir n'avoit point de fils. On ſçait qu'Octavien adopta Marcellus. Comme l'hiſtoire ne nous a point marqué l'époque de cette adoption, on peut croire, & Virgile l'inſinüe dans cette Eglogue, que ce fût dès le tems que Marcellus vint au monde. En effet, auroit-il abandonné l'eſpérance de ſa famille à l'éducation, & à la diſcrétion d'Antoine? Dans ce ſens donc, Virgile dit que Marcellus va vivre parmi les Dieux, & parmi les Héros. Il étoit du ſang des uns & des autres; Céſar par ſa mére, & Marcellus par ſon pére. On pouroit nous objecter ici que Marcellus ne fut adopté par Auguſte, que quand il épouſa Julie ſa fille. Alors cet Empereur étoit encore aſſez jeune pour eſpérer d'avoir un jour

des enfans mâles. Quel avantage pour lui de recourir à une adoption dans la famille des Marcellus ? D'ailleurs Plutarque, dans la vie d'Antoine, ſemble dire que l'adoption de Marcellus accompagna ſon mariage, & qu'elle en fut une des prérogatives. Ce qu'on peut dire de moins, c'eſt que cette authorité, & que ce raiſonnement ne ſont pas déciſifs contre le ſentiment que j'ai ſuivi. 1°. A l'égard de Plutarque, ſes paroles bien entendües n'ont rien qui nous ſoit contraire. les voici. *τοῦτον μὲν ἅμα παῖδα καὶ γαμβρὸν ἐποιήσατο.* Par là l'Hiſtorien n'a pas voulu dire qu'Auguſte fit Marcellus ſon fils & ſon gendre, au même jour, & par le même Acte ; mais qu'il le fit également ſon gendre & ſon fils, ce qui put s'éxecuter en divers tems. En effet, le mot *ἅμα* n'eſt pas toûjours déterminé à ſignifier une égalité de tems & d'action. Ma prétention au reſte eſt fondée ſur l'Hiſtoire. Velleïus Paterculus établit l'adoption de Marcellus, avant ſon mariage. Au tems de ſa premiére éducation, dit-il, on l'élevoit en vûë de l'Empire, & déja il en étoit digne. *Fortunæ, in quam alebatur capax.* 2°. Il eſt vrai qu'Auguſte étoit encore jeune, & en état d'avoir des ſucceſſeurs à l'Empire,

Après tout, il n'avoit point de fils. La précaution qu'il prit de s'en donner un par adoption étoit ſage, & ne pouvoit nuire. Les Princes dont il eût été pére, l'euſſent toûjours emporté, ſelon les loix, ſur un fils adoptif.

10. *Il gouverna l'Univers avec les mêmes vertus que ſon pére, &c.* Non, il n'étoit pas poſſible alors de parler ainſi d'aucun autre enfant, que de Marcellus, & de Marcellus déja adopté par Céſar ! Au reſte Virgile devinoit juſte. Quand Marcellus eut pris la robe virile, *on etoit perſuadé dans Rome,* * dit Paterculus, *que ſi Auguſte fût mort, Marcellus le fils d'Octavie, auroit été ſon ſucceſſeur.* Mais, dira-t-on, Auguſte alors n'étoit que Triumvir, & n'étoit pas lui-même en poſſeſſion de l'Empire. Je répons que cette année-là même, en 714. de Rome, il fut déclaré le maître de l'Occident. D'ailleurs, il étoit aiſé de prévoir qu'il ſeroit dans peu le Souverain de l'Univers. Enfin, qui peut ſçavoir, ſi Virgile n'a pas ajoûté ce vers après l'événement, lorſqu'en l'année 734. il retoucha ſes Eglogues ? Qu'on avoüe du moins que ces paroles *pacatumque reget patriis virtutibus orbem,* conviennent mieux à Marcellus, dans l'état même

* Livre

où étoit Auguste en 714. qu'à un fils de Pollion. Peut-être aussi étoit-ce un vers Sibylin, que Virgile avoit transporté ici; & qui dans l'intention de celui qui l'avoit inspiré, ne pouvoit tomber trés-juste, que sur J. C.

11. *En votre honneur elle prodiguera, &c.* Ne pourroit-on pas conjecturer de-là, que Marcellus vint au monde vers le Printems? Cette circonstance, exposée d'une maniére allégorique par le Poëte, paroît conforme à l'Histoire. J'ai conservé dans la traduction les mots de *Baccar* & de *Colocase*, parce que ces plantes n'ont pas de nom certain en François. Cependant le *Baccar* pouroit bien être la fleur que les François appellent *gands de notre Dame.* La description que Dioscoride fait du *Baccar*, revient assez à cette plante. Pour le colocase c'étoit la fleur d'une féve d'Egypte dont on se servoit à faire des couronnes, au rapport d'Athénée. A l'égard de l'Acanthe, il y en eut de deux sortes; l'un étoit un simple qui croissoit en Italie & ailleurs dans les jardins, l'autre un arbrisseau, qu'on ne trouvoit guére qu'en Egypte.

12. *Les Chévres reviendront à la Bergerie, &c.* Virgile exprime ici, sous des idées pa-

ſtorales, les avantages de la paix, que l'on obligeoit alors les Triumvirs de ménager avec Sexte Pompée. Déja la famine commençoit à ceſſer dans Rome, déja les hoſtilitez étoient moins fréquentes. En ce ſens le lait vient avec plus d'abondance dans la Bergerie, & les Troupeaux ne craignent plus la fureur des lions.

13. *Votre berceau même vous produira, &c.* Marcellus nâquit, lorſque les Fêtes du Mariage de ſa mere avec Antoine, duroient encore. C'étoit la coûtume d'orner de feſtons les appartemens des maiſons, où l'on célébroit un mariage. N'eſt-ce pas naître au milieu des fleurs? rien ne fait une image plus agréable & plus poëtique, que ces fleurs qui croiſſent ſur le berceau de Marcellus.

14. *Les ſerpens périront, &c.* La métaphore eſt heureuſe. On ſçait que le peuple Romain n'éxigea le mariage d'Octavie avec Antoine, que pour faire ceſſer les reſſentimens, & les ſoupçons réciproques, entre les deux Triumvirs. Le Poëte repréſente ingénieuſement ces peſtes de la paix, ſous des ſymboles de ſerpens, & d'herbes vénimeuſes.

15. *L'Amôme, ce parfum d'Aſſyrie, &c.*

Dans le partage que les deux Triumvirs s'étoient fait entre eux, des Provinces de la République, l'Orient étoit échû à M. Antoine. Pour marquer donc la bonne intelligence qui alloit être entre les deux chefs, Virgile dit que l'Amôme d'Assyrie deviendra commun en Occident.

16. *Cependant parmi nous il restera, &c.* Les impressions malignes que l'âge de fer a faites sur les cœurs, ne s'effaceront pas tout d'un coup. L'éxagération du Poëte ne va pas, jusqu'à fixer l'époque d'un parfait bonheur, à la naissance du petit Marcellus. Il auroit été démenti par l'expérience publique. Il la promet seulement cette parfaite félicité. Les Poëtes ne hazardent rien à promettre.

17. *Un autre Tiphis, &c.* Tiphis fut le Pilote du Navire Argo, & le conducteur des Argonautes. On reconnoît ici les préparatifs de la guerre, que les Triumvirs avoient résolu de faire à Sexte Pompée; s'il refusoit la paix. C'étoit en Sicile que celui-ci soûtenoit les restes du parti Républicain. Il falloit équiper une flotte, pour l'attaquer dans son Isle. De-là l'ingenieuse métaphore du conducteur Tiphis, & du Navire Argo. Pour sentir la beauté de cette

Eglogue, & toute la justesse des applications de Virgile, au tems qu'il l'écrivoit, il faut lire le quarante-huitiême Livre de l'Histoire de Dion.

18. *On fera encore quelques guerres, &c.* Rien de plus juste que la prophétie de Virgile. Une guerre sanglante réduisit enfin, Sexte Pompée à quitter la Sicile, & à aller en Asie chercher la mort auprès d'Antoine. La conjoncture des affaires, les préparatifs que faisoit Octavien ; & sur-tout la disposition des esprits donnoient lieu à la prédiction du Poëte.

19. *Un nouvel Achille partira, &c.* Césár fut le Conquérant, qui semblable à Achille, fit la guerre avec succès en Sicile. Syracuse fut la nouvelle Troye qui fut témoin de bien des combats.

20. *On ne verra plus ni de Nautonniers, &c.* Virgile fait ici la description de l'âge d'or, dans sa pleine maturité. Il en exagére les avantages ; mais il s'étoit donné du terme jusqu'à l'accomplissement. Il est du moins vrai que le monde ne joüit jamais d'une plus grande prospérité, que sous l'Empire d'Auguste, après la bataille d'Actium.

21. *Aimable enfant des Dieux, &c.* Auroit-il

roit-il été bienſéant de donner ces noms illuſtres à un fils de Pollion ? Certainement, Virgile ne les prodigue pas ici ſans raiſon. Mais quel petit Prince méritoit alors d'être appellé *l'enfant des Dieux, l'illuſtre rejetton de la race de Jupiter* ? Perſonne ſans doute, qu'un fils de la famille des Céſars. Ils étoient les ſeuls qui fuſſent préſumés deſcendre de Jupiter par Enée, & qui fuſſent cenſés fils de Venus. Mais vint-il alors au monde d'autre enfant, de la famille de Céſar, que le petit Marcellus ? Tibére n'étoit pas encore entré dans la maiſon d'Octavien par ſa mére, & Druſus n'étoit pas né. Certes, plus on y réfléchit, plus on eſt forcé de retrouver ici Marcellus.

22. *Voïez d'une part le monde chancelant, &c.* On lit dans le Texte *convexo pondere.* C'eſt une tranſpoſition d'épithéte, comme s'il y avoit, *aſpice convexum mundum.* Au regard du ſens de ces trois Vers, il eſt admirablement éclairci par l'Hiſtoire. La République Romaine, lorſqu'Auguſte s'en rendit maître, étoit accablée ſous le poids de ſa grandeur. Ce fut la raiſon, dont ſe ſervit Mécéne, pour perſuader à Auguſte d'en retenir la ſouveraineté. Voici un fils qui vient au monde, pour ſuccéder à ce-

lui qui gouverne le monde chancelant.

23. *Tout enfant qui ne s'attire pas, &c.* C'eſt une eſpéce de proverbe, que Virgile applique ici à Marcellus, pour une raiſon particuliére. Le comble de la félicité pour le fils d'Octavie, étoit d'être adopté de Céſar, & d'épouſer un jour ſa fille Julie. Marcellus eut l'un & l'autre avantage. Comme fils de Céſar, il s'aſſit à la table * d'un Dieu, & comme mari de Julie, il épouſa une Déeſſe. La prédiction eſt ſi juſte, qu'elle paroît faite après l'événement. Un bel eſprit néanmoins, comme Virgile, pouvoit aiſément le prévoir. Il étoit dès-lors tout naturel, que l'un & l'autre arriveroit. Qu'on ne diſe pas au reſte, que Julie alors n'étoit pas encore née. Appien & Dion nous portent à embraſſer le ſentiment contraire. Le premier, par la ſuite des évenemens qu'il raconte, met le mariage d'Auguſte avec Scribonia, qui fut mére de Julie, au plûtard en l'année 712. Le ſecond raconte que Scribonia ne fut répudiée qu'au commencement de l'année 715. Il ajoûte que dès-lors elle avoit donné une fille à Auguſte· Σκριβωνίαν τεκοῦσαν οἱ θυγάτριον ἀπέμψατο. Cette fille

* Telle étoit l'erreur populaire.

étoit Julie, qui par conſéquent étoit née au moins la même année que Marcellus, c'eſt-à-dire, en 714. de Rome. En tout cas, on pourroit dire, que Virgile ajoûta ces vers lorſqu'il retoucha ſes Eglogues, l'année qui précéda ſa mort. Il prédiſoit alors ce qu'il avoit vû arriver.



ECLOGA QUINTA.

ARGUMENTUM.

Quod Alexandro, ſub Alexidis perſonâ, ſpoponderat, fore videlicet, ut ejus animum poëſi excoleret, exſolvit hac in Eclogâ Virgilius. Ludunt uterque Carminibus in argumento domeſtico, eoque lugubri. Virgilius ſub Menalcæ, Alexander ſub Mopſi nomine, Flacci Maronis Virgilii fratris interitum dolent. At verò ex ipſo carminis genere facile diſcipulum à Magiſtro dignoſcas. Alexander acutè quidem, quod naſcentem Poëtam decebat, ac non ſine quadam elegantiâ carminis, Daphnidi, hoc eſt Flacco Maroni, ponit Epitaphium. Virgilius verò grandi & ſublimi canendi genere, quod ſummum Poëtam notat, fratris ſui Apotheoſim proſequitur.



V. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

CE Poëme a du rapport à la ſeconde des Eglogues de Virgile, & il en eſt comme la ſuite. Nous avons dit que le Poëte s'y étoit chargé d'inſtruire le jeune Alexandre à la Poëſie. Ici le Maître & le Diſciple s'exercent à chanter des airs champêtres. Ils choiſiſſent pour matiére de leurs chanſons, le ſujet lugubre, que leur fournit une affliction domeſtique. C'étoit la mort d'un frére de Virgile, nommé Flaccus Maro. La vrai-ſemblance eſt parfaitement gardée, par rapport aux perſonnages de l'Eglogue. Virgile, repréſenté ſous le nom de Ménalque, y fait bien ſentir qu'il eſt le Maître. Ses Vers ſont d'un Poëte déja conſommé. On y trouve du ſublime & de la majeſté. Pour ceux de Mopſus, c'eſt-à-dire d'Alexandre; ils ont de l'aménité & de la douceur. C'eſt tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Poëte naiſſant. Il eſt encore parlé ici d'Amyntas, c'eſt-à-dire de Cébes. Virgile qui avoit plus de conſidération pour le ſecond de ſes Eléves, que pour le prémier, préfére la Poëſie d'Alexandre à celle de Cébès. On voit aſſez que cet ouvrage eſt poſtérieur, pour le temps, à la ſeconde Eglogue. Il faut même le ranger après la troiſiéme, puiſqu'on en parle dans celle-ci.



ECLOGA QUINTA.

MENALCAS, MOPSUS.

MEN. I. *Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,*
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hîc corylis mixtas inter consedimus ulmos?
MO. *Tu major: tibi me est æquum parere, Menalca:*
Sive sub incertas, Zephyris motantibus, umbras,
Sive antro potiùs succedimus. Aspice ut antrum
Silvestris raris sparsit labrusca racemis.
ME. *Montibus in nostris solus tibi certat Amyntas.*
MO. *Quid si idem certet Phœbum superare canendo?*
ME. *Incipe, Mopse, prior, si quos aut Phyllidis ignes,*
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri.

a Cette Eglogue est toute dramatique. Virgile n'y parle point en son nom. Il y fait parler deux Bergers. Les deux interlocuteurs ont des talens différents. L'un moins habile, ne sçait que joüer des airs sur le chalumeau, c'est-à dire qu'il n'est qu'un poëte naissant, & imparfait. L'autre sçait encore chanter de grands vers. On trouvéra dans les remarques critiques la raison de cette différence.

b Lorsque le vent agite la tête d'un arbre, les feüilles tremblantes ne défendent pas assés du soleil. L'ombre qu'elles jettent est incertaine, à cause de leur mouvement. Les grammairiens feront attention au double régime du même mot *succedimus*. Tantôt il commande un accusatif avec la préposition *sub*, & tantôt le datif. *Sub incertas umbras*, & puis *Antro succedimus*.

c Le mot *Labrusca* ou *labruscum* signifie une vigne sauvage. Dans la description de son fruit Virgile se sert de ces expressions *raris racemis*. C'est à dire que ces raisins agrestes ont leurs grains fort au large, & non pas les grappes. La grappe c'est *uva*, le grain du raisin c'est *racemus*.

d On lit ici dans la plûpart des éditions *certet* au lieu de *certat*. J'ay préferé le dernier au prémier, parce que dans presque tous les manuscrits anciens on trouve *certat*.

e Ménalque, c'est-à dire Virgile, propose ici trois sujets à Aléxandre son disciple. 1. Un sujet de galanterie, où il eût exprimé les tendres passions de Phillis. Ovide l'a traité ce su-

CINQUIE'ME EGLOGUE.

MENALQUE, MOPSUS.

ME'N. PUisqu'ici nous nous [1] trouvons réünis, cher Mopsus, [2] vous habile à joüer du chalumeau, (*a*) moi plus propre à chanter des Vers; que ne nous asséyons-nous en ce lieu, planté d'ormes & de coudriers?

MOPS. Vous êtes le [3] maître, cher Ménalque, c'est à moi de vous obéïr. Choisissez donc, ou de nous reposer sous ces arbres que le Zéphire agite, & qui ne répandent (*b*) qu'une ombre incertaine, : ou [4] d'entrer plûtôt dans cette grotte. Elle est tapissée d'une vigne sauvage, qui porte (*c*) des raisins agrestes.

ME'N. Il est sûr que [5] sur nos montagnes, personne (*d*) ne peut vous disputer le prix de la Poësie, hors le seul Amyntas.

MOPS. Lui! [6] mais si le téméraire ose défier jusqu'à Phébus lui même!

ME'N. *Afin que je puisse juger de vous & de lui, chantez-moi de vos Vers*, & commencez le premier: soit que dans vos chansons vous ayez exprimé les tendres passions de (*e*) Phyllis, soit que vous y célébriez l'habile & le pieux (*f*) Alcon, ou les querelles de (*g*) Codrus, *avec les*

jet, dans la Lettre qu'il fait écrire par cette Princesse à Démophon. Phillis étoit fille de Siton Roi de Thrace. Elle aima Démopohon fils de Théſée, qu'elle connut lorsqu'il revenoit du siége de Troye. Celui-ci lui promit qu'il repartiroit d'Athênes, où les affaires de son royaume le rappelloient, & qu'il l'épouseroit. Démophon tarda trop à revenir, & la Princesse qui se crût méprisée, se donna la mort.

f Le second sujet que propose Virgile à son disciple, c'est la pieuse habileté d'Alcon. Ce pére vit un jour un serpent qui s'étoit replié au tour de son fils. Il tira si habilement une fléche au serpent, qu'il le tua sans blesser son fils. On lit dans l'Anthologie une épigramme, sur l'heureuse adresse d'Alcon.

g Le troisiéme sujet est la mort de Codrus pour sa Patrie. Les

Incipe : pascentes servabit Tityrus hædos.
MO. *Immò hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi*
Carmina descripsi, & modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.
ME. *Lenta salix quantùm pallenti cedit olivæ,*
Puniceis humilis quantùm saliunca rosetis :
Judicio nostro tantùm tibi cedit Amyntas.
MO. *Sed tu desine plura, puer : successimus antro.*
Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant : vos coryli testes, & flumina Nymphis :
Cùm complexa sui corpus miserabile nati,
Atque Deos, atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egere diebus,
Frigida, Daphni, boves ad flumina. Nulla neque amnem
Libavit quadrupes : nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montésque feri, silvæque loquuntur.
Daphnis & Armenias curru subjungere tigres
Instituit ; Daphnis thiasos inducere Bacchi,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.

Athéniens étoient en Guerre avec les Lacédémoniens, d'autres disent les Laconiens, & d'autres les Thraces. L'Oracle répondit, que celui des deux Rois qui mourroit de la main des ennemis, assureroit la victoire à son parti. Codrus Roi d'Athênes prit l'habit d'un villageois, fit querelle à des Païsans Lacédémoniens, & reçût la mort de leur main.

a Aléxandre avoit appris de Virgile son maître, à préférer des sujets nouveaux & intéressants, aux anciens sujets de poësie. C'est donc la mort du frere de son maître qu'il va chanter.

b Ces mots *modulans alterna notavi*, ne me paroissent pas assés bien interprétés par Servius, & par ceux qui l'ont suivi. Ils prétendent que les vers dont parle Mopsus étoient lyriques, & d'une mesure inégale. Il n'y a pas d'apparence. Ce sont les même vers, qu'il va bientôt réciter, & qui sont tous hexamétres. Le sens de la traduction est préférable. C'est-à-dire je chantois d'abord ces vers, & ensuite je les gravois sur l'écorce.

c Il faut faire attention au mot *oliva*. Il ne signifie pas ici le fruit de l'olivier ; mais l'olivier même, *olea*. L'Epithete *pallenti* tombe ou sur les fueilles de l'olivier qui sont d'un verd pâle, ou sur son écorce.

d *Saliunca* selon les uns signifie ces roses sauvages qui crois-

Paysans dont il avoit pris l'habit. Commençez, dis-je, Tityre gardera nos Troupeaux, tandis que nous chanterons.

MOP. Non ; j'aime (*a*) mieux vous réciter des Vers que je gravai l'autre jour sur l'écorce d'un hestre. Je les (*b*) écrivis à mesure que je les chantois. [7] Vous ordonnerez à Amyntas d'en composer à son tour, *& par là vous jugerez de vos disciples.*

ME'N. *Je ne hésite point à vous donner la préférence, cher Mopsus.* A mon gré [8] vous l'emportez autant sur Amyntas, que (*c*) l'olivier est préférable au saule, & que les rosiers surpassent (*d*) la lavande.

MOPS. Cessez, Ménalque, de me confondre par vos loüanges. Nous voici arrivez à la grotte. *Ecoutez mes Vers.*

Les Nymphes *de ces lieux* [9] pleuroient Daphnis, qu'une cruelle mort venoit d'enlever à la terre. Les fleuves & les coudriers rendront aux Nymphes témoignage de leur douleur. Cependant [10] la (*e*) mére de ce Berger, embrassant tendrement le corps de son fils, accusoit de cruauté le ciel, & d'injustice les Dieux. Le jour que vous mourûtes, cher Daphnis! [11] on ne mena point le bétail à l'eau. Nos Troupeaux négligérent, & de boire & de paître. Ces Montagnes desertes, & ces Forêts nous apprirent, [12] que les Lions même de l'Afrique avoient pleuré votre mort.

C'est lui, c'est Daphnis [13] qui, parmi nous a institué les Fêtes de Bacchus, qui nous a instruits à représenter des (*f*) Tygres * attelez au Char de ce Dieu, qui a commencé des (*g*) assemblées pour danser en son honneur, & qui nous a appris à revêtir nos Javelots de Pampres,

sent aux églantiers : selon les autres, il signifie de la lavande. Du moins il est sur qu'on en méloit avec les habits pour les parfumer. C'est Pline qui l'assure.

e C'est-à-dire, la mere de Virgile. On sçait qu'elle vivoit encore lorsque le Poëte écrivoit ses Eglogues.

f L'Hircanie, aujourd'hui appellée le *Mazandéran*, étoit autrefois une Province de l'Arménie. On sçait que les Tygres d'Hircanie étoient regardez comme les plus féroces.

g Le mot *Thyasus*, signifie en général les fêtes de Bacchus, du

* d'Armenie.

Vitis ut arboribus decori eſt, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, ſegetes ut pinguibus arvis,
Tu decus omne tuis. Poſtquam te fata tulerunt,
Ipſa Pales agros, atque ipſe reliquit Apollo.
Grandia ſæpe quibus mandavimus hordea ſulcis,
Infelix lolium, & ſteriles naſcuntur avenæ.
Pro molli violâ, pro purpureo narciſſo,
Carduus, & ſpinis ſurgit paliurus acutis.
Spargite humum foliis: inducite frondibus aras,
Paſtores! Mandat fieri ſibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, & tumulo ſuperaddite carmen.
Daphnis ego in ſilvis hinc uſque ad ſidera notus,
Formoſi pecoris cuſtos, fomorſior ipſe.
ME. *Tale tuum carmen nobis, divine Poëta,*
Quale ſopor feſſis in gramine, quale per æſtum
Dulcis aquæ ſaliente ſitim reſtinguere rivo.
Nec calamis ſolùm æquiparas, ſed voce magiſtrum.
Fortunate puer, tu nùnc eris alter ab illo!
Nos tamen hæc, quocumque modo, tibi noſtra viciſſim

verbe θύω, qui veut dire, *je ſacrifie*. Cependant on ſe ſervoit plus particuliérement de cette expreſſion pour marquer les danſes qui ſe faiſoient pendant les Bacchanales. *Inſultant Thyaſis*, dit Virgile au l. 7. de l'Enéide.

a On a mal à propos confondu les mots *Thyaſus*, & *Thyrſus*, comme ſi ils avoient la même ſignification. Nous avons expliqué le mot *Thyaſus*. Pour celui de *Thyrſus*, il veut dire une javeline dont les bacchantes s'armoient dans leurs danſes, & à qui elles donnoient des attitudes différentes en danſant. Ces javelines étoient revétuës de pampres de vignes. On trouve ſouvent ſur les bas reliefs antiques Bacchus armé du Thyrſe. Il faut remarquer ici que quelques Mânuſcrits & quelques éditions portent *Baccho*, au lieu de *Bacchi*.

b Un laboureur habile, & un Berger entendu dans la nourriture des beſtiaux eſt l'honneur d'une famille de campagne. Tel fut le frere de Virgile. Voyez la Note quatorziéme.

c Palés eſt la Déeſſe des Pâturages. Nous en parlerons plus au long dans les Géorgiques. Apollon fut autrefois berger. Auſſi on l'honoroit ſous le nom d'*Apollo Nomius*. D'ailleurs la chaleur du Soleil, repréſenté ſous le nom d'Apollon, eſt né-

pour en faire des (*a*) Thyrses. Comme la vigne fait toute la parure des ormes qu'elle embrasse ; comme le raisin donne de la beauté à la vigne ; comme les Taureaux sont l'ornement d'un troupeau, (*b*) comme les moissons le sont de nos Campagnes ; ainsi, cher Daphnis ! vous fûtes toute la gloire de votre famille.

Depuis que la mort vous a enlevé, [14] Palès (*c*) & Apollon semblent avoir abandonné nos Campagnes. L'yvraye, & des herbes stériles croissent dans les sillons, où nous avions semé le plus bel orge. Les ronces (*d* & les chardons ont pris, *dans nos jardins*, la place de la violette, & du narcisse.

Bergers, jonchez la terre de feüillage : [15] parez les autels de branches. (*e*) L'Ombre de Daphnis exige qu'on lui rende ces devoirs. Dressez un tombeau à ce Berger, & inscrivez y cette Epitaphe : *ICY REPOSE DAPHNIS. IL FUT CONNU, DANS CES FORESTS, (f) ET JUSQU'AU CIEL. BERGER D'UN AIMABLE TROUPEAU, IL FUT ENCORE [16] PLUS AIMABLE QUE SON TROUPEAU MESME.*

MEN. Charmant Poëte, j'ai senti à vous entendre le même plaisir, que l'on goûte à reposer tranquillement sur le gazon après la fatigue, ou que l'on sent en été, à desaltérer sa soif, à la source d'un clair ruisseau. *Je le puis dire* ; non seulement vous égalez votre [17] Maître à joüer du chalumeau, mais même à chanter des Vers. Heureux Berger, [18] vous aurez (*g*) le premier rang, après lui ! Cependant permettez-moi de célébrer à * mon

cessaire aux moissons. C'est-à-dire, que les Dieux protecteurs des Bergeries & du labourage, ont abandonné la campagne.

d Le mot *paliurus* signifie une ronce. C'est un arbrisseau épineux qui croît dans les campagnes désertes.

e Mopsus ne dit pas ici que, Daphnis ordonne, comme Dieu, qu'on fasse toutes ces cérémonies sur son tombeau. C'est Ménalque seul qui le divinise. Il dit seulement que son ombre les exige.

f C'est le privilége des Poëtes. Ils se vantent de porter les noms jusqu'au Ciel, & de les immortaliser.

g Servius à interprété ces paroles *tu nunc eris alter ab illo*, comme si elles eussent été dites

* Le moins mal que je pourrai.

Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra.
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis.
MO. *An quicquam nobis tali sit munere majus?*
Et puer ipse fuit cantari dignus, & ista
Jampridem Stimichon laudavit carmina nobis.
ME. *Candidus insuetum miratur limen Olympi,*
Sub pedibusque videt nubes, & sidera Daphnis.
Ergo alacris silvas, & cætera rura voluptas,
Panáque, pastoresque tenet, Dryadasque puellas.
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur: amat bonus otia Daphnis.
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant
Intonsi montes: ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta: Deus! Deus ille! Menalca.
Sis bonus ô, felixque tuis! En quattuor aras.
Ecce duas tibi, Daphni, duoque altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quotannis,
Craterásque duos statuam tibi pinguis olivi:
Et multo in primis hilarans convivia Baccho.
Ante focum, si frigus erit; si messis, in umbrâ,
Vina novum fundam calathis Arvisia, nectar.

à Virgile Selon lui on promet au Poëte Latin, qu'aprés Théocrite, il tiendra le premier rang pour le vers Bucolique. Cette conjecture n'a nul fondement: On poura lire la 18. remarque.

a Un nouveau Dieu est tout surpris de la magnifique demeure des Dieux. C'est ce que veut dire l'expression *insuetum Limen Olympi.* Ici une partie signifie le tout. Quelques critiques ont voulu introduire dans le texte *lumen*, au lieu de *limen.* Tous les Dieux des campagnes, Pan le principal Dieu des Forêts, les Dryades, c'est-à-dire, les Nymphes qui habitent dans les Chênes; enfin, les Bergers se réjoüissent, qu'un Berger soit au nombre des Dieux.

b La campagne attend une protection particuliére de ce nouveau Dieu tutélaire.

c Ces deux autels destinez à Daphnis, & les deux autres à Apollon semblent marquer une égalité de culte entre cette nouvelle divinité, & les plus an-

tour [19] le Berger que vous avez chanté. Ensemble nous l'éleverons jusqu'aux Cieux. [20.] Il eut aussi, ce Daphnis, de la tendresse pour moi.

MOPS. Quel présent pourroit m'être plus agréable, que la chanson dont vous parlez ? Le Berger dont vous allez faire l'éloge; a mérité vos loüanges. Déja par avance, [21] Stimicon m'a vanté les Vers que vous avez faits, à la gloire du mort. *Je prête l'oreille pour les entendre.*

ME'N. [22] Daphnis tout brillant de gloire, voit avec étonnement les belles demeures de l'Olympe, & il considére sous ses pieds les astres, & les nuées. De-là l'allégresse de nos Forêts, & la joye de nos Campagnes. (*a*) Delà les Fêtes de Pan, des Dryades, & de nos Bergers. (*b*) Non les loups ne dresseront plus d'embûches aux Troupeaux. On ne surprendra plus de cerfs dans des piéges. [23] Le tranquille Daphnis aime la paix. Les Montagnes font entendre des cris d'allégresse jusqu'au ciel. * Les rochers & les arbres redisent à l'envi : Oui, Ménalque, [24] il est Dieu ! il est Dieu ce Daphnis !

Nouvelle Divinité, soyez donc favorable à vos proches ! [25] De quatre autels que voici, (*c*) deux vous seront consacrez, ô mon cher Daphnis ! & deux autres sont destinez au culte d'Apollon. Sur ces autels, tous les ans, je vous offrirai deux vases pleins de lait, (*d*) & deux autres pleins d'huile. J'honorerai les Fêtes, que je vous destine, par un repas que je sçaurai égayer, en y prodiguant le vin. Si c'est en hyver, nous ferons servir auprês du feu : si c'est en été, nous mangerons au frais. Enfin, le meilleur vin (*e*) de Chio, ce nectar agréable, y sera ver-

ciens Dieux. Cependant il faut avoir égard à la différence des mots *ara*, & *altare*. Voyez la remarque 25.

d Les sacrifices qu'on offrira à Daphnis seront convenables à l'état où il vécut. Il fut Berger & homme de campagne, on lui offrira du lait, & de l'huile.

e Le vin de Chio étoit le plus estimé de tous les vins. Virgile au 2. l. des Georg. appelle le vin Phanée dans l'Isle de Chio, le Roy des vins, *Rex ipse Phanæus*. Ici on trouve de la différence dans les leçons du Texte. Quelques-uns lisent *Arethusia*, & ce seroit alors du vin de Sicile, où est la fontaine d'Arethuse. D'autres lisent *Arysia*. En effet, Strabon donne à une Côte de l'Isle de Chio le nom d'Arisie. Cependant, j'ai conservé dans le Texte *Arvisia*. Pline m'y a déterminé. Il parle du vin nommé *Arvisium* au ch. 7.

* Pleines de forêts qu'on ne coupe point.

Cantabunt mihi Damœtas, & Lyctius Ægon :
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.
Hæc tibi semper erunt, & cùm solemnia vota
Reddemus Nymphis, & cùm lustrabimus agros.
Dùm juga montis aper, fluvios dùm piscis amabit;
Dùmque thymo pascentur apes, dùm rore cicadæ,
Semper honos, noménque tuum, laudésque manebunt.
Ut Baccho, Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient. Damnabis tu quoque votis.
MO. *Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?*
Nam neque me tantùm venientis sibilus Austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.
ME. *Hâc te nos fragili donabimus antè cicutâ.*
Hæc nos, formosum Corydon ardebat Alexin :
Hæc eadem docuit, Cujum pecus ? an Melibœi ?
MO. *At tu sume pedum, quod, me cùm sæpè rogaret,*
Non tulit Antigenes : & erat tùm dignus amari,
Formosum paribus nodis, atque ære, Menalca.

du l. 14.

a Le mot *calathus* ne signifie pas seulement une corbeille, un pannier, ou un couloir de pressoir. Il veut dire encore un vase qui sert à boire. Martial s'en sert en ce sens dans la 60. épigramme du l. 9.

Expendit veteres Calathos, & si qua fuerunt
Pocula, mentoreâ nobilitata manu.

b Egon est marqué par le lieu de sa naissance. Il étoit de l'Isle de Créte, car *Lyctius* est une Ville de Créte, dit Strabon. *Lyctius* est ici un adjectif, semblable au substantif *Lyctius*.

c Virgile fait ici allusion à une cérémonie que les Siciliens faisoient tous les ans, pour honorer les Nymphes. Ils célébroient leurs fêtes, dit Athénée, par des réjoüissances domestiques. Virgile fait si souvent allusion à la Sicile dans cette Eglogue, qu'on peut conjecturer, que son frére *Flaccus* y est mort, & que sa famille y fut transportée dans la métairie de Syron, après avoir perdu la terre d'*Andes*.

d Par ce tour des campagnes qu'on ira faire, il faut entendre la solennité que les Latins appelloient *ambarvalia*. Nous l'expliquerons au premier livre des Géorgiques.

e Bacchus & Cérès furent deux Divinités des campagnes, que la Poësie consacra, parce qu'ils avoient été utiles à la

sé à pleines (*a*) couppes. Pendant le repas, Daméte, & le célébre (*b*) Egon * feront entendre leurs voix, & Alphésibée danſera une entrée de Satyre.

Telles ſont les Fêtes que nous vous inſtituons à perpétuité. Nous les renouvellerons deux fois l'an, & lorſque nous honorerons les (*c*) Nymphes, & lorſque la dévotion publique nous fera faire (*d*) le tour de nos campagnes. Auſſi long-temps que les ſangliers ſe plairont ſur le haut des montagnes, que les poiſſons nageront dans l'eau, que les abeilles ſe nourriront de thin, & les cigalles de rosée; auſſi long-temps votre nom, vos loüanges, & votre culte ſe conſerveront parmi nous. Nous vous ferons des vœux comme (*e*) à Bacchus, & comme à Cérès, & ſemblable aux plus anciennes Divinitez, (26) vous ſerez en droit d'en exiger l'accompliſſement.

MOPS. Par quel préſent pourrai-je récompenſer de ſi beaux vers? Non, je n'eus jamais tant de plaiſir à entendre le murmure d'un (*f*) vent agréable, ou le bruit des ondes qui viennent ſe briſer contre le rivage, ou l'agitation d'un fleuve qui roule ſes eaux dans une vallée pierreuſe.

MÉN. *Je vous préviendrai moi par mes préſens.* [27] Recevez cette flûte. C'eſt avec elle que (*g*) je chantai autrefois l'Eglogue de *CORYDON ET D'ALEXIS*, & celle qui commence par ces mots, *DITES-MOY DAMÉTE.*

MOPS. A votre tour reçevez de moi cette houlette. Souvent Antigéne me l'a demandée, & jamais il n'a pû l'obtenir, tout aimable qu'il étoit. Elle eſt belle. Les nœuds qui lui ſervent d'ornement, y ſont rangez à égale diſtance, & la garniture en eſt de bronze.

culture des terres. Il en étoit ainſi du frere de Virgile. La comparaiſon de Cérès & de Bacchus avec Jule Céſar eût été hors d'œuvre.

f Il y a dans le Texte du vent *Auſter*, c'eſt-à-dire du vent de midi. Il étoit fort violent. Comment donc Virgile, dit-il, qu'il eſt doux & agréable? L'épithete qu'il ajoûte fait entendre ſa penſée, *Venientis Auſtri*, dit-il, c'eſt-à-dire, du vent de midi, lorſqu'il ſe leve, & qu'il ne fait que commençer.

g On ne peut plus douter ici que Virgile ne ſe ſoit repreſenté lui-même ſous le nom de Ménalque.

* Chantre de Créte.

NOTES CRITIQUES sur le sujet de la cinquiéme Eglogue.

PErsonne jusqu'à présent n'avoit conjecturé, que les personnages qui paroissent ici sur la Scéne, fussent Virgile & Alexandre. Nous rendrons compte, dans les Remarques, des raisons qui nous en ont fait naître la pensée.

Au regard du Daphnis, dont on célébre ici le tombeau, les Interprétes se sont partagez en quatre sentimens differens. Les uns on crû, que dans le Daphnis de cette Eglogue, on doit reconnoître le Daphnis de la Fable. C'étoit un Berger de Sicile, qui fut l'inventeur du Poëme Pastoral. Théocrite a fait sa premiére Idile en son honneur. Il étoit assez naturel que Virgile & son disciple en fissent aussi la matiére de leurs chansons. Quelques autres se sont persuadez, que cette Eglogue fut faite sur la mort de Quintilius Varus. Ce qu'en dit Horace autorise leur conjecture. Il assûre que personne n'a dû pleurer plus amérement Varus que Virgile: *Nulli flebilior quam tibi Virgili.* Il est certain néanmoins, que cette Eglogue n'a pû avoir été écrite sur la mort de Varus, dans le temps que Virgile donna ses prémiers Ouvrages au public. Ils parurent au plûtard en l'année 716. de Rome, & Varus ne se donna la mort que longtemps aprés. D'ailleurs, dans tout le cours de ce Poëme, rien ne fait sentir que Virgile ait voulu chanter la mort de Varus.

D'autres Interprétes ont pensé que la mort de Jule César, & que son Apotheose, sont ici le sujet des Vers de Ménalque, & de Mopsus. Mais parmi plusieurs applications qui, dans cette Eglogue, conviennent parfaitement à Jule César, on trouve des endroits inexplicables, supposé qu'il soit le sujet de ce Poëme.

Je me suis rangé au parti de ceux qui croyent, que Virgile sous le nom de Ménalque, & Mopsus pleurent ici la mort de Flaccus Maro, frere du Poëte. Il est vrai qu'il paroîtroit plus de noblesse dans cette Poësie, si on la faisoit

tomber

tomber sur un Héros, plûtôt que sur un homme élevé à la campagne; mais je doute qu'il y eût plus de vérité. L'Auteur de la vie de Virgile nous assûre que ce Poëte * *pleura la mort de Flaccus son frere, sous le nom de Daphnis.* D'ailleurs la Tradition s'en étoit si bien répanduë, qu'on trouve dans les plus vieux Interprétes, deux Vers d'un ancien Auteur, mais incertain, qui confirment l'opinion que j'ay choisie. Voici les Vers.

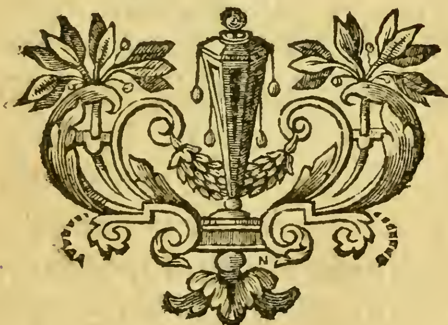
Tristia fata tui, dùm fles in Daphnide, Flacci,

Docte Maro, fratrem Diis immortalibus æquas.

Tandis que vous pleurez votre cher Flaccus, sous le personnage de Daphnis, illustre Virgile, vous égalez votre frére aux Dieux. Comme je respecte encore plus les vieilles traditions, que je défére à des conjectures sans autorité, j'expliquerai cette Eglogue conformément à cette derniére opinion, & j'éclaircirai des difficultez qui sont inévitables, quelque parti que l'on prenne.

Il est croïable que Virgile n'a composé cette Eglogue, qu'après avoir calmé les premiers sentimens de sa douleur. Le tems les avoit adoucis, lorsque d'un sujet si lugubre, il fit un jeu, entre son disciple & lui.

* *Amisit Flaccum jam adultum, cujus exitum sub nomine Daphnidis deflet.*



REMARQUES SUR *la cinquième Eglogue.*

1. N*Ous nous trouvons rëünis, &c.* Une promenade ſemble donner occaſion à cette Eglogue. Le diſciple & le Maître, tous deux Poëtes, après s'être promenez ſéparément, ſe rejoignent à la fin. Virgile, repréſenté ſous le nom de Ménalque, ouvre la converſation.

2. *Vous habile à joüer du chalumeau, &c.* Déja Alexandre, à qui le Poëte donne le nom de Mopſus, avoit fait quelque progrês dans la poëſie. Il avoit appris à faire retentir l'air de ſes Chalumeaux. Pour les grands Vers, il n'appartenoit encore qu'à Virgile d'en chanter, *ego dicere verſus.* Le Maître marque ſa ſupériorité dès le commencement de l'Eglogue. Par-là il eſt aiſé de convaincre Servius d'avoir mal conjecturé. Cet interpréte croit que le Mopſus de cette Eglogue eſt Æmilius Macer, Poëte alors de réputation dans Rome, & l'ami de Virgile. Certainement Virgile auroit traité ſon ami avec peu de politeſſe. Il auroit pris

ſur lui un aſcendant plein de vanité. Pouvoit-il dire civilement, que Macer ne ſavoit joüer que du chalumeau, *tu calamos inflare leves*, & dans la comparaiſon, ſe donner toûjours la préference ? On s'apperçoit que le rôle de Mopſus convient mieux à un eſclave, & à un diſciple.

3. *Vous êtes le maître, &c.* Je pouvois traduire, *vous êtes l'ancien*; car *tu major*, marque également une ſupériorité, d'âge, de mérite, & de rang. J'ai mieux aimé traduire, vous êtes le Maître; car enfin Aléxandre ne tenoit auprès de Virgile que la place d'un eſclave favori, ou tout au plus d'un affranchi, qui devoit du reſpect à ſon ancien Maître. Auſſi le diſciple ne ſe méconnoît point. *Il eſt juſte*, dit-il, *que je vous obëiſſe.*

4. *Dans cette grotte, &c.* Le lieu de la Scéne eſt décrit avec élégance. C'eſt un antre où l'on trouve de la verdure, de l'ombre, & de la fraîcheur. Son obſcurité convenoit au ſujet lugubre, qui les alloit occuper. Peut-être même que cette grotte étoit le lieu, où repoſoient les cendres de Flaccus Maro.

5. *Perſonne n'oſe vous diſputer le prix,*

&c. Aprês les premiéres civilitez, Virgile tourne malignement la converſation ſur Cébès, ce premier de ſes diſciples, qui ſans doute étoit un objet de jalouſie pour Aléxandre. Il ſemble même qu'il donne de la préférence à Cébès, ſous le nom d'Amyntas. Il faut remarquer que Cébès s'appelloit Amyntas dès la ſeconde Eglogue. Certainement, en ſuppoſant le ſyſtême que j'ai établi, des deux eſclaves donnez à Virgile, pour les former aux belles Lettres, il eſt difficile de les méconnoître ici, & de ne pas apperçevoir les paſſions mutuelles, qui devoient naître dans les deux Eléves, par rapport à leur Maître, & dans le Maître, par rapport à ſes diſciples. Servius a prétendu, que par Amyntas il faut entendre un je ne ſçai quel Cornificius, aſſez mauvais Poëte, & jaloux du mérite de Virgile. Servius, peu heureux dans ſes conjectures, le dit ſans preuve, & ſans raiſon.

6. *Mais ſi le témeraire oſe défier, &c.* Le caractére d'Amyntas avoit été marqué dès la ſeconde Eglogue. L'inſolent prétendoit égaler ſon Maître. Il envioit la flûte dont on avoit fait préſent à Virgile, *invidit ſtultus Amyntas.* Ici il porte la témérité juſ-

qu'à défier Phébus lui-même, c'est-à-dire, Virgile. Aléxandre se sert de la fierté de Cébès son rival, pour gagner de la préférence dans l'estime de leur Maître commun. S'il me défie à un combat de chansons, dit-il, il a l'audace de défier Apollon lui-même. Il entend par-là Virgile.

7. *Vous ordonnerez à Amyntas, &c.* Que l'on fasse attention à ces expressions, *jubeto certet Amyntas.* On apperçoit un Maître qui commande, qui ordonne. Aussi Cébès & Aléxandre étoient tout à la fois les esclaves, & les disciples de Virgile. Comment Servius pouroit-il appliquer ces paroles à son prétendu Cornificius ?

8. *Vous l'emportez autant sur Amyntas, &c.* Ce jugement étoit peut être plus du cœur, que de l'esprit. Du moins l'Auteur de la vie de Virgile assûre, que Cébès devint Poëte à l'école de son Maître, & qu'Alexandre n'y devint que Grammairien. C'est-à-dire, que celui-ci excella plus encore dans la Grammaire, que dans la poësie.

9. *Pleuroient Daphnis, &c.* J'ai dit que sous le nom de Daphnis j'entendois toûjours ici le frere de Virgile ; & que çe mort est le sujet des Vers que le disciple & le

Maître vont réciter. Je ſçai en quelles difficultez je vais me jetter, & combien de préjugez j'aurai à combattre. Encore une fois une tradition fondée ſur l'hiſtoire, a plus de force ſur mon eſprit, que la conjecture la plus brillante, quand même elle ſeroit vrai-ſemblable.

10. *La mére de ce Berger, &c.* Il eſt certain que Jule Céſar n'avoit plus de mére, lorſqu'il fut aſſaſſiné. Ceux donc qui veulent, à toute force, le retrouver ici, ont recours à des interprétations plus ingénieuſes, que vraies. Les uns veulent que ſous la figure de cette mére qui tenoit le corps de ſon fils entre ſes bras, on doit entendre Calpurnie femme de Céſar. D'autres, que Rome eſt marquée ſous cette allégorie. D'autres enfin, que l'on repréſente ici Vénus ; mére de toute la race des Jules. On s'apperçoit aſſez, ſans autres preuves, que ce ſont ici des ſupplémens de la vérité, lorſque la vérité manque. Au regard du frére de Virgile, il eſt croïable que ſa mére vivoit alors, & qu'elle fit entendre ſes cris au ciel. Nous en avons parlé dans l'Eglogue précédente. Lorſque ſon fils étoit dans la plus grande réputation à Rome, elle vivoit encore.

11. *On ne mena point de bétail à l'eau, &c.* Rien de plus naïvement représenté que cette douleur champêtre. A la mort du frére de Virgile, tout cela put arriver en effet. Au regard de César, on ne peut l'entendre, qu'en figure, & par métaphore.

12. *Que les Lions mêmes d'Afrique, &c.* Il est étonnant, dira-t-on, que la mort d'un homme de campagne, ait été pleurée jusqu'en Afrique. J'en conviens; mais Virgile avoit déja des amis, & de la réputation dans tous les lieux où Rome avoit des Colonies, des Armées, & des Gouverneurs. Sans doute que ce favori de Mécéne & d'Octavien reçût des condoléances de toutes parts. D'ailleurs la Sicile, où la Scéne de cette Eglogue paroît avoir été, n'étoit pas fort éloignée de l'Afrique. On pouvoit feindre poëtiquement, que les gémissemens d'une famille désolée ont été entendus de-là, jusqu'en Afrique.

13. *Qui parmi nous a institué les Fêtes de Bacchus, &c.* L'envie de trouver ici Jule César, a fait inventer à Servius un événement qui ne fut jamais. Ce commentateur prétend, que César a le premier institué à Rome, les Fêtes de Bacchus. Il a grand tort.

Avant Jule César on en trouve des vestiges presque dans tous les Auteurs de la Latinité; sur-tout dans Tite-Live. Depuis Servius, on s'est retranché à dire, que peut-être César avoit donné plus de lustre à ces Fêtes. On devine. Mais, en tout cas, seroit-ce instituer les Fêtes de Bacchus que de les orner de quelques cérémonies nouvelles? *Instituit Daphnis Thiasos inducere Bacchi.* Puisqu'il est permis de deviner, ne pourrai-je pas conjecturer à mon tour, que le frére de Virgile avoit le premier établi les Fêtes de Bacchus dans son Village. * On sçait que c'étoit une fête de campagne; que les Païsans la célébroient par des jeux, & qu'ils composoient des chansons champêtres, en l'honneur de ce Dieu. Certainement il est plus permis d'user de conjecture pour les circonstances, lorsqu'on est fondé en preuve pour le fond.

14. *Palês & Apollon semblent, &c.* Flaccus Maro, lorsqu'il mourut, étoit en âge de rendre à sa famille de bons services, pour le labourage, & pour les soins de campagne. *Duos fratres amisit*, dit l'Auteur de la vie de Virgile, *Sylonem impuberem, & Flac-*

* *Virg. Georg.* 2.

cum

cum jam adultum. Ainsi on pouvoit dire aprês sa mort, que les Dieux qui aiment les campagnes, les avoient quittées, que l'yvraye y croissoit, & le reste.

15. *Parez les autels de branches, &c.* J'ai traduit ainsi, parce que j'ai mieux aimé lire dans le Texte, *inducite frondibus aras*, que *fontibus umbras.* Outre que les paroles, que j'ai préférées, se trouvent dans les vieux Manuscrits, elles font une image plus vraie, par rapport à un mort. On ne lit nulle part qu'on ait fait des berceaux sur les fontaines, pour honorer des funérailles ; & on lit souvent, qu'on chargeoit de branches les autels & les tombeaux. Ainsi aux obséques de Polidore, on couvrit les autels de cyprês, dont les branches furent entrelassées de rubans bleus. * *Stant Manibus aræ,*

Cæruleis mæstæ vittis, atrâque cupresso.

16. *Plus aimable que son troupeau même, &c.* Le Texte porte *formosior.* Cette loüange de la beauté tombe juste sur le frere de Virgile. C'étoit un jeune Berger. Mais, à l'égard de César, ce seroit une loüange froide. On ne se picque plus de beauté à

* *Lib. 3. Æneid.*

l'âge de 56. ans, où il fut tué.

17. *Non seulement vous égalez votre Maître, &c.* Quand on auroit pû douter jusqu'ici, qu'il s'agit dans cette Eglogue d'un Maître & d'un disciple, ce qui suit ne nous permetroit plus d'en douter. Virgile est charmé des beaux Vers de son éléve. Il rétracte ce qu'il avoit dit au commencement de la conversation. Il n'avoit donné à Aléxandre que la gloire du chalumeau, & il avoit pris pour lui celle de chanter des Vers * ici c'est également & par le talent de joüer de la flûte, & par celui de chanter des Vers, qu'il est égalé, dit-il, par son disciple.

18. *Vous aurez le premier rang après lui, &c.* L'égalité que Virgile vient de mettre entre Aléxandre, & lui, est toûjours accompagnée de subordination. Vous serez le premier, après votre Maître, lui dit-on. C'étoit toûjours beaucoup pour Aléxandre, que d'être préféré à Cébès.

19. *Le berger que vous avez chanté, &c.* Auroit-on parlé ainsi de Jule César? Avoit-il connu l'esclave Aléxandre, ou quelque autre disciple de Virgile?

20. *Il eut aussi ce Daphnis de la tendresse*

* *Tu calamos inflare leves, ego dicere versus.*

pour moi, &c. Certainement Virgile n'avoit point été consideré de Jule César. Ce Poëte n'avoit guére paru dans le monde, du vivant de ce Dictateur. Il y a, en ce seul Vers, une difficulté insurmontable à ceux, qui reconnoissent César pour le sujet de cet Eglogue.

21. *Stimicon m'a vanté, &c.* Servius avouë, que sous le nom de Stimicon, le Poëte a voulu parler de Mécéne. Je me range sans peine au sentiment de Servius. En effet, Aléxandre avoit des rapports à Mécéne, il en avoit été l'esclave. Pour Virgile, Mécéne étoit son Patron; & le protecteur de ses Vers.

22. *Daphnis tout brillant de gloire, &c.* On reconnoît ici la main du Maître. Les Vers que le disciple avoit faits à la gloire de Daphnis, étoient élégans & naturels, ceux-ci sont sublimes Dans la personne d'Aléxandre, Virgile donne une instruction à tous les jeunes Poëtes. C'est de prendre leur sujet par les endroits brillants. Ici Virgile s'éleve si haut, qu'on auroit peine à reconnoître qu'il parle de son frére. Il le place au ciel, il met sous ses pieds les astres & les nuées. Voilà ce qui a fait trouver ici Jule

César. Rome l'avoit placé au rang des Dieux, a-t-on dit, c'eſt juſtement ſon Apothéoſe que le Poëte a décrite. Il eſt vrai qu'ébloüi par l'apparence, j'aurois donné moi-même dans le ſentiment commun, ſi mon reſpect pour la tradition, & les contrariétez que j'ai trouvées dans le reſte de l'Eglogue, avec l'opinion de ceux qui prétendent que Jule César eſt ici déſigné, ne m'avoient fait pancher ailleurs. Diſons donc qu'il n'eſt pas étonnant, que le Poëte place ſon frére dans l'Olympe. La poëſie s'eſt miſe en poſſeſſion de faire des Dieux. C'eſt à ſes fictions que l'antiquité dut autrefois, tout ce qu'elle adoroit au ciel. Virgile inſtruit Aléxandre, à ne point dégénérer de la nobleſſe, & des droits des premiers Poëtes. Autrefois il avoit promis à Varus, de l'élever au ciel, s'il lui conſervoit ſa Terre *. Il exécute en faveur de ſon frére, ce qu'il avoit promis à un ami.

23. *Le tranquille Daphnis aime la paix, &c.* Il eſt difficile de faire tomber ſur un guerrier, ſur un Conquérant, cet amour de la paix. Ce ne ſeroit pas loüer César par un endroit, qui le rendît reconnoiſſable.

* *Cantantes ſublime ferent ad ſydera cycni.*

24. *Il est Dieu ! il est Dieu ce Daphnis, &c.* Tous nos préjugez se révoltent contre l'application que nous faisons de ce Vers, au frére de Virgile. Mais pourquoi ne seroit-il pas permis au Poëte Latin, de diviniser son frére, sous le nom de Daphnis ? Il a bien été permis aux Poëtes de la Grece, de mettre le Daphnis de Sicile, au rang des Dieux. Ces Apothéoses de Bergers ne doivent point surprendre. On en trouve des exemples dans tous les Poëtes, qui ont écrit des Vers Bucoliques.

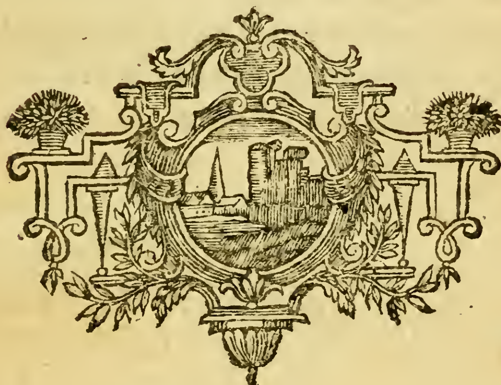
25. *De quatre autels que voici, &c.* La coûtume des Anciens étoit, d'élever deux autels aux Manes des hommes illustres, dont ils honoroient la mémoire. Ainsi Andromaque en avoit érigé deux à Hector : *Et geminas, causam lachrymis, sacraverat aras.* Dans le même sens, Virgile en consacre deux à son frére, *& geminas tibi Daphni.* Outre ces autels qu'on érigeoit aux Manes du mort, Virgile en destine deux à Phébus, le Dieu de la Poësie, *duoque altaria Phœbo.* Il faut remarquer ici la différence des mots *Aræ*, & *Altaria.* On n'emploïoit guére le dernier que quand il s'agissoit des grands Dieux, des Dieux du ciel. Mais on se ser-

voit aussi du premier quand on parloit des Manes, ou des Ombres des hommes illustres qui étoient morts. On ne doit pas ignorer une leçon du Manuscrit de Lombardie, qui confirme la différence des mots *ara*, & *altare*. On y lit ainsi *Ecce duas tibi Daphni, duas altaria Phœbo*. Ce second *duas* où *altaria* joint par apposition, veut dire le même que s'il y avoit, *duas aras quæ sunt altaria*. On a préféré cette correction dans quelques éditions modernes.

26. *Vous serez en droit, &c.* Dês-là que Daphnis est Dieu, il est permis de lui faire des vœux. Aussi, de son côté, il est en droit d'en éxiger l'accomplissement. Mais a-t-on fait attention à cette expression, *Tu quoque*, Vous-même? Ces paroles marquent, que ce devoit être une chose surprenante, de voir un Berger reçevoir aussi les vœux des mortels.

27. *Recevez cette flûte, &c.* Rien ne marque mieux le rapport de cette Eglogue avec celle, qui porte le nom *D'ALEXIS*. Dans le tems que Virgile faisoit effort, pour l'obtenir de Mécéne, il promettoit une flûte à ce jeune Esclave. Il l'avoit reçûë

de Daméte, disoit-il, & elle avoit été un sujet de jalousie pour Amyntas, c'est-à-dire pour Cébès. Il exécute maintenant sa promesse. Il donne en effet cette flûte à Aléxandre. C'est avec elle que le Poëte avoit chanté deux de ses Eglogues.



ECLOGA SEXTA.

ARGUMENTUM.

SYronem, Philosophum ex Epicureis ætatis suæ nobilissimum, in hâc Eclogâ, sub Sileni nomine, commendat Virgilius, discipulus, Magistrum. Fingit itaque poëta deprehensum à Chromide & Mnasylo pastoribus, jacentem in antro Silenum, eundemque vi adactum, ut Epicureæ sectæ placita enodaret. Porrò sub hâc gemini pastoris larvâ, Virgilium, Varumque, duos Syronis in rebus Philosophicis auditores, facilè dignoscas. Illi floreis vinculis Silenum irretiunt, atque adjutrice Ægle Nymphâ formosissimâ, eò adducunt, ut Epicurea dogmata, seu quæ ad mundi primordia, seu quæ ad vivendi normam spectant, aperiat. Scribitur hæc ad Varum Ecloga, hoc est ad condiscipulum, de communis Magistri laudibus.



VI. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

SYron fut un Philoſophe Epicurien, d'une grande réputation dans Rome. * Il étoit ami de Ciceron. Virgile & Varus avoient appris de lui la Philoſophie Epicurienne. Le Poëte, par reconnoiſſance pour ſon Maître, entrèprend ici de célébrer ſon érudition, & de rappeller le ſouvenir des principes, qu'il apprît autrefois à l'Ecole du Philoſophe. Pour le faire dans une Eglogue, Virgile repréſente, autant qu'il peut, ſous des idées champêtres, un ſujet plus élevé, qu'il ne convient à des Bergers. Il donne à ſon Maître le nom, & le perſonnage de Siléne, & il prend pour Varus & pour lui, les noms de Chromis & de Mnaſylus. La Scéne ſe paſſe dans une grotte. Toutes les circonſtances de l'action conviennent parfaitement à un Maître de l'Epicuriſme. Siléne, qui découvre tous les myſteres de ſa Secte, ſe ſent encore de la débauche du jour précédent. On le ſurprend endormi, on le lie de fleurs, & on l'oblige à parler. La Nymphe Æglé ſe joint aux deux Bergers, pour contraindre le Philoſophe à ne rien celer de ſes principes. Il y a en tout cela des alluſions naturelles à ce genre de Philoſophie, qui fait conſiſter toute la félicité de l'homme, dans la volupté. C'eſt à Varus que Virgile adreſſe cét Ouvrage. Certainement un compagnon d'étude devoit prendre plus de part que perſonne, à la gloire d'un Maître commun, & aux principes de ſa doctrine.

* *Ep. ad Fam. l. 6. Ep. 11. & 2. lib. de fin. bon. & mal.*

ÆGLOGA SEXTA

SILENUS.

PRima Syracoſio dignata eſt ludere verſu
Noſtra, nec erubuit ſilvas habitare Thalia.
Cùm canerem Reges & prælia, Cynthius aurem
Vellit, & admonuit: Paſtorem, Tityre, pingues
Paſcere oportet oves, deductum dicere carmen.
Nùnc ego (namque ſuper tibi erunt, qui dicere laudes
Vare, tuas cupiant, & triſtia condere bella)
Agreſtem tenui meditabor arundine muſam.
Non injuſſa cano. Si quis tamen hæc quoque, ſi quis
Captus amore leget; te noſtra, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet: nec Phœbo gratior ulla eſt,
Quàm ſibi quæ Vari præſcripſit pagina nomen.
Pergite, Pierides. Chromis & Mnaſylus in antro
Silenum pueri ſomno vidêre jacentem,

a Virgile a été le premier des Latins qui ait écrit des Bucoliques. Il dit que ſa muſe, qui lui inſpiroit de grands ſujets, n'a pas dédaigné d'en chanter de champêtres, à l'éxemple de Théocrite. Syracuſe eſt une Ville de Sicile, où Théocrite avoit pris naiſſance. Le nom que Virgile donne ici à ſa muſe eſt celui de Thalie. C'étoit elle qui préſidoit aux pcëmes comiques. Les Eglogues approchent fort de la Comédie, & celle-ci en particulier va décrire une avanture Comique. Elle eſt mixte cette Eglogue; c'eſt-à-dire, que le Poëte y parle d'abord, & qu'enſuite il y introduit des interlocuteurs.

b Le nom que donne ici Virgile à Apollon, eſt celui de *Cynthius*. C'eſt parce que le Cynthe eſt une montagne de l'Isle de Délos, où Apollon & Latone prirent naiſſance.

c Par ces mots *deductum carmen*, il faut entendre des ſujets plus minces, que ceux qu'on traite ſur des matiéres héroïques. La métaphore eſt tirée de la laine, ou du lin, qu'on rend plus ou moins déliés en filant, *tenui deducta poëmata filo*, dit Horace.

d Virgile reçut un ordre d'Au-

SIXIE'ME EGLOGUE.

SILE'NE.

MA Muſe a bien voulu [1] marcher la premiére (*a*) ſur les pas de Théocrite, & n'a point rougi de ſe joindre aux Paſtres, pour habiter les forêts. [2] Lorſque je m'occupois à chanter des Rois & des combats, (*b*) Apollon me tirant par l'oreille, Berger, me dit-il, des gens de votre ſorte, doivent ſe contenter de mener paître leurs moûtons, & de chanter des (*c*) Vers d'un ſtile moins élevé. *Pour obéir donc aux ordres d'un Dieu*, je me bornerai aujourd'hui à eſſayer, ſur le chalumeau, des airs ruſtiques. [3] Car enfin, cher Varus, aſſés d'autres entreprendront de célébrer vos loüanges, & d'écrire les guerres, *où vous vous êtes ſignalé*. Pour moi je chanterai ce (*d*) qu'on m'ordonne de chanter. Cependant, ſi quelqu'un fait aſſéz d'eſtime de mes Vers, pour les lire, il y entendra votre nom retentir dans nos bruyeres & dans nos Forêts. Apollon lui-même n'agréera davantage aucune page de mon Livre, que celles, où il trouvera le nom (*e*) de Varus. Allons, Muſes, pourſuivons.

[4] Les deux Bergers (*f*) Chromis & Mnaſylus trouvérent un jour (*g*) Siléne couché dans une Grotte. Il ſe ſen-

guſte, d'écrire dans le genre paſtoral. Il le témoigne dans la huitiême Eglogue, qu'il dédie à ce Prince : *Accipe juſſis carmina cæpta tuis*, dit il. Auguſte eſt pour lui cét Apollon, qui l'a averti de chanter des Vers bucoliques, & de quitter les grands ſujets.

e Le Varus dont le Poëte parle ici, fut Quintilius Varus. Il étoit alors en faveur auprés d'Auguſte. C'étoit lui qui, aprés Virgile, avoit introduit Horace à la Cour de l'Empereur.

Optimus olim.
Virgilius, poſt hunc Varus, dixere quid eſſem.

f Sous les noms de Chromis & de Mnaſylus, qui ſont des noms de Bergers, ou plûtôt de Satyres, il faut entendre Virgile & Varus, les deux diſciples de Syron.

g Siléne avoit été le Precepteur de Bacchus, lui avoit for-

Inflatum heſterno venas, ut ſemper, Iaccho.
Serta procul tantùm capiti delapſa jacebant
Et gravis attritâ pendebat cantharus anſâ.
Aggreſſi (nam ſæpe ſenex ſpe carminis ambo
Luſerat) injiciunt ipſis ex vincula ſertis.
Addit ſe ſociam, timidiſque ſupervenit Ægle,
Ægle Naïadum pulcherrima. Jamque videnti
Sanguineis frontem moris, & tempora pingit.
Ille dolum ridens, Quò vincula nectitis? inquit.
Solvite me, pueri: ſatis eſt potuiſſe videri.
Carmina, quæ vultis, cognoſcite: carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipſe.
Tum verò in numerum, Faunoſque, feráſque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnaſſia rupes:
Nec tantùm Rhodope mirantur, & Iſmarus Orphea.

mé l'eſprit, & lui avoit élevé le cœur, à tenter de grandes entrepriſes. Le diſciple de Syron ne pouvoit trouver une idée plus juſte, pour repréſenter ſon Maître, & ſon Maître dans la Philoſophie d'Epicure, que celle de Siléne. On dit que Virgile a emprunté de Théopompe l'épiſode de Siléne enchaîné, qui révéle tous les myſtéres de la Philoſophie Epicurienne. Midas, ſelon l'Autheur Grec, fit lier par ſes Paſtres Siléne enyvré, & le contraignit à diſcourir ſur des matiéres Philoſophiques.

a Le mot *Iacchus*, dont ſe ſert ici Virgile, pour ſignifier du vin, eſt un des noms de Bacchus. On s'en ſervoit ſur-tout dans les ſacrifices qu'on faiſoit à ce Dieu, quand on l'invoquoit.

b Les Anciens dans les grands repas avoient coutume de ſe couronner, tantôt de roſes, tantôt de perſil, &c. Il eſt croïable que la couronne de Siléne étoit de pampres de vignes.

c Cantharus eſt un vaſe à deux anſes, dont ſe ſervoit Bacchus. Le Poëte en attribüe à Siléne un de la même eſpéce. Il eſt à croire qu'il étoit en forme de gondole, puiſque le mot κάνθαρος, dans Ménandre, ſignifie un genre de petit vaiſſeau pour naviger. Il eſt incertain ſi les mots *attritâ anſâ* ſont un ablatif abſolu, ou s'ils ſont gouvernés par *pendebat*, c'eſt-à-dire, ſa taſſe étoit ſuſpendüe par ſon anſe.

d Dans la plûpart des éditions le Texte Latin porte *ambos Luſerat*, & dans la plûpart des Manuſcrits on lit *ambo*. C'eſt une terminaiſon du duel à l'accuſatif parmi les Grecs.

toit encore du (*a*) vin, qu'il avoit pris la veille en abondance, à son ordinaire. [5] Cependant son yvresse n'avoit point causé d'autre désordre autour de lui, si non que sa (*b*) couronne lui étoit tombée de la tête, un peu loin, & que sa (*c*) tasse pesante, dont l'anse étoit usée à force de s'en servir, s'étoit accrochée. Le Vieillard avoit souvent fait espérer en vain aux (*d*) deux jeunes Bergers, qu'il leur réciteroit certains Vers *mystérieux*. Chromis & Mnasylus se servent donc de l'occasion, & [6] le serrent avec des liens de fleurs. Alors Eglé (*e*) l'une des plus aimables Nayades survint, entra tout-à-coup dans la Grotte, & vint animer les deux Bergers, que le respect retenoit encore. A peine Silene fut il éveillé, que la malicieuse prit des mûres * & qu'elle lui en barboüilla le visage. Celui-ci n'en fit que rire, & adressant la parole aux deux Bergers : A quoi bon me lier ? leur dit-il. Délivrez moi de ces chaînes, & contentez-vous de m'avoir fait sentir ce que vous pouvez. Je vous réciterai sans peine les Vers, que vous souhaitez d'entendre. Ces Vers au reste ne sont que pour vous ; car pour Eglé je lui réserve une autre sorte de récompense. Alors Silene commença de réciter. En ce moment vous eussiez vû les (*f*) Faunes, & les animaux danser *au tour de la Grotte*. Il n'y eut pas jusqu'aux chênes † qui remuérent leurs branches en cadence. Enfin, Apollon ne causa jamais tant d'allégresse sur le (*g*) Parnasse, & Orphée ne produisit point autrefois tant de mouvement sur les (*h*) montagnes de Trhace. ¶

e Dans Homére Eglé est une fille du Soleil & de Næra. La signification propre de son nom est *l'éclat*, ou la *splendeur*. En effet, lorsque le Soleil donne sur l'eau, il en rejallit une lumiére. Aussi est-il dit ici qu'Eglé est la plus belle des Nayades, c'est-à-dire, des Nymphes des eaux.

f Les Faunes étoient des demi-Dieux champêtres, inconnus aux Grecs, & propres aux Latins ; qui, disoit-on, rendoient des oracles dans les forêts du Latium.

g Le Parnasse est une montagne dans la Phocide, où l'on dit qu'Apollon & les Muses font leur demeure.

h Les éditions portent *Rhodope miratur & Ismarus Orphea*, & les Manuscrits *mirantur*. Rhodope & Ismare sont deux mon-

* De couleur de sang. † Tout durs qu'ils sont. ¶ Rhodope & Ismarus.

Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina, terrarúmque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis: ut his exordia primis
Omnia, & ipse tener mundi concreverit orbis.
Tum durare solum, & discludere Nerea Ponto
Cœperit, & rerum paulatim sumere formas.
Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altiùs utque cadant submotis nubibus imbres:
Incipiant silvæ cùm primùm surgere, cúmque
Rara per ignotos errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucasiásque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit, Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent: ut littus, Hyla! Hyla! omne sonaret.

tagnes de Thrace, où Orphée fit sentir les sons de sa Lyre aux rochers & aux forêts.

a J'ai traduit le mot *semina* par celui d'atomes. Selon Epicure les principes des élemens sont les atomes; c'est à-dire, des parties indivisibles de matiére. Le Poëte les appelle du nom de semences, parce que d'eux tout est formé, selon Epicure.

b Nérée étoit fils d'Oceanus & de Thétis, selon la Fable. Il veut dire ici l'Océan, que la terre sépara des autres mers méditerranees. Peut-être aussi que le mot *Nerée* ne signifie ici que l'eau prise en général. Ainsi les mots *discludere Nerea Ponto*, marqueront la cause de cette terre durcie. Elle ne prit cette dure solidité, que par la séparation des eaux, avec lesquelles elle étoit confonduë au tems du premier chaos. L'eau se sépara de la terre pour composer la mer. Ainsi *Ponto*, sera pris pour *in Pontum*. Cette derniére interprétation, vaut bien celle de la traduction. Cette description ne différe guére de la véritable origine du monde, sinon en ce qu'elle suppose qu'il ne fut point tiré du néant.

c On s'appercevra que dans la traduction, je n'ai pas rendu la force de ces mots *submotis nubibus*. Il faut avoüer que c'est en partie pour n'en avoir pas eu une idée assez distincte. Il s'en est peu fallu que sur la leçon du Manuscrit Romain, je n'aïe changé *nubibus* en *ignibus*, & alors le sens seroit que les pluies, après nous avoir dérobé les feux du ciel, tombent enfin à terre. Cette pensée est claire. Comme tous les autres Manuscrits portent *nubibus*, je n'ai pas osé toucher au Texte. Ne pouroit-on pas néanmoins

En effet, [7] Siléne chantoit de quelle maniere (*a*) les Atomes agités dans le vuide, s'étoient réünis ensemble, & par leur union fortuite, avoient formé la terre, l'air, l'eau, & le feu. Il décrivoit comment de ces premiers Elémens, le Globe de l'Univers s'étoit arrondi; la terre avoit pris de la dureté; (*b*) l'Ocean s'étoit séparé des autres mers; enfin, tous les êtres avoient parû avec la figure, qui leur est propre. De-là, disoit-il, la terre fut étonnée de voir, pour la premiere fois, luire un nouveau Soleil. Ensuite les nuées se fondirent (*c*) en eau, & tombant de haut, arroserent les Campagnes. De-là les Forêts éleverent leur tête vers le Ciel, & les animaux, encore en petit nombre, erréreut sur des Montagnes, dont ils ignoroient les routes. Ce fut là, disoit Siléne, ce qui donna lieu [8] à la Fable de (*d*) Pirrha, au regne de (*e*) Saturne, & au conte [9] de (*f*) Prométhée, qui ravit le feu du ciel, & qui attaché sur le Caucase, eut sans cesse le cœur rongé par un Vautour.

De la formation du monde, Siléne passa aux différentes passions des hommes. Il raconta les avantures [10] d'Hylas. Il répéta les cris que sa perte fit pousser aux Argo-

donner le sens qui va suivre aux mots *submotis nubibus?* Ne peut-on pas sous-entendre *submotis nubibus à terrâ?* Les nuées détachées de la terre pour monter en haut, rétombent en pluies.

d Deucalion & Pyrrha, disent les Fables, restérent seuls des hommes, qui périrent tous par un déluge universel. L'Oracle de Thémis leur fit entendre que pour réparer le genre humain, il leur falloit jetter des pierres derriére eux. Celles que jetta Deucalion se changérent en hommes, & celles que jetta Pyrrha se changérent en femmes. Il ne faut pas confondre ce déluge, avec le déluge universel, dont parle l'écriture. Celui de Deucalion & de Pyrrha arriva sous le régne de Cécrops, selon Eusébe & S. Jerôme. Il ne s'étendit pas même jusqu'en Egypte. Deucalion, dit-on, sauva les hommes, & Pyrrha les femmes, de cette grande inondation.

e Le siécle heureux de Saturne, qu'on appella l'âge d'or, suivit peu de tems après cette réparation du genre humain. La justice y regna.

f Prométhée fils d'Iapétus, & de la Nymphe Asia, forma de limon une statuë toute semblable à l'homme. Pour l'animer, il monta jusqu'au ciel, à l'aide de Pallas. Il déroba du feu dans le corps même du Soleil, l'apporta en terre, & par là, il don-

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaën nivei solatur amore juvenci.
Ah! Virgo infelix, quæ te dementia cepit?
Prætides implerunt falsis mugitibus agros:
At non tàm turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus: quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.
Ah! Virgo infelix, tu nunc in montibus erras!
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigrâ, pallentes ruminat herbas:
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ
Dictææ, Nymphæ nemorum jam claudite saltus!
Si quà fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia! Forsitàn illum
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ, stabula ad Gortynia, vaccæ.
Tùm canit Hesperidum miratam mala puellam.
Tùm Phaëtontiadas musco circundat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.

ma de l'ame à sa statuë. Les Dieux l'en punirent. Ils envoiérent sur la terre la fiévre & les maladies. *Post ignem æthereâ domo subductum, macies & nova febrium terris incubuit cohors.* dit Horace. Ces mêmes Dieux ordonnérent à Mercure de l'attacher sur le Caucase, & lui donnérent un Vautour, qui rongea sans cesse ses entrailles toûjours renaissantes. J'ai changé le *Caucaseas* des éditions en *Caucasias*, sur l'autorité des plus anciens Manuscrits.

a Ces filles de Prætus & de Sténobée furent Lysippe, Ippo_noé, & Cyrianasse. Elles se van_térent d'être plus belles que Junon. La Déesse leur envoïa une folie, qui leur fit croire qu'elles étoient devenües Vaches.

b Strabon nous assûre que Gortine est une des principales Villes de l'isle de Créte, assez proche de Gnose, capitale du Royaume.

c Atalante ne devoit épouser que celui qui l'auroit surpassée à la course, & tous ceux qu'elle surpassoit devoient être mis à mort. Hippoméne reçût de Vénus trois pommes d'or, prises au jardin des Hespérides. Il courut & jetta ses pommes d'or. Atalante s'amusa à les considérer; & Hippomene la devança, & l'épousa.

nautes. Il redit combien de fois les rivages * retentirent du nom de ce jeune Grec. [11] Il tâcha ensuite de détourner l'infâme Pasiphaë de sa fureur. Malheureuse ! lui disoit-il, à quelle passion t'es-tu laissée entraîner ? (*a*) Les filles de Prétus s'imaginérent autrefois, avoir été changées en Vaches. Leur folie alla jusqu'à croire, qu'elles remplissoient l'air de mugissemens. Souvent elles craignirent qu'on ne les attelât à la charruë. Souvent elles se tâtérent le front, & crûrent y trouver des cornes. Mais elles n'allérent point jusqu'au déréglement de Pasiphaë. Infortunée Princesse ! Tu cours, comme une forcenée, par les Montagnes, tandis que l'objet de ta passion, couché à l'ombre d'un chêne, sur un lit de fleurs, rumine tranquillement les herbes, † dont il s'est rempli dans un pâturage, où il te préfére une genisse qu'il poursuit ! Nymphes des Montagnes de Créte, opposez vous aux fureurs d'une insensée ! Entourez les Forêts ! Environnez les Montagnes ! Voyez si vous n'appercevrez point les vestiges du Taureau favori, & s'il ne reviendra point à votre rencontre ! Peut-être que la fraîcheur de vos pâturages pourra l'attirer en ces lieux, ou que, suivant un troupeau, il viendra de lui-même se renfermer dans les étables de (*b*) Gortine.

Telle fut la peinture que fit Siléne d'une passion déréglée. [12] Il y joignit l'avarice (*c*) d'Atalante, qui se laissa vaincre aux charmes de quelques pommes (*d*) d'or cueillies au jardin des Hesperides ; [13] & la douleur immodérée des (*e*) sœurs de Phaëton, qui furent changées en arbres. ¶ *Enfin, il fit sentir par un exemple, quelle est* †† *cette volupté raisonnable, qui fait la principale félicité du*

d Les Hespérides étoient trois sœurs nommées Eglé, Aréthuse & Hespérétuse. Elles étoient les gardiennes du jardin qu'Atlas, dit-on, avoit en Ethiopie. Les pommes qui y croissoient étoient d'or, & un horrible dragon en défendoit l'approche. Sous cette fable les Anciens ont voulu marquer les Isles Hespérides riches en or, & en toutes sortes de métaux. C'étoit dans ce jardin que Venus avoit cueilli les pommes qu'elle donna à Hippoméne.

e Phaëton eut trois sœurs

* De la fontaine où des Nautonniers se perdirent. † A demi digérées. ¶ Aulnes. †† Selon Epicure.

Tum canit, errantem Permessi ad flumina Gallum:
Aonas in montes ut duxerit una sororum:
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis:
Ut Linus hæc illi, divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit: Hos tibi dant calamos, en accipe, Musa,
Ascræo quos ante seni: quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos.
His tibi Grinæi nemoris dicatur origo:
Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.
Quid loquar? ut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,
Dulichias vexasse rates, & gurgite in alto,
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis?
Aut ut mutatos Terei narraverit artus!

Phaëtuse, Lampétie, & Clyméne. Après sa chûte leur douleur fut extréme. Elles furent changées en aulnes, ou plûtôt en peupliers. Il faut ici admirer l'art du Poëte. Il semble à l'entendre, que c'est Siléne qui métamorphose lui méme les sœurs de Phaëton, plûtôt qu'il ne raconte leur changement en peupliers.

a L'Helicon est une montagne différente du Parnasse. Celle-là est située en Béotie, qu'on appelloit aussi Aonie, & le Permesse Fleuve de Béotie en sort. Apollon & les Muses y font leur séjour, aussi bien que sur le Parnasse.

b Nous avons déja parlé de Linus, comme d'un fils d'Apollon, & comme de l'inventeur de la lyre. Il a dû faire les honneurs de l'Hélicon, à Gallus ce grand Poëte, & ce bon ami de Virgile, dont nous parlerons dans la derniére Eglogue.

c L'Ache est une plante assez semblable au persil. Dans les jeux de Némée, on en donnoit une couronne aux Poëtes victorieux. Néron s'en faisoit couronner, lorsqu'il avoit vaincu dans les jeux: *Grajæque apium meruisse coronæ*, dit Juvénal, en parlant de Néron.

d Hésiode est ici désigné par le lieu de sa naissance. Il étoit d'Ascre Ville de Béotie, voisine de l'Hélicon. On l'appelle vieillard, parce que les Muses, lorsqu'il fut fort vieux, lui rendirent, dit-on, sa premiére jeunesse.

e La Forêt de Grinée étoit dans l'Eolie. Apollon y avoit un Temple, & y rendoit des oracles.

f Sylla fille de Nisus, enleva à son pere le trône, en lui arra-

cœur de l'homme. [14] Gallus, dit-il, errant sur les bords du Permesse, eut le plaisir de se voir conduire sur (*a*) l'Hélicon, par une des neuf sœurs. A son arrivée, toute l'assemblée des Poëtes se leva, pour lui faire honneur. (*b*) Linus ce sçavant Berger, dont la tête étoit ornée de fleurs entremélées (*c*) d'ache, lui fit en beaux Vers, cét agréable compliment. Reçevez, lui dit-il, la flûte que je vous présente, de la part des Muses. Elle fut autrefois (*d*) à Hésiode. Par ses charmans accords, *cét illustre Poëte*, attira les arbres du sommet des montagnes. [15] Servez-vous en, pour chanter les oracles qu'Apollon rendit autrefois, dans la Forêt (*e*) de Grinée. Quand vous l'aurez célébrée, cette forêt, le Dieu des vers la préférera à toutes les autres forêts.

Siléne revint encore à décrire le malheur des passions outrées. Qui pourroit dire avec quelle éloquence il raconta, [16] l'attentat de la perfide (*f*) Sylla, sur son pere Nisus (*g*) & la rage d'une autre Sylla, qui changée, dit-on, en chiens depuis la ceinture, tourmenta autrefois les Vaisseaux (*h*) d'Ulisse, & dévora les Matelots de sa Flotte submergée. De quelles couleurs ne se servit point Siléne, pour peindre la Métamorphose de (*i*) Térée en

chant un cheveu fatal de couleur de pourpre, auquel le Royaume étoit attaché. Elle commit attentat par inclination pour Minos, qui assiégeoit son pere dans sa Ville de Mégare. Nisus fut changé en Epervier & Sylla en Aloüette. Voyez les Notes Critiques, article 14.

g Il y eut une autre Sylla fille de Phorcus. Celle-ci en se baignant dans une Fontaine, que Circé avoit empoisonnée par jalousie, se trouva changée depuis la ceinture en Chiens affamez. Elle se précipita dans la mer, & changée en Déesse, elle présida au détroit qu'on appelle de Sylle.

h Les Vaisseaux d'Ulisse souffrirent beaucoup dans le détroit de Sylle. Virgile les appelle les Vaisseaux de *Dulichium*, parce que c'est une Isle qui appartenoit à Ulisse.

i Terée Roi de Thrace fut le mari de Progné. Philoméle sœur de Progné fut deshonorée par Térée, qui lui arracha la langue de peur qu'elle ne découvrit son crime à sa sœur. Celle-ci en informa Progné par écrit. Progné pour se venger de son mari, tua Itys son fils, & le servit dans un repas à Térée. Une maison si pleine de passions emportées s'attira le châtiment des Dieux. Térée fut changé en

Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit?
Quo cursu deserta petiverit? & quibus antè
Infelix! sua tecta supervolitaverit alis?
Omnia, quæ, Phœbo, quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,
Ille canit. Pulsæ referunt ad sidera valles.
Cogere donec oves stabulis, numerumque referre
Jussit, & invito processit Vesper Olympo.

Huppe, Ithys en Faisan, Progné en Hirondelle, & Philoméle en Rossignol.

a Ce fut Philoméle qui fut cause que sa sœur Progné fit manger à Térée son propre fils. Térée changé en Huppe & Progné métamorphosée en Hirondele, volérent au tour de leur palais.

b Le Fleuve Eurotas prend sa source dans la Laconie & coule.



Hupe, le funeste repas que (*a*) Philoméle lui fit servir, & l'horrible présent qu'il en reçût, avec quelle vîtesse elle se retira dans un désert, & comment, changée en Rossignol, elle vola au tour de la maison, qu'autrefois elle avoit habitée ? Au reste, Siléne ne répéta lui-même, & ne fit redire aux vallons, que ce qu'il [17] avoit appris autrefois d'Apollon, lorsqu'il le chantoit au sage Dieu du fleuve (*b*) Eurotas. Celui-ci l'enseigna ensuite aux lauriers de son rivage. Enfin, Siléne ne cessa de parler, que quand l'Etoile du soir parut au ciel chagrin du retour de la nuit. (*c*) Elle contraignit les deux Bergers de remener leurs brebis à la bergerie, pour y être comptées.

aux environs de Lacédémone. Ce fut sur ses bords qu'Apollon pleura la mort d'Hiacynthe.

c Ces mots *invito processit Vesper Olympo*, marquent 1. Que l'Olympe ne souffre qu'impatiemment l'absence du Soleil, & le retour de la nuit annoncée par l'étoile du soir. 2. Que le ciel même étoit charmé d'entendre chanter Siléne : & qu'il fut chagrin de ce que l'étoile du soir chassoit les deux bergers de la campagne.



NOTES CRITIQUES sur le sujet de la sixiéme Eglogue.

SYron, qui fait ici le premier rôle, n'avoit pas seulement été le Maître de Virgile; mais il en étoit encore l'ami particulier. Tiberius Donatus nous apprend seulement, que Virgile & que Varus avoient été formez par Syron, à la philosophie d'Epicure: *Audivit à Syrone*, dit-il, *præcepta Epicuri, cujus doctrinæ socium habuit Varum.* Un monument qui nous reste de Virgile, & que nous avons déja cité, nous apprend quelque chose de plus. Virgile, au temps qu'il craignoit, que sa famille ne fût dépoüillée de sa Terre d'*Andès*, songeoit à trouver une retraite à ses parens. Il jetta les yeux sur une Métairie, que Syron avoit à la campagne. Il fit sur cela une Epigramme, dont la latinité & l'élégance nous font reconnoître la main de Virgile. Nous n'en transcrivons ici que ce qui est absolument nécessaire à notre sujet.

** Villula quæ Syronis eras, & pauper agelle,*
Verum illi Domino tu quoque divitiæ;

De ce fragment de Virgile, nous apprenons quel fut le génie de Syron. Ce Philosophe, tout Epicurien qu'il étoit, se contentoit de peu, & regardoit son petit champ, comme un gros bien. C'est à lui que Virgile fait faire le rôle de Siléne.

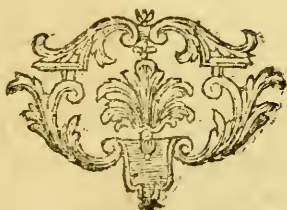
Il tient le premier rang dans cette Eglogue, qui certainement est une des plus belles qui soit sortie de la Muse latine.

Tiberius Donatus rapporte que les Vers de cette Eglogue furent récitez par Cythéris, en présence de Cicéron. Bien des gens ne peuvent s'en croire, & nient que ce grand Orateur, après les avoir entendus, se soit récrié: *Magnæ spes altera Romæ! Le jeune Auteur de cét Ouvrage, est la*

* *Ex Catalectis Virgilii.*

ſeconde eſpérance de la littérature dans Rome. La ſeule raiſon, dont ſe ſervent ces Critiques, eſt que Virgile, avant l'Eglogue de Tityre, qui eſt ici à la tête des autres, n'étoit point encore allé à Rome. Car enfin, diſent-ils, Tityre, c'eſt à dire, Virgile, ſelon eux, s'étoit fait des idées de la Capitale, qui ne conviennent qu'à un homme, qui ne l'avoit jamais vûë. Or Cicéron, ajoûtent-ils, étoit mort deux ans avant cette premiére Eglogue. Il ne pouvoit donc pas avoir vû Virgile à Rome, & avoir dit que ce jeune Auteur en étoit la ſeconde eſpérance. C'eſt ainſi qu'ils raiſonnent. Cependant, ſi le Tityre de la premiere Eglogue n'eſt pas Virgile, mais ſon pere : ſi d'ailleurs il devient certain, par l'Epigramme que j'ai citée, que Virgile n'étoit pas à Mantouë, au temps du malheur de ſa Patrie, que deviendra leur raiſonnement ? En effet, Virgile dit dans la petite piéce adreſſée à la Métairie de Syron, qu'il aura recours à elle, *s'il apprend quelque nouvelle fâcheuſe de ſa Patrie* ; Si *quid de patriâ triſtius audiero*. Il n'y étoit donc pas alors.

Pour moi, je ne vois pas pourquoi Virgile n'auroit pas pû compoſer l'Eglogue de Siléne, trois ou quatre ans avant celle, qui eſt en poſſeſſion de paroître la premiére, dans toutes les Editions. Si la choſe étoit ainſi, Cicéron l'auroit pû entendre, & ſe récrier après l'avoir entenduë *magnæ ſpes altera Romæ!* C'eſt donc ſans preuve, que l'on contredit ici l'Auteur de la vie de Virgile. Certainement, ſi j'étois aſſez hardi pour inſulter aux préjugez communs, j'ôterois l'Eglogue de Tityre de la premiere place, & j'y mettrois l'Eglogue de Siléne.



REMARQUES SUR LA sixiéme Eglogue.

1. *MA Muse a bien voulu, &c.* Ce n'est pas seulement de ce Vers, que je conjecture, que ce poëme doit précéder celui de Tityre. Ascensius a crû que le préambule de cette sixiéme Eglogue, l'étoit aussi de tout l'ouvrage des Bucoliques. Voici encore une autre raison que je vais développer. Il est vrai que l'Auteur de la Vie de Virgile, semble tomber ici en contradiction avec lui-même. Il assûre, en un endroit, que l'Eglogue de Tityre, est la premiere de celles, que le Poëte a composées. *Il faut croire*, dit-il, *que Virgile n'avoit point fait d'Eglogue avant celle de Tityre, puisqu'au Livre quatriéme des Géorgiques, le Poëte ne désigne ses Bucoliques que par l'Eglogue de Tityre.*

Tityre te patulæ cecini sub tegmine fagi.

Il ajoûte de plus, que le Poëte fut trois ans à faire ses Bucoliques, *Bucolica triennio perfecit.* C'est-à-dire, si on l'en croit, que Virgile commença sa premiere Eglogue vers l'année 713. de Rome, & qu'il finit la derniere après l'année 715. D'une

D'une autre part, le même Auteur de la Vie de Virgile raconte, que l'Eglogue de Siléne fut recitée par Cithéris, en plein théâtre, en présence de Cicéron. Certainement, ce dernier fait ne peut avoir de vérité, supposé que l'Eglogue de Tityre, soit le premier Ouvrage Bucolique de Virgile. Cicéron étoit mort, lorsque notre Poëte composa l'Eglogue de Tityre, au tems de la distribution des campagnes du Mantoüan. Dans une contradiction si manifeste, mon parti est de croire, que l'avanture de Cithéris est véritable. Aussibien elle est attestée encore par * Servius. Pour la conjecture, qu'a euë l'Ecrivain de la Vie de Virgile, que l'Eglogue de Tityre, est sa premiére poësie Bucolique, elle n'est fondée que sur un raisonnement frivole. En effet, la citation du quatriéme Livre des Géorgiques, sur laquelle seule il s'appuie, prouve seulement, que Virgile, dans l'édition de ses Bucoliques, avoit mis l'Eglogue de Tityre à la tête des autres. On dit encore, que Virgile fit toutes ses Eglogues en trois ans. Par là Cicéron n'auroit pû en entendre aucune. Mais il y a dans le texte, *perfecit*, c'est-à-dire qu'il les perfec-

* *In Ecl. vers.* 1.

tionna, qu'il les mit en état de paroître. Ainsi rien n'empêche que cette Eglogue ne soit antérieure à celle de Tityre, & que Cythéris ne l'ait récitée en présence de Cicéron.

2. *Lorsque je m'occupois à chanter les Rois, &c.* Tiberius Donatus assûre, que Virgile avoit commencé de mettre en Vers l'histoire des premiers Rois de son Païs, c'est-à-dire des Rois d'Albe, & qu'il en quitta bientôt l'entreprise, à cause de la rudesse des noms, & de la sécheresse de la matiére. Servius est le garant de cette tradition. Par Apollon qui détermina Virgile à composer des Vers Bucoliques, on doit entendre Auguste. Ce Prince aimoit à se voir donner le nom d'Apollon, & sur la foi de sa mére, il croyoit en être le fils.

3. *Car enfin, cher Varus, assez d'autres, &c.* Je me range sans peine au sentiment de ceux qui croient, que le Varus, dont-il est ici question, étoit le Quintilius Varus, si connu par ses malheurs en Allemagne, & par la défaite des légions Romaines, qu'il commandoit. On peut croire que ce Varus, au tems que Virgile écrivoit cette Eglogue, s'étoit déja acquis quelque réputation dans les armes. Il est certain qu'un Varus

avoit été le camarade de Virgile, & avoit pris avec lui des leçons d'Epicurisme, sous le Philosophe Syron. Je ne vois pas pourquoi le Quintilius Varus, dont je parle, n'auroit pas pû être ce compagnon d'étude, & cet ami de Virgile, auquel il adresse sa sixiéme Eglogue.

4. *Les deux Bergers Chromis & Mnasilus, &c.* Rien de plus naturel que de reconnoître ici deux des disciples de Syron. Ils trouvent leur Maître représenté sous le nom de Siléne, couché dans sa Grotte; c'est-à-dire un Epicurien, qui la veille avoit fait bonne chére, & qui avoit philosophé à la maniére de sa Secte.

5. *Cependant son yvresse n'avoit point causé, &c.* Syron n'étoit pas un de ces Epicuriens outrez, qui portoient le plaisir de la table jusqu'à la crapule. Il étoit homme de plaisir, mais avec politesse, & il fuïoit la volupté qui donne dans l'excês. Nous le verrons tout à l'heure dans les leçons de Morale, qu'il va donner aux deux Bergers. Ainsi le repas du jour précédent n'avoit fait que l'ensevelir dans un sommeil agréable. A la vérité, la couronne qu'il avoit mise la veille sur sa tête, étoit tombée, tandis qu'il dormoit; mais on ne voïoit point au-

tour de lui les vestiges d'une excessive débauche. Il étoit en état de plaisanter aussitôt après son réveil, & de chanter des Vers. Tel est à peu près le caractére que Virgile nous a fait de Syron, dans le fragment que j'ai cité.

6. *Et le serrent avec des liens de fleurs, &c.* Siléne est ici semblable à Prothée. Il falloit lier celui-ci, pour le contraindre à rendre des Oracles, & il falloit enchaîner de fleurs celui-là, pour l'obliger à découvrir les mystéres de sa Secte. C'est-à-dire, que Syron ne philosophoit jamais mieux, qu'au milieu d'une partie de plaisir.

7. *En effet, Siléne chantoit de quelle maniére, &c.* On peut dire que tout le fonds de la Philosophie Epicurienne est renfermé dans cette Eglogue. Siléne commence d'abord par déveloper le sistême de la Physique d'Epicure. Le vuide, & les atomes en sont les principes. L'arrangement fortuit de ces atomes compose l'Univers. On ne peut représenter en moins de mots, & d'une maniére plus vive, la formation du monde, à la façon d'Epicure, que Virgile le fait ici.

8. *Ce qui donna lieu à la Fable de Pirrha, &c.* Comme si le Philosophe eût voulu di-

re, que les hommes n'ont pas été formez des pierres, que Pirrha jetta derriere elle, mais du concours des atomes. Pour n'être pas assez entré dans le sens de Virgile, quelques critiques l'ont condamné, d'avoir fait succéder, sans liaison, les Fables de Pirrha & de Prométhée, à la description philosophique qu'il a faite de la formation du monde. Il y a ici plus d'ordre, qu'ils n'ont imaginé. Je m'étonne qu'aucun des Interprétes ne l'ait apperçû jusqu'ici.

9. *Et au conte de Promethée, &c.* Par là Siléne veut faire entendre, que ce feu du ciel ravi par Prométhée, n'est qu'une Fable, & que l'homme n'est animé que par es atomes en mouvement. Pour remédier aux mauvais effets d'une Philosophie si dangereuse; le seul raisonnement d'un aure Poëte pourroit suffire. Voici sur cela les beaux vers de Manilius.

Quis credat tantas operum, sine numine, moles
Ex minimis, cœcoque creatum fœdere mundum?
Si Fors ista dedit nobis, Fors ipsa gubernat.
At cur dispositis vicibus consurgere signa,
Et velut imperio, præscriptos reddere cursus
Cernimus, & nullis properantibus, illa relinqui?

C'est-à-dire, *Qui pourra croire que ces*

grosses masses se soient formées d'atomes, sans aucune intelligence supérieure, & que le monde ait été formé par un arrangement fortuit de corps indivisibles? Si le hazard l'a produit; c'est donc le hazard qui le gouverne. Cependant, pourquoi voit-on les Astres se lever, l'un après l'autre aux tems marquez, & commencer leur cours avec autant de régularité, que s'ils suivoient les ordres d'un supérieur? Pourquoi une constellation n'en devance-t-elle jamais une autre?

10. *Il raconta les avantures d'Hylas, &c.* Siléne, après avoir développé la Physique de sa Secte, commence ensuite à exposer la morale Epicuriéne. La parfaite félicité de l'homme, selon Epicure, ne consiste pas dans l'usage des voluptez les moins réglées. Au contraire, il n'y a de véritables plaisirs, que des plaisirs conformes à la nature. Selon ce principe, le Poëte Philosophe blâme la passion qu'eut Hercule pour Hylas, & les cris immodérez, que les Argonautes poussérent, lorsqu'on l'eut perdu. En effet, les Argonautes étant descendus à terre, pour faire de nouvelle eau, Hylas fils de Thiodamante s'arrêta sur le bord d'une fontaine de Mysie. La Nayade qui présidoit à la fontaine l'enleva, dit-on. Du moins il ne reparut plus.

11. *Il tâche ensuite de détourner l'infâme Pasiphaë, &c.* C'est toûjours conformément à la maxime, dont je viens de parler, que l'Epicurisme abhorre des passions aussi monstrueuses, que celle que décrit ici lè Poëte. Il peint l'emportement de Pasiphaé, de la maniére la plus capable de nous en inspirer de l'horreur. Virgile y emploïe une variété de figures, sur-tout d'ironies ingénieuses, & une élégance de versification, qui nous fait regarder cet endroit, comme un des plus achevez de ses ouvrages. La Fable de Pasiphaé est connuë. Elle étoit Reine de Créte, & fille de Minos.

12. *Il y joignit l'avarice d'Atalante, &c.* Des pommes d'or l'arrêtérent dans sa course. L'avarice est une de ces passions, que l'Epicurisme a le plus en horreur.

13. *La douleur immodérée des sœurs, &c.* Tout excês, ou dans la douleur, ou dans le plaisir, paroissoit condamnable aux Epicuriens.

14. *Gallus, dit-il, errant sur les bords, &c.* Ce n'étoit point assez au Poëte Epicurien, que d'avoir invectivé contre l'emportement des passions déréglées. Si la félicité du cœur consiste dans la volupté, pouvoit-on lui dire, en quel genre de plaisir mettez-

vous donc le ſouverain bonheur de l'homme? Siléne prévient la queſtion. Il apprend à ſes deux diſciples une ſorte de volupté la plus raiſonnable, & la plus touchante de toutes. C'eſt le plaiſir de ſe voir honoré, & applaudi du côté de l'eſprit. Siléne apporte ſur cela l'exemple de Gallus, ce Poëte fameux d'alors. Il fait ſentir le plaiſir que l'on goûte, à ſe voir honoré ſur le Parnaſſe, & il orne ſon récit d'une fiction tout-à-fait ingénieuſe. Certainement je ſuis ſurpris, qu'aucun des Interprétes de Virgile, n'ait apperçû la penſée du Poëte, ſous le voile des Fables, dont il l'a enveloppée. Juſqu'ici nul d'entr'eux n'a penſé, que les malheurs d'Hylas, de Paſiphaë, d'Atalante, & des ſœurs de Phaëton, marquoient d'une part des paſſions immodérées, que l'Epicuriſme condamne: & de l'autre, que le bonheur de Gallus, introduit au Parnaſſe par une Muſe, ſalüé par tous les Poëtes, complimenté par Linus, eſt un de ces plaiſirs de l'eſprit, qui ſont * la véritable félicité de l'homme. Souvent on s'amuſe à expliquer les mots d'un Auteur, & on néglige d'en pénétrer le ſens.

15. *Servez-vous-en pour chanter, &c.* La

* Selon Epicure.

flûte, que Linus présente à Gallus, est destinée à chanter les Oracles de la Forêt de Grinée. Il est vrai-semblable que ce Poëte avoit fait de la Forêt de Grinée, & des Oracles qu'Apollon y rendoit, un morceau de quelqu'un de ses Poëmes. Virgile ne pouvoit rien inventer de plus flateur à la gloire de son ami Gallus, que cette réception qu'on lui fait au Parnasse. Sur-tout rien de plus avantageux, que de dire de Gallus, que quand il aura célébré la Forêt de Grinée, alors Apollon la préférera à toutes les autres forêts. C'est-à-dire, que ses chants donnent du prix à toutes les matiéres qu'il traite.

16. *L'attentat de Sylla, &c.* La dépravation du Texte en cét endroit, l'a toûjours rendu fort obscur. Plusieurs même ont été jusqu'à croire, que Virgile avoit confondu les deux Fables des deux personnes différentes, qui ont porté l'une & l'autre, le nom de Sylla. La premiere fut fille de Nisus, & la seconde de Phorcus. A lire le texte comme il est dans toutes les Editions, il faut par nécessité que Virgile ait confondu la fille de Nisus, avec la fille de Phorcus. Voici le Texte des éditions.

Quid loquar aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est

Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates, &c.

On voit qu'il n'est fait mention là que d'une Sylla fille de Nisus, *Scyllam Nisi*, qui tourmenta la Flote d'Ulisse. Cependant il est certain par les Fables, que ce ne fût pas Sylla fille de Nisus, qui fût changée jusqu'à la ceinture, en chiens affamez, & qui dévenüe Déesse, présida au détroit orageux de Sylle ; mais une autre Sylla fille de Phorcus. Le rétablissement que j'ai fait du Texte, sur des Manuscrits citez par Pierius, garantit Virgile du reproche qu'on lui fait. On y lit ainsi.

Quid loquar, ut Syllam Nisi, aut quam fama secuta est
Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates,

Par-là on apperçoit que le Poëte a parlé des deux Sylla, & de celle qui fut fille de Nisus, *Syllam Nisi*, & de celle qui submergea quelques Vaisseaux d'Ulisse. La conjonction *aut* racommode tout. En effet, l'un & l'autre éxemple est bon pour donner de l'horreur des passions outrées. La premiére Sylla devint parricide, par une inclination violente pour Minos, & la seconde Sylla

dévint furieuſe après ſon changement, pour avoir voulu enlever Glaucus à Circé la fille du Soleil, & pour s'être meſurée avec une Déeſſe. J'ai encore changé le premier *aut* en *ut*, ſur l'autorité du Manuſcrit de Rome. Il fait un fort beau ſens, c'eſt comme ſi Virgile eût dit: *Quid loquar ut Silenus cantaverit Syllam Niſi, aut eam Syllam, &c.* Ce *fama ſecuta eſt*, n'auroit-il pas beſoin auſſi de réformation, & ne devroit-on point lire *fama locuta eſt?* Je n'y ai rien changé, parce que ma conjecture n'eſt pas authoriſée.

17. *Ce qu'il avoit appris autrefois d'Apollon, &c.* Siléne n'eſt pas l'Auteur de la Philoſophie, dont on vient d'entendre les leçons. C'eſt Apollon, qui le premier l'a enſeignée à Eurotas. Pour lors ce Dieu, las du mauvais ſuccês de ſes paſſions, rempliſſoit de plaintes les bords de ce fleuve de Laconie. Il avoüoit alors que la félicité ne peut ſubſiſter au milieu de l'agitation, que cauſe une inclination trop violente.



ECLOGA SEPTIMA.

Contendebant inter se Thyrsis, & Corydon de canendi peritiâ. Jamque controversiæ judex Daphnis aßederat. Ecce autem casu Melibœus supervenit. Ad hunc litis dirimendæ arbitrium omne defertur. Is Corydonem victorem pronunciat.



VII. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

THyrſis & Corydon étoient en diſpute, ſur la préférence que méritoient leurs chanſons. Daphnis devoit être leur Juge, & déja il s'étoit aſſis pour les entendre. Un hazard conduit Mélibée au lieu, où Thyrſis & Corydon alloient chanter, en préſence de Daphnis. Celui-ci défére à Mélibée l'honneur de juger les deux Bergers. Mélibée entend leurs Vers, & prononce en faveur de Corydon. On verra dans les Notes Critiques, que Virgile, Aléxandre, Cébés & Mécéne ſont vrai-ſemblablement repréſentez ici ſous des noms de Bergers.



ECLOGA SEPTIMA.

MELIBOEUS,

CORYDON, THYRSIS.

Fortè sub argutâ consederat ilice Daphnis,
Compulerantque greges Corydon, & Thyrsis in unum.
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas,
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo,
Et cantare pares, & respondere parati.
Hìc mihi, dùm teneras defendo à frigore myrthos,
Vir gregis ipse caper deerraverat. Atque ego Daphnin
Aspicio. Ille ubi me contrà videt: ociùs! inquit,
Hùc ades, ô Melibœe, caper tibi salvus, & hædi,
Et (si quid cessare potes,) requiesce sub umbrâ.
Hùc ipsi potum venient, per prata, juvenci.
Hìc viridis tenerâ prætexit arundine ripas
Mincius; éque sacrâ resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida habebam,

a Virgile paroît assez bien représenté sous le nom de Daphnis. Celui-ci avoit inventé le Poëme pastoral dans la Grece; celui-là l'avoit le premier introduit dans la poësie, parmi les Latins.

b L'épithéte *argutâ* joint à *Ilice* doit s'entendre en ce sens. Les arbres lorsqu'ils sont doucement agités par le vent, rendent un petit son quelquefois harmonieux. Pour cela le Poëte appelle *argutam ilicem*. Ausone a emprunté de Virgile la même expression en ce vers.
Atque arguta suis loquitur coma pinea ventis.

c L'époque de cette Eglogue, est le Printemps. Au mois de Mars & d'Avril, il fait encore des froidures, qui obligent à couvrir les arbres les plus tendres au froid.

d Ici, & en d'autres lieux encore, j'ai mieux aimé traduire le mot *caper* par celui de *bélier*, que par celui de *bouc*. Ce dernier animal nous fait une idée trop désagréable.

SEPTIÉME EGLOGUE.

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

[1] UN jour (*a*) Daphnis s'étoit assis à l'ombre d'un (*b*) chêne, dont le vent agitoit les feüilles. Corydon & Thyrsis avoient réüni leurs troupeaux, & n'en faisoient plus qu'un, l'un de ses brebis, l'autre de ses chévres. * [2] Ils étoient tous deux à la fleur de l'âge. [3] Tous deux natifs d'Arcadie, tous deux ils étoient habiles, [4] soit à chanter des chansons de longue haleine, soit à se répondre par des couplets égaux.

Pour moi, tandis que je m'amusois à (*c*) couvrir mes myrtes, crainte du froid, je m'apperçûs que le (*d*) belier de mon Troupeau s'étoit égaré. *Je courus après*, & je vis Daphnis *au pié d'un arbre.* Il m'apperçut aussi, & d'abord, approchez-vous, Mélibée, me dit-il, votre belier, (*e*) & vos chévreaux sont en sûreté. Si vous avez un moment à perdre, asseïez-vous ici à l'ombre. Vos bœufs passeront, d'eux-mêmes, par ces prairies, pour aller boire. Nous sommes ici sur les rives du (*f*) Mincio, † & le chêne qui nous prête son ombre résonne du bourdonnement des abeilles. Je ne sçûs alors quel

e Servius a cru qu'il s'agit ici du vrai Daphnis, de ce fils de Mercure, ou d'Apollon; car la fable varie. Le fondement qu'il a de le croire est frivole. Ici Daphnis a le don de prophétiser, dit-il. Il annonce à Mélibée que son bélier, & que ses chevreaux sont en sûreté. Comme s'il n'avoit pas pû le sçavoir d'une maniére naturelle, sans être Dieu ou Divin? Daphnis est un nom que Virgile se donne ici à lui-même.

f Le Mincio, dont nous avons déja parlé, passoit par la Métai-

* Chargées de lait. † Bordé de roseaux.

Depulsos à lacte domi quæ clauderet agnos :
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum.
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo
Cœpêre ; alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.
C. *Nymphæ, noster amor Libethrides, aut mihi carmen,*
Quale meo Codro, concedite ; (proxima Phœbi
Versibus ille facit) aut si non possumus omnes,
Hìc arguta sacrâ pendebit fistula pinu !
T. *Pastores hederâ crescentem ornate Poëtam*
Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro.
Aut si, ultrà placitum, laudarit, bacchare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.
C. *Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus,*
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi ;
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo stabis suras evincta cothurno.
T. *Sinum lactis, & hæc te liba, Priape, quotannis,*

rie d'Andès. C'est là qu'est la scéne de la dispute. De-là je crois que cette Eglogue a été composée avant que le Pére de Virgile en fût dépoüillé.

a Alcippe & Philis sont les noms de deux esclaves, qui avoient soin des bergéries de Mélibée. Leur absence obligeoit Mélibée d'aller lui-même séparer de leurs méres les agneaux, sevrés, & de les renfermer en des etables différentes.

b Les Nymphes de la Béocie sont appellées *Libethrides*. Par ces Nymphes, il faut peut-être entendre les Muses, à qui l'on avoit consacré un temple en Béocie du nom de *Libethrum*. En effet *Libethrus* fut, dit-on, un Poëte célébre, qui inventa les cadences harmonieuses des vers.

c Ici Corydon commence le Poëme Amébée. Dès son premier couplet il montre son génie plein de politesse. Il loüe Codrus son ami. C'étoit un Poëte contemporain de Virgile, dont Servius avoit trouvé le nom dans les Elégies de Valgius. Les ouvrages de Codrus & de Valgius ne sont pas venus jusqu'à nous.

d Selon les loix du Poëme Amébée, Thyrsis dit ici le contraire de Corydon. L'un avoit loüé Codrus, l'autre cherche à lui donner de la jalousie, & du dépit. On apperçoit le mauvais caractere de Thyrsis dès son pre-

parti prendre. D'un côte, (*a*) Alcippe & Phillis n'étoient point au logis, & je n'avois personne, pour séparer mes brebis, de leurs agneaux nouvellement sevrez. D'une autre part la dispute de Thyrsis & de Corydon étoit intéressante. Enfin, je me laissai vaincre, & je préférai leurs chansons à mes affaires. Les deux Bergers se mirent donc à chanter des couplets alternatifs. [5] C'est un genre de poësie, où les Muses leur avoient ordonné de s'exerçer. Corydon commença le premier, & Thyrsis lui répondit. *Voici les Vers que j'entendis.*

CORYD. Nymphes de (*b*) Béocie, vous qui faites mes délices, (*c*) ou bien inspirez-moi des Vers semblables à ceux de Codrus, car sa lyre ne différe que peu de celle d'Apollon ; ou, si c'est une faveur que vous n'accordez à personne, je suspens * ici ma flûte, *pour ne la reprendre jamais.*

THYRS. [7] Bergers d'Arcadie, couronnez-moi de lierre, tout jeune Poëte que je suis ! Par (*d*) là faites crever Codrus de dépit. *Si par malignité, ou par fausse politesse*, il s'avise de me loüer plus que je ne veux, couronnez ma tête (*e*) de Bacchar. [8] C'est un préservatif contre les flatteries.

CORYD. Chaste Diane, [9] par les mains du jeune Mycon, je vous offre cette hûre (*f*) de Sanglier, & ce bois d'un vieux Cerf. Si j'obtiens (*g*) la demande que je vous fais, je vous érigerai une (*h*), statuë de marbre, & j'ordonnerai au Sculpteur [10] de lui faire un brodequin de Porphyre.

THYRS. [11] Pour le Dieu Priape, c'est bien (*i*) as-

mier couplet.

e Le mot *Bacchar*, signifie, dit-on, la plante que nous appellons *Gand de notre-Dame.* Virgile lui attribuë ici de la force contre les maléfices. Nous en avons déja parlé ailleurs.

f Le second couplet de Corydon est en l'honneur de Diane. Cette hûre de Sanglier, & ce bois d'un vieux Cerf étoient un présent convenable à la Déesse des Chasseurs.

g La demande qu'avoit fait Corydon étoit d'égaler les poësies de Codrus par les siennes.

h Le mot *tota* que joint ici Virgile à la statuë de Diane, marque que ce sera une statuë entiére, & non pas seulement un buste.

i Le second couplet de Thyr-

* A ce pin sacré.

Expectare, sat est! custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum, pro tempore, fecimus: at tu,
Si fœtura gregem suppleverit, aureus esto.
C. *Nerine Galatea thymo mihi dulcior Hyblæ,*
Candidior cycnis, hederâ formosior albâ;
Cùm primum pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.
T. *Immò ego Sardoïs videar tibi amarior herbis,*
Horridior rusco, projectâ vilior algâ;
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite demum pasti, si quis pudor, ite juvenci.
C. *Muscosi fontes, & somno mollior herba,*
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,
Solstitium pecori defendite! jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.
T. *Hìc focus, & tædæ pingues; hìc plurimus ignis.*

fis, qui sert de réponse au second couplet de Corydon, a je ne sçai quoi de bizarre. Il est mêlé de piété & de mépris pour le Dieu Priape. Ici le mot *sinum* signifie un genre de vase, & le mot *libum*, une espéce de gâteau, dont la composition approchoit assez de ce que nous appellons du *Pain d'épisse.*

a Le troisiéme couplet de Corydon s'adresse à Galatée. Il en fait un portrait aimable. C'est le caractére de ce berger.. Galatée est ici appellée la fille de Nérée, c'est-à-dire, du Dieu de la mer.

b Nous avons parlé d'Hybla dans la premiere Eglogue. C'est une bourgade & une montagne de Sicile, dont les environs abondoient en thyn, & où l'on élevoit des Abeilles.

c Pline reconnoît de deux sortes de Lierres: du Lierre noir, & du lierre blanc. C'est de leur fruit que leur vient cette différente dénomination.

d J'ai interpreté le mot *ruscus*, par le mot de *Houx*. Pline semble donner de cette plante une autre idée, que celle que nous avons du Houx. *Bien des Nations en mangent*, dit-il. Je croi pour moi qu'il y eut de deux sortes de *Ruscus*. Celui dont parle Pline & qui nous est inconnu, & celui dont parle Virgile, & qu'on peut prendre pour du *Brusc*, ou pour du *jonc marin*.

e Le quatriéme couplet de Corydon est employé à décrire le Printemps dans sa plénitude, L'été n'est pas encore venu, mais il approche; *jam venit*

ſez de lui préſenter tous les ans un pot de lait, & des gâteaux. Auſſi ne lui ai-je confié la garde que d'un petit jardin. Je n'ai pû juſqu'ici faire ſa ſtatuë que de marbre ; mais ſi la fecondité de mes brebis répare mon troupeau, je lui en érigerai une toute d'or.

CORYD. (*a*) Nymphe de la mer, aimable Galatée ! Vous qui me paroiſſez plus charmante, (*b*) que le thin *, plus blanche que les Cygnes, plus belle, que le plus beau (*c*) lierre, ſi vous conſervez encore quelque tendreſſe pour vôtre cher Corydon, venez à lui ; venez y auſſi-tôt que les troupeaux commençeront à quitter les pâturages !

THYRS. Que ma Galatée ait pour moi la même averſion, qu'on a d'ordinaire [12] pour des plantes vénimeuſes ¶ ! Que je paroiſſe à ſes yeux auſſi hériſſé que (*d*) du houx, & auſſi mépriſable que † du limon, ſi ce jour, que j'ai paſſé à l'attendre, ne m'a pas paru plus long qu'une année ! Allez mes bœufs, retirez-vous ! Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir mangé tout le jour !

CORYD. (*e*) Agréables fontaines ! Gazons ſi propres à nous faire goûter un ſommeil paiſible ! Arboiſiers qui ne donnez à ces gazons qu'une ombre légére ; mettez mon troupeau à couvert des premieres chaleurs du Solſtice ! Bientôt l'Eté va nous faire ſentir ſes ardeurs ; & déja la vigne commence à bourgeonner.

THYRS. [13] Nous avons (*f*) ici bon foyer, bonne proviſion de bois réſineux aiſé à brûler, & toûjours bon feu. La fumée a noirci juſqu'à la porte de ma cabanne. Nous nous ſoucions du froid, à peu près comme un loup ſe met en peine de muſique, ou un torrent rapide, des bords qui le reſſerrent.

Æſtas torrida. Le Soleil eſt arrivé au point du Solſtice. Alors les troupeaux ont beſoin d'être mis à l'ombre. C'eſt à quoi l'aimable Corydon va donner ſes ſoins.

f A ſon tour Thyrſis, dans ſon quatriéme couplet, préſente des objets déſagréables ; l'hyver & & ſes froidures, une cabanne enfumée juſqu'à la porte, un torrent impétueux, & un loup. Ici les mots *aut numerum lupus*, peuvent encore avoir un autre ſens, que celui de la traduction. On peut entendre par là, aprês Servius, qu'un loup ne ſe met pas en peine du nombre des bêtes qui compoſent un troupeau, qu'il veut attaquer. Cette derniere interprétation eſt la plus ordinaire. On peut la choiſir à ſon gré.

* Des montagnes de Sicile. ¶ De Sardaigne.

† L'herbe qui croît dans le limon.

Semper, & assiduâ postes fuligine nigri.
Hìc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numeros lupus, aut torrentia flumina ripas.
C. *Stant & juniperi, & castaneæ hirsutæ;*
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma.
Omnia nunc rident. At si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas & flumina sicca.
T. *Aret ager; vitio moriens sitit aëris herba;*
Liber pampineas invidit collibus umbras.
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit;
Jupiter & læto descendet plurimus imbri.
C. *Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,*
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo.
Phyllis amat corylos. Illas dum Phyllis amabit
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.
T. *Fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis,*
Populus in fluviis, abies in montibus altis;
Sæpiùs at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in silvis cedet tibi, pinus in hortis.
M. *Hæc memini, & victum frustrà contendere Thyrsin.*
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.

a Le cinquiéme couplet de Corydon représente l'Automne, & ses avantages. Tous les fruits sont murs. Cependant l'absence de son ami rendroit cette saison désagréable, jusqu'à sécher les fleuves en un tems, où l'eau ne leur manque guére.

b Le cinquiéme couplet de Thyrsis est toûjours conforme à son humeur farouche. Il représente l'Eté le plus ardent, & la chaleur la plus excessive. Cependant il s'humanise sur la fin. La présence de sa Phyllis adoucira, dit-il, les grandes chaleurs, & procurera des pluies agréables. Elles sont exprimées ici poëtiquement, ces pluies, par la descente de Jupiter dans le sein de la terre.

c Le sixiéme couplet de Corydon est employé à préférer les Coudriers, que sa Phyllis aimoit, aux divers arbres qui furent consacrés à différens Dieux.

d On dit qu'Hercule se couronna de Peuplier lorsqu'il descendit aux Enfers. On donne le nom d'Alcide à Hercule, ou parce qu'Alcée pére d'Amphitrion passa pour le grand Pére d'Hercule, ou bien du mot ἀλκὴ, qui veut dire de la force, ou du courage.

CORYD. Le geniévre & les châtaignes * sont (*a*) maintenant en leur maturité. Les fruits déja cüeillis sont en monceaux, sous les arbres. Voici la plus belle saison de l'année. Cependant, si Aléxis s'éloignoit de ces lieux, jusqu'aux fleuves mêmes, tout sécheroit de douleur.

THYRS. Nos campagnes sont (*b*) brûlées de l'ardeur du Soleil. L'air embrasé a desséché les herbes de nos prairies. La vigne ne fournit plus d'ombre, sur les côteaux. Cependant, si Phillis reparoissoit en ces lieux, nos forêts reverdiroient: & une pluye douce y rafraîchiroit l'air.

CORYD. (*c*) Le peuplier est l'arbre favori (*d*) d'Hercule; la vigne est consacrée (*e*) à Bacchus. Venus aime (*f*) les Myrthes, & (*g*) Phébus les Lauriers. Les Coudriers sont l'inclination de ma Phyllis. Tandis qu'ils seront de son goût, & le myrthe de Venus, & le laurier d'Apollon, ne l'emporteront pas sur les Coudriers.

THYRS. Le Frêne est le plus bel arbre de nos Forêts; le Pin sert d'ornement aux Jardins; le Peuplier pare le bord des riviéres; & le Sapin est l'honneur des montagnes. (*h*) Mais si vous paroissez souvent en ces lieux, cher Lycidas, le Frêne vous cédera le premier honneur de nos Forêts, & le Pin cessera d'être le plus bel ornement de nos Jardins.

MÉL. Je m'en souviens. Tels furent les Vers que Thyrsis & que Corydon récitérent. Thyrsis fit de vains efforts pour être le vainqueur. [14] Dès lors Corydon prit dans mon estime une place, qu'il y conservera toûjours.

e Bacchus est l'inventeur de la Vigne, pour cela elle lui est consacrée.

f Les Myrthes se plaisent sur les rivages de la mer, où Venus prit naissance.

g Daphné qu'Apollon aima, fut changée en Laurier. Pour cela les Lauriers sont consacrez à Apollon.

h Il est vrai que Thyrsis, dans son sixiéme couplet, ne paroît pas si bizare que dans les autres. Du moins il tombe dans un autre défaut contre le poëme Amébée. Il ne dit rien de plus que ce qu'avoit dit Corydon. Il ne fait que copier, en d'autres termes, la chanson de son adversaire, sans y rien ajoûter, & sans le contredire.

* Herissées.

NOTES CRITIQUES

sur le sujet de la septiéme Eglogue.

JE ne sçai si j'aurai été assez heureux, pour deviner juste la fin que le Poëte s'est proposée, en composant cette Eglogue. Je conjecture que l'intention de Virgile a été, de former le goût des jeunes Poëtes, sur le meilleur genre de poësie. Pour cela il fait parler deux Bergers, qui se picquent également de faire des Vers; mais dont le caractére de génie est bien différent. Corydon a de l'aménité dans l'esprit, & ne montre les objets que par des endroits agréables. Thyrsis au contraire paroît d'un esprit dur & chagrin, & ne présente que des images bizarres. Aussi Mélibée donne la préférence à Corydon. Ce n'est point sur la versification, que les deux Bergers sont jugez. Leur stile est à peu près égal, & souvent même celui de Thyrsis l'emporte. C'est sur le différent tour de génie des deux rivaux.

Après avoir deviné l'intention du Poëte, il a été plus aisé de conjecturer les Acteurs, qu'il met sur la Scéne. Cébés & Aléxandre, ces deux disciples de Virgile, me sont encore revenus à l'esprit. Par le prix qu'on ajuge à Corydon, le Maître apprend à ses Eleves, à n'emprunter de leur sujet, que les idées agréables qu'il fournit. Pour Daphnis, c'est Virgile. Il étoit le juge né des Ouvrages de ses disciples. A l'égard de Mélibée, à qui Daphnis défére l'honneur de juger, c'est peut-être Mécéne, ou bien Pollion, qui avoient eu les premiers droits sur Cébés, & sur Aléxandre.



REMARQUES SUR *la septiéme Eglogue.*

1. *UN jour Daphnis s'étoit assis, &c.* Virgile est ici ce Daphnis; qui s'assiet au pié d'un chêne, tandis que Corydon & Thyrsis, c'est-à-dire, Aléxandre & Cébés joignent ensemble leurs troupeaux. On s'apperçoit que Virgile est un Maître, qui écoute ses disciples, & qui veut juger leurs différents.

2. *Ils étoient tous deux à la fleur de l'âge, &c.* C'est justement la peinture que Martial, & que l'Auteur de la vie de Virgile nous ont faite des deux Esclaves, que Virgile reçut, l'un de Mécéne, l'autre de Pollion.

3. *Natifs d'Arcadie, &c.* Cébés & Aléxandre étoient des étrangers, dont-on ignore la patrie. S'ils ne prirent pas naissance en Arcadie, du moins Virgile a lieu de le feindre; puisqu'ils égaloient, par leurs Vers, ces chantres d'Arcadie, si célébrez par les Poëtes. Au reste on ne doit pas croire que la Scéne de cette Eglogue, soit en Arcadie. Virgile va bientôt nous apprendre, qu'elle est sur les bords du Mincio.

4. *Soit qu'il fallût chanter des chanſons de longue haleine, &c.* Je me ſuis ſervi d'une aſſez longue périphraſe, pour exprimer ces courtes paroles de mon Auteur, *cantare pares, & reſpondere parati.* Il n'étoit pas poſſible de les faire entendre, ſans une explication un peu détaillée. Je prie le Lecteur de ſe ſouvenir de la cinquiéme Eglogue. Là Mopſus & Ménalque chantent chacun ſa longue ſuite de Vers, ſur la mort de Daphnis, c'eſt-à-dire de Flaccus Maro, frere de Virgile. Voilà ce que le Poëte appelle *cantare*. Les deux tenants récitent une eſpéce de petit Poëme complet. Il n'en eſt pas ainſi de cette Eglogue. Elle eſt Amébée, & chacun y chante alternativement ſon couplet. Le premier qui récite, choiſit une matiere, & la finit dans l'eſpace de quatre Vers. Le ſecond luy répond, en pareil nombre de Vers, & doit enchérir ſur la matiere qu'on lui a propoſée. Mélibée dit ici que les deux jeunes diſciples de Virgile ſont également exercez, dans l'un, & dans l'autre genre de Poëſie. Ils ſçavent chanter de longues chanſons, & ſe répondre par couplets.

5. *C'eſt un genre de poëſie où les Muſes, &c.* Ces Muſes c'étoit Virgile, qui avoit ordonné à ſes diſciples, de compoſer des

Eglogues

Eglogues Amébées. Rien n'eſt plus capable d'exciter de l'émulation, que cette ſorte de jeu poëtique. Il le traite ici d'une autre maniére que dans la troiſiéme Eglogue. Les couplets des deux tenants ſont de 4. vers. Du reſte les mêmes loix y ſont obſervées.

6. *Une faveur que vous n'accordez à perſonne, &c.* On apperçoit, dès le premier couplet de Corydon, & ſon bel eſprit, & ſon bon cœur. C'eſt par là qu'il va l'emporter au jugement de Mélibée. Il loüë Codrus avec une politeſſe infinie, & il le loüë ſans jalouſie. Il eſt vrai qu'il paroît plein d'une émulation loüable, d'égaler un ſi grand Poëte, mais il ne permet pas à ſon cœur de former, contre Codrus, aucun ſentiment déraiſonnable.

7. *Bergers d'Arcadie couronnez-moi de lierre, &c.* Quelle différence entre Thyrſis & Corydon! Tout eſt politeſſe dans celui-ci; tout eſt oſtentation, & malignité dans celui-là. Si l'on veut bien me permettre de pouſſer ma conjecture auſſi loin qu'elle peut aller, je croi que Cébés eſt repréſenté ſous le mauvais perſonnage de Thyrſis. Etre envieux & malin, c'eſt le caractére que Virgile nous en a déja tracé. Le voici en peu de mots; *Invidit ſtultus Amyntas.*

Du reste sa versification est ingénieuse, & son tour de Satyre a du sel, & de la vivacité. Ainsi l'Auteur de la vie de Virgile a eu raison de dire, que Cébés devint Poëte à l'école de son Maître.

8. *C'est un préservatif contre ses flatteries, &c.* L'invective est amére. Codrus péchoit peut-être un peu trop, dans ses vers, par les loüanges qu'il y prodiguoit. Thyrsis lui reproche ses flatteries, d'une maniere dure; mais ingénieuse. Il appréhende d'en être loüé. Il prie qu'on le préserve des flatteries de Codrus, par les mêmes voies, dont les Bergers se préservoient des maléfices. Ils entouroient leur tête de Bacchar.

9. *Par les mains du jeune Mycon, &c.* Corydon paroît ici plein de respect, pour la chaste Déesse, qu'il invoque. Il n'ose lui offrir son présent par ses propres mains. Il emprunte celles d'un jeune Berger. Il faut avoüer que ce couplet est admirable pour le sentiment. Au regard de la versification, elle est un peu embroüillée. Dans les deux premiers vers, on supprime le Verbe *dicat*, ou *consecrat*. S'il y étoit, la pensée seroit exprimée plus nettement. Dans les deux derniers vers, ces mots, *si proprium hoc fuerit*, sont obscurs. On ne sçait à quoi ce

hoc se rapporte, & quel est le sujet de la demande du Berger. Il est croïable que Virgile a laissé exprês ces défauts d'éxactitude dans l'expression, pour apprendre, qu'en matiére de poësie, un sentiment raisonnable, doit l'emporter, sur une élocution éxacte.

10. *De lui faire un brodequin de Porphyre*, &c. C'est là le sens le plus naturel, que j'aïe crû pouvoir donner à ces vers: *Puniceo stabis suras evincta cothurno.* Si le marbre & le Porphyre paroissent des matiéres trop précieuses pour un Berger, les loix du Poëme Amébée le permettent. On doit s'élever le plus qu'on peut. Thyrsis va bientôt promettre quelque chose de plus. C'est d'ériger à Priape une statuë toute d'or.

11. *Pour le Dieu Priape c'est bien assez, &c.* Tous les sentimens de ce couplet partent d'un esprit railleur, & impie. Thyrsis étend la Satyre, jusques sur les Dieux. La demande qu'il fait à Priape est intéressée, & la promesse qu'il lui fait, est pleine de faste. Un Berger ne sera jamais en état de l'acquitter, & d'ériger au Dieu Priape une statuë d'or. Du reste la versification de Thyrsis est nette, & élégante.

12. *Pour des plantes vénimeuses, &c.* Il y a dans le Texte, *sardois herbis.* L'Isle de Sar-

daigne étoit décriée pour une ſorte d'herbe. Lorſqu'on en avoit mangé, on mouroit, en faiſant une grimace, à peu prês ſemblable à celle des perſonnes qui rient. Quel tour bizare que celui de Thyrſis, pour exprimer ſa paſſion? Il n'a à la bouche, que des herbes vénimeuſes, que des branches de houx piquantes, & hériſſées, &c. Enfin, il fait retomber ſa mauvaiſe humeur, juſques ſur ſon troupeau.

13. *Nous avons ici bon foïer, bonne proviſion, &c.* La Muſe de Thyrſis a quelque choſe de bizarre. Il décrit l'hyver. Sa cabanne noircie de fumée fait une image conforme à ſon eſprit. Un loup inſenſible à la muſique, un torrent qui rompt ſes digues, ce ſont des peintures, que Thyrſis oppoſe aux gazons, & aux fontaines de Corydon. Cependant Thyrſis, ſelon les loix du Poëme Amébée enchérit ſur Corydon. L'un a dit qu'il falloit défendre ſon troupeau contre la chaleur. L'autre dit qu'il eſt à couvert du froid, & qu'un bon feu l'en préſerve.

14. *Dès lors Corydon prit dans mon eſtime, &c.* L'interprétation auroit peut-être paru plus littérale, ſi j'avois traduit ainſi. *Dès lors Corydon, fut Corydon pour moi.* J'ai mieux aimé rendre la penſée du Poëte, que

de copier son Texte, trop à la lettre. Si Mélibée juge ici en faveur de Corydon, l'on voit assez que son jugement est équitable. 1. Tous ses sentimens ont plus d'aménité que ceux de Thyrsis. 2. Celui-ci péche au dernier couplet, contre les loix du Poëme Amébée. Je ne puis me dispenser d'avertir ici, que de sçavans Interprétes au lieu de ces mots, *Ex illo Corydon est tempore nobis*, lisent ainsi, *Corydon est tempore noblis*. Alors ce *noblis* sera une contraction, & voudra dire la même chose que *nobilis*. Comme si le Poëte eût voulu marquer que *Corydon devint illustre depuis ce tems-là.* Je n'ai pas jugé devoir corriger le Texte, & y insérer *noblis*. Outre que je n'en ai trouvé nul vestige dans les Manuscrits, le *nobis* des éditions ordinaires fait un fort bon sens.



EGLOGA OCTAVA.

ARGUMENTUM.

Exasperati amoris vindictam, plùs in mulierum, quàm in virorum animis posse, gemino exemplo demonstrat Virgilius. Primum est hujusmodi. Obligatam connubii fidem; amans amantis, Damon Nisæ acceperat. Illa autem, muliebri inconstantiâ, Deos ac Damonem irriserat. Quid tùm posteà? Repulsæ impatiens Damon læsam fidem conqueritur, testatur sydera, & verba disperdit. Hos intra fines scilicet Damonis ira conquievit. Alterum exemplum sic se habet. Offensa Daphnidis perjurio; atque à viro deserta uxor, sic perfidum ulciscitur. Confugit ad magicas artes, ac demùm incantationum ope perficit, ut profugum ex urbe, rus ad se reducat. Vides altera alteri quantùm præstet iracundia?



VIII. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

DAmon & Alphéſibée expriment ici, chacun à ſon tour, les différentes maniéres de ſe plaindre d'une ingratitude, & de venger une perfidie. Le Berger Damon étoit ſur le point d'épouſer Niſe. La Bergere & lui, s'étoient fait des proteſtations mutuelles. Mais Niſe par légéreté, ou par mépris pour Damon, étoit devenuë femme de Mopſus. Damon irrité de la préférence que l'on venoit de donner à un autre berger, exhale ſa douleur en des plaintes. Après tout, l'emportement de Damon, ſe termine à des paroles. Alphéſibée rapporte à ſon tour l'exemple d'une paſſion plus forte. C'eſt celle d'une Bergére, que Daphnis avoit abandonnée. Ce Berger, pour la fuir, avoit quitté la campagne, & s'étoit retiré à la Ville. Que fait la Bergére ? Elle a recours à des enchantemens. Elle emploïe l'art magique pour ramener à elle ſon Daphnis.



EGLOGA OCTAVA.

PHARMACEUTRIA.

DAMON, ALPHESIBOEUS.

PAstorum Musam Damonis, & Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis Musam dicemus, & Alphesibœi.
Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit unquam
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta!
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola Sophoclæo tua carmina digna cothurno!
A te principium, tibi desinet. Accipe jussis
Carmina cœpta tuis; atque hanc sine, tempora circum,
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.

a Virgile donne ici à ses vers, la même puissance qu'eurent ceux d'Orphée. Il a raison de les loüer au-delà de ceux qu'il avoit faits jusqu'alors. On n'en trouve point de plus beaux dans ses Bucoliques.

b Le Poëte appelle cette Eglogue, un combat, ou une dispute, *Certantes.* En effet, Damon y exprime la colere d'un Berger méprisé, & Alphésibée les artifices d'une Bergére délaissée. Ils montrent la différence qu'il y a, entre les fureurs de l'une, & la colére de l'autre. Les hommes dans leurs passions s'en tiennent à des paroles emportées. Les femmes ont quelquefois recours même à des sortiléges.

c Le Timave est un fleuve de l'Istrie, aujourd'hui sous la domination des Vénitiens. Il seroit inconcevable pourquoi Virgile lui donna l'épithére de *magni Timavi*, s'il ne s'agissoit pas ici de sa source. On sçait qu'elle est formée par sept fontaines qui occupent bien du terrain

HUITIE'ME EGLOGUE.

L'ENCHANTEMENT.

DAMON, ALPHE'SIBE'E.

REdiſons les agréables chanſons de Damon, & d'Alphéſibée. (*a*) Nos troupeaux ceſſérent de paître pour les admirer, les Lynx furent charmez de les entendre, & les fleuves ſuſpendirent leurs cours, pour être témoins de (*b*) la diſpute de ces deux Bergers. Encore une fois rediſons les chanſons de Damon, & d'Alphéſibée.

[1] Pour vous, illuſtre vainqueur, ſoit que *retournant en Italie*: [2] vous traverſiez déja les rochers d'où ſort le (*c*) Timave; ſoit qu'embarqué ſur la mer, [3] vous rangiez la côte de l'Illyrie, [4] viendra-t-il bientôt ce temps, où il me ſera permis de chanter vos exploits! Alors, je répandrai par toute la terre des (*d*) Vers à votre gloire; [5] Vers qui ne ſeront dignes de vous, que quand ils ſeront dignes de (*e*) Sophocle. [6] Ma Muſe a commencé par vous, & ne finira que par vous. Recevez-donc des airs champêtres, [7] où je ne me ſuis exercé que par vos ordres. Sur-tout permettez-moi, de joindre un peu de lierre, [8] aux lauriers qui vous ceignent le front.

avant que de ſe réunir. Pour le fleuve lui même, ce n'eſt guére qu'un ruiſſeau. Nous en parlerons au premier Livre de l'Enéide.

d Ces vers que Virgile promet de chanter un jour en l'honneur de Céſar, c'eſt l'Enéide. Voïez les Remarques critiques.

e Sophocle fut un Poëte tragique. Il nâquit à Athenes, & s'y ſignala par le nombre & la beauté des Tragédies, qu'il compoſa. Ces vers ont de l'élévation & de la nobleſſe. C'eſt par des vers auſſi élevés que ceux de Sophocle, que Virgile prétend loüer un jour Octavius Céſar.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cùm ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ est;
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.
D. *Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum!*
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, & Divos (quamquam nil testibus illis
Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus!
Mænalus, argutúmque nemus, pinósque loquentes
Semper habet, semper pastorum ille audit amores;
Panáque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus!
Mopso Nisa datur! Quid non speremus, amantes?
Jungentur jam Gryphes equis, ævóque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces! tibi ducitur uxor!
Sparge, marite nuces! tibi deserit Hesperus Oëtam.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

a Ce que j'ai traduit par le mot de houlette, est exprimé de la sorte dans le Texte Latin, *incumbens tereti olivæ*. C'est que le bâton, ou, si l'on veut, la houlette sur quoi Damon s'appuioit, étoit d'olivier. Le Poëte se sert du mot *oliva* pour signifier, non pas le fruit de l'olivier mais l'arbre même, qu'on nomme plus souvent, *olea*.

b Le Mont Ménale étoit en Arcadie, & l'Arcadie étoit particuliérement consacrée au Dieu Pan.

c Personne n'ignore, qu'après le changement de Syrinx en roseaux, Pan, qui l'avoit aimée, se fit une flûte de roseaux.

d Après un éxorde un peu languissant, Damon exprime le sujet de sa douleur. C'est l'infidelité de Nise, qui malgré ses sermens, a consenti d'épouser Mopsus.

e J'ai traduit ces mots *quid non speremus*, par ceux-ci, *que ne doit-on pas craindre*. Le Verbe *sperare*, signifie quelquefois craindre, comme dans cet éxemple, *at sperate Deos memores fandi atque nefandi*.

f Si l'on en croit Strabon & Mela, les Griffons naissent dans la Scythie. Ce sont des Oyseaux, qui par le bec & par les aîles sont semblables aux Aigles, & dont le reste du corps ressemble aux Lions. Pline a raison de douter, s'il y a jamais eu de ces animaux.

g On portoit anciennement

Les ombres de la nuit étoient à peine dissipées. Il étoit l'heure que la rosée, qui tombe sur les herbes, les rend plus tendres, & plus délicieuses aux troupeaux, lorsque Damon, appuïé sur sa (*a*) houlette * fit entendre ces tristes accents.

DAM. Etoile du matin ! Bel astre qui préviens le jour, montre-toi à mes yeux ! Ecoute les soûpirs d'un Berger, trompé par la perfidie d'une infidéle Bergére ! Dieux, que Nise a si souvent pris à témoin de ses inutiles sermens, c'est pour la derniére fois que je me plains à vous ! [9] *Chantez ma flûte, chantez ma douleur, sur les mêmes sons, que le Dieu de l'Arcadie !*

[10] Oui certes, en (*b*) Arcadie, † les arbres, les Forèts, tout a du goût pour la Musique. Sans cesse les Bergers y chantent leurs passions ; sans (*c*) cesse Pan s'y fait entendre, lui qui le premier a fait servir les roseaux à d'agréables usages. *Chantez ma flûte, &c.*

(*d*) Est il donc bien possible que Nise épouse aujourd'hui Mopsus ? Oui, après ce changement, (*e*) on doit tout craindre de la legéreté des Bergéres ! *Que l'on va voir d'assemblages monstrueux* ! Les (*f*) Griffons s'allieront aux chevaux, & bientôt les dains, & les chiens, de bonne intelligence, viendront ensemble se désaltérer aux même fontaines. *Faites, Mopsus, faites les préparatifs de votre nopce* ! Ajustez des (*g*) torches, *pour conduire la mariée !* Répandez des noix aux conviez ! Déja l'étoile (*h*) du soir commence à paroître. *Chantez ma flûte, &c*

des torches devant la nouvelle Mariée, pour la conduire au logis de son mari. L'époux jettoit des noix à terre, soit pour marquer qu'il renonçoit aux jeux de l'enfance, soit pour servir d'amusement aux conviez.

h La pompe des Nôces ne se célébroit qu'après le couché du Soleil, lorsque l'Etoile du soir commençoit à se montrer. Delà l'expression *deserit Hesperus Oëtam.* En effet, par le Mont Oëta, Montagne de Thessalie, on entend, dit Tite-Live, liv. 46. en général toutes les Montagnes qui sont à l'Orient, *extremos ad Orientem Montes Oëtam vocant.* Ainsi, dire que l'Etoile du soir quitte le Mont Oëta, c'est dire qu'elle se leve.

* De bois d'olivier. † Sur le mont Ménale.

O digno conjuncta viro! dùm despicis omnes,
Dúmque tibi est odio mea fistula, dúmque capella,
Hirsutumque supercilium, prolixáque barba.
Nec curare Deûm credis mortalia quemquam?
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Sepibus in nostris parvam te roscida mala
(Dux ego vester eram) vidi cum matre legentem.
Alter ab undecimo tùm me jam ceperat annus?
Jam fragiles poteram à terrâ contingere ramos.
Ut vidi, ut perii! Ut me malus abstulit error!
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Nunc scio quid sit amor. Duris in cotibus illum
* *Ismarus, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,*
Nec nostri generis puerum nec sanguinis edunt.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Sævus amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus. Crudelis tu quoque mater.
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer: crudelis tu quoque mater?
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Nunc & oves ultrò fugiat lupus: aurea dura
Mala ferant quercus: narcisso floreat alnus:

a Dans la plûpart des éditions on lit *promissaque barba.* Pierius assûre que tous les Manuscrits qu'il a lûs portent *prolixa.* C'est ainsi que j'ai réformé le Texte.

b Les commençemens de l'affection que Damon avoit conçûë pour Nise, sont ici marquez d'une maniére naïve, & fort pastorale.

c Par ces mots, *alter ab undecimo*, Servius a cru que Damon se donne ici treize ans. En effet, *alter*, selon lui, signifie deux aprés l'onziéme année. C'est je croi un rafinement. J'aime mieux penser qu'*alter ab undecimo* veut dire, j'avois encore une autre année au-delà de l'onziéme, ou bien j'avois douze ans. C'est ainsi que dans la cinquiéme Eglogue *alter ab illo*, veut dire incontestablement *le premier aprês lui.*

d Nous avons déja parlé & d'Ismarus & de Rhodope. C'est le Mont Hæmus, prolongé de-

* Aliter *Aut Tmarus.*

O l'indigne choix d'une aveugle Bergére ! Dédaigneuse, elle méprise toute la terre. Elle n'a d'estime, ni pour ma flûte, ni pour mes riches troupeaux. L'épaisseur de mes sourcils & ma trop *(a)* longue barbe, lui font horreur. Sur de si mauvais prétextes, elle trahit ses sermens, & s'imagine qu'il n'est point de Dieux vengeurs de la perfidie. *Chantez ma flûte, &c.*

Souvenez-vous en ingrate ! Vous n'étiez encore qu'un enfant, & déja *(b)* je vous introduisois, vous & votre mere, dans le verger de mon pere. Je vous aidois à cüeillir nos plus beaux fruits *. Aussi j'avois [*c*] déja douze ans, & j'étois assez grand, pour atteindre aux premieres branches de nos arbres. Je vous vis alors, & de là tous les maux de ma vie ! De-là le charme qui m'a séduit ! *Chantez ma flûte, &c.*

C'est d'aujourd'hui seulement que je connois l'amour. Le barbare a pris naissance sur les Montagnes de *(d)* Scythie, † ou parmi les Garamantes. Il n'est ni du même sang, ni de la même espéce que nous. *Chantez ma flûte, &c.*

C'est lui, c'est l'Amour qui le premier a instruit *(f)* une mere à tremper ses mains dans le sang de ses enfans. Cruelle mere ! Cruel Amour ! Qui des deux a le plus de fureur ? *(g)* Est-ce la mere ? Est-ce l'Amour ? Allez Amour, vous êtes un Tyran ! Allez mere, vous êtes une dénaturée : *Chantez ma flûte, &c.*

Encore une fois, que ne présage point un mariage si mal assorti ! Bientôt on verra les loups füir à la vûë des brebis. On verra les Oranges croître sur les chênes, les Aul-

puis la Thessalie jusqu'en Scythie, qui change de nom, dans la longue étenduë de païs qu'il occupe.

e Les Garamantes sont des peuples d'Afrique, plus loin que la Gétulie.

f Cette mere, c'est Médée. Abandonnée par Jason, qui s'attacha à Créuse, elle donna la mort à Creon Roi de Corinthe, & à Creüse sa rivale. Enfin elle poignarda tous les enfans qu'elle avoit eus de Jason, hors Thessalus qui prit la fuite. Quelques-uns ont crû que par les mots *puer* & *mater*, il faut entendre ici Venus, & Cupidon. Cette interprétation seroit moins naturelle, qu'en l'appliquant à Médée.

g Il y a ici un jeu d'antithe-

* Encore chargés de la rosée. † Ismare & Rhodope.

Pinguia corticibus sudent electra myricæ :
Certent & cycnis ululæ : sit Tityrus Orpheus,
Orpheus in sylvis, inter delphinas Arion.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.
Omnia vel medium fiant mare : vivite silvæ.
Præceps aërii speculâ de montis in undas
Deferar : extremum hoc munus morientis habeto.
Desine Mænalios, jam desine, tibia, versus.
Hæc Damon. Vos, quæ responderit Alphesibœus,
Dicite, Pierides. Non omnia possumus omnes.
A. *Effer aquam, & molli cinge hæc altaria vittâ,*
Verbenasque adole pingues, & mascula thura :
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus : Nihil hîc, nisi carmina, desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam :

ses, qui certainement a beaucoup d'agrément ; mais qui peut-être n'est pas en sa place. Une fureur comme celle de Damon, s'amuse-t-elle à badiner, en un stile de pointes ? Il faut le pardonner à Virgile, ce n'est guére son défaut.

a Par ce Tityre, qui ne peut être changé en un bon Poëte sans un prodige, Virgile aura voulu sans doute désigner quelque mauvais Poëte de son tems, que les circonstances d'alors faisoient connoître, & que nous ignorons aujourd'hui.

b Arion né dans l'Isle de Lesbos fut le joüeur de Lyre le plus renommé de son tems. Lorsqu'il passoit de Tarente à Corynthe sur un Vaisseau Corynthien, les Matelots lui prirent sont argent, & l'obligérent à se jetter en Mer. Avant que de s'y précipiter, il joüa de sa lyre. Un Dauphin charmé de ses sons, le prit sur son dos, & le conduisit à Ténaros dans la Laconie. Hérodote & Pline rapportent ce fait, non pas comme une Fable, mais comme une histoire. Faut il les en croire ?

c Le Texte porte, *que tout l'Univers ne soit plus pour moi que la haute mer*, où je vas me précipiter, sans espérance de me sauver.

d Avant que de commencer le récit d'Alphésibée, le Poëte invoque les Muses. L'inspiration des Dieux, est nécessaire pour chanter les mystéres d'un sacrifice magique. Tous ne sont pas initiés dans ces secrets, *non omnia possumus omnes.*

e Le nom d'Amaryllis n'est pas dans le Texte. Seulement

nes couverts de Narcisses, & l'Ambre couler de nos bruyeres. Bientôt les Hyboux égaleront les Cygnes par leurs chants, &, *pour tout dire en un mot*; bientôt l'ignorant (*a*) Tityre chantera comme un Orphée. Dans les Forêts, il se fera suivre des (*b*) bêtes farouches, & sur mer, nouvel Arion, il charmera les Dauphins. *Chantez ma flûte, &c.*

(*c*) Que toute la terre soit maintenant couverte d'un déluge d'eaux ! Adieu Forêts, vous ne me verrez plus ! Du haut d'une roche escarpée, je vais me précipiter dans les flots. C'est-là, cruelle Nise, le dernier sacrifice que je te réserve! *Cessez ma flûte, cessez de chanter ma douleur, sur les mêmes sons, que le Dieu d'Arcadie.*

[11] Ainsi parla Damon. (*d*) Muses, redites-nous à votre tour les chansons d'Alphésibée. Tous ne peuvent pas les chanter avec un égal succès.

ALPHES.* [12] Elevez, (*e*) *Amaryllis*, élevez de l'eau vers le Ciel, & présentez-la aux Dieux ! Entourez l'autel de bandelettes ! Brûlez de la vervéne, & n'épargnez pas (*f*) l'encens † ! J'entreprens de changer le cœur de mon Berger par des sacrifices magiques. Non, il ne manque plus à l'éxécution de mon dessein, que de prononcer des paroles efficaces. [12] Les voici. *Ramenez, mes charmes, ramenez Daphnis, de la Ville en nos Campagnes.*

Par des enchantemens, il est aisé (*g*) de faire descendre la Lune sur la terre. (*h*) Circé s'en servit autrefois,

lá Magicienne ordonne à sa compagne de présenter de l'eau au ciel. Dans la suite on verra qu'Amaryllis est en effet cette compagne associée aux secrets magiques.

f Le Poëte joint l'épithéte *mascula*, au mot *Thura*. Ce n'est pas qu'il y en ait de deux espéces, dont l'un soit mâle, & l'autre femelle. Le plus pur & le plus odoriferant est marqué par l'expression *d'encens mâle*.

g C'étoit une créance des Anciens, sur tout en Thessalie, où l'art magique étoit fort ordinaire, que les enchantemens faisoient disparoître la Lune, ou la faisoient descendre en terre. Aussi pendant son éclipse les Thessaliens faisoient un grand bruit de chaudrons, pour empêcher que les paroles magiques ne montassent jusqu'au globe de la Lune.

h Circé fille du Soleil, & de

* C'est une Magicienne qui parle. † Mâle.

Carminibus Circe socios mutavit Ulissei:
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphni
Terna tibi hæc primum, triplici diversa colore,
Licia circumdo, térque, hæc altaria circum,
Effigiem duco: numero Deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin
Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores:
Necte, Amarylli modò, & Veneris, dic, vincula necto
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Limus ut hic durescit, & hæc ut cera liquescit
Uno eodémque igni: sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, & fragiles incende bitumine lauros.
Daphnis me malus urit: ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim
Talis amor Daphnim, qualis, cùm fessa juvencum
Per nemora, atque altos quærendo bucula lucos,
Propter aquæ rivum, viridi procumbit in herbâ
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,

la Nymphe Persis, fille d'Oceanus, fut une Magicienne célébre. On sçait qu'elle changea les compagnons d'Ulisse en bêtes.

a Les Magiciennes avoient coûtume de former de cire l'image de la personne, sur qui elles vouloient exercer leurs enchantemens. Ainsi Ovide parle de Médée en ces termes: *Devovet absentes, simulachraque cerea fingit.* Nous verrons bientôt que la Sorciére de notre Eglogue avoit fait deux représentations de son Daphnis, l'une de cire, l'autre de limon.

b Les bandelettes furent toûjours en usage pour les sacrifices. Dans cette cérémonie magique Virgile fait emploïer trois lisiéres de laine, & de trois differentes couleurs.

c Il est vrai que les Dieux du ciel aimoient le nombre impair Il faut donc croire que ce sacrifice, quoique magique, ne se faisoit pas aux Dieux des enfers, qui se plaisoient au nombre pair. Servius a cru qu'on le fit en l'honneur de la triple Hécate, & que le mot *Deus* est ici des deux genres. Comme Diane avoit trois fonctions, l'une au ciel, l'autre sur la terre, & la derniére aux enfers; il n'est pas etonnant que tout soit ici par trois.

d Dans la magie, c'est l'ordinaire de joindre quelque action extérieure à des paroles, pour

pour changer en bêtes les compagnons d'Uliſſe. L'art magique a la force de faire crever les ſerpens dans nos prairies. *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

Je commence d'abord par entourer le (*a*) portrait de mon Berger de trois liſiéres, (*b*) de différentes couleurs. Enſuite je le porterai trois fois, ce portrait, au tour de l'autel; car enfin les (*c*) Dieux aiment le nombre impair. *Ramenez mes charmes, ramenez, &c.*

Amaryllis, faites trois nœuds à chaque liſiére. Ne tardez point, & (*d*) dites en faiſant les nœuds; ce ſont les liens de Venus que je forme: *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

Le même feu durcit cette argille, & amollit cette cire: Qu'ainſi le cœur de mon Berger s'endurciſſe pour toute autre, & ne s'attendriſſe que pour moi! Amaryllis, diſperſez de (*e*) la pâte ſacrée ſur l'autel! Allumez y un feu de Bitume, & brûlez y du laurier ſec & facile à prendre! *Je prononcerai enſuite ces paroles*. Comme la flâme que je ſens pour Daphnis me dévore, qu'ainſi le feu qui conſume (*g*) ces lauriers, brûle le cœur de Daphnis! *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

Une geniſſe, laſſe de courir par les bois, & de ſuivre * l'objet qui l'attire, ſe repoſe ſur l'herbe au bord d'un ruiſſeau. Enyvrée de ſa paſſion, elle oublie de ſe retirer à l'étable, quoiqu'il (*h*) ſoit déja nuit. Que mon ingrat ſoit

Ici l'on fait trois nœuds, & l'on prononce des paroles en les faiſant.

e C'étoit des deux images de Daphnis, l'une de cire, l'autre de limon, que la Magicienne vouloit parler.

f Cette pâte nommée *mola*, étoit d'uſage dans tous les ſacrifices. De-là le mot *immolare*. On la préparoit avec cérémonie, & on la compoſoit de farine mouluë dans l'année, & de ſel. Nous en parlerons ailleurs.

g Ces paroles *ego hanc in Daphnide laurum*, ne paroiſſent guére conformes à la Syntaxe latine. Il faudroit, ce ſemble, *in Daphnida*, comme ſi le Poëte eut dit, contre Daphnis. Je croi pour moi qu'elles ſont, ces paroles, une traduction trop littérale du grec de Théocrite, ἐγὼ δ' ἐπὶ Δάφνιδι δάφναν αἴθω; c'eſt-à dire, *ſuper Daphnide*, ſur l'image, ou ſur le portrait de Daphnis.

h Ces expreſſions *ſeræ meminit decedere nocti*, au lieu de *ſerâ nocte*, ſont extraordinaires. Macrobe au liv. 6. des Saturnales a re-

* Le jeune Taureau.

Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui; quæ nunc ego limine in ipso,
Terra, tibi mando! Debent hæc pignora Daphnim.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Has herbas, atque hæc Ponto mihi lecta venena,
Ipse dedit Mœris; nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpè lupum fieri, & se condere sylvis
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulchris,
Atque satas aliò vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Fer cineres, Amarylli, foràs; rivóque fluenti,
Tránsque caput jace; ne respexeris; his ego Daphnim
Aggrediar. Nihil ille Deos, nil carmina curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim.
Aspice, corripuit tremulis altaria flammis
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!
Nescio quid certè est, & Hylax in limine latrat.
Credimus? an qui amant, ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite ab urbe venit, jam parcite carmina, Daphnis.

marqué, que ce vers est tout entier pris d'un poëme de Varius.

a Ces dépoüilles étoient quelques habits de Daphnis. Théocrite, que Virgile n'a fait que traduire ici, parle d'habits qu'on suspendit au seüil de la porte. Ici ces dépoüilles enfoüies sous le seüil de la porte paroissent à la Bergére un sortilége bien efficace.

b Rien de plus ordinaire dans l'antiquité, que d'entendre parler de ces changemens d'hommes en loups, par des enchantemens. Hérodote dit qu'il avoit appris des Scythes & des Grecs, que certaines gens en Scythie étoient tous les ans transformez en loups pour un tems. Selon quelques-uns, c'est une maladie nommée *Lycanthropie*, causée par une humeur mélancholique, qui fait croire qu'on est loup, & qui fait chercher les Forêts.

c Il falloit bien que ce genre de magie fût commun, ou qu'on le crût commun, puisqu'on le défend dans les loix des douze tables. *Neve alienam segetem pellexeris.* Ce que Pline au liv. 28. ch. 2. interpréte des enchantemens, quoiqu'il n'y ajoûtât pas beaucoup de foi.

d Tout cet endroit & toute cette cérémonie, est traduite de

ſpris pour moi d'une ardeur ſemblable, & que je néglige de la ſoûlager ! *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

(*a*) Voici des dépoüilles de mon Berger. Le perfide me les laiſſa comme des gages de ſa conſtance. Terre ! je te les confie, & je les enfoüis ſous le ſeüil de ma porte. Infailliblement elles attireront ici le volage. *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

Mœris, le Magicien Mœris, m'a donné lui-même ces herbes magiques. Elles ont été cüeillies, & elles ſont communes * vers le païs de Médée. Par leur vertu, j'ai vû ſouvent le magicien Mœris ſe transformer (*b*) en loup, & s'enfoncer dans nos Forêts. Je l'ai vû faire ſortir les morts de leurs tombeaux, & (*c*) tranſporter ailleurs le grain, dont on avoit enſemencé la terre. *Ramenez, mes charmes, ramenez.*

Finiſſons l'enchantement. Amaryllis (*d*) prenez les cendres du ſacrifice ; tranſportez les hors du logis ; jettez-les pardeſſus votre tête, dans le ruiſſeau voiſin ; mais prenez garde de regarder alors derriere vous. Ces cendres ſont un nouveau charme, que je veux employer. Mais hélas ! mon perfide ne peut être ébranlé, ni par les Dieux, ni par mes enchantemens ! *Ramenez, mes charmes, ramenez, &c.*

(*e*) Voyez, comme la cendre du ſacrifice tout à coup a pris feu ſur l'autel, tandis que je différois à la tranſporter ? Heureux (*f*) préſage ! Mais quel bruit vient de fraper mon oreille ? J'entens mon (*g*) chien abboïer à ma porte. Le croirai-je ? Mon amour ne m'abuſe-t-il point ? Ne ſuis-je point trompée par un ſonge agréable ? *Ceſſez, mes charmes, ceſſez ! c'eſt Daphnis qui revient de la Ville en nos campagnes.*

Théocrite, excepté que dans le Grec, on jette en l'air les cendres, que la Magicienne veut ici qu'on jette dans un ruiſſeau.

e Depuis ces mots *aſpice, &c.* juſqu'à ces autres paroles, *bonum ſit!* C'eſt Amaryllis la compagne de la Magicienne qui parle. Elle étoit chargée de porter la cendre dans le ruiſſeau voiſin. Ainſi ces mots ; *heureux préſage !* ſont de la Magicienne. C'eſt un Dialogue.

f C'étoit un heureux préſage, lorſque le feu de lui-même ſe rallumoit Plutarque en rapporte un éxemple dans la Vie de Cicéron. Les Veſtales lui annoncérent de pourſuivre Catilina, & qu'il s'acquéreroit une gloire immortelle, parce que le feu de leur ſacrifice s'étoit rallumé de lui-même.

g On donne à ce chien le nom d'Hilax, du mot Grec ὑλάω qui veut dire, *j'aboye.*

* Au pont en Aſie, proche de la Colchide.

NOTES CRITIQUES
sur le sujet de la huitiéme Eglogue.

IL n'a pas été possible de deviner, quels Acteurs Virgile a voulu mettre ici sur la Scéne, & quels événemens il a prétendu nous peindre. Peut-être aussi que cette Eglogue est toute de génie, & qu'elle ne fait allusion à aucune avanture particuliére. Je suis d'autant plus porté à le croire, qu'elle paroît copiée d'après Théocrite.

La difficulté de ce Poëme, est toute dans les premiers vers qui lui servent comme de préface. Les plus anciens Interprétes ont crû, qu'il est adressé à Octavien César; & les récens ont pensé, après Joseph Scaliger, qu'il est dédié à Pollion. J'ai eu des raisons, qui me sont particuliéres, pour me ranger au parti des vieux Interprétes. Je les développerai dans les Remarques. On y verra, que sans faire violence au Texte, on peut tout expliquer, en appliquant les premiers vers de cette Eglogue à César, & qu'on ne peut, sans embarras, les entendre de Pollion.

Virgile n'a point fait d'Eglogue, dont le stile soit plus bucolique. Le Poëte y affecte souvent la cadence favorite de Théocrite. Aussi Virgile n'a vanté aucun de ses Poëmes à l'égal de celui ci. Il s'y compare à Orphée, il feint que les troupeaux, que les Lynx, & que les fleuves se sont arrêtez, pour l'entendre. On verra par les dissertations, que je vais répandre dans les Remarques, en quel tems elle a été composée.



REMARQUES SUR la huitiéme Eglogue.

1 POur vous illustre vainqueur, *&c.* Ceux des Interprétes, qui reconnoissent ici Pollion, sont fondés en preuves. Ils disent que cét illustre Romain, l'année d'aprês son Consulat, * alla faire la guerre en Dalmatie, & qu'au tems qu'il en revenoit victorieux, Virgile lui adressa cette Eglogue. Il est certain, ajoûtent-ils, qu'en retournant de Dalmatie, il pouvoit raser en entrant en Italie la côte de l'Illyrie, ou prendre son chemin par les rochers d'où sort le Timave. Jusques-là rien de mieux établi que leur conjecture. Mais ils n'expliquent qu'avec peine ces paroles du Poëte : *A te principium, tibi desinet.* Virgile promet au Héros, auquel il dédie cette Eglogue, qu'il finira ses ouvrages par lui, comme il les a commencés par lui. On ne voit pas, ni que le premier, ni que le der-

* Dion l. 48.

nier des ouvrages de nôtre Poëte, aïent ét consacrés à Pollion. D'ailleurs, ce que d nouveaux Interprétes ont inventé, pou attribüer cét endroit à Pollion, ne paroî pas naturel. Personne ne desavoüe que ce paroles conviennent parfaitement à Octa vien César. L'Eglogue de Tityre, c'est-à dire, celle qui paroît à la tête des ouvra ges de Virgile, & l'Eneïde, c'est-à-dire, l dernier de ses Poëmes, sont consacrés à Auguste. Mais, dit-on, Virgile n'a pû dire d'Octavien César, qu'il côtoïoit l'Illyrie ou qu'il marchoit sur les roches du Timave; que quand le Triumvir retournoit vainqueur de Dalmatie. Cependant, Octavien n'alla y faire la guerre, que quand les Bucoliques de Virgile furent déja donnés au public. En effet, César ne soûmit les Dalmates, qu'en l'an 719. de Rome & les Eglogues avoient vû le jour dès l'an 716. Tel est le raisonnement de ceux qui soûtiennent, que le Héros, auquel cette Eglogue est dédiée, a été Pollion, & non pas Octavien César. Nous tâcherons de montrer, dans la remarque suivante, que Virgile a pû adresser cét ouvrage à César, & que celui-ci

eſt le vainqueur, dont on célébre ici la gloire.

2. *Vous traverſiez les rochers d'où ſort le Timave, &c.* Ce fleuve coule dans le Frioul, & va ſe jetter dans la mer Adriatique. Il eſt naturel de paſſer le Timave, ou de le côtoyer, en revenant par terre, de Macédoine en Italie. Céſar donc après la bataille de Philippes, pouvoit retourner à Rome, ou par terre, ou par mer. S'il y revenoit par mer, il pouvoit ranger la côte de l'Illyrie. Ainſi Virgile, dit à Octavien, *ſive oram Illyrici legis æquoris.* S'il revenoit par terre, il devoit naturellement paſſer ſur les bords du Timave. Virgile donc incertain de la route qu'a pris Octavien, lui dit, *ſeu magni ſuperas jam ſaxa Timavi.* Ainſi Virgile ne préſenta pas ce Poëme à Céſar, après ſon expédition de Dalmatie. Je conviens qu'alors toutes ſes Eglogues avoient vû le jour. Il eſt plus vrai-ſemblable, que Virgile compoſa celle-ci, ou du moins qu'il la dédia à Octavien, lorſque la défaite de Brutus & de Caſſius fut publiée à Rome. Virgile, en bon courtiſan, célébre le vainqueur, avant même qu'il ſoit arrivé en Italie, dans le tems qu'on doutoit en-

core de la route, qu'il avoit priſe, pour ſon retour. Peut-on ſuppoſer, me dira-t-on, que cette Eglogue eſt antérieure, pour le tems, à celle qui paroît à la tête des éditions? En effet, Octavien, après la bataille de Philippes, étoit en marche pour revenir à Rome, durant le mois de Décembre de l'année 712. de Rome, & l'on ne fit la diſtribution des terres du Mantoüan, que dans l'année 713. Pour moi, je ne voi pas quel inconvénient il y auroit à ſoûtenir, que Virgile a fait quelques-unes de ſes Eglogues, avant celle, qui commence par ces mots, *Tityre tu patulæ, &c.* J'ai répondu ailleurs aux difficultez, qu'on pourroit faire ſur cela. L'erreur, où l'on a été juſqu'ici, que Virgile s'eſt répréſenté, ſous le Tityre de la premiere Eglogue, en a attiré une autre. On a crû que ce Poëte n'avoit connu, ni Rome, ni Auguſte, qu'après la diſtribution des campagnes du Mantoüan. Pour moi qui ai fait connoître le pére de Virgile, ſous le perſonnage de Tityre, je me ſuis mis au large. Rien ne m'empêche plus de croire, conformément aux deux Auteurs anciens de la Vie de Virgile, l'une en vers, l'autre en proſe, qu'avant

vant l'Eglogue de Tityre, le Poëte étoit déja connu à Rome, & ſelon Tiberius Donatus, qu'il étoit au ſervice d'Auguſte. Il a donc pû lui dédier l'Eglogue que nous expliquons, aprês la bataille de Philippes, c'eſt-à-dire, quelques mois avant qu'on eût reſtitué à ſon Pere la terre d'*Andés*. Par ce ſiſtême, que l'on ne trouve point ailleurs, on concilie les anciens Interprétes avec les nouveaux, & l'on donne du jour aux premiers vers de cette Eglogue.

3. *Vous rangiez la côte de l'Illyrie, &c.* Cette expreſſion, *legere oram*, ou *littus*, ſemble avoir été conſacrée à la marine. Virgile parle ainſi au troiſiéme Livre de l'Enéide, *littoraque Epeiri legimus.* Il eſt à croire qu'Octavien, s'il revint par mer, préféra la route de l'Illyrie à toute autre route. Il étoit à craindre, que s'il avoit ſuivi le chemin le plus court, il ne ſe fût trop approché de la Sicile, obſédée alors par Sexte Pompée.

4. *Viendra-t-il bientôt ce tems, &c.* Il ſemble que Virgile ſoit dans l'impatience de commençer ſon grand ouvrage de l'Enéide, qu'il méditoit dès-lors. Ce ſera ſur-

tout par un Poëme héroïque, qu'il célébrera la gloire, & les exploits de son Héros.

5. *Vers qui ne seront dignes de vous, &c.* Le texte de Virgile peut faire naître ici une objection difficile à soudre, dans le sistême que j'ai choisi. A n'éxaminer pas ce Texte à la rigueur, il paroîtra d'abord que le Poëte parle ainsi au Héros de son Eglogue: *Quand me sera-t-il permis de publier par toute la terre, les vers dont vous êtes l'Auteur, & qui seuls sont dignes du Cothurne de Sophocle!* On voit assez, dit-on, que ces deux vers conviennent à Pollion. Il étoit Poëte, & Poëte tragique. De-là les expressions de *Cothurne*, & de *Sophocle*, que Virgile emploïe en parlant des vers de son Héros. C'est donc les vers de Pollion qu'il souhaite de répandre par tout l'Univers, & ce ne sont pas les loüanges d'Auguste, que le Poëte veut célébrer par ses propres vers. Ainsi parlent nos adversaires. Voici ma réponse. Je ne disconviens pas que Pollion a fourni des piéces au Théâtre; mais je doute qu'il s'agisse ici de ces piéces tragiques. En effet, pourquoi Virgile souhaiteroit-il de les répandre un jour

par toute la terre? Leur mérite, & leur Auteur ne suffisoient-ils pas, pour les faire valoir? S'il ne s'agissoit ici que de célébrer ces Tragédies par d'autres vers, Virgile ne le pouvoit-il pas faire dans une Eglogue? La loüange d'un Poëte n'est pas une matiére supérieure au genre pastoral? D'ailleurs étoit-il bienséant de complimenter un Général, aprês une victoire, sur les beaux vers qu'il avoit faits. Ne seroit-ce pas s'amuser à une bagatelle, dans un si beau champ de loüer? Si l'on s'obstine cependant à vouloir, que Virgile parle ici des vers, dont son Héros est l'Auteur, je dis qu'à cela même, on ne doit pas méconnoître Octavien. * On sçait que ce Prince avoit commencé une Tragédie, sur la mort d'Ajáx. C'est sans preuve qu'on en recule la composition plus tard, que la bataille de Philippes. Au contraire, il est plus vrai-semblable, que César ne fit ces vers, que dans sa premiére jeunesse. Virgile sçavoit que la Tragédie, sur Ajax, étoit commencée. Pour la loüer, il souhaite que la paix, qui suivra la victoire, donne le tems à Octavien de l'achever. Quoi de plus naturel que cet-

* *Sueton. in Aug.*

te explication ? Cependant j'en ajoûte une autre, qui ne me paroît pas tout-à-fait indigne de Virgile. Je croi que par ces mots *tua carmina*, on ne doit pas entendre des vers composez par César ; mais des vers composez en l'honneur de César. Pourquoi le Poëte ne prendroit-il pas ici le pronom possessif, dans une signification passive ? Des vers dédiez à César, où l'on célébre sa gloire, ne peuvent-ils pas être appellez, des vers qui appartiennent à César ? Virgile soûpire donc après un tems où il pourra donner un jour au public son Enéide, poëme qu'il médite de faire en l'honneur d'Auguste. Il fait entendre qu'on ne peut loüer un si grand Héros, que par des vers aussi sublimes, que ceux de Sophocle. Ce seront ceux de l'Enéide.

6. *Ma Muse a commencé par vous, &c* A prendre les ouvrages de Virgile selon l'ordre de leur édition, on peut dire qu'il les a commençez par César. En effet, l'Eglogue de Tityre est adressée à Octavien. C'est un remercîment qu'on lui fait. D'ailleurs si l'Eglogue que j'explique, a précedé celle de Tityre, Virgile peut dire encore qu'il commence par César : *A te princi*

vium. On peut croire même, qu'avant tout ce que nous avons de Virgile, il avoit fait des vers en l'honneur d'Auguste, & que ses premiers coups d'essai, que le Poëte n'a pas jugez dignes de la postérité, avoient été pour Octavien son protecteur. Il est constant d'ailleurs qu'il a fini par Auguste, & qu'il lui a tenu parole, *tibi desinet.* L'Enéïde fut faite pour ce Prince, & lui a été dédiée.

7. *Où je ne me suis exercé que par vos ordres, &c.* Le Poëte, dans la sixiéme Eglogue, s'est expliqué par une fiction ingénieuse, sur l'ordre qu'il avoit reçû de César, de s'éxercer au genre pastoral. Il dit qu'Apollon, en le tirant par l'oreille, l'avoit averti de ne chanter que des vers champêtres. On ne peut reconnoître qu'Auguste, sous ce personnage d'Apollon.

8. *Aux lauriers qui vous ceignent le front, &c.* César revenoit vainqueur de la bataille de Philippes. La victoire l'y avoit couronné de lauriers. Ici les Muses lui présentent encore une couronne de lierre, par les mains de Virgile. Une couronne de lierre convenoit aussi à Auguste, comme Poëte. Outre la Tragédie d'Ajax, qu'il avoit com-

mencée, il composa, un Poëme en vers héroïques, sous le titre de *Sicilia*. C'est Suétone qui le rapporte.

9 *Chantez ma flûte, chantez, &c.* C'est un vers intercalaire, qui se répéte plus d'une fois dans l'Eglogue. Ce n'est pas en vain que Damon, dans sa douleur, exhorte sa flûte à chanter des airs semblables à ceux, dont le Dieu Pan remplissoit l'Arcadie, & en particulier le mont Ménale. Le changement de Syrinx en roseaux fit réïtérer à ce Dieu de tristes chansons, sur la flûte dont il fut l'inventeur.

10. *Oui certes en Arcadie, &c.* Tout admirateur que je suis de Virgile, je ne puis m'empêcher de le reprendre ici. Qu'étoit-il nécessaire de nous avertir, qu'en Arcadie on aime la poësie? C'est un écart, qui fait de la diversion à une douleur aussi amére, que celle de Damon.

11. *Ainsi parla Damon, &c.* Virgile ne dit point qu'il se précipita, ou qu'il se donna la mort. Ainsi j'ai eu raison de dire, que sa douleur s'en tint à des paroles.

12. *Le voici. Ramenez, mes charmes, &c.* J'avoüe que j'ai un peu deviné ici la pensée

de Virgile. Il m'a paru que le Poëte donnoit à ſon vers intercalaire cette force magique, que les paroles myſtérieuſes ont dans les enchantemens.



ECLOGA NONA.

ARGUMENTUM.

ALiquot ab recuperatâ suâ villulâ mensibus, Virgilii pater iterùm in novum ejusdem amittendæ discrimen venit. Sic se res habuit. * *Fulvia M. Antonii uxor, ut è Cleopatræ complexu virum suum retraheret, Antonianas legiones adversùs Cæsarianas concitabat. Sperabat illa nimirùm, si modò Lucium Antonium ad gerendum cùm Cæsare bellum adduceret, futurum, ut relictâ Ægypto Marcus Antonius in Italiam advolaret. Ergo inter Octavianum, & Consulem serit discordias, ac veteranorum simultates alit. Hinc belli Perusini initia. Quod dùm apparatur, Virgilii pater iterùm fundo suo pœnè ejicitur. Arius enim, sivè (ut alii volunt) Claudius, Antonianarum partium Centurio, cui Maronis villula sortitò obtigerat, neglectâ Cæsaris auctoritate, vim affert seni, Virgilium ipsum ense stricto prosequitur, eòque adigit, ut se in Mincium abjiciat, ac flumen natatu trajiciat. Ergo iterùm ad Cæsarem confugit. Quem ut, ope Vari, faciat sibi benignum; hanc Eclogam penè extemporalem, è variis carminum laciniis, raptim conficit. Habes hîc Maronem seniorem sub Mœridis, sub Lycidæ verò nomine quemvis è viciniâ Mantuanum, adumbratos.*

* Appian. l. 5.

IX. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

LE Pére de Virgile ne joüit pas long-tems en repos du bienfait de César, dont il est parlé dans la premiére Eglogue. Il fut troublé dans la possession de sa Métairie d'*Andés*, quelque tems après qu'il en fut redevenu maître. Les broüilleries survenuës entre le Triumvir Octavien, & le Consul Lucius Antonius, furent fatales au pere de Virgile. * Fulvie femme de Marc-Antoine le Triumvir, avoit contribué à les exciter. Par une jalousie de femme, elle s'étoit persuadée, que si elle venoit à bout d'exciter une guerre en Italie, entre César, & le frere de son mari, elle arracheroit Marc-Antoine aux délices de l'Egypte, & à sa Cléopatre. Dans cette vûë, elle aigrit les légions attachées à son mari, & soûtint les plaintes qu'elles faisoient, sur la préférence qu'on avoit donnée aux vieux Soldats du parti de César. Les artifices de Fulvie réüssirent en partie. Elle mit les armes à la main de Lucius Antonius, contre Octavien. De là prit naissance la guerre de Pérouse. Au tems donc que les deux factions commençoient à s'échauffer, le pére de Virgile sentit le contre-coup de ces divisions. Le Centurion Arius, ou quelqu'autre Officier des légions d'Antoine, eut en partage la terre du Pére de Virgile, dans la division des campagnes du Mantoüan. Il entreprit d'en chasser l'ancien maître, malgré l'autorité & la protection de César. Arius usa de violence, il poursuivit le Vieillard l'épée à la main, & obligea Virgile, qui revenu de Rome défendoit les droits de son Pére, à se jetter dans le Mincio, & à le traverser à la nage. Virgile, après cette insulte, reprit le chemin de Rome pour s'en plaindre à ses Protecteurs. Sur tout il eut recours à Varus, & pour en être plus favorablement reçû, il lui présenta cette Eglogue. Le Pére de Virgile, sous le nom de Mœris, y raconte à un Berger de ses amis le danger que lui, & que son fils ont couru. On y fait une ébauche des loüanges de Varus, & une Apothéose de Jule César, qui devoit être agréable à Octavien, le Protecteur de Virgile.

* *Appien. l. 5. de la Guerre civile.*

ECLOGA NONA

LYCIDAS, MOERIS.

L. QUò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem.
M. O Lycida, vivi pervenimus, advena noſtri
(Quod numquam veriti ſumus) ut poſſeſſor agelli
Diceret: Hæc mea ſunt, veteres migrate coloni.
Nunc victi, triſtes, quoniam ſors omnia verſat,
Hos illi (quod nec bene vertat) mittimus hædos.
L. Certè equidem audieram, quà ſe ſubducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Uſque ad aquam, & veteris confracta cacumina fagi,
Omnia carminibus veſtrum ſervaſſe Menalcam.
M. Audieras, & fama fuit; ſed carmina tantùm
Noſtra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.

a Nous avons prouvé dans les Notes critiques, que le Pére de Virgile eſt ici repréſenté ſous le nom de Mœris.

b La réponſe de Mœris n'eſt pas directe, mais elle ſe fait entendre. Il remonte à la cauſe qui le fait aller à Mantoüe. C'eſt pour faire un préſent à Arius, qui ſonge à s'emparer de ſa terre.

c J'ai traduit le mot *mittimus*, par celui-ci, *je porte*. En effet, Mœris porta ſes chevreaux juſqu'à Mantoüe à Arius. Lorſqu'il parloit il n'étoit pas encore déterminé s'il iroit lui-même à la ville, s'il y porteroit ſon préſent, ou ſon tribut, ou bien s'il l'envoïeroit par quelqu'autre. De-là l'expreſſion *mittimus*. Il ſe ſert enſuite de l'occaſion, & il va à Mantoüe de compagnie avec Lycidas.

d Par Ménalque, il faut entendre Virgile, à qui ſes beaux vers avoient attiré aſſez de conſidération, pour pouvoir obtenir de Céſar, qu'on n'ôtât point à ſon Pére ſa terre d'*Andès*.

e Je corrige ici le Texte, après Quintilien, qui cite ce vers, & ſur l'autorité de pluſieurs anciens Manuſcrits. Au lieu du *jam fracta* des Editions, on y lit, *confracta*. Ce rétabliſſement

NEUVIE'ME EGLOGUE.

LYCIDAS, MOERIS.

LYC. EN quel lieu portez-vous vos pas, [1] cher Mœris? (*a*) Est-ce à Mantouë? Le chemin que vous suivez y conduit.

MŒR. O Lycidas! N'ai-je vécu si longtems, (*b*) que pour éprouver ce que je n'aurois pas même dû craindre? Ai je donc pû entendre de la bouche d'un Soldat étranger, mis en possession [2] de ma Terre, ces tristes paroles? Loin d'ici anciens habitans, cédez-moi la place. Ces Campagnes m'appartiennent. [3] Pour moi, traité comme un ennemi vaincu en guerre, accablé de tristesse, puisqu'enfin [4] telle est l'inconstance du sort, (*c*) je porte, [5] à la mal-heure, ces deux chevreaux à mon oppresseur.

LYC. J'avois pourtant entendu dire que votre [6] Ménalque, (*d*) en considération de ses beaux Vers, avoit obtenu pour sa famille, que sa terre lui fût conservée, & qu'il avoit recouvré tout le terrain qui s'étend depuis le panchant de cette colline, [7] jusqu'à la riviére, & jusqu'à ce vieux hêtre, dont le tronc (*e*) est brisé.

MŒR. Oui certes, vous l'aviez entendu dire, & (*f*) le bruit en avoit couru. Mais [8] nos Vers ne nous rassurent guére au milieu des armes. *Un Vieillard & un Poëte* ne sont que de foibles (*g*) colombes, * [9] à la vûë de l'éper-

corrige un grand défaut du texte. En effet, il n'est pas étonnant qu'un vieux hêtre soit brisé à sa cime. Pourquoi diroit-on donc, *jam fracta.* Déja rompu?

f Il étoit vrai que César avoit rétabli le Pére de Virgile dans son bien. Le bruit qui s'en étoit répandu, n'étoit pas un faux bruit. Mais les nouveaux troubles avoient rendu inutile la bonne volonté de César.

g Par les mots *Chaonias co-*

* De Chaonie ou d'Epire.

Quòd nisi me quàcumque novas incidere lites
Ante sinistra cava monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.
L. *Heu! cadit in quenquam tantum scelus! heu! tua nobis*
Penè simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret? aut viridi fontes induceret umbrâ?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
Tityre, dùm redeo: brevis est via: pasce capellas:
Et potum pastas age, Tityre: & inter eumdum
Occursare capro, cornu ferit ille, caveto.
M. *Immò hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat.*
Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,
Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)
Cantantes sublime ferent ad sydera cycni.
L. *Sic tua Cyrnæas fugiant examina taxos:*
Sic cytiso pastæ distentent ubera vaccæ.
Incipe, si quid habes. Et me fecêre poëtam

lumbas, il faut entendre des colombes d'Epire. En cette région-là, on avoit un respect particulier pour les Colombes. On prétendoit qu'elles y rendoient des oracles.

a Il y a dans le Texte *sinistra cornix*; mais cette épithéte ne se prend pas toûjours en mauvaise part. Au contraire, le côté gauche, dans les auspices des Latins, étoit le côté heureux. Les corneilles sur-tout, dit Cicéron, rendoient leur présage sûr, lorsqu'elles paroissoient au côté gauche.

b C'est-à-dire, vôtre Pére, ô Virgile!

c Ce Varus est très-vrai-semblablement, Quintilius Varus, si célébre par sa défaite & celle des légions Romaines en Germanie, lorsqu'il les commandoit.

d Par ces mots *cantantes Cycni*, il faut entendre les Poëtes, & sur-tout Virgile. Son Pére promet ici qu'il élevera Varus jusqu'aux cieux. C'est ainsi qu'Horace dit, en parlant de Pindare, *multa Dircæum levat aura Cycnum.*

e Crémone est une Ville aujourd'hui du Milanois. Située sur le Po, elle a Mantoüe à l'Orient. Crémone prit alors le parti de la République, contre les Triumvirs, qui en punirent les habitans. Mantoüe souffrit

vier. Pour moi, si je n'avois déféré au présage d'une prévoyante (*a*) corneille, qui m'avertissoit du haut d'un vieux chêne, de n'épargner rien, [10] pour couper pié à la violence de nos usurpateurs ; [11] votre pauvre Mœris, & son cher Ménalque auroient déja perdu la vie.

LYC. O ciel ! est il sur la terre un homme capable d'un si cruel attentat ? Quoi donc, Ménalque, on a pensé vous faire périr, vous [12] & celui qui fait toute votre (*b*) consolation ! *Si la Parque vous avoit enlevé*, quel autre célébreroit, comme vous, [13] les Nymphes, les prairies, leurs fleurs, les fontaines, & leurs ombrages ? Quel autre chanteroit d'aussi beaux Vers, que [14] ceux, dont vous me permîtes la lecture en secret, [15] lorsque vous partîtes pour rendre une visite à notre charmante Amaryllis ? *Cependant, je m'appérçois, qu'en suivant Mœris, je m'éloigne de mon troupeau.* [16] Tityre, prenez-en soin jusqu'à mon retour. Mon absence ne sera pas longue. Menez-le boire, lorsque vous l'aurez fait paître. Mais en me rendant service, évitez la rencontre du belier *. Il a la corne dangereuse.

MŒR. *Les Vers dont vous me parlez, & que Ménalque vous a fait lire en secret*, [17] sont sans doute ceux qu'il a composez, à la hâte, (*c*) pour Varus, & qu'il n'a pas encore achevés. Oui, votre nom, Varus, sera dans la suite porté au ciel par le chant des (*d*) Cignes, si nous restons maîtres de nos Campagnes de Mantoüe ! Pauvre Ville, hélas ! tu n'es malheureuse que pour étre trop voisine de (*e*) Crémône !

LYC. Si vous avez la complaisance de me réciter encore quelques chansons de votre Ménalque, *je* (*f*) *ferai en votre faveur les souhaits les plus avantageux*. Qu'ainsi

du voisinage de Crémone, & les terres du Mantoüan furent distribuées aux Soldats d'Antoine, comme celles du Crémonois l'avoient été aux Vétérans de César.

f J'ai donné ici à la Traduction un air de paraphrase. Je n'ai pas crû sans cela pouvoir ôter à la réponse de Lycidas cét air brusque, qui ne convient point à notre langue.

* Du Bouc.

Pierides : ſunt & mihi carmina. Me quoque dicunt
Vatem paſtores : ſed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ
Digna, ſed argutos inter ſtrepere anſer olores.
M. *Id quidem ago, & tacitus, Lycida, mecum ipſe volut*
Si valeam meminiſſe, neque eſt ignobile carmen.
Hùc ades, ô Galatea quis eſt nam ludus in undis?
Hîc ver purpureum : varios hîc flumina circum
Fundit humus flores : hic candida populus antro
Imminet, & lentæ texunt umbracula vites.
Hùc ades! inſani feriant ſine littora fluctus.
L. *Quid ? quæ te purâ ſolum ſub nocte canentem*
Audieram? numeros memini, ſi verba tenerem!
M. *Daphni, quid antiquos ſignorum ſuſpicis ortus?*
Ecce Dionèi proceſſit Cæſaris aſtrum,
Aſtrum, quo ſegetes gauderent frugibus, & quo
Duceret apricis in collibus uva colorem.
Inſere, Daphni, pyros : carpent tua poma nepotes.
Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpè ego longos

a Le mot *Cyrnæas*, veut dire de l'Isle de Corſe proche de l'Italie, que les Grecs appelloient *Cyrné*, du nom, dit-on, d'un certain Cyrnus fils d'Hercule. Les abeilles, n'y produiſoient que du miel amer, à cauſe des Ifs qui y croiſſoient en abondance.

b Il n'a pas été poſſible de rendre dans la traduction la plaiſanterie de Virgile. Il fait ici alluſion au Poëte Anſer, dit on, & il le rend ridicule par l'équivoque dont il ſe ſert. Cet Anſer étoit un verſificateur aux gages de Marc Antoine, & qui avoit célebré ſes exploits. Cicéron, dans ſes Philippiques, fait alluſion au même Poëte, en ces termes ; *ex agro Falerno Anſeres depellantur.* C'eſt qu'An toine avoit donné un fond d terre à ſon Poëte Anſer, dans l territoire de Falerne.

c Le nom que donne ici l Poëte à Jule Ceſar, eſt celui d *Dionæus.* C'eſt à-dire, un de deſcendans de Venus. En effet Céſar en avoit pris ſon origin par Enée. Venus s'appelloi *Dionæa*, parce qu'elle étoit fille de Jupiter & de Dioné, au rapport de Cicéron & d'Ovide. Théocrite commence auſſi un de ſes vers de la ſorte. Κυπρι διωία, &c.

d Lorſque Jule Céſar fut mort, il parût au Ciel un nouvel Aſtre qu'Horace appelle *Julium ſidus.* On croïoit qu'il dominoit au

'os abeilles ne recüeillent jamais de miel sur (*a*) les Ifs †, & qu'elles n'en infectent point vos ruches ! Qu'ainsi vos Vaches ne se repaissent que de cytise, & qu'elles en forment le meilleur lait ! Au reste, je fais aussi des vers, moi. Nos Bergers me donnent la qualité de Poëte ; mais je ne suis pas assez vain pour m'en parer. On n'est digne d'un titre si glorieux, que quand on sçait chanter [18] Varus, ou Cinna. Semblable donc à une (*b*) Oye, je méle quelquefois ma voix discordante à la voix mélodieuse des Cignes.

MœR. *Vous me demandez des chansons de Ménalque*, j'y songe, & je me recüeille, pour en rappeller la mémoire. En voici une qui n'est pas des moins ingénieuses. *Ecoutez-la.* [19]†Venez, Galatée, venez ! quel plaisir goûtez-vous dans vos ondes ? Sur terre vous sentirez la douceur du Printemps. De riantes fleurs y bordent les fleuves, & un grand peuplier augmente l'ombre & la fraîcheur de ma grotte. Des Vignes entrelassées y forment un berceau couvert. Venez, Galatée, venez ! Quittez une mer orageuse, qui vient briser ses flots contre nos rivages.

LYC. *Rien de plus charmant* ! Mais je vous en ai entendu chanter uñe autre *, pendant la plus belle nuit du monde. J'en ai retenu l'air ; si j'en sçavois les paroles !

MœR. *Les voici.* Daphnis, ne vous amusez plus à contempler les anciennes constellations ! [20] Un nouvel astre vient de briller au ciel, c'est l'astre de (*c*) César. † Ses influences (*d*) ont déja muri nos moissons, & commencent à faire prendre de la couleur à nos raisins sur les côteaux. ¶ *Sous son aspect*, plantez, Daphnis, plantez vos arbres **. Vos petits-fils en cüeilleront encore les fruits. *Mais quoi ! La mémoire me manque* ! [21] Tels sont les

mois de Juillet, à qui Jule avoit donné son nom. Quand le mois de Juillet est avancé, *processit*, les bleds sont murs en Italie, & les raisins commençent à tourner & à prendre couleur.

e Lorsque Virgile traça cette chanson, il se croioit sûr de conserver à sa famille la métairie d'*Andès*. Ainsi il invitoit Daphnis, c'est-à-dire un de ses fréres, à y planter des arbres.

† De l'Isle de Corse. * Dans un lieu solitaire. † De la race de Venus. ¶ Découverts & bien exposés. ** Vos poiriers.

Cantando puerum memini me condere soles.
Nunc oblita mihi tot carmina. Vox quoque Mœrin
Jam fugit ipsa ; lupi Mœrin vidêre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.
L. *Caussando nostros in longum ducis amores.*
Et nunc omne tibi stratum silet æquor : & omnes
(Aspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ.
Hinc adeò media est nobis via : Namque sepulchrum
Incipit apparere Bianoris. Hìc ubi densas
Agricolæ stringunt frondes : hìc , Mœri canamus.
Hìc hædos depone. Tamen veniemus in urbem.
Aut si, nox pluviam ne colligat antè , veremur ,
Cantantes licet usque, minùs via lædet, eamus.
Cantantes ut eamus , ego hoc te fasce levabo,
M. *Desine plura , puer, & , quod nùnc instat, agamus.*
Carmina tùm meliùs , cùm venerit ipse , canemus.

Sous l'astre de Jule, dit-il, ou sous la protection d'Octavien son fils, ils seront en sûreté.

a C'est ici un proverbe que la superstition, ou que l'expérience avoient mis dans le langage des Bergers. Pline dit que c'est le propre des loups d'enroüer ceux qu'ils ont vûs, avant qu'on les voye. D'autres assûrent que de-là le proverbe *lupus in fabulâ*, apris son origine; parce qu'on perd la parole, lorsque celui dont on parloit survient. Cependant, selon Virgile, ce n'est point parce qu'on a vû le loup, mais parce qu'on a été vû le premier du loup, qu'on perd la voix.

b Virgile marque là un d faut des Poëtes, dont il ne croit pas exempt lui-mém C'est de vouloir réciter leu vers plus qu'on ne veut les er tendre.

c Bianor, autrement appell *Ochnus*, fut fils de la Prophe tesse Manto. Bianor érigea l Ville de Mantoüe, & l'appell ainsi du nom de sa mére. So tombeau étoit sur le chemi d'*Andès* à Mantoüe. Les la boureurs arrachoient des bran ches d'arbres, & l'en couvroien C'étoit une espéce de culte. O plaçoit anciennement la plûpa

désastre

désastres que cause la vieillesse. Elle étend ses ravages jusques sur l'esprit. Dans mon jeune âge, je sçavois assez de chansons pour m'amuser les jours entiers. Aujourd'hui j'en ai perdu le souvenir. La voix elle-même manque au pauvre Mœris. (*a*) Le loup ne l'auroit-il point vû le premier? *En tout cas, Ménalque suppléera à mon défaut de voix & de mémoire.* Il (*b*) ne vous répétera peut-être que trop souvent ses chansons.

LYC. Foibles excuses qui ne font qu'irriter mes desirs! *Asséyons-nous ici, & chantons.* [22] Ce Lac semblable à une mer tranquille a calmé ses eaux, exprès pour vous entendre. Ne vous apperçevez-vous pas que les vents retiennent leur haleine, *crainte de vous troubler*? Nous avons déja fait la moitié du chemin jusqu'à la Ville, & nous commençons à apperçevoir d'ici le tombeau de (*c*) Bianor *. Quittez pour un moment ces chévreaux *qui vous chargent*, & chantons. Nous arriverons encore *de jour* à Mantoüe. Si nous craignons pourtant que le retour de la nuit n'amene de la pluye, marchons, & soûlageons la fatigue par nos chants. Pour moi, je vous déchargerai de votre fardeau.

MŒR. Berger, c'est assez chanter. Terminons en diligence (*d*) l'affaire qui m'ameine à la Ville. [23] Lorsque (*e*) Ménalque sera de retour, nous redirons bien mieux les chansons *dont il est l'Auteur*.

les tombeaux le long des grands chemins. De-là les épitaphes s'adressoient souvent aux passans, *Sta viator.*

d Cette affaire étoit de porter deux chevreaux à Arius, & de mériter par là ses bonnes graces, pour n'être point chassé de sa Terre.

e Ce Ménalque, c'est toûjours Virgile. Il n'étoit pas alors dans le Mantoüan. Il étoit allé à Rome chercher de la protection pour son pére. Lorsqu'il en sera de retour, il redira lui-même les chansons, dont Mœris n'a été que l'écho.

* Que les Laboureurs couvrent de branches.

NOTES CRITIQUES sur le sujet de la neuviéme Eglogue.

IL est certain qu'on n'a guére eu d'égard à la chronologie, dans l'arrangement qu'on a fait des dix premiers Ouvrages de Virgile. L'Eglogue que nous venons d'exposer, paroît antérieure pour le temps qu'elle a été composée, à la quatrième. En effet, elle a été écrite la même année que la premiére Eglogue; c'est-à-dire, avant la guerre de Pérouse, sous le Consulat de Lucius Antonius. Aussi, dans notre premiere édition des Bucoliques nous l'avions déplacée, & nous l'avions fait devenir la seconde. Pour la quatrième, elle n'a été faite que sous le Consulat de Pollion, après la paix de Brinde. Celle qu'on vient de lire suit naturellement la premiére, & elle sert à l'éclaircir. On y trouvera la confirmation du sentiment où je suis, que le Pere de Virgile étoit caché, dans la premiére Eglogue, sous le nom de Tityre, comme il l'est encore ici sous le nom de Mœris.



REMARQUES SUR LA neuviéme Eglogue.

1. CHer *Mœris,&c.* Le plus grand nombre des Commentateurs de Virgile a crû jusqu'ici, que sous le nom de Mœris le Poëte a représenté le Fermier ou le concierge, qu'il avoit laissé à sa terre d'*Andès*, tandis qu'il étoit allé à Rome implorer du secours contre l'invasion d'Arius. Certainement on n'a pas voulu faire attention, que le Pére de Virgile vivoit encore. La suite des Remarques fera voir combien il est plus naturel, de retrouver le Pére de Virgile, que tout autre, sous le nom de Mœris.

2. *De ma terre, &c.* Un Fermier, un Mercénaire parleroit-il de la sorte ? Pouroit-il appeller la terre d'autrui, sa terre, *nostri agelli ?*

3. *Pour moi traité comme un ennemi, &c.* Ce mauvais traitement tomboit-il sur un concierge ? Des plaintes si touchantes seroient-elles séantes dans la bouche d'un Fermier ? Qu'on lise ces vers avec atten-

tion, & qu'on conçoive, si l'on peint ici un autre, qu'un maître intéressé dans sa conservation de son propre bien! Evidemment Virgile n'est pas représenté sous le nom de Mœris. On l'apperçoit dans cette Eglogue sous le nom de Ménalque. Reste donc à trouver le pére de Virgile sous le masque du vieillard Mœris, qui ne le déguise que bien peu. Aussi Ascensius ne peut croire, qu'un autre que le pére de Virgile soit le Mœris de cette Eglogue. Il est étonnant qu'il ait borné sa conjecture au Mœris qui fait le premier rôle dans la neuviéme Eglogue, & qu'il ne l'ait pas étendüe jusqu'au Tityre du premier poëme de ce Livre. Les mêmes preuves qui servent à l'une font une égale évidence pour l'autre.

4. *Telle est l'inconstance du sort, &c.* La fortune avoit bien varié par rapport au pére de Virgile. D'abord dépoüillé de son bien, comme les autres, il avoit été ensuite maintenu dans ses droits. Enfin Arius, depuis la mésintelligence de César & de Lucius Antonius, avoit crû pouvoir donner une nouvelle atteinte à une famille soûtenuë par Octavien.

5. *A la malheure, &c.* Telle est la con-

dition des pauvres opprimés. Ils font à contre-cœur des présens à leurs ennemis, pour se délivrer de la véxation qu'ils craignent. Ce souhait, *quod nec benè vertat*, est une imprécation. Comme si le Vieillard eût voulu dire, plaise aux Dieux que mon présent lui tourne à mal!

6. *Que votre Ménalque, &c.* Cette expression, *votre Ménalque, vestrum Menalcam*, ne s'emploïe guéres que quand il s'agit d'un pére à l'égard de son fils, ou d'un ami, à l'égard d'un ami. Je doute qu'on osât s'en servir, en parlant d'un Mercénaire, & de son Maître.

7. *Jusqu'à la riviére, &c.* Le Mincio couloit au bas de la Métairie du pére de Virgile. Le Poëte a pris plaisir d'en décrire ici toutes les limites.

8. *Nos vers ne nous rassûrent guère, &c.* Le pére de Virgile a quelque droit d'appeller les vers de son fils, *nos vers : carmina nostra*. Mais ce que peut dire un pére des productions de son fils, un valet, un mercénaire le peut-il? Souffriroit-on le Fermier d'un Poëte dire, *nos vers*, en parlant des Ouvrages de son Maître? Cette expression tiendroit du comique, & l'on n'en trouve ici nul vestige.

9. *A la vûë de l'épervier.* Il y a dans le Texte, à la vûë de l'aigle. J'ai rendu la traduction un peu plus conforme à nos moeurs. On ne voit guére d'aigles parmi nous fondre ſur les pigeons. Cette Aigle au reſte, ou cét Epervier, c'eſt Arius ; & ces armes, au milieu deſquelles la poëſie ne ſe fait point entendre ; ce ſont les premiéres émotions de la guerre dePérouſe,qui éclata bien-tôt aprês, entre Céſar & Lucius Antonius.

10. *Pour couper pié à la violence, &c.* Il paroît que le pére de Virgile compoſa avec le Soldat,ou le Centurion, à qui ſa métairie d'*Andès* échut par le ſort. Il y reſta du moins pour un tems, & il continua d'en avoir l'adminiſtration. Cependant le Soldat en fut le propriétaire. C'eſt en cette qualité que le vieux Mœris lui porte deux chevreaux,bien à contre-cœur.

11. *Votre pauvre Mœris, &c.* Virgile & ſon pére penſérent perdre la vie au tems de l'invaſion d'Arius. Le vieillard emploïe ici la ſoûmiſſion pour le calmer. Il lui porte deux chevreaux à Mantouë. Pour le fils, il évita ſa fureur en traverſant le Mincio à la nage, & ſe re-

tira à Rome d'où il étoit venu, pour défendre ſon pére.

12. *Vous & celui qui fait, &c.* Il n'eſt plus guére permis de méconnoître ici le pére de Virgile. Ménalque, & celui qui fait ſa joïe, ſa conſolation, *tua ſolatia*, ont penſé périr enſemble. Diroit-on d'un vieillard mercénaire, qu'il fait toute la conſolation, toute la joïe de ſon Maître? Ces expreſſions de tendreſſe ne ſont guére que d'un pére à un fils. Il eſt vrai que le plus grand nombre des Interprétes a entendu par ces mots *tua ſolatia*, les vers que faiſoit Virgile, & qui faiſoient ſa conſolation. Cette interprétation n'eſt pas naturelle. Ici Lycidas répond à ce qu'avoit dit Mœris, en ces termes. Menalque, & moi, nous avons penſé perdre le jour; *nec tuus hic Mœris, nec viveret ipſe Menalcas.* Hé quoi, reprend Lycidas, Ménalque & vous, qui faites toute ſa joïe, vous avez penſé périr enſemble? Comme les Commentateurs ne connoiſſoient point le pére de Virgile ſous le perſonnage de Mœris; ils ont eu ici recours à une interprétation forcée.

13. *Les Nymphes, les prairies, &c.* On trouve ici dans le Texte Latin des expressions figurées, qui lui donnent bien de la grace ; mais que je n'ai pas crû devoir imiter dans la Traduction. J'ai craint qu'elles n'y répandissent de l'obscurité. Le Poëte parle ainsi : *Qui chanteroit les Nymphes? Qui joncheroit la terre de fleurs? Qui ménageroit de l'ombrage sur les fontaines?* Virgile décrit tout cela dans ses vers ; mais n'auroit-on pas pû croire qu'il l'auroit exécuté en effet, & qu'on plaindroit ici la perte, plûtôt d'un habile jardinier, que d'un bon Poëte?

14. *Dont vous me permîtes la lecture, &c.* Je sçai que ces paroles, *sublegi tacitus*, peuvent avoir deux sens. Je pouvois les traduire ainsi : *Que je vous dérobai en cachette.* J'ai préféré le sens que l'on trouve ici. En effet, *sublegere epistolam*, dans Aule-Gele, signifie lire une lettre tout-bas. J'ai crû qu'il y avoit plus de politesse à dire, qu'on lui avoit permis la lecture de ces vers en secret.

15. *Lorsque vous partîtes, &c.* Amaryllis signifie encore ici la Ville de Rome. La Métaphore de la premiere Eglogue

gue eſt continuée dans celle-ci, qui en eſt comme la ſuite. Ces paroles m'ont donné lieu d'aſſûrer, que Virgile retourna à Rome aprês l'inſulte d'Arius.

16. *Tityre, prenez-en ſoin, &c.* Cette Eglogue eſt dramatique; mais la ſcéne n'en eſt pas fixe. Les deux Bergers s'entretiennent en marchant, & en s'avançant vers Mantoüe. Lycidas, qui s'éloigne inſenſiblement de ſon troupeau, crie de loin à Tityre ſon camarade, d'en avoir ſoin juſqu'à ſon retour. Cette interprétation donne bien de la grace, & de la vrai-ſemblance à l'Eglogue.

17. *Sont ſans doute ceux, &c.* La conjonction *imò*, dont ſe ſert ici Virgile, ne ſignifie pas toûjours *au contraire*. Souvent dans les bons Auteurs de la latinité, on la prend dans un ſens d'affirmation. C'eſt ainſi que je l'ai entenduë ici. J'ai crû que les vers, dont Ménalque avoit permis la lecture à Lycidas, ſont ceux-mêmes de cette Eglogue. Il paroît aſſez qu'ils ſont imparfaits, *nec dum perfecta*, & que la néceſſité d'avoir un prompt ſecours contre Arius, lui en a fait précipiter la compoſition. Ils ſont à l'honneur de Varus. On promet à ce Ro-

main que si, par son crédit, on demeure en possession de la terre de Mantouë, le chant des cygnes du Parnasse portera son nom jusqu'au Ciel.

18. *Chanter Varus ou Cinna, &c.* On lit dans le Texte, *des vers dignes de Varus & de Cinna*; ce qui peut avoir deux sens. Par-là, Lycidas pouvoit dire, qu'on ne doit se donner la qualité de Poëte, que quand on fait d'aussi beaux vers que Varus, & que Cinna: mais il faudroit supposer que Varus a fait des vers. Il est vrai que Varius étoit un Poëte célébre de ce tems-là; mais quelle nécessité de changer le Varus, dont on a parlé jusqu'alors, en un Varius dont il n'a point été fait mention. Varus & Cinna étoient deux illustres Romains, dont le premier étoit le protecteur de Virgile, & de sa famille. Pour Cinna, c'étoit, disent les uns, un Poëte célébre, qui mourut avant le Triumvirat. Son prénom étoit Helvius. Il avoit composé un poëme dont le titre étoit *Smyrna*. On dit qu'il avoit été neuf ou dix ans à limer son Ouvrage D'autres assûrent qu'il s'agit ici d'un Cornelius Cinna petit fils de Pompée, qui eut beaucoup de part à la faveur d'Auguste.

19. *Venez Galatée, venez, &c.* Ces vers de Ménalque, c'eſt-à-dire de Virgile, ont en effet bien de l'agrément. C'eſt une courte chanſon, mais parfaite en ſon genre. Le Poëte latin, qui l'a traduite du grec de Théocrite, y a ajoûté bien des graces. Ce ſont des paroles que Théocrite a miſes à la bouche de Polyphême, & par leſquelles ce Cyclope invite Galatée, à préférer le ſéjour de la terre, au ſéjour de la mer.

20. *Un noûvel aſtre, &c.* Aprês la mort de Jule Céſar, on vit paroître une cométe au ciel. On la fit paſſer dans l'eſprit du peuple crédule, pour l'ame de Céſar placée entre les Dieux. De-là preſque toutes les médailles qu'on frappa en l'honneur de Céſar, aprês ſa mort, ſont marquées par une étoile.

21. *Tels ſont les déſaſtres que cauſe la vieilleſſe, &c.* Mœris qui parle ici, eſt donc encore un vieillard, auſſi-bien que le Tityre de l'Eglogue précédente. Quelle affectation à Virgile, de feindre toûjours un vieillard pour le principal intéreſſé dans la reſtitution de ſa terre ? Pourquoi toûjours un vieillard fait-il le perſonnage du premier Acteur dans l'une & l'autre Eglo-

gue ? Mais quel autre vieillard pouvoit prendre autant de part à l'affaire de la métairie d'*Andès*, que le pére de Virgile, qui vivoit encore ?

22. *Ce Lac semblable, &c.* Il y a dans le Texte, *Æquor*, cette mer, ou cette vaste étenduë d'eaux. En effet nos Bergers étoient déja arrivez sur les bords du lac de Mantoüe, que forme le Mincio autour de la ville. Un lac n'est-il pas une mer pour des Bergers ?

23. *Lorsque Ménalque, &c.* Je trouve ici une nouvelle confirmation de ce que j'ai dit. Virgile étoit alors retourné à Rome, *cùm venerit ipse*, lorsqu'il en sera de retour, dit son pére. Il est difficile de sçavoir quel succès eut sa négociation, & s'il obtint le rétablissement de son pére dans sa terre. Il est vraisemblable, qu'au moins pendant la guerre de Pérouse, le pére de Virgile n'y demeura pas dans une possession paisible. Il est à croire même, que les soldats d'Antoine, à qui le Mantoüan étoit échû en partage, ne ménagérent pas un homme protégé par leur ennemi ; enfin que Virgile fut obligé d'acheter

la métairie de Syron, pour y retirer ſa famille. Ces mots, *villula quæ Syronis eras*, me font croire qu'elle n'étoit plus à Syron, mais à Virgile. Je croi qu'elle étoit ſituée en Sicile, où nous apprenons que Virgile eut du bien en fond de terres.



ECLOGA DECIMA.

ARGUMENTUM.

CYtheris, mimula illa, quæ diu M. Antonio ita adhæserat, ut ejus uxor diceretur, Galli animum suis artibus devinxerat. Postmodùm levitate muliebri, absente Gallo, atque adversus Parthos bellum gerente, ad alteriùs viri amorem se applicuerat, eumque ad Rheni littus erat consecuta. Porrò Virgilius, sivè ut amici animum ab insano infidæ muliérculæ amore revocet; sivè, quod verius existimo, ut Cytheridem iterùm amanti Gallo reconciliet, describit in hâc Eclogâ, amoris illius impotentiam; quo Gallus Cytheridem suam deperibat. Igitur, sub nomine Lycoridis, Cytheridem intellige, ac vesanæ libidinis amentiam perhorresce.



X. EGLOGUE.

SUJET DE L'EGLOGUE.

ON peut déplorer ici les égaremens, où conduit une folle passion. Gallus, fameux Poëte, & ami intime de Virgile, s'étoit laissé surprendre aux charmes d'une fameuse Comédienne, nommée Cythéris. Il avoit fait en son honneur quatre livres d'Elégies, & l'avoit célebrée sous le nom de Lycoris. Cependant le devoir, & l'amour de la guerre avoient obligé Gallus d'aller servir en Orient. Pendant son absence, Cythéris lui fit une infidélité. Elle se donna à un autre, & le suivit en Allemagne. Il est vrai-semblable que Virgile, prié par son ami de lui faire des vers pour Cythéris, se servit de la circonstance, pour le détourner d'une indigne passion; mais il le trouva infléxible dans son attachement pour Cythéris. Virgile nous représente donc ici l'entêtement de Gallus. Pour donner un air pastoral à son Eglogue, il feint que son ami s'est retiré en Arcadie; que là les Dieux tâchent de le guérir de sa folie; que Gallus forme d'abord quelques résolutions de renoncer à un engagement insensé; mais que sa passion est plus forte que les conseils des Dieux, & que ses propres résolutions.



Ecloga Decima.

Gallus.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda. Neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cùm fluctus subterlabêre Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
Incipe. Sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent sima virgulta capellæ.
Non canimus surdis, respondent omnia silvæ.
Quæ nemora, aut qui vos saltus habuêre, puellæ
Naïdes, indigno cùm Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecêre, neque * *Aoniæ Aganippæ,*

a Aréthuse est une fontaine de Sicile, qui sort de terre proche de Syracuse, & qui formant un fleuve dès son origine, va se précipiter dans la mer, avec rapidité. On a feint que le fleuve Alphée, qui coule dans le Péloponese, vient se joindre à la fontaine d'Aréthuse. Virgile invoque cette Nymphe de Syracuse, parce qu'il veut imiter encore ici Théocrite, qui y avoit pris naissance, comme il l'a copié presque dans toutes ses Bucoliques.

b Gallus, d'une extraction assez basse, étoit entré bien avant dans les bonnes graces d'Auguste. Il fut un des protecteurs de Virgile auprès de l'Empereur, & contribua à faire rendre à son pére la métairie d'*Andès*. Ainsi pouvoit-on lui refuser des vers?

c Virgile altére ici la Fable au sujet de la Nymphe Aréthuse. Il adopte ailleurs la tradition commune, & il dit, avec les autres Mythologues, qu'Alphéé vient, à travers les flots, chercher la fontaine Aréthuse, *Alphæum fama est, nunc Elidis amnem, occultas egisse vias subter mare, &c.* Il dit ici, que c'est Aréthuse qui se fait une route sous les eaux de Sicile, *fluctus subter labêre sicanos.* Est il en droit de se faire une Mytholo-

* *Al. Aonia Agnnippe.*

DIXIE'ME EGLOGUE.

GALLUS.

ARéthuse! *Nymphe que Théocrite célébra tant de fois*, [1] soyez encore favorable à ce dernier ouvrage ! [2] Gallus m'ordonne de lui faire des vers. Il souhaite qu'ils soient assez beaux, [3] pour être lûs de sa Lycoris. Peut-on refuser des vers à (*b*) Gallus ? *Déesse que j'invoque, pour prix du secours que j'attens*, que les ondes dont vous portez le tribut (*c*) sous la mer de Sicile, ne (*d*) se confondent point avec ses eaux salées ! Commencez à décrire le trouble, qu'une passion inquiette jetta dans le cœur de Gallus. Mes chevres * paissent le long de ces buissons. Tout paroît attentif à ma voix. Les bois, & leur échos répondent à mes chansons,

Où étiez-vous (*e*) Naïades ? en quels bois, en quelles forêts vous cachiéz-vous, tandis que Gallus étoit en proye à la passion la plus violente ? [4] Non, vous n'étiez alors ni sur le Parnasse (*f*), ni sur le Pinde ! La fontaine Aganippe ne vous retenoit point sur ses bords. Les lau-

gie à part ?

d Ce que Virgile souhaite ici à Aréthuse, ne pouvoit manquer d'arriver. Cette fontaine, ou si l'on veut, ce fleuve, coule avec tant d'impétuosité dans la mer, que ses eaux douces sont quelque tems sans se mêler avec les eaux salées de Doris ; c'est-à-dire de la mer, car Doris fut fille d'Oceanus & de Thétis, selon Hêsiode, & femme de Nérée, d'où les Néréides ont pris naissance

e Dans les éditions latines on lit *Naïades*, & dans tous les Manuscrits on trouve *Naïdes*. C'est la vraie inflexion latine, dit Probus, comme de *Lais Laïdis*, & de *Thaïs Thaidis*. Il est vrai que pour la commodité du vers, Virgile a décliné ailleurs *Naias*, *Naiadis*, mais avec dissolution, *Ægle Naiadum pulcherrima*. Au reste, pourquoi Virgile donne-t-il aux Muses le nom de Naiades ? C'est qu'elles président aux fontaines de Castalie, d'Aganippe & d'Hipocrêne.

f Il y a de la différence entre le Parnasse & le Pinde. Le Par-

* Camuses.

Illum etiàm lauri, illum etiàm flevêre myricæ:
Pinifer illum etiàm, solâ sub rupe jacentem,
Mænalus, & gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant & oves circùm: nostri nec pœnitet illas:
(Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta:
Et formosus oves, ad flumina pavit Adonis.)
Venit & Upilio, tardi venère Bubulci,
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas.
Omnes, Unde amor iste, rogant. Tibi venit Apollo.
Galle, quid insanis? inquit. Tua cura Lycoris
Pérque nives alium, pérque horrida castra secuta est.
Venit & agresti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas, & grandia lilia quassans.
Pan Deus Arcadiæ venit: quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis, minióque rubentem.
Ecquis erit modus? inquit. Amor non talia curat.
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cythiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

nasse est une montagne de la Phocide, & le Pinde de la Béocie. Celui-ci, je croi, est le même que l'Hélicon, & la fontaine Aganippe, ou en sort, ou en est voisine. Aussi Virgile l'appelle-t-il *Aonia*, c'est-à-dire, Béocienne. En effet, la Béocie s'appelloit encore *Aonia.* Tous ces lieux étoient consacrez à Apollon & aux Muses.

a Le Ménale & le Lycée sont deux montagnes d'Arcadie, où est la Scéne de cette Eglogue. L'une est fertile en Pins, l'autre est souvent couverte de néges.

b Adonis, tout fils de Cyniras Roi de Chypre & de Myrrha qu'il étoit, fut lui-même Berger, quoique Probus nie qu'il l'ait été. Virgile a suivi Théocrite, qui fait un Berger d'Adonis. Ce fut dans les forêts qu'il s'attira les caresses de Venus.

c Au lieu de *bubulci*; plusieurs éxemplaires & bien des manuscrits portent *subulci.* Ceux-ci sont des porchers. Cependant il paroît qu'il faut lire *bubulci.* Cet endroit n'est qu'une traduction de Théocrite, & le Poëte Grec ne parle que de bouviers. D'ailleurs les porchers sont désignés, au vers suivant, par ce Ménalcas qui vient de recueillir du gland.

d On peut voir dans les notes critiques sur le sujet de cette Eglogue, si cet Officier que Cythéris suivit en Allemagne, fut

ſiers & les bruyéres *qui l'environnent, vous auroient appris la douleur de Gallus*, puis qu'ils en furent touchez eux-mêmes. Le mont (*a*) Ménale *, & les rochers du mont Lycée, le pleurérent, lors qu'ils le virent *conſumé de langueur*, & couché ſur une roche †. Ses brebis attriſtées étoient autour de lui; car enfin elles prennent part à nos afflictions. ([5] N'ayez donc pas de honte, tout Poëte illuſtre que vous êtes, de vous voir traveſti en Berger. (*b*) Adonis lui-même ne dédaigna pas de conduire ¶ un troupeau.) *Des Paſtres de toutes les ſortes s'attroupérent autour de Gallus tombé en défaillance*; & ceux, qui conduiſent des bêtes à laine, & ceux qui menent paître du (*c*) gros bétail, & ceux ** qui, dans l'hyver, ſe moüillent à recüeillir le gland dans les forêts. Tous demandérent, qui pouvoit avoir allumé dans le cœur de Gallus une ardeur ſi violente? [6] Apollon y vint enſuite, & lui parla de la ſorte. Gallus! malheureux Gallus, pourquoi brûlez-vous d'une flamme inſenſée? Votre Lycoris n'eſt qu'une infidelle. Elle vous préfére (*d*) un rival. Elle le ſuit au travers des néges, *au milieu d'une armée*, & même juſques dans un camp. (*e*) Silvain couronné de feüilles, s'approcha auſſi de Gallus [7]. Il portoit à la main de longues tiges de certaines plantes ſauvages. †† Je vis Pan y venir à ſon tour. Il s'étoit barboüillé le viſage ¶¶, & ſe l'étoit peint de vermillon. A quoi bon, dit-il à Gallus, vous conſumer d'une exceſſive douleur? Croyez-vous que l'amour ſe mette en peine de vos ſoûpirs? Non, le cruel ne ſe raſſaſie non plus de nos pleurs que les prairies ſe dégoûtent des ruiſſeaux qui les arroſent, les abeilles du Cythiſe qu'elles picorent, & nos Ché-

Antoine le Triumvir, quoi qu'en diſent Servius, & preſque tous les Interprétes après lui.

e Sylvain eſt, comme Pan, un des Dieux des forêts. Le Symbole que Virgile lui met en main, ſont des férules. Ce mot que Théophraſte déſigne en grec par celui de νάρθηξ, eſt quelquefois pris en particulier, pour une plante aſſez ſemblable aux roſeaux, ou aux cannes, & quelquefois en général, pour toutes les eſpeces de plantes, qui pouſſent de longues tiges, comme le fenoüil, & les lys.

* Couvert de pins. † Solitaire. ¶ Proche des fleuves. ** Menalcas. †† Et des lis. ¶¶ Avec du jus d'hieble.

Tristis at ille, tamen Cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris: soli cantare periti
Arcades. O mihi tùm quàm molliter ossa quiescent,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinàm ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Certè sivè mihi Phyllis, sivè esset Amyntas,
Seu quicumque furor. (Quid tùm, si fuscus Amyntas?
Et nigræ violæ sunt, & vaccinia nigra.)
Mecum, inter salices, lentâ sub vite jaceret.
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hìc gelidi fontes, hìc mollia prata, Lycori;
Hìc nemus: hìc ipso tecum consumerer ævo.
Nùnc insanus amor, duri me Martis in armis,
Tela inter media, atque adversos detinet hostes.
Tu procul à patriâ, (nec sit mihi credere tantùm!)
Alpinas, ah dura! nives, & frigora Rheni,
Me sine sola vides! Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!
Ibo, & Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina, pastoris Siculi modulabor avenâ.

a Rien de plus ingénieusement inventé, que cette défaillance de Gallus, & que les paroles que Virgile lui met à la bouche.

b Presque dans toutes les éditions de Virgile, on lit ici, *ossa quiescant*, j'ai substitué *quiescent*, sur l'autorité du plus grand nombre des manuscrits, quoique *quiescant* soit plus du goût de Piérius. On sentira combien ce changement redonne de clarté au Texte.

c Ce vers, *Et nigræ violæ sunt, & vaccinia nigra*, tout entier traduit de Théocrite, ϗ τὸ ἴον μέλαν, ἐςὶ ϗ ἀγραπτὰ ὑάκινθος me fait croire, que *vaccinium* que j'ai traduit par du *vaciet*, pourroit bien être aussi la fleur d'hyacinthe.

d On n'attachoit pas seulement les vignes à des ormeaux; mais encore à des saules.

e Ce combat de sentimens marque la violence de la passion, qui agitoit Gallus. Il souhaittoit tout à l'heure d'en être délivré. Un moment après il soûpire après le retour de sa Lycoris.

vres, des feüilles qu'elles brouttent. *Les larmes sont devenuës son aliment ordinaire.* (*a*) A ces mots, Gallus fit entendre une voix mourante. Du moins, Bergers d'Arcadie, dit-il, vous célébrerez sur vos montagnes, mon nom & mes avantures. Il n'appartient qu'à vous de les chanter comme il faut. Je mourrai content, (*b*) & ma cendre reposera tranquille dans le tombeau, si, sur vos flûtes, vous voulez bien éterniser mes amours. Plût aux Dieux que j'eusse pris naissance parmi vous ! O si le sort m'avoit fait naître, ou Berger, ou Vigneron d'Arcadie! Alors je me serois contenté d'une Phillis, d'un Amyntas, ou de quelque autre inclination *de village*. Qu'importe après tout que cét Amyntas, eût été noir ? (*c*) Les violettes & le Vaciet le sont bien. Je me serois assis auprès d'eux sous un saule, à (*d*) l'ombre d'une Vigne. Phyllis m'auroit cüeilli des fleurs, & Amynthas m'auroit amusé de ses chansons. [8] *Venez en ces lieux, chére Lycoris* ! (*e*) Vous y trouverez d'agréables fontaines, de charmantes prairies, & des bois enchantez. Ici nous coulerons tranquillement la vie, jusqu'au dernier de nos soûpirs. Helas ! un amour réduit au desespoir m'oblige [9] à faire le rude métier de la guerre, a vivre au milieu des armes, & toûjours en présence de l'ennemi. Pour vous, éloignée de Rome (plût aux Dieux que je pusse l'ignorer !) tantôt sur les Alpes, tantôt sur les bords du Rhin, vous souffrez, sans moi, toute la rigueur de la nége, & des frimats! Rudes-hyvers, épargnez ma Lycoris! Glaçons aigus craignez de * la blesser!

Allons ! *abandonnons les armées* ! Ne songeons plus qu'à chanter sur la flûte de Théocrite (*f*) les Vers que j'ay

f Cet endroit qui paroit difficile a besoin d'attention. Virgile y fait dire à Gallus qu'il va chanter sur la flûte du Berger de Sicile, c'est vrai-semblablement de Théocrite, les vers qu'il a faits à l'imitation du Poëte de Chalcis, c'est à-dire, d'Euphorion. Il veut dire, que devenu Berger, il va chanter en stile Bucolique, les tendres sentimens, qu'Euphorion a exprimés dans ses Elégies. En effet, Gallus, Poëte Elegiaque, s'étoit donné Euphorion pour modéle. Mais il va quitter l'Elégie pour le genre Pastoral. Ce qui suit confirme mon interprétation.

* De lui fendre les pieds.

Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus; crescent illæ; crescetis amores.
Interea mistis lustrabo Mænala Nymphis,
Aut acres venabor apros. Non me ulla vetabunt
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus.
Jàm mihi per rupes videor, lucósque sonantes
Ire. Libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula. Tanquàm hæc sit nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat!
Jàm neque Hamadryades rursùm, nec carmina nobis
Ipsa placent. Ipsæ rursùm concedite silvæ!
Non illum nostri possunt mutare labores:
Nec si, frigoribus mediis, Hebrúmque bibamus,
Sithoniásque nives hiemis subeamus aquosæ:
Nec si, cùm moriens altâ liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves, sub sidere Cancri.
Omnia vincit amor: *& nos cedamus amori.*
Hæc sat erit, Divæ! vestrum cecinisse Poëtam,
Dùm sedet, & gracili fiscellam texit hibisco,
Pierides. Vos hæc facietis maxima Gallo:
Gallo: cujus amor tantum mihi crescit in horas,
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus,

a Les Epithétes que Virgile donne 1. à l'arc, est qu'il est fait à la maniere des Parthes, *Partho cornu.* 2. aux flêches, c'est qu'elles sont de Créte, *Cydonia.* En effet, selon Strabon *Cydonia* étoit l'une des trois principales Villes de Créte. C'étoit de Créte que venoient les meilleures flêches.

b Virgile donne ici à certaines Nymphes le nom d'*Hamadriades.* Ce sont les Nymphe des forêts, qui naissent ave les chênes, & qui périssent ave eux.

c L'Hébrus, selon Pline, est un fleuve de Thrace, qui sort du mont Rhodope, & que les néges de cette montagne rendent extrémement froid.

d La Thrace, ou du moins

imitez d'Euphorion, ce poëte de Chalcis. La résolution en est prise. J'iray cacher ma douleur dans les forêts, & parmi les bêtes sauvages ! Je graveray le nom de Lycoris sur l'écorce des jeunes arbres ! Il croîtra avec eux. *Faisons mieux:* je me joindrai aux Nymphes de Diane. Je parcourerai avec elles les routes du mont Ménale. Je courrai à la suite d'un Sanglier. Le froid ne m'empêchera pas d'environner un bois de mes chiens. Déja je les entens aboyer ! Déja (*a*) mon arc a lancé des traits! Déja.... Que dis-je ! insensé que je suis ! Comme si la chasse étoit un reméde suffisant à ma fureur ! Comme si l'Amour se calmoit à force de travaux ! (*b*) Nymphes, Forêts, Chansons, vous n'avez plus de charmes pour moi ! De rudes exercices, de pénibles fatigues ne diminueroient en rien le feu qui me dévore. Non, quand même j'éteindrois ma soif dans les eaux glacées de (*c*) l'Hébrus, ou quand j'habiterois au milieu des néges, que l'hyver entasse sur les Montagnes de (*d*) Thrace : quand bien même, Pastre d'Ethiopie, je conduirois un troupeau sous le Tropique du Cancre, dans cette région, (*e*) où la chaleur desséche les arbres jusqu'à la séve, je ne m'affranchirois pas des chaînes de l'Amour. C'est un vainqueur qui soûmet tout à son empire. Il faut donc lui céder.

[10] Muses, c'est assez chanter des Chansons pastorales. Je les composai, [11] tandis que je tressois des corbeilles de jonc. Déesses, faites les agréer à Gallus, comme un présent considérable ! Mon amitié s'augmente pour lui à toute heure, à peu près comme un arbre prend un (*f*) nouvel accroissement, au retour du Printemps. Levons-nous. A la

quelqu'une de ses Provinces, s'appelloit Sythonie. Pline dit que les Sythoniens se vantoient d'être les Ancêtres d'Orphée.

e Il y a seulement dans le Texte, chez les Ethiopiens, ou la chaleur desséche les arbres jusques dans l'écorce intérieure. Telle est la propre signification du mot *liber*.

f Cette expression, *se subjicit alnus*, mérite attention. Le verbe *subjicere*, signifie quelquefois *s'élever*, & non pas *s'abbaißer*, comme son étimologie semble le marquer. Ainsi le Poëte dit ailleurs, *& corpora saltu subjiciunt in equos*.

Surgamus: ſolet eſſe gravis cantantibus umbra.
Juniperi gravis umbra. Nocent & frugibus umbræ.
Ite domum ſaturæ, venit Heſperus, ite capellæ.

a Ce vers *Juniperi gravis umbra*, *&c.* ne ſe trouve point en bien des manuſcrits. Il ne paroît pas indigne de Virgile, & ne gâte rien au lieu où il eſt placé.



fin on est incommodé de chanter si long-temps à l'ombre. (*c*) Sur tout celle d'un genévrier entête. L'ombre empêche aussi les moissons de meurir. Partez, mes chévres, retournez à la bergerie! Déja l'étoile du soir commence à paroître.



NOTES CRITIQUES sur le ſujet de la dixiéme Eglogue.

IL faut convenir que ce dernier ouvrage Bucolique a été fait par Virgile, ſur la fin de l'année 715. ou au commencement de l'année 716. depuis la fondation de Rome. Tous avoüent, que l'Auteur des Eglogues a été trois ans à les mettre en état de paroître. Suppoſé donc qu'il ait commencé d'y travailler, ou immédiatement après la Bataille de Philippes, ou durant la diſtribution des Campagnes du Mantoüan, elles n'ont dû être achevées que vers le tems, dont je viens de parler.

De-là il eſt aiſé de comprendre, que Marc-Antoine n'eſt pas ce Romain, dont Virgile parle ici, & qui avoit emmené Cythéris, avec lui, ſur les bords du Rhin. Servius cependant charge Antoine de cét opprobre; mais ſans raiſon, & contre l'ordre des temps. On ſçait que ce Triumvir étoit alors en Orient auprès de Cléopâtre, & * que, du vivant même de Cicéron, il avoit renoncé à Cythéris. A la vérité Antoine avoit eu autrefois de l'attachement pour elle. Il l'avoit conduite, avec lui, dans un voyage d'Italie, † & il avoit paru avec Cythéris ſur le même Char, traîné par des Lyons. Depuis elle avoit pris des engagemens avec Gallus. Enfin, elle venoit d'abandonner celui-ci, pour ſuivre ſur le Rhin un Officier des Armées Romaines. Il eſt difficile de déterminer au juſte qui fut celui, que Cythéris préféra à Gallus.

On ne doit pas confondre le Gallus, dont Virgile décrit ici la paſſion, avec Aſinius Gallus fils de Pollion. On eſt de ſi mauvaiſe humeur contre Tiberius Donatus, qu'on l'accuſe d'avoir cauſé ce déſordre dans la littérature. Cependant cét Ecrivain de la Vie de Virgile fait deux perſonnes différentes d'Aſinius Gallus, & de Cornelius Gallus.

* *Mimam illam ſuam res ſuas ſibi habere juſſit.* Cic. Philipp. 2.
† *Plutarch. in Anton.*

Voici ſes paroles tirées de l'Edition de Heinſius ; *Pollionis filium C. Aſinium , & Cornelium Gallum miro amore dilexit Virgilius.* Celui-ci , qui fait le ſujet de la derniére Eglogue, tomba, dans la ſuite des tems, dans la diſgrace d'Auguſte, & ſe donna la mort de ſa propre main.

Il eſt étonnant, dira-t-on, qu'Auguſte qui ordonna à Virgile de retrancher de ſes Georgiques l'endroit, qui en finiſſoit le quatriéme livre par l'éloge de Gallus, ne lui ait pas ordonné auſſi, de ſupprimer cette dixiéme Eglogue. Servius à ſenti l'objection, & y repond ſenſément. Cette Eglogue, dit-il, renferme plûtôt une répréhenſion de Gallus, qu'une loüange. Cét ennemi d'Auguſte y eſt repréſenté par un endroit, qui tourne à ſon déſavantage. Il étoit honteux, même aux payens, de prendre des engagements ſi opiniâtres, avec des perſonnes auſſi mépriſables, que l'étoit une Comédienne.



REMARQUES SUR la dixiéme Eglogue.

1. *SOïez encore favorables à ce dernier Ouvrage, &c.* Dans un ſujet plus élevé, Virgile a invoqué toutes les Muſes de Sicile, *Sicelides Muſæ.* Il n'appelle ici à ſon ſecours que la ſeule Aréthuſe. C'eſt une Nymphe que Théocrite a ſouvent célébrée. Virgile implore ſon aſſiſtance pour ſon dernier Poëme paſtoral. Par-là le Poëte nous marque aſſez l'époque de la compoſition de cette Eglogue. Nous l'avons fixée à la fin de 715. ou au commencement de 716. de Rome.

2. *Gallus m'ordonne que je lui faſſe des vers.* Peut-être que Gallus n'avoit emprunté la plume de Virgile, que pour faire ſentir à Lycoris, tout infidelle qu'elle étoit, la violence de ſa paſſion. Le Poëte fait aſſez entendre qu'il ne fait cette Eglogue, qu'à la priére de Gallus. Peut-on lui refuſer des vers, dit-il ? C'eſt une trop foible marque d'amitié, pour ne l'accorder pas à un ami.

3. *Pour être lûs de ſa Lycoris, &c.* Cy-

théris avoit infiniment de l'esprit. Cicéron qui en étoit bon juge, nous en assûre. * Il reproche à Antoine, de ce qu'aïant vêcu si long-tems avec sa Comédienne, il n'avoit pas encore appris d'elle, à plaisanter agréablement. *Aliquid salis ab uxore mimâ trahere potuisti.* C'étoit de Cythéris que l'Orateur vouloit parler. En effet Marc-Antoine s'étoit livré à elle. Il semble même qu'il l'avoit prise pour sa femme. Virgile qui connoissoit le bel esprit de Cythéris, dit qu'il faut faire un Ouvrage qui puisse mériter son approbation. Le Poëte pouvoit avoir encore une autre raison de souhaitter, que ses vers méritassent d'être lûs par Lycoris. On sçait qu'elle avoit une grace merveilleuse à prononcer. Aussi quand Cicéron l'eut entenduë réciter la belle Eglogue du Siléne de Virgile, il s'écria, que ce Poëte *étoit la seconde espérance de Rome.* On peut dire encore, que quand Gallus demanda à Virgile des vers, qui pûssent être lûs de Lycoris, son intention étoit, que son ami, dans les reproches d'infidélité qu'il feroit à Cythéris, la ménageât, & lui fit même, de sa part, de nouvelles protestations. Voilà les trois sens qu'on peut

* 2. *Philip.*

donner à ces paroles, *ſed quæ legat ipſa Lycoris.* Le dernier paroît le plus vrai. C'eſt comme ſi Virgile eût dit, *il faut que je faſſe des vers pour Gallus, que Lycoris puiſſe lire, ſans en être offenſée.*

4. *Non, vous n'étiez point alors, ni ſur le Parnaſſe, &c.* La loüange indirecte, que Virgile donne ici à Gallus, a beaucoup de délicateſſe. Il veut dire, que ſi les Nayades avoient été alors ſur le Parnaſſe, elles auroient été témoins de la douleur où l'on y étoit, de voir Gallus dans la langueur. Sans doute le Parnaſſe devoit s'intéreſſer pour un ſi bon Poëte.

5. *N'ayez pas de honte, &c.* J'ai enfermé ces vers entre des parentheſes. Sans cela ils troubleroient un peu la ſuite du diſcours. Je croi que Virgile ne les a inſérez ici que pour faire des excuſes à Gallus, de ce qu'il le répréſentoit ſous un rôle de Berger. Cependant, le Poëte ne ſoûtient pas pendant toute l'Eglogue, le perſonnage qu'il a donné d'abord à ſon Héros. Bientôt Gallus va redevenir un guerrier. C'eſt un défaut que quelqu'autre excuſera mieux que moi.

6. *Apollon y vint enſuite, &c.* Perſonne ne devoit prendre plus de part à la défail-

sance de Gallus, que le Dieu de la poësie. Le Parnasse y avoit été sensible, le Dieu qui y préside, ne devoit pas l'être moins.

7. *Il portoit à la main de longues tiges, &c.* J'ai mieux aimé me servir d'une expression un peu générale, que de particulariser les espéces de plantes, dont Sylvain portoit les tiges à la main. Aussi-bien les mots *ferulæ*, & *grandia lilia*, nous sont inconnus, & n'ont point de noms déterminez en notre langue.

8. *Venez en ces lieux chere Lycoris, &c.* Je ne croi pas qu'on puisse douter, que la Lycoris, dont il est parlé dans toute cette Eglogue, ne soit la Cythéris d'Antoine. Plus d'un Auteur ancien nous assûre que Gallus avoit fait ses poësies en l'honneur de Cythéris. Ils nous disent encore qu'il avoit donné dans ses vers, à cette Comédienne le nom de Lycoris. Nous avons donc lieu de croire que, sous le même nom, Virgile a voulu parler de la même personne. A la vérité Cythéris ne devoit plus être jeune, lorsque Virgile écrivit cette Eglogue ; mais ces sortes de personnes suppléent souvent par des artifices, à ce qui leur manque de jeunesse.

9. *A faire le rude métier de la Guerre, &c.*

Ce que Gallus faiſoit par devoir, ou par ambition, il l'attribuë à ſa paſſion, & à ſon déſeſpoir. Si l'on en croïoit le fragment d'une Elégie, qu'Alde Manuce le fils a trouvée, dans un Manuſcrit de Veniſe, & qui porte le nom de Gallus, on ſçauroit au juſte, en quel lieu ce Romain faiſoit alors la Guerre. Voici les paroles de l'Elégie.

Pingit & Euphratis currentes mollius undas,
Victriceſque aquilas, ſub duce Ventidio.

Nous apprendrions de-là, que Gallus étoit alors dans l'armée de Ventidius, qui faiſoit la Guerre aux Parthes, ſur les bords de l'Euphrate. Par malheur il eſt conſtant, que ce fragment d'Elégie eſt une piéce faite après coup, & qu'elle ne fut jamais de Gallus. Il y a pourtant une réfléxion à faire ſur cet Ouvrage. C'eſt que l'Auteur, qui a prétendu contrefaire Gallus, avoit de l'érudition. Du moins il paroît avoir deviné juſte, lorſqu'il a placé ſon Gallus dans l'armée de Ventidius. En effet *, ce Général faiſoit la Guerre aux Parthes pendant les années 715. & 716. de Rome; c'eſt-à-dire, au tems que cette derniére Eglogue a été compoſée. Il eſt certain encore, par l'en-

* *Dio. l.* 48.

droit

droit de Virgile que nous expliquons, que Gallus étoit alors dans une Armée. Il eſt probable que c'étoit en Orient, puiſque Gallus obtint dans la ſuite le Gouvernement d'Egypte, comme un homme qui connoiſſoit le païs. Il reſte donc de conjecturer avec le faux Gallus, que le vrai Gallus faiſoit alors la Guerre aux Parthes, ſous Ventidius.

10. *Muſes, c'eſt aßez chanter des chanſons paſtorales.* &c. Ces derniers vers ſont la concluſion, non-ſeulement de cette Eglogue, mais de tout l'Ouvrage des Bucoliques. Virgile ne l'entreprit, dit Tiberius Donatus, que pour célebrer ſes amis, ſous des idées nouvelles de Bergers.

Certainement j'ai trop d'obligation à cet Auteur, qui m'a ſouvent ſervi de guide, pour ne le juſtifier pas, en finiſſant, ſur les articles, où on l'accuſe de fauſſeté. 1. On lui reproche d'avoir tranſporté Virgile à Rome, & de l'avoir mis au ſervice d'Octavien Céſar, avant l'année, que l'on diſtribua les Campagnes du Mantoüan, aux Soldats du Triumvirat. En effet, dit-on, Virgile repréſenté dans ſa premiére Eglogue, ſous le nom de Tityre, y fait enten-

dre, qu'il n'avoit point encore vû Rome, puiſqu'il la croïoit inférieure à la ville de Mantoüe. Certainement cette difficulté pouvoit être de quelque conſidération, avant mes remarques. Mais maintenant, pour peu qu'on ſoit entré dans le ſyſtême que j'ai établi, ſur l'Eglogue de Tityre, & ſur la neuviéme, on ſentira l'inutilité de l'objection. J'ai prouvé que ce n'eſt point Virgile, mais ſon Pére, qui y parle. Ce bon Vieillard n'avoit pas encore vû la capitale; mais ſon fils y avoit été reçû, depuis quelques années, parmi les domeſtiques d'Octavien.

2. On dit que l'Ecrivain, dont nous parlons, raconte de Virgile certains faits, qui paroiſſent incroïables. J'avouë pour moi, que ſans avoir plus de crédulité qu'un autre, je n'ai pas trouvé hors de vrai-ſemblance, que Virgile ait pu connoître à de certaines marques, ou qu'un poulain de bonne apparence, ne ſeroit un jour qu'un cheval mou, & ſans vigueur: ou que de jeunes chiens, nouvellement venus d'Eſpagne, étoient de bonne race. A la vérité la converſation qu'eut Virgile avec Céſar, au ſujet du doute qu'avoit le Triumvir,

ſur le Pére dont il étoit fils, n'a rien de fort convenable à nos mœurs. Eſt-ce donc pour cela une raiſon de la révoquer en doute? Je dis plus. Quand bien même le compilateur des divers morceaux de la Vie de Virgile, qui étoient répandus dans les Ouvrages de quelques Ecrivains, que nous n'avons plus, auroit adopté, ſans jugement, un évenement fabuleux, s'en ſuit-il que le reſte de ſon Ouvrage dût être également ſuſpect? Il faudroit dire, ſur ce pié-là, que la Vie de M. Deſcartes, & que quelques autres encore, n'ont pas été écrites de nos jours. 3. On reprend l'Auteur que je défends, ſur une erreur de Chronologie. Il a appellé, dit-on, Octavien du nom d'Auguſte, avant que ce nom lui eut été décerné. Objection frivole! Il n'eſt guére d'Ecrivain qui n'en uſe de la ſorte, par anticipation. Nous feroit-on un crime aujourd'hui de dire, que LOUIS LE GRAND, parut digne du Trône, au moment qu'il y monta? Cependant le nom *de Grand*, ne lui fut donné que long-tems après. Ce fut en 1672. que la ville de PARIS fit frapper une Médaille à l'honneur du feu Roi, avec ce titre; LUDOVICUS MAGNUS FRANCIÆ ET

NAVARRÆ REX, P.P. & au revers. Une figure de femme aſſiſe, tenant de la main droite une corne d'abondance, & ayant la main gauche appuyée ſur un bouclier, ſur lequel ſont les armes de PARIS, avec cette legende ; FELICITAS PUBLICA, & à l'exergue, LUTETIA 1672. 4. On trouve mauvais qu'Auguſte, en parlant à Virgile, lui ait promis de devenir en ſa faveur *un Roi* libéral, *à Rege Magnanimo dona feres.* L'objection eſt ſpécieuſe : car enfin l'on ſçait, combien le mot *de Roi*, étoit alors odieux dans Rome. Aprês tout, on peut dire, que nos Critiques n'ont pas fait d'attention aux circonſtances, où le nom *de Roi*, eſt emploïé par l'Auteur, que je juſtifie. Un Paraſite le donnoit toûjours à celui, qui le faiſoit vivre. * C'eſt le Grammairien Donat qui nous l'aſſure, dans ſon beau Commentaire ſur Térence. Voici ſes paroles. *Ut enim Paraſitus Regis eſt, & libertus Patroni : ſic è contrario Rex paraſiti eſt, & Patronus liberti.* Il veut dire que comme un Paraſite appelloit toûjours *ſon Roi*, celui aux frais duquel il vivoit : auſſi celui-ci ſe donnoit toûjours le nom *de Roi*

* *Donatus in ſcenam. 2. actûs Phormionis Terentiani.*

en parlant à ſon Paraſite. Voilà juſtement les termes, dans leſquels ſe trouvoit Virgile, a légard de Céſar. Il demandoit alors à Octavien, que ſa condition devint meilleure à ſon ſervice, & qu'on ne ſe contentât pas de ne lui fournir que du pain, pour ſa ſubſiſtance. Céſar lui promet qu'il ſera, dans la ſuite, pour lui, *un Roi* plus libéral. Qu'y a-t-il de répréhenſible, ou d'incroïable en tout cela? Avoir répondu à ces quatre articles, j'oſe le dire, c'eſt avoir rétabli le crédit de l'Ecrivain, qui a ramaſſé la Vie de Virgile. Ce n'eſt pas au reſte, que je prétende ici l'élever au-deſſus de ſon mérite. Encore une fois, c'eſt un très-bon compilateur, quoiqu'il ne ſoit pas infaillible. De-là il eſt aiſé de comprendre, que le fameux Donat, de qui Saint Jerôme apprit autrefois la Grammaire, n'eſt pas l'Auteur de la Vie du Poëte, que j'éclaircis. Auſſi dans les anciens Manuſcrits, l'Ecrivain de cette Vie, porte le nom de *Tiberius Claudius Donatus*, & non pas d'*Ælius Donatus*. Ce dernier nom n'appartient qu'au Précepteur de Saint Jerôme.

11. *Tandis que je treſſois des corbeilles de jonc, &c.* Il y a dans le Texte *hybiſco*.

J'ai ſubſtitué une matiére ordinaire de ces corbeilles, à une matiére moins connuë. Il paroît que le Poëte n'a fait ſes Eglogues, que comme un amuſement, & en s'occupant à autre choſe. Je puis dire que l'Auteur de la traduction & des Notes qu'on vient de lire, a imité en cela Virgile. Cet Ouvrage n'a été, pour lui, que comme un délaſſement, d'une entrepriſe plus ſérieuſe, & plus importante.

FIN DES BUCOLIQUES.

TABLE

TABLE DES MATIERES
SUR
LES BUCOLIQUES DE VIRGILE.

Le Chiffre seul marque le Texte : la lettre n. *ajoutée renvoye aux Notes, & la lettre* r. *aux Remarques.*

A

I

L

M

P

FIN DE LA TABLE DES MATIERES

De l'Imprimerie de JOSEPH BARBOU, 1729.





